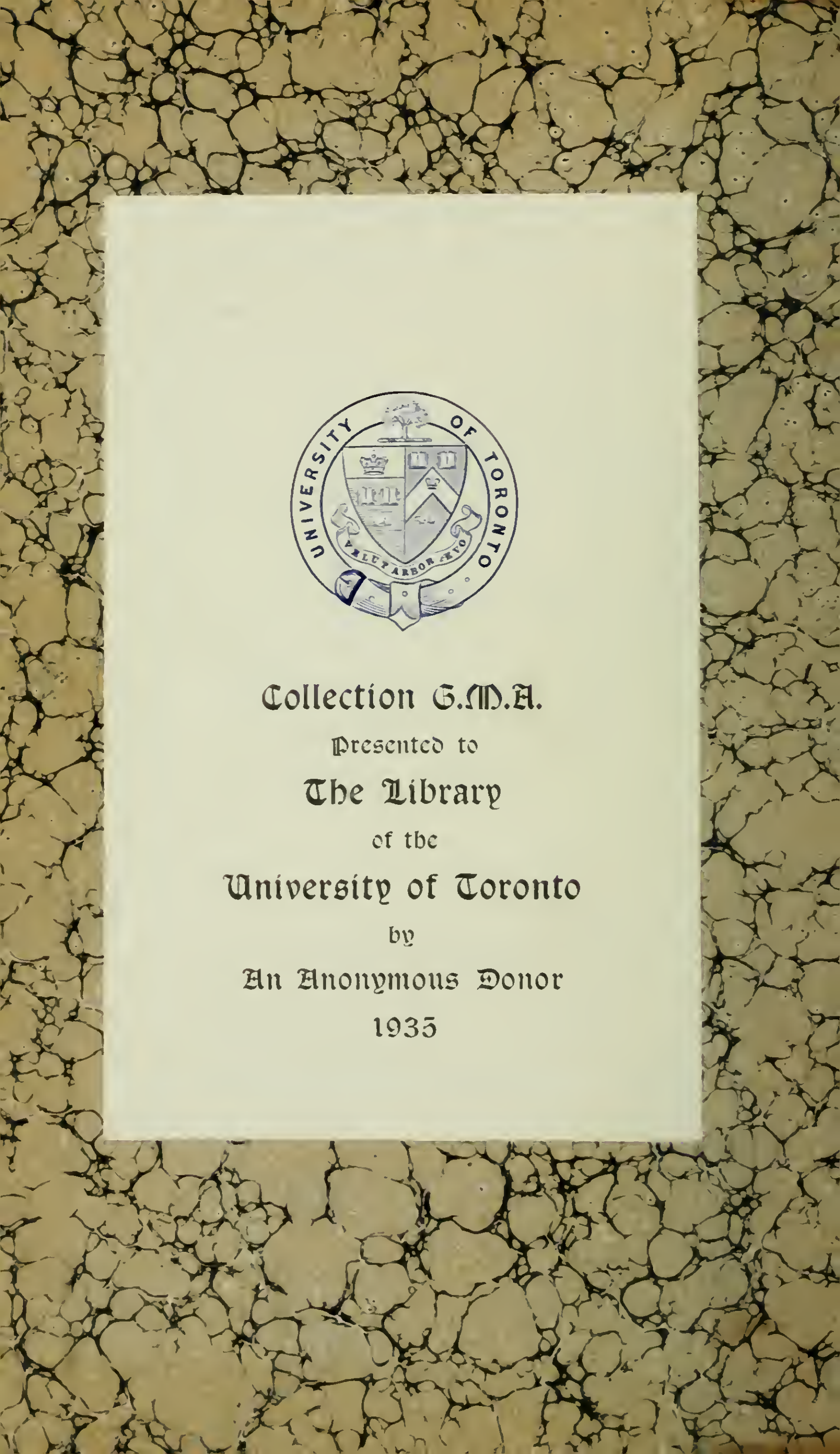
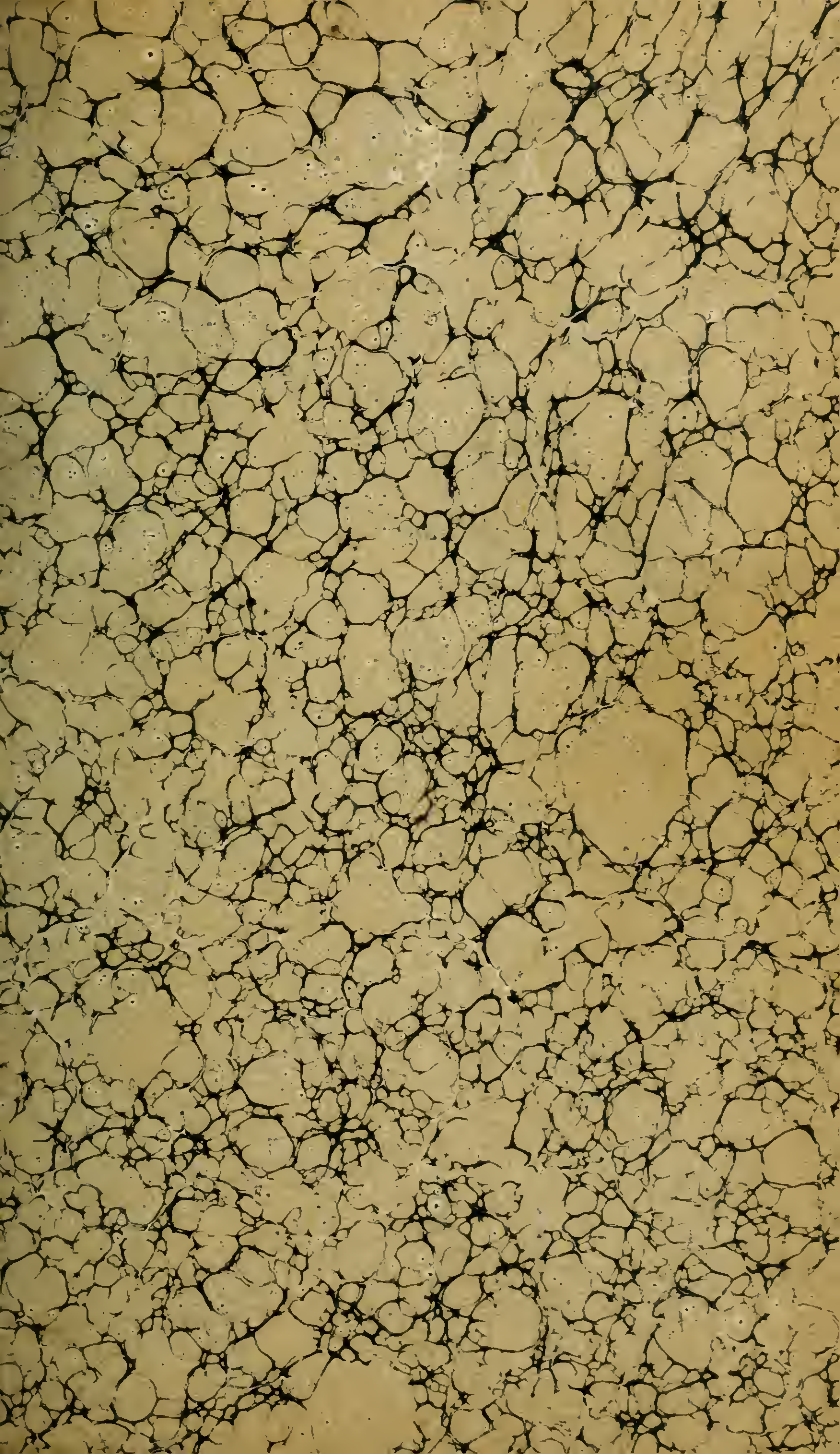



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE GREGOIRE ET COMPAGNIE,
RUE DU CROISSANT, 16.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Edition originale, la seule complète.

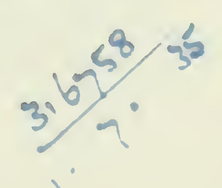
TOME IX.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDTEUR,

RUE DE SÈINE, 33.

1837.



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Passano à Gênes. — Vieilles connaissances que je retrouve. — La dame Isola-Bella. — Le biribi. — Je tâche d'humaniser ma nièce. — Mon frère l'abbé.

Pogomas, qui à Gênes s'appelait Passano, vint me trouver dès qu'il connut mon arrivée, et me conduisit chez lui, où il me présenta sa femme et sa fille. L'une et l'autre me pressèrent d'accepter leur dîner. Les agaceries de la demoiselle, laide-

ron de vingt ans, me dégoûtèrent à tel point par leur cynisme que pour m'en délivrer j'eus recours à la fuite. J'attribue à la conduite que je tins en cette circonstance quelques uns des mauvais tours que Passano me joua plus tard.

Ma première visite en quittant ce taudis fut chez ma cousine, et ensuite chez le marquis de Grimaldi. J'étais impatient de connaître la demeure de Rosalie. Le marquis était à Venise; son valet de chambre m'offrit de me conduire chez elle; j'appris qu'elle avait épousé Paretti quelque temps après mon départ.

Paretti me revit avec joie et sa femme m'accueillit les bras ouverts. Je la trouvai plus belle que jamais; elle me dit qu'elle était heureuse et que ce bonheur était mon ouvrage.

— As-tu l'intention de séjourner long-temps à Gênes? me demanda-t-elle quand son mari fut parti. Je veux que tu viennes dîner tous les jours, mais observons-nous et ne va pas me tutoyer devant le monde. A propos, te souviens-tu de Véronique? Elle est maintenant ma femme-de-chambre.

— Sa sœur est-elle toujours auprès d'elle? J'ai besoin d'une servante pendant mon séjour ici : ma nièce m'accompagne.

— Encore une nièce! interrompit-elle en riant. Tu me l'amèneras, n'est-ce pas?

— Certainement. Peut-être la connais-tu. Elle est de Marseille.

— Son nom?

— Crozin. C'est la fille d'une autre de mes nièces qui a toujours habité Marseille.

— Encore une! Mon Dieu, toujours des aventures. Je suis convaincue que tu serais fort embarrassé de dire à quel degré ces dames sont tes parentes.

— Tu sais que j'ai une parenté fort mêlée, cela nous mènerait trop loin. Il faut que je te quitte jusqu'à demain.

J'allai chez la dame Isola-Bella pour lui remettre la lettre du marquis Triulzi. C'était une femme assez jolie, jeune encore, taille mince, figure régulière et douce, des yeux noirs d'une expression mélancolique; mais l'usage du fard ôtait à cette dame presque tous ses charmes, et elle m'inspira une sorte d'aversion; aussi n'acceptai-je qu'à contre cœur son invitation à souper pour le surlendemain.

De retour chez moi, je vis avec plaisir que *ma nièce* avait choisi pour sa chambre celle qui attenait à la mienne. J'ai déjà parlé de sa beauté, dont je me sentais de plus en plus touché tous les jours. Je ne pouvais songer sans colère à l'indigne conduite de Santa-Croce à son égard; je me repentis de n'en avoir pas fait ma maîtresse quand l'occasion s'en était présentée, et je me promis bien de ne pas la laisser échapper, si je la retrouvais jamais. Cela n'était pas facile, comme on le pourrait croire. J'étais retenu par l'opinion que cette jeune fille avait conçue de moi; je croyais la connaître assez

pour savoir qu'elle n'accorderait rien que par amour et que toute tentative pour brusquer un dénouement m'éloignerait du but. Il fallait ce qu'il faut en général à toutes les femmes, des soins, des égards, une sujétion de tous les instans, ou bien encore, exciter ses sens, aiguillonner ses désirs par la vue et le contact d'autres opérations amoureuses dont je la rendrais témoin. Je m'arrêtai à ce dernier parti, comme moins austère. En possession de sa confiance, une certaine familiarité était naturelle entre nous. Ainsi, le soir je m'installais chez elle, un livre en main, et lorsque l'instant du sommeil était venu, je la priais de ne point faire de façons et de se déshabiller : je ne verrais rien. Cela fait, je m'approchais de son lit et l'embrassais le plus paternellement possible, tout en observant d'une voix émue qu'on devrait bien m'épargner le déplaisir de coucher tout seul. A cela, motus. Alors, nouvelle doléance de ma part, accompagnée de réflexions plus ou moins attendrissantes sur l'insensibilité; il m'arrivait de parler dix minutes sur ce ton, puis j'allais pour m'assurer de l'effet de mes discours, et je la trouvais endormie. Dieu! que mon lit me paraissait froid et ma conduite ridicule!

Je me souviens que le lendemain de notre arrivée, après une scène muette comme celle dont je viens de donner une idée, je la vois entrer dans ma chambre. Clairmont me lavait les pieds; elle demande du café, et j'envoie mon domestique lui

en chercher et le préparer. Mademoiselle Crozin se met aussitôt en devoir de le remplacer.

— Fi donc! lui-dis-je.

— Une nièce ne peut-elle rendre ce service à son oncle?

— C'est un service toujours humiliant pour une femme, à moins qu'elle ne s'en acquitte vis-à-vis de son amant.

Elle rougit et baissa ses beaux yeux. J'achevai ma toilette, et comme il restait de l'eau tiède, elle dit, étourdiment peut-être : Maintenant, à mon tour. Et je me mis en devoir de l'aider.

— Je ne le souffrirai pas.

— Je ne pense pas que la bienséance soit blessée de ce que je fais là; — et je saisissais un de ses petits pieds pour le déchausser.

— Je pourrais vous répéter ce que vous me disiez hier.

— J'entends : je ne suis pas votre amant; mais aussi je suis votre oncle, et, s'il le faut, j'exige que vous m'obéissiez. Elle se laissa tirer souliers et bas; l'opération dura bien dix minutes. J'embrouillais les cordons, c'était toujours à recommencer. Elle n'osait se fâcher tout haut, quoique son déplaisir fût visible. Quand Clairmont rentra, nous n'avions pas fini : il fallut renoncer au bain, l'eau était froide.

Pour m'étourdir, je songeai à tenter la fortune. Je fis une ponte au biribi, qui coûta gros à la banque : j'enlevai d'un seul coup trois mille sequins. Cela me consola de mes disgraces amoureuses,

sans penser que je m'en préparais d'autres. Je n'ai pas dit encore qu'outre Rosalie, j'avais retrouvé Irène à Gênes. Elle m'avait invité à déjeûner pour le lendemain, lorsqu'en entrant le vieux comte Rinaldi me saute au cou :

— Je vous félicite, dit-il, trois mille sequins ! Peste, ce n'est pas une bagatelle !

— Vous savez ma devise : Confiance et bonheur.

— Vous êtes un rusé compère, celui qui vous a offert les balles est au service des banquiers ?

— Que trouvez-vous là d'étrange ?

— Tout le monde veut croire que cet homme était dans vos intérêts.

— Vous n'ajoutez pas foi à cette fable ?

— Dieu m'en garde ! Seulement, pour Gênes entière c'est la pure vérité. On dit que le fripon a fait sa fortune en trompant d'autres fripons ; il n'y a pas de quoi rougir : votre nom est célébré par tous nos chevaliers d'industrie.

— Célébrité de filou, n'est-ce pas ? Merci.

— Du tout. On vous regarde comme un homme de génie; vous avez grandi dans l'estime générale. Ah ! ça comment avez-vous pu discerner la balle, rien qu'au toucher ?

— Vous partagez donc les sentimens de Gênes entière?

— Tenez, franchement, oui ! Mais l'homme le plus honnête en eût fait autant à votre place. Cependant, prenez vos précautions et n'allez pas payer votre associé devant témoin ; des espions sont à

vos trousses; dans tous les cas, si malheur s'en suit, comptez sur mes services.

Je ne répondis point au comte, mais me levai et sortis sur-le-champ, malgré les efforts d'Irène pour me retenir. Ce propos atroce, que la morale des faux joueurs m'appliquait comme un éloge, tomba comme un plomb sur mon cœur. Passano, que je rencontrai, confirma le récit du comte; il m'apprit en même temps que le marquis de Grimaldi était de retour: je courus chez lui à l'instant même.

On pense bien que je lui fis mes confidences.

— Faites, me répondit-il en riant, comme si vous ne saviez rien.

— Vous me conseillez, monsieur le marquis, de courber la tête quand on me traite de fripon !

— Que vous importe l'opinion des envieux ou des fous, pourvu qu'on ne vous jette pas le propos au visage.

— Je donnerais volontiers tout cet argent pour connaître le prétendu témoin de cette prétendue friponnerie.

— Qu'il ait eu tort de raconter tout cela, à la bonne heure ; mais à votre tour vous auriez tort de lui en vouloir. Qui vous dit qu'il n'ait pas cru faire votre éloge? Après tout, il n'y a dans votre action ni honneur ni honte ; tout le monde s'intéresse à vous, parce que chacun sent qu'il en eût fait autant.

— Et vous comme les autres?

— Pourquoi pas!

Je le quittai après cette conversation édifiante. J'étais mécontent de moi-même, et par conséquent courroucé contre tout le monde. Il eût été bien plus sage de prendre le côté plaisant de ces tripotages et d'en rire le premier, car dans un temps où la corruption des mœurs s'accroissait chaque jour, où la distinction du bien et du mal devenait de plus en plus difficile à préciser, l'action qu'on m'imputait devait être prise comme une peccadille dont mon honneur n'avait pas à se tourmenter. Je n'aurais pas la modestie de cacher que je jouissais à Gênes de la réputation d'un homme habile, et dans un sens qui n'entraînait pas du tout la signification outrageante que des puritains y attachent. Toutes ces belles explications que je me donnais à moi-même secouèrent un peu mon chagrin, malheureusement trop réel, et des inquiétudes trop bien motivées, et je me préparai à fêter les convives que j'avais invités pour ce jour-là.

Rosalie parut la première dans une toilette brillante; son mari, qui vint ensuite, m'amena un renfort de société sur lequel je n'avais guère compté : deux amis d'abord, qui s'avisèrent de faire les yeux doux à ma pudique nièce, et puis une tante, en robe à ramages, décolletée par derrière et par devant, étalant ainsi à tous les yeux des masses de chair que la vilaine eût bien dû cacher. Le mari de la dame, pâle comme un Pierrot, sec et fluet, et d'une longueur démesurée, faisait un risible con-

traste avec sa moitié. Quand la signora Isola-Bella entra donnant le bras au marquis Grimaldi, elle eut bien de la peine à garder son sérieux devant ces deux étranges figures. Le marquis me dit sérieusement : Est-ce que nous sommes en carnaval? j'ai sur mon paravent la figure de ce monsieur. Si j'avais trente ans de moins, assurément je lui couperais sa queue pour en faire un cordon de sonnette.

Avant de nous mettre à table, Clairmont vint me dire qu'un inconnu désirait me parler dans l'antichambre. Je le fis entrer, et le marquis le reconnut aussitôt pour mon tireur de balles au biribi. Cet individu venait me demander quelques secours; sa vue me mit de mauvaise humeur.

— Monsieur le chevalier, me dit-il, j'ai à nourrir une nombreuse famille...

— Tant pis pour vous.

— J'ai perdu ma place...

— Cherchez en une autre.

— Ne s'est-on pas figuré que je vous assistais dans...

— Voilà quatre sequins, et pas un mot de plus. Il empocha les pièces fort lestement et disparut.

A table, Clairmont m'apporta une lettre; je reconnais l'écriture de Passano, à qui j'avais remis par charité cent livres sur mon gain au biribi. Ce misérable me mandait que le changeur à qui il avait remis la pièce d'or, l'ayant pesée, avait trouvé un déficit de dix karats, qu'on l'avait arrêté pour

cela, et qu'il comptait sur moi pour sa délivrance, si je ne voulais pas l'obliger à parler.

Je passai la lettre au marquis.

— C'est très fâcheux, me dit-il; écrivez à Passano qu'il garde le silence, je verrai les inquisiteurs. Le malheur veut précisément que la loi sévisse avec la dernière rigueur contre les falsificateurs de ces pièces d'or ; l'intérêt du gouvernement étant d'en activer la circulation, il a cru devoir effrayer les fripons par une punition exemplaire.

J'écrivis à Passano dans ce sens, et me faisant apporter des balances, je fis une pesée de tout cet or maudit que j'avais gagné: il y avait un déficit de deux mille livres. Nous coupâmes l'or aussitôt, et le marquis se chargea de le vendre. Il n'en retira que douze cents sequins, qu'il me remit le lendemain, en m'informant que Passano était libre. Nous étions alors chez la signora Isola-Bella, où l'on jouait aux cartes, je pris place au tapis, et, en un clin d'œil, je fus pincé de trois mille sequins. J'en payai mille sur-le-champ, et fis traite sur moi-même pour le surplus. Je pris domicile à Londres, où je comptais me rendre avant quelques mois.

Tous ces désagrémens me faisaient négliger l'exécution de mes projets concernant ma nièce. Je ne lui parlais d'amour qu'aux momens perdus, et ce n'est pas le moyen de toucher le cœur d'une femme. Aussi, quand j'entamais ce chapitre, elle entamait celui du couvent.

— Je ne me charge pas de vous y conduire; vous

ignorez, ma chère, à quels dangers vous vous exposez. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelque raison de croire à une grossesse, du fait de Santa-Croce ?

— Je suis délivrée de cette crainte. Des indices certains...

— Vous avez donc consulté quelque matrone ?

— Ne suis-je pas à même de m'en assurer sans une assistance étrangère.

— Cela n'est pas possible.

— Rendez-moi le service de faire venir une de ces femmes...

— Et qui vous dit qu'une de ces créatures ne vous trompera pas?... Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

— Je serais une nièce bien ingrate, s'il en était autrement.

— Eh bien! il est inutile d'appeler une matrone.

Je la pris doucement dans mes bras et la portai sur son lit.

— Quelle est votre intention ?

— Je veux vous débarrasser de vos craintes.

— Epargnez-moi, je vous en supplie.

— Ne suis-je pas calme et maître de mes sens? Vous accorderiez à votre médecin ce que je vous demande.

— Jamais sans témoin.

— Voulez-vous que je fasse venir Annette ?

Je n'ai pas encore informé le lecteur que dans le nombre des anciennes connaissances retrouvées

à Gênes il faut encore comprendre Annette. Elle habitait justement la maison où nous demeurions. Je dis à Clairmont de la faire venir. En un clin d'œil elle fut à mes côtés. La pudeur de ma nièce ne fut pas rassurée par sa présence : c'était de part et d'autre un jeu de bras, une escrime manuelle qui commençait à me fatiguer. Annette ouvrait de grands yeux en voyant tout le mal que je me donnais : elle ne paraissait guère comprendre pour quelle raison je l'avais appelée. La confidence que je lui fis la mit en gaîté.

— Croirais-tu bien, Annette, que ma nièce se refuse à une expérience aussi simple?

— Quelle expérience? demanda mademoiselle Crozin, j'ignore encore ce que vous me voulez faire.

— Consentez-vous à ce que je commence par Annette?

En m'entendant, celle-ci s'était déjà placée sur le lit. Je glissai mes mains sous ses vêtemens, et découvrant «l'appareil de la génération,» comme disent les médecins, je prouvai à la Crozin par raison démonstrative qu'Annette n'était pas enceinte. Avant la fin de la démonstration, le médecin avoit oublié son rôle; ma nièce s'en aperçut et se refusa à toute expérience ultérieure. Sa pudeur, qui prenait si aisément l'éveil, ne s'alarma pas cependant des préparatifs on ne peut plus significatifs que nous fîmes, Annette et moi; elle assista, passablement attentive, aux deux victoires érotiques que je remportai. Mes yeux ne quittèrent

pas mademoiselle Crozin tout le temps que dura le sacrifice amoureux : c'était le feu allumé par la nièce que j'éteignais dans les bras d'Annette. J'espérais en multipliant ces spectacles, dont je variais sans cesse les situations, toucher enfin les sens de madèmoiselle Crozin. Mettez la vertu la plus farouche, le tempérament le plus engourdi vis-à-vis d'un groupe voluptueusement enlacé, et il viendra un moment où le spectateur ne restera pas indifférent. L'amour exerce un magnétisme auquel la brute même n'est pas insensible, et je regarde comme des natures manquées celles que la sensualité ne saurait émouvoir.

Pour en revenir à ma nièce, je crus voir que par ci par là elle éprouvait certains désirs, contenus encore, mais qui l'agitaient secrètement. Je la surpris quelquefois le visage en feu, pendant mes ébats avec Annette; elle l'invitait à sortir, comme si elle eût été jalouse de mes embrassemens et disposée à en prendre sa part; mais, restés seuls, elle n'avait plus rien à me dire, elle reprenait un air calme et enjoué, et riait aux éclats du triste résultat de mes tentatives. Je dois dire que je ne m'éloignais jamais d'une certaine réserve : j'aurais craint de compromettre tout-à-fait la confiance qu'elle me témoignait en poussant mes attaques trop loin. Cependant j'étais amoureux à en périr, et je me sentais à bout d'expédiens; c'est alors que me vint l'idée de la faire voyager. En voyage, le tête à tête est continuel, il n'est jamais troublé; le mouve-

ment, voluptueux de sa nature, fait succéder tour à tour l'ardeur et la langueur dans nos sens. Dans ce doux « far niente » qui ne vous quitte jamais, l'ame et le corps ont besoin d'une occupation quelconque; à la longue, on se fatigue de rire et de causer; les tendres regards, les pressions voluptueuses ont leur tour; puis vient la nuit, qui enlève à la femme sa pudeur et donne à l'homme toute sa hardiesse : il ne faut plus qu'une occasion, et on se laisse aller, on fait des folies (les plus jolies choses du monde) sans y penser, sans savoir ce qu'on fait; et quand on a fini, on en parle long-temps, et au bout du compte on n'est pas fâché de les avoir faites.

J'arrêtai donc mon départ pour Marseille, voyage nécessaire d'ailleurs, puisque la marquise d'Urfé m'avait écrit qu'elle m'attendait, sans compter que de ce voyage allait dépendre le sort d'une femme que je ne connaissais pas encore, mais que j'aimais sans l'avoir vue. J'allai prendre congé de la signora Isola-Bella; je me munis d'une lettre de crédit chez mon banquier, et consacrai les trois derniers jours à Rosalie.

La veille même de mon départ, je me trouve, en sortant de chez Rosalie, nez à nez avec mon frère l'abbé. Mon premier mouvement fut de l'éviter, mais lui, avec des acclamations de joie, me saute au cou. Je me débarrasse de son étreinte; il commence son histoire, que je n'écoute pas; il me parle de ses malheurs, et je lui ris au nez, car je le voyais dodu

et bien portant. Alors, prenant le ton d'un prédicateur en chaire :

— Mon frère, me dit-il, s'il ne s'agissait que de moi, je ne vous fatiguerais pas de mes lamentations, mais quand vous saurez qu'une pauvre jeune fille....

— Quoi, Monsieur, encore des fredaines, vous n'avez pas honte avec cet habit! Vous l'avez séduite sans doute?

— Ah! mon frère, point de ces paroles. Je la respecte et la respecterai toujours : mon intention est de me dépouiller d'un caractère sacré dont je suis indigne, et d'épouser l'infortunée.

— Autre sottise, Monsieur, que je ne souffrirai pas; c'est quelque aventurière, je gage.

— L'innocence même, seize ans, une vraie madone en chair et en os; elle est là (et il me désignait une maison voisine), sans ressources, sans pain, sans vêtemens.

— Je veux bien encore vous assister, par commisération pour elle.

— J'en suis convaincu.

— Vite, entrons.

J'aperçus bientôt sur un grabat une pauvre enfant presque nue, belle à ravir.

— Nous sommes sauvés, lui cria l'abbé, c'est mon frère! Elle me regarda, moitié souriant et rougissant, et au moment même mon cœur fut à elle.

Va, dis-je à mon frère en lui jetant ma bourse, va chercher des vêtemens pour Mademoiselle; il

n'est pas convenable qu'elle demeure ici. Soit ignorance, soit tout autre motif, monsieur l'abbé avait installé ses amours dans un mauvais lieu. Dès qu'il fut sorti elle me mit au fait. Mon frère avait essayé de la débaucher sans y parvenir; malheureuse dans sa famille, Marcoline n'avait consenti à la quitter qu'éblouie par les magnifiques mensonges de monsieur l'abbé, et par une promesse formelle de mariage. Elle me montra l'écrit.

— Vous ignorez donc, Mademoiselle, qu'il est dans les ordres?

— C'est un monstre!

— Et que vous n'êtes pas la première à qui il ait souscrit un pareil engagement?

— Je ne veux plus le revoir.

— Vous auriez tort. Je le connais, il est capable de vous perdre.

— Oh! vous serez mon protecteur!

Marcoline, en parlant ainsi, prit une attitude si suppliante et en même temps si voluptueuse, que le feu me monta au visage. Cependant je n'oubliai pas vis-à-vis d'elle les lois de la décence, et tout ce que je fis pour la rassurer eut un caractère paternel. Comme je continuais à lui donner les avis les plus sages sur ce qu'elle avait à faire, et entre autres celui de rentrer dans sa famille, elle me regarda d'un air où je crus démêler un secret reproche. Il devint évident pour moi que c'était une provocation à changer de discours : en un clin d'œil je fus à ses genoux. Je ne reviendrai ni sur le genre d'as-

surances que je lui donnai ni sur les sermens que je lui fis, on les trouvera dans cent autres endroits de ces mémoires. Nous oubliâmes pendant plusieurs heures que mon frère pouvait rentrer à tout instant et nous surprendre; mais le cher abbé avait disparu avec ma bourse pour ne plus revenir.

Le soir même, je fis venir Marcoline à mon hôtel, ce dont ma nièce ne parut pas contrariée. Nous partîmes tous les trois le lendemain pour Antibes. J'avais compté sur le tête à tête de la route pour humaniser mademoiselle Crozin, mais ce que n'avait pu causer la vue des plaisirs que je prenais avec Annette, les caresses de Marcoline l'amenèrent. La situation était assez incommode pour arriver successivement dans les bras de l'une et de l'autre au paroxysme de la jouissance, cependant au moyen de leurs mains dociles, elle s'assistaient si à propos que je pénétrais souvent dans le temple avec une jouissance complète. Tant pis pour l'homme qui ne voudra voir dans les caresses furieuses dont je couvrais ces deux charmantes créatures que l'emportement de la débauche. Véritablement, je les aimais, et, à n'en pas douter, bien plus qu'elles ne m'aimaient elles-mêmes. En sortant des bras de celles des femmes que j'ai le plus aimées, j'ai souvent éprouvé un serrement de cœur, et j'étais toujours moins abattu par la fatigue du plaisir que par le sentiment d'une tristesse intime, à la pensée que des biens si chers allaient m'échapper. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'une seule eût été capable de

me fixer, mais je suis sincère en avançant que j'aurais voulu retenir la plupart de celles qui se donnaient à moi. J'offre peut-être le phénomène d'un homme réellement constant au milieu de ses infidélités multipliées, et aussi empressé à retenir la femme qu'il possède qu'à courir après celle qu'il a convoitée.

En arrivant à Antibes, ma nièce nous quitta. J'eus lieu d'attribuer notre séparation à une lettre qu'elle avait reçue en secret de Santa-Croze. Malgré le charme nouveau qui m'entraînait vers Marcoline, je ne vis pas s'éloigner mademoiselle Crozin sans éprouver une affliction profonde, qu'assurément elle était loin de ressentir. Les tendres caresses de Marcoline n'avaient pas dissipé ma tristesse quand nous entrâmes dans Marseille.

CHAPITRE II.

La marquise d'Urfé. — Passano, ou le faux Querilinth; Marcoline, ou la fausse Ondine. — Comment je suis gratifié des présens destinés aux planètes. — Départ de Marseille. — Henriette à Aix.

Aussitôt arrivé à Marseille, je courus chez la marquise d'Urfé, qui par ses lettres m'avait trop bien prouvé qu'elle attendait mon retour avec impatience. Si le lecteur se souvient de cette folle, il doit pressentir des scènes baroques et ridicules. J'avais cru devoir prévenir la marquise, par une lettre écrite de Gênes, que je me proposais de lui amener Querilinth, grand-maître de l'ordre secret des Rose-Croix, qui procéderait sur-le-champ à une opération tendant à régénérer la riche vieille sous les formes d'un jeune homme. Ces folies mystérieusement conduites m'apprêtaient à rire, et à force

d'en expliquer ou plutôt d'en inventer le prétendu sens et d'en régler les épisodes, je me surprenais à les développer avec une certaine éloquence devant mon illuminée: la vérité, c'est que je voulais la guérir de cette fâcheuse manie, et, réussissant, je ne pensais pas qu'elle eût à regretter un jour le sacrifice du superflu de sa fortune, qui lui eût dessillé les yeux.

— Où est Querilinth? Tel est le bonjour dont me salua la marquise.

— A Marseille, et demain vous recevrez sa visite.

Elle prit son bonnet et le jeta au plafond en signe d'allégresse.

— Il serait convenable de le retenir à dîner.

— Ma maison lui est ouverte, chevalier, ma bourse, ma table...

— Piano, Madame, vous êtes trop passionnée.

— Croyez-vous que les présens que je lui destine lui seront agréables?

— C'est fort probable, d'ailleurs nous allons interroger l'oracle.

Je fis un exorcisme, deux ou trois invocations, autant de grimaces, et après avoir parcouru la chambre en long et en large, je revins me placer vis-à-vis d'elle et prononçai ces paroles d'un ton à la fois grave, pathétique et sentencieux:

« *Les présens que la céleste Sémiramis destiné à son régénérateur, seront fort bien reçus; seulement, ils devront être consacrés par le chevalier*

de Seingalt, avant que le magnifique chef des Rose-Croix puisse les agréer. »

Pendant que je parlais, la marquise avait ouvert une armoire; elle en tira une cassette, où j'aperçus sept petits paquets enveloppés dans un papier bleu d'azur. C'était l'offrande aux sept planètes. Chacun de ces paquets contenait une livre d'or que la folle avait pris l'étrange peine de réduire en poussière de ses propres mains, réduction qu'elle attribuait néanmoins à l'influence planétaire. Outre la poudre d'or, je vis là sept pierres précieuses : un diamant, un rubis, un saphir, une émeraude, une opale, une topaze et une chrysolite jaune. Ces pierres précieuses, toutes de la plus belle eau, pesaient au moins six carats. C'est admirable! m'écriai-je avec une émotion que je fis passer pour religieuse. J'ajoutai tout bas et en *à-parte:* Je jure bien que jamais Querilinth ou tout autre ne recevra pareil trésor.

Comme elle voulait me les remettre, je reculai avec respect et lui dis : Mes mains ne sauraient plus toucher ce métal sacré ; il faut, madame la marquise, prendre la peine de sceller les paquets : c'est ainsi que le grand-maître a coutume de recevoir les présens qu'on lui destine.

— Vous avez raison, noble chevalier.

Aussitôt elle tira les cachets d'un étui et se fit apporter sept bougies. Son émotion était si grande qu'elle se brûla sept fois les doigts. Pendant ce temps, je récitais avec onction trois psaumes dans

une langue imaginaire. Les cachets étaient si grands qu'ils couvraient les paquets presque en totalité. L'un d'eux représentait Oromase, nu de la tête aux pieds, avec une étoile au milieu de la poitrine, un soleil sur le ventre et une comète un peu plus bas. Sur un autre figurait Hermès, un griffon ailé sur un troisième, etc.

En quittant la marquise, je me mis à rêver à qui je pourrais confier ce rôle de Querilinth. Je ne vis que Passano capable de s'en charger. Il avait l'âge convenable pour l'emploi. Son extérieur était assez prévenant et empreint d'une certaine gravité, il ne manquait pas d'esprit; seulement, aurait-il des manières faites pour exalter de plus en plus le cerveau de la marquise, parviendrait-il à lui persuader en temps et lieu qu'il avait opéré sa renaissance ? Et puis, il s'exprimait fort mal en français. Je sautai par dessus ces inconvéniens. Pourquoi n'en ai-je pas tenu compte ? je n'aurais pas eu lieu de me repentir d'avoir fait choix de ce coquin pour une intrigue si épineuse.

— Monsieur, dis-je à Passano, je compte vous présenter demain à la marquise d'Urfé : c'est une personne respectable et fort riche. Passano s'inclina et me prêta une attention touchante. Il avait un faible pour les gens riches.

Cette dame, continuai-je, a conçu une haute opinion de votre sagesse et de vos lumières.

Passano se rengorgea.

— Et je tiens beaucoup à ce qu'elle ne la perde pas. Préparez-vous donc à jouer votre rôle.

— Lequel? M. le chevalier.

—Ce serait bien long à vous expliquer, et il est probable qu'au bout de l'explication vous n'en seriez pas plus avancé. Tout ce que je vous demande, c'est de faire des réponses évasives à toutes ses questions.

— Diable! des réponses évasives, on n'en trouve pas toujours.

— Au surplus, je serai là, et au besoin je prendrai la parole pour vous.

— Fort bien, répliqua mon drôle, vous voulez une scène de comédie dans le goût de celles dont Lopez de Vega farcissait ses pièces, par exemple son « *Rè jonto.* »

— J'ignore ce que vous voulez dire avec votre « *Rè jonto;* » mais il suffit que vous m'ayiez compris.

— Allez, allez, M. le chevalier, vous serez content de moi.

Ceci se passait le matin. Dans l'après-midi, je vins prendre mon grand-maître des Rose-Croix. Je ne le reconnus pas d'abord. Il avait donné à sa barbe et à ses sourcils une teinte noir-foncé, et couvert son visage creux et livide d'une épaisse couche de rouge; sa perruque poudrée à blanc faisait ressortir ce barbouillage écarlate et noir; il était hideux, et je fus mécontent de la mascarade, en ce sens que je redoutais de ne point garder mon sérieux. Entre une folle honnête et un coquin dan-

gereux, ma position était critique. Cette idée rembrunit un peu mes idées, et c'est en y songeant qu'il me fut facile de ne pas rire.

Dès que Passano se présenta, la marquise lui fit trois profondes révérences à la manière orientale, en se croisant les bras; elle l'appela « votre divinité » et voulut se jeter à ses genoux, mais je la retins à propos. Cette réception embarrassa Passano, qui demeurait immobile. Je les fis asseoir l'un et l'autre sur un sopha, et me plaçai devant eux sur un tabouret. La marquise entra sur-le-champ en matière avec sa volubilité accoutumée.

— J'attendais votre divinité avec une impatience mêlée d'un effroi religieux : que je suis heureuse! Il est donné enfin à mes yeux indignes de se rassasier de cette vue céleste. Oh! vous êtes bien comme je vous avais rêvé, illustre chef des Rose-Croix, puissant Querilinth, générateur universel, car c'est vous qui avez fécondé Isiasis!

A cet étrange nom, je vis le moment où mon drôle allait éclater : je fis un mouvement d'épaule qui lui maintint son sérieux. Il dit à la marquise qu'il avait effectivement fécondé Isiasis sans aucune peine, et comme la marquise lui fit voir le portrait de cette fille céleste, portrait enrichi de diamans, le coquin manifesta aussitôt le désir d'en posséder un semblable.

— Votre divinité, dit alors la folle, spirituelle sans s'en douter, pourra s'en procurer une copie à son prochain voyage dans le soleil.

— Madame, répondit Passano, je ne ferai jamais plus ce voyage lointain que dans votre compagnie.

— En vérité! Et elle prit l'attitude de la jubilation. En même temps elle levait les yeux au ciel : ce fut justement le moment que choisit Passano pour lui demander une prise de tabac. La tabatière de la marquise paraissait d'or : Passano tira la sienne d'argent, et proposa un échange, qui fut accepté avec reconnaissance.

— Cette tabatière, dit la marquise, est l'ouvrage du comte René de Savoie; elle est faite d'une espèce de métal impossible à mettre en fusion : on l'appelle platine. Alors Passano eut l'air de vouloir reprendre la sienne, mais je l'en empêchai.

Sur ce nous nous mîmes à table. Passano, exclusivement occupé du dîner, fin et succulent, prévint la marquise qu'il avait coutume de tomber dans une rêverie profonde à l'heure de ses repas :— c'était se conformer à mes instructions, qui lui recommandaient le silence. La marquise mangeait peu et parlait beaucoup : elle nous fit une théorie du système solaire et de la voie lactée.

— La voie lactée se décompose sous l'influence des rayons du soleil, n'est-ce pas, seigneur Querilinth?

— Oui.

— Comment cela a-t-il lieu?

— Par l'absorption.

— Mon Dieu! penser que vous avez été témoin de cette merveille! Votre divinité boit beaucoup.....

— C'est, répondis-je, un effet des longs voyages aériens.

A ces mots la folle se leva :

— Emmenez-moi, grand Querilinth. Etourdi de l'apostrophe, Passano se leva à son tour et demanda trois jours pour faire connaître sa détermination.

Au dessert, la marquise était enchantée, Quérilinth passablement gris, et moi sur les épines. Je redoutais quelque incartade du drôle; mais, comme on le va voir, ce n'était pas de sa part qu'une indiscrétion était à craindre. Quand nous fumes sortis de table, madame d'Urfé mit la conversation sur les présens qu'elle destinait à Querilinth et eut l'imprudence d'en évaluer le prix, cent mille écus ! Tout aviné qu'il était et couché sur le sopha les yeux fermés, notre bouffon fit son profit du renseignement ; quelques minutes après, il était profondément endormi.

— Il sommeille et en grondant, me dit la marquise.

— S'il s'agissait d'un simple mortel, je vous dirais qu'il ronfle à faire trembler les vitres ; c'est une marque de son mécontentement : vous avez trop jasé, madame; en outre, il été mortifié de l'évaluation que vous avez faite tout haut.

— J'ai eu tort, je l'avoue. Que dois-je faire pour réparer ma faute ?

— Un sacrifice expiatoire aux planètes : vous, à

minuit en l'honneur de Saturne, et moi, à la lune au point du jour.

— Cela suffira-t-il pour apaiser Querilinth ?

— J'ai tout lieu de le croire.

Quand la marquise se fut retirée, je réveillai Passano et j'allai faire mon sacrifice à Diane auprès de l'aimable Marcoline.

Dans la matinée je revis Passano. Ce fripon prit un air insolent et me dit tout net : J'ai besoin de cinquante mille écus, vous comprenez ?

— Pas le moins du monde.

— Il me les faut avant une heure, sans quoi ne comptez pas sur les présens destinés aux planètes, présens qui valent le double de ce que j'exige ; car demain matin je découvrirai toute l'intrigue à cette folle marquise.

J'étais muet d'étonnement.

— J'aurai en outre à faire une autre démarche, poursuivit-il en ricanant; vous m'entendez à présent, nous sommes dans une ville où la justice va bon train.

J'étais fortement tenté de rouer de coups le drôle, mais je sus résister à la tentation et courus chez madame d'Urfé. Dès qu'elle me vit, elle me tend un papier par lequel Paralis lui demandait si le sacrifice expiatoire avait été agréé. Aussitôt je fais parler l'oracle en ces termes : « *Le génie de Saturne est favorable à la renaissance, mais garde-toi de te comporter comme il a été convenu avec le chevalier de Seingalt.* » Je crus devoir lui don-

ner au plus tôt l'explication de la seconde partie de l'oracle en lui racontant ce qui s'était passé entre moi et Passano.

— Mon rêve est confirmé : mon génie m'a révélé cette nuit que l'individu que vous m'amenâtes hier n'est pas Querilinth.

— Je puis à présent vous le nommer. C'est un escroc, il s'appelle Passano.

— Erreur! Comment, vous n'avez pas reconnu le comte de Saint-Germain !

A cette découverte imprévue, je jouai la surprise.

— Rappelez-vous un peu ses traits, mon cher chevalier, la bouche en virgule, le teint basané, l'œil flamboyant.

— Vous avez raison : c'est le comte de Saint-Germain ?

— Au surplus, faites parler l'oracle.

On pense bien que l'oracle ne fit que confirmer ce qu'elle m'avait dit.

Il faut savoir que la marquise détestait le comte de Saint-Germain ; je connaissais les motifs de cette aversion, qui n'étaient rien moins que raisonnables. Je songeai aussitôt à faire chasser de Marseille cet odieux comte de Saint-Germain dans la personne de Passano. Elle goûta mon avis; mais comment nous y prendre ? C'était là le difficile. Je me retirai pour y aviser.

Le soir, je reçus de la marquise un billet où elle m'informait de son départ subit pour Aix, sans autre explication. Ce voyage mystérieux me fit passer

une mauvaise nuit, car je savais que Passano lui avait écrit. Marcoline ayant à faire quelques emplettes, je la conduis le jour suivant chez mon marchand et j'y rencontre Passano. Effrayé du rotin dont je suis armé, il veut prendre la fuite, mais je le retiens :

— Je vous méprise trop pour me venger, maître filou ; demeurez ici et ne craignez rien. Ecrivez à la marquise, si bon vous semble, je m'en moque.

Confus et tout tremblant, il entreprit de justifier ses sottises au moyen de sa misère.

—Si vous manquez d'argent, que ne vendez-vous la tabatière que vous tenez de la marquise.

— Beau présent! votre bijoutier m'en offre deux louis.

— Si je vous en offrais vingt-cinq?

— Vous vous moquez de moi.

Je prends ma bourse, il tire la tabatière, et l'échange est conclu à sa grande surprise. Nous nous quittâmes réciproquement enchantés de notre marché. Je savais combien la possession de cette boîte était chère à la marquise, et puis j'étais bien aise que ce misérable fût, momentanément du moins, à l'abri de la misère.

Deux jours après, madame d'Urfé me fait dire qu'elle est de retour : pendant sa courte absence, elle avait été solliciter du duc de Villars, gouverneur de Provence, l'exil de Passano, et l'avait obtenu. Le drôle en effet fut chassé de France. On verra bientôt où je le retrouvai.

Je me creusais l'esprit pour faire arriver dans mes mains les présens destinés aux planètes. A défaut de Passano, je dus recourir à une autre assistance. Je songeai à utiliser Marcoline. Comme elle ne savait pas le français, je lui assignai un rôle muet dans la farce que nous allions jouer. La marquise m'ayant confié que dans sa jeunesse elle avait eu pour amant l'esprit des eaux de la Seine, je fis de Marcoline une *ondine*, afin d'exalter davantage l'imagination de madame d'Urfé en lui offrant un simulacre vivant de ses amours aquatiques. Je commençai d'abord par faire faire une cassette exactement semblable à celle qui renfermait les présens, et j'y apposai trois cachets imités des autres; ensuite je substituai cette cassette à la véritable, puis l'oracle parla ainsi à la marquise :

« *Voici le jour où votre renaissance va s'accomplir par l'opération du chevalier de Seingalt, mais dans le cas seulement où l'*ondine *qui doit porter les présens au soleil se déterminera à recevoir le mot d'ordre du chevalier et à vous le transmettre immédiatement.* »

J'avais fait l'oracle obscur, afin de me ménager quelque faux-fuyant; mais la bonne marquise le trouva on ne peut plus clair.

— Où est cette miraculeuse ondine? Je suis prête.

Je ne comprends pas, lui dis-je, jouant l'étonné, comment cette ondine doit vous communiquer un mot d'ordre qu'elle aura reçu de moi.

— C'est fort simple, cependant. Vous verrez. Mais allons au plus pressé. Pour l'opération, nous devons coucher tous les trois dans le même lit?

— C'est l'usage.

Le lendemain je conduisis furtivement Marcoline chez la marquise et la cachai dans le cabinet où j'avais déposé le coffre vide. Après souper, la marquise et moi nous nous mîmes au lit. Elle, tout habillée, moi, l'épée au côté, ayant une jambe bottée et éperonnée. Puis j'allai chercher la fausse cassette et la déposai sur les chenets de la cheminée, avec force génuflexions et bénédictions. A l'heure convenue, Marcoline sort de sa cachette, vêtue d'une robe verte, les cheveux emprisonnés dans un réseau vert. Elle entre dans la chambre avec gravité, saisit un flambeau, et s'approchant de Sémiramis, lui présente une pelotte de coton imbibé d'esprit de vin. La marquise allume elle-même cette pelotte et la rend à l'*ondine*, qui la jette dans la cheminée : le bois s'enflamme, gagne la cassette, la consume entièrement. Alors nous nous jetons en pleurant (l'*ondine* avait fort envie de rire; quant à moi, je trouve facilement des larmes) dans les bras les uns des autres: le sacrifice est accompli. A la prière de Sémiramis, je donne le fameux mot d'ordre à l'ondine, qui le transmet religieusement à la marquise. La cérémonie terminée, Sémiramis reconnaissante fait présent d'un superbe collier à la divinité des eaux.

Marcoline regagna sa cachette, et au point du jour

je fus assez heureux pour la faire sortir de l'hôtel sans que personne s'en aperçût. Pleins d'une émotion quasi-religieuse, nous emportâmes ainsi les présens destinés aux planètes...

Dans la journée, je revis madame d'Urfé et lui annonçai que sa *renaissance*, qui avait commencé la veille, serait consommée entièrement le premier jour de la première lune du mois de janvier de l'année suivante. D'ici-là elle aurait à quitter Marseille et à se retirer dans une ville au confluent de deux rivières, afin de célébrer chaque soir le service de l'esprit de la lune. De mon côté, je m'engageai à répéter la même cérémonie à l'embouchure de quelque fleuve, le tout en l'honneur de Mercure. Ainsi que je m'y étais attendu, la marquise choisit Lyon; elle se mit en route le jour suivant en emportant les cendres de la cassette: de mon côté, je demandai des chevaux pour Avignon, et après avoir rendu le collier de Marcoline et placé les dons de la pauvre folle en lieu de sûreté, je montai en voiture.

J'étais fort impatient d'arriver à Avignon et même de le dépasser, lorsqu'à quelques lieues de la ville notre voiture se rompit. J'envoyai mon domestique à la recherche d'un charron, et il revint bientôt suivi de deux valets en livrée qui, au nom de leurs maîtres, m'invitèrent à prendre du repos; en même temps ils me montraient une maison de fort belle apparence à quelque distance de la chaussée. Il eût été peu gracieux de repousser une

invitation aussi polie; je m'acheminai vers cette maison avec Marcoline. Nous rencontrâmes, avant d'y arriver, trois dames et deux cavaliers: l'un d'eux nous dit en nous abordant que si quelque chose pouvait consoler la maîtresse de la maison de l'accident qui m'était arrivé, c'était le plaisir qu'il lui procurait de me recevoir chez elle.

Comme nous étions dans la cour, un petit chien de Bologne poursuivi par un dogue passa à côté de nous : la maîtresse du logis veut voler à son secours ; elle fait un faux pas et tombe ; on la relève, et elle gagne sa chambre en boitant, suivie des deux cavaliers. Resté seul avec les deux dames et Marcoline, la conversation s'engagea; celle-ci fit entendre un jargon français si détestable que j'en demandai pardon pour elle à la société.

— Il est surprenant, dit une de ces dames, que dans une ville telle que Venise, on néglige à ce point l'éducation des femmes : pas une Vénitienne ne sait le français.

— Certainement on a tort, répliquai-je, mais dans mon pays, comme presque partout ailleurs, les demoiselles n'étudient les langues que quand elles n'ont rien de mieux à faire.

— Vous êtes donc de Venise, Monsieur; en vérité, on aurait peine à le croire.

Ce compliment me parut déplacé; flatteur pour moi, c'était une injure pour mes compatriotes. Je ne l'accueillis pas moins avec un salut respectueux. Nous en étions là quand les hommes revinrent. Ils

nous apprirent que la comtesse (c'était une comtesse) s'était mise au lit et nous invitait à passer dans sa chambre. Jusqu'à présent je n'avais pu encore distinguer les traits de cette dame, qui était demeurée constamment voilée; soupçonnant quelque mystère, j'étais curieux de le connaître : cela me fut impossible. Son lit, placé au fond d'une sombre alcôve, était défendu par une double rangée de rideaux. Je lui dis que j'étais au désespoir d'être la cause de son accident.—Cela ne sera rien, me fut-il répondu en dialecte vénitien. Alors je lui présentai Marcoline. Elle ne parle pas français, lui dis-je, ce sera donc pour elle un grand plaisir de vous entretenir dans sa langue : madame la comtesse a peut-être habité Venise ?

— Jamais, monsieur, mais j'ai connu beaucoup de Vénitiens.

Notre voiture ne devant être prête que fort avant dans la nuit, je n'eus pas de peine à me décider, sur les instances qui me furent faites, à ne quitter la maison que le lendemain. La comtesse s'entretint long-temps avec Marcoline, mais il ne m'échappa point qu'elle évitait de m'adresser la parole. Je n'appris rien d'elle ni sur elle, sinon qu'elle était veuve; mon domestique me dit son nom, mais ce nom m'était absolument inconnu.

Au point du jour et au moment de monter en voiture, je demandai s'il me serait possible de faire ma visite d'adieu à la comtesse; mais il me fut répondu qu'elle reposait. Je chargeai donc un

de ces Messieurs de lui présenter mes complimens, et m'éloignai avec Marcoline.

— Quel âge a cette comtesse ? lui demandai-je. Est-elle jolie ?

— Trente ans au plus, et mon amie P. P. n'est pas plus belle. Je la crois riche, car elle m'a fait cadeau d'une bague enrichie de diamans. — En même temps Marcoline me montra ce bijou, qui me parut d'une valeur de deux cents louis.

— Sais-tu pourquoi la comtesse s'est refusée à recevoir ma visite, et pourquoi, hier, elle est restée invisible pour moi ?

—Je l'ignore : c'est peut-être le bon ton français qui le veut, ou la pudeur.

— Ou bien encore la coquetterie.

Arrivés à Avignon, nous descendîmes à l'hôtel de Saint-Omer, Marcoline enchantée, et moi préoccupé de cette rencontre mystérieuse. A peine installés dans notre chambre, Marcoline me dit : Je puis maintenant m'acquitter d'une commission dont la comtesse m'a chargée en me disant le dernier adieu.

— Ne pouvais-tu t'en acquitter plus tôt ?

— Elle m'avait fait jurer de ne te parler de rien avant notre arrivée dans cette ville. J'ai une lettre à te remettre.

— Où est-elle ?

— Patience ! — Et elle tira de sa poche un rouleau de papier.

— Celui-ci, dit-elle en me montrant un papier

d'une propreté équivoque, c'est mon extrait de baptême...

— Qui m'apprend que tu es née en 1746.

— Ceci, c'est un certificat de bonnes vie et mœurs.

— Tâchez de ne point l'égarer. Mais la lettre?

— Est-ce que je l'aurais perdue!

— Tant pis pour toi, je te renverrais à Aix.

— La voici... Non, c'est la promesse de mariage de ton frère.

— Au diable!

— Enfin, je la tiens, la lettre.

— Comment? point d'adresse!

Le cœur me battait en levant l'enveloppe. Il n'y avait que ces mots écrits en italien : *Au plus loyal des hommes ;* et en bas, au coin de la page: *Henriette.*

La vue de cette signature me jeta dans un délire que le lecteur ne comprendra pas mieux que Marcoline ne le comprenait. Henriette, cruelle Henriette! tu as pu me voir et ne pas t'assurer au moins que je te conservais mon amour, moi qui me suis rendu indigne du tien! Femme adorable! tu voulais que j'apprisse seulement ici que tu existais encore, et cela pour prévenir mon retour; mais demain je te reverrai! Ne m'as-tu pas déclaré que ta maison me serait toujours ouverte? Tu es veuve, Henriette, et je suis riche. Oh! ma belle, ma divine Henriette!

Je continuai un quart d'heure sur ce ton, mar-

chant au hasard, éperdu, avec des cris et des larmes. L'annonce du souper mit fin à mon extase.

— Sais-tu, me dit Marcoline, que tu m'as causé beaucoup d'inquiétude. Qu'est-ce que cela signifie : le nom de cette dame suffit pour te causer cette émotion?

— C'est que ce nom dit tout.

— Tu l'as beaucoup aimée, mais il y a long-temps.

— Seize ans.

— Et combien de temps dura votre liaison?

— Quatre mois.

— Je n'ai pas aussi long-temps à être heureuse avec toi.

— Tu mérites de l'être avec un homme plus jeune que moi.

— Tu songes donc à me quitter?

— Certainement je ne t'emmènerai pas en Angleterre.

— Et pourquoi ce voyage?

— Il est indispensable. Il faut que j'arrache ma fille des mains d'une mauvaise mère.

— Ta fille! Et moi qui avais cru pouvoir affirmer à la comtesse que tu n'étais pas marié.

— Tu as dit vrai. C'est une fille naturelle. La pauvre enfant a dix ans, et elle me ressemble au point que tu la reconnaîtrais à la première vue.

— S'il en est ainsi, je l'aimerai.

— Mais, à propos, je te raconte une de mes faiblesses, à toi si discrète sur les tiennes.

Mon observation fit sourire Marcoline.

— Tu es jeune, lui dis-je, mais je sais bien que je n'ai pas été ton premier amant.

— Effectivement, et tu ne devinerais pas...

— Par qui tu as commencé? Rien de plus simple, ma chère, c'est par ton confesseur.

— Un monstre, le révérend père Molino.

— Nous y voilà!

— De l'ordre des cordeliers. Je n'avais que douze ans; il m'avait prise en grande amitié, ainsi qu'une de mes jeunes compagnes.

— Deux victimes à la fois, le vieux coquin.

— Un jour, une veille de Pâques, sous prétexte de nous préparer à solenniser plus saintement la fête du lendemain, il nous emmena chez lui.

— Je vois la fin de l'histoire : il vous administra certaines mortifications.

— S'il faut te dire la vérité, nous y prîmes goût toutes les deux; c'était d'ailleurs un beau jeune homme de vingt-huit ans...

— Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage sur lui. Passons à un autre.

Le second était un orfèvre, et le troisième, ton frère, qui me déclara solennellement qu'il ne pouvait en bonne conscience exiger aucune faveur avant de m'avoir épousée.

Comme je pressentis que Marcoline, emportée par ses souvenirs, allait finir par me raconter ma propre histoire, je l'interrompis pour lui dire qu'il était temps de nous mettre en route. Nous fîmes

quinze postes sans mettre pied à terre, et le lendemain nous étions à Lyon. Je courus aussitôt à l'hôtel Belcourt, où demeurait la marquise d'Urfé, moins pour elle que pour le jeune Aranda. La naissance de cet enfant n'était plus un secret pour la marquise : le petit vaurien avait jasé. Comme mon dessein était de le rendre à sa mère, en même temps que je lui retirerais ma fille, je ne manquai pas de faire parler l'*oracle* à la marquise, qui lui enjoignit de conduire sur-le-champ l'enfant à Paris. Ces dispositions arrêtées, je courus chez Bono, mon banquier.

— Je suis enchanté de vous voir, me dit-il, mais il me serait encore plus agréable de vous savoir à cent lieues d'ici.

— Est-ce que mon frère l'abbé serait à Lyon, par hasard ?

— Il est parti depuis hier, mais après une entrevue avec votre ennemi mortel, un certain Passano, qui prétend que vous l'avez empoisonné.

Je haussai les épaules d'un air d'indifférence et de mépris.

— Vous ferez bien, reprit Bono, de vous tenir sur vos gardes ; ce Passano a juré de se venger. Il prétend dévoiler le rôle infâme, dit-il, que vous jouez auprès de cette folle marquise d'Urfé. Casanova, répète-t-il partout, est un nécromancien, un espion, un faux monnayeur, un falsificateur de lettres de change.

— Et un empoisonneur, ajoutai-je en souriant.

— Vous avez tort de rire.

— Que puis-je craindre, je vous le demande, des calomnies de Passano ?

— Il ne s'agit pas seulement des bavardages qu'il colporte; apprenez qu'il veut vous intenter un procès criminel; ainsi, prenez vos mesures.

— Où est ce coquin ?

— Je l'ignore.

— Après tout, que peut-il contre moi ?

— Ne comptez-vous pour rien le scandale d'un pareil procès ?

— Vous avez raison. Je lui répondrai; mais il me faut un avocat.

Je connaissais la méchanceté de Passano ; aussi, en regagnant mon hôtel, je fis de sérieuses réflexions et je pris la résolution de prévenir ce misérable devant la justice. J'allai au bureau de police et j'y rédigeai une plainte dans laquelle je dépeignais Passano comme un malfaiteur qui n'était caché à Lyon que dans le but d'attenter à mon honneur et à ma vie. De là je courus chez l'avocat que Bono m'avait indiqué. Je lui expliquai mon affaire, qu'il écouta avec beaucoup d'attention; puis m'interrompant tout-à-coup :

— Je ne puis être, Monsieur, ni votre avocat ni votre conseil, l'étant déjà de votre adversaire; mais soyez sûr que j'agirai comme si vous ne m'aviez rien dit. La dénonciation de Passano doit être remise demain seulement : d'ici là adressez-vous à un autre avocat.

— Veuillez, Monsieur, m'enseigner un de vos confrères.

— Les convenances me le défendent.

— Du moins, faites-moi connaître le lieu où est caché mon ennemi.

— C'est son secret, Monsieur, ce doit être le mien.

Cet avocat était honnête et de bonne foi : cela me surprit. En le quittant, je courus chez un de ses confrères, son voisin, vieillard renommé qui me cracha du latin et me conseilla la prudence. Il se chargea de ma cause. Je crus devoir lui témoigner ma reconnaissance pour cette promesse par un don de six louis. Fort inquiet du résultat de cette affaire, je passai une cruelle nuit. Dans la matinée suivante, Bono vint me prendre et me conduisit chez l'avocat de Passano, qui nous dit que son client était fou, qu'il se croyait bien réellement empoisonné et que son désespoir le porterait aux dernières extrémités.

— Quelque confiance que vous puissiez avoir dans votre innocence, le procès s'annonce mal pour vous, monsieur Casanova. Mon client vous attaque au criminel ; il est décidé à se constituer prisonnier, s'il le faut. Tout ce qu'il articule à votre charge, il se fait fort de le prouver. Il m'a montré vingt-cinq louis d'or de fausse monnaie qu'il prétend tenir de vous. Croyez-moi, donnez de l'argent à ce malheureux et épargnez-vous ainsi de plus

terribles désagrémens. C'est mille louis qu'il lui faut.

— Il n'aura pas un sou. Gênes entière connaît l'histoire des pièces d'or falsifiées qu'il dit avoir reçues de moi, et, Dieu merci, je n'ai rien à redouter. Mais pourquoi ce misérable se cache-t-il quand il se porte mon accusateur?

L'avocat essayait de vaincre ma résistance, fort inutilement, car j'étais décidé à tenir tête à l'orage, lorsque Bono, qui nous avait quittés, revint nous dire qu'il venait d'apprendre que Passano consentait à abandonner l'accusation et à quitter Lyon. Vous recevrez demain, ajouta-t-il, une rétractation en bonne forme; ainsi donc qu'il ne soit plus question de rien.

Ce dénouement imprévu me soulagea: je trouvai la fuite soudaine de Passano très naturelle; ce n'est que le soir qu'en songeant à la rétractation, elle me parut peu vraisemblable. Je revis Bono pour m'en éclaircir. Alors cet excellent homme m'avoua tout. Il avait arrangé l'affaire pour cent louis, sans m'en rien dire. « Je suis trop heureux, mon cher Casanova, de vous rendre ce petit service. » Je le remerciai énergiquement et ne songeai plus qu'à m'éloigner d'une ville qui aurait pu me devenir si fatale.

CHAPITRE III.

Les envoyés de Venise. — Je quitte Marcoline. — Séjour à Paris. — J'en chasse mon frère l'abbé. — Madame du Rumain. — Départ pour l'Angleterre.

Comme j'entrais au spectacle la veille du jour que j'avais fixé pour notre départ, je me vois salué par un jeune Vénitien, il signor Memo. Je vais à sa rencontre et il me dit qu'il occupe une loge voisine dans la compagnie de trois personnages de ma connaissance, monsignor Querini, le procureur Morosini et le comte Strafico, professeur à l'Université de Padoue. Ils avaient quitté Londres et s'en retournaient en Italie. J'allai leur présenter mes hommages. Morosini m'embrassa avec effusion et Monseigneur me reçut avec une grande politesse pour un ecclésiastique. Morosini me demanda d'où je venais.

—De Rome, où Sa Sainteté m'a décoré de l'ordre de l'Eperon-d'Or.

— Et où comptez-vous vous rendre?

— A Londres.

—Oh! la ville maussade! voulez-vous bien venir me voir, mon cher Casanova, je vous chargerai de quelques commissions.

— Votre Excellence se propose donc de demeurer à Lyon quelque temps?

— Cinq ou six jours.

Fort bien, pensai-je, voici des compagnons de voyage tout trouvés pour Marcoline.

Sitôt de retour dans ma loge, Marcoline me demande quels sont ces Messieurs.

— Les envoyés de Venise qui reviennent d'Angleterre.—Elle changea de couleur et ne m'adressa plus la parole pendant tout le temps du spectacle. Comme elle n'ignorait pas que je ne cherchais qu'une occasion favorable pour la renvoyer à Venise, elle se figura sans peine que je l'avais trouvée.

A la sortie de la salle, Morosini m'accoste et me dit : Vous êtes en compagnie d'une bien jolie personne. En même temps Marcoline le salue et court baiser la main de monsignor Querini.

— A quelle circonstance suis-je redevable, belle demoiselle, de l'honneur que vous me faites?

— N'êtes-vous pas Son Excellence Querini?

— Vous êtes de la société de M. Casanova?

— Je suis sa nièce.

— Querini, à cette réponse, me lança un regard

malin. Morosini et les autres riaient beaucoup. J'ajournai mon départ et signifiai à Marcoline que je partirais seul.

— Que deviendrai-je ? me demanda la pauvre fille.

— D'ici là je te trouverai un protecteur plus puissant que moi.

Nous étions encore à souper quand Memo entra. Je parais surpris de cette visite nocturne, et il me dit qu'il vient de la part de l'ambassadeur m'inviter à dîner pour le lendemain avec ma charmante nièce.

— Mademoiselle y consent-elle ?

— Con grandissimo piacer; parlaremo veneziane (1).

Le lendemain, je courus chez Morosini pour prendre ses commissions. Il me remit différentes lettres et une carte de visite où ces mots étaient écrits au crayon : M. Morosini regrette de n'avoir pu faire ses adieux à mademoiselle Charpillon.

— Comment découvrirai-je cette personne, il n'y a point d'adresse ?

— Je l'ignore comme vous; tâchez seulement de vous informer où elle demeure. Ce sera une connaissance très agréable.

Je remerciai le procureur. On verra plus tard comment j'eus lieu de me féliciter de cette connaissance.

(1) Avec le plus grand plaisir; nous parlerons vénitien.

—Savez-vous, reprit-il, que votre nièce est charmante!

— Je suis de votre avis.

— Comment se fait-il qu'elle ne sache pas un mot de français?

— C'est une éducation négligée.

— Entre vos mains, c'est bizarre. L'aimez-vous réellement ?

— De tout mon cœur. Un amour d'oncle.

— Et vous l'emmenez à Londres ?

— Non pas, je la renvoie à Venise.

—A la bonne heure! vous n'oublierez pas notre invitation pour tantôt.

En rentrant, je procédai à la toilette de Marcoline : il était nécessaire pour mes projets qu'elle brillât du plus grand éclat. Ensuite je m'occupai de la mienne. Je choisis des culottes de satin violet, un habit de velours gris cendré dont les manchettes seules valaient mille livres. J'étalai sur ma poitrine la croix de l'ordre et mis à chaque doigt un diamant de prix. Enfin, je pris deux montres et trois tabatières richement sculptées. Je portais sur moi plus de vingt mille écus.

Je fais grâce au lecteur de notre arrivée, qui produisit le meilleur effet. A table, les envoyés me demandèrent le récit de mon évasion des Plombs. Je m'en acquittai d'une manière assez pathétique pour arracher des larmes à Marcoline.

— C'est un amour passablement vif pour un oncle, observa Querini.

— Je ne fais point de différence entre aimer et aimer, répartit Marcoline, et, à vrai dire, je n'ai jamais aimé que M. Casanova.

— Vous semblez ignorer, belle Marcoline, qu'il existe cinq sortes d'amour fort différens : l'amour du prochain, l'amitié, l'amour paternel et filial, l'amour conjugal, et enfin l'amour de Dieu.

Là dessus, le bon vieillard, à qui la liqueur bachique inspirait du radotage, nous fit une homélie dont je me serais bien passé. Heureusement Marcoline se mit à pleurer, ce qui donna une direction toute différente aux idées du prélat. Il l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui dit : Poveretta, vous êtes un ange!

Le soir, je demandai à Marcoline le sujet de ses larmes. Lors de ton récit elles étaient sincères, me fut-il répondu, mais j'ai feint d'être touchée du discours de monseigneur Querini, car je voyais l'instant où nous allions tous nous endormir.

— A propos, continua-t-elle, as-tu remarqué le gros laquais en livrée rouge qui s'est tenu constamment à mes côtés ?

— Celui qui t'ôtait et te rendait les assiettes?

— Justement.

— Je l'ai remarqué, en effet, pour sa corpulence.

— C'est mon oncle.

— Ton oncle Matteo?

— Lui-même.

Cette trouvaille était malencontreuse.

— S'il est ton oncle, ma chère Marcoline, je ne puis plus être le tien auprès de Monseigneur; par conséquent, il faudra convenir du fait, mais avec dignité. Ne vas pas t'intimider; songe que Matteo n'a aucun droit sur ta personne : je compte sur ton esprit pour nous tirer de ce mauvais pas.

Ce que j'avais prévu arriva: Son Excellence m'envoya chercher dans la journée.

— M. Casanova, êtes-vous réellement l'oncle de cette jeune fille?

— Non, Monseigneur, son origine m'est inconnue, et c'est pour donner une apparence décente à nos relations que je la nommais ma nièce.

— Vous êtes un homme sincère. Y a-t-il longtemps qu'elle est avec vous?

— Deux mois.

— Et où l'avez-vous connue?

— Je dois me taire sur ce sujet, c'est le secret de Marcoline encore plus que le mien.

— Fort bien, n'en parlons plus. Etant son amant, vous l'aurez du moins interrogée sur sa famille ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle a des parens pauvres, mais honnêtes. Je ne lui connais pas d'autre nom que Marcoline.

— C'est effectivement son nom de baptême. Mon valet-de-chambre m'a dit la vérité, je le vois.

— Je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de commun entre votre domestique et Marcoline.

— Il est son oncle; ne l'a-t-elle pas reconnu?

— Non, sans doute, car certainement elle m'en aurait parlé.

— Puisque cette jeune personne vous intéresse, vous vous proposez peut-être de l'épouser?

— Monseigneur sait mon éloignement pour le mariage. Cela m'afflige, car, à l'exception de moi, et à présent de vous, Marcoline ne connaît personne au monde.

— S'il en est ainsi, me permettrez-vous de ramener Marcoline à Venise et de la rendre à ses parens?

— Si elle est assez heureuse pour avoir inspiré quelque intérêt à Votre Excellence, ce sera une consolation pour moi. Qui oserait incriminer la fuite de la pauvre petite quand Votre Excellence veut bien se charger de la rendre à sa famille.

— Ainsi, vous vous en remettez absolument sur moi pour l'exécution de cette bonne œuvre?

— Absolument. Que la volonté de Dieu soit faite! La Providence a ses secrets, que je dois respecter.

— Mon cher Casanova, vous êtes un honnête homme. Allez préparer Marcoline à notre entrevue.

Je fis la leçon à la petite et lui soufflai son coup de théâtre au sujet de la reconnaissance avec son oncle Matteo. Il faut jouer la scène le plus naturellement possible : des embrassemens, des larmes, du repentir, que rien n'y manque : ton avenir en dépend.

Marcoline s'acquitta parfaitement de son rôle et même l'outre-passa. La scène eut lieu quelques instans avant le souper. Matteo se présente, apportant sur un plat d'argent les besicles de Monseigneur. Alors Marcoline se précipite dans ses bras avec toute l'exaltation vénitienne; Matteo fait un faux pas sous le choc et les besicles sont brisées.

— Mon oncle!

— Chère nièce!

—Comment, c'est vous!

— Oui, c'est moi, etc., etc., et toute la phraséologie des reconnaissances de famille.

— Bon jour, cousin, dis-je à Matteo en riant. Et le gros garçon vint se jeter dans mes bras. L'attendrissement (à force de rire, je crois) gagnait la compagnie, et je vis l'instant où l'oncle et la nièce embrasseraient tout le monde. C'est ainsi que je perdis Marcoline, et monseigneur Querini ses besicles.

A table, Monseigneur, de plus en plus satisfait de l'édifiante commission dont il s'était chargé, dit à Marcoline :

— Ma fille, avec les dispositions où je vous vois, vous ne sauriez manquer de trouver un époux à Venise.

—Je voudrais en mériter un tel que Votre Excellence peut l'imaginer. Au surplus, il faut que celui qui me prendra me plaise avant et non après le mariage.

— Diavolo! cria Querini, oubliant sa tonsure et le reste, qui vous a inculqué ce principe ?

— Mon oncle.

— C'est juste! cria le gros Matteo, qui venait d'avaler furtivement un verre de Syracuse, par pure distraction.

— Quelles qualités devra posséder l'époux de votre choix? demanda Morosini.

— Je vous l'ai dit : qu'il me plaise.

— Et si c'est un mauvais sujet ?

— Il ne me plaira pas: c'est pourquoi je n'épouserai que l'amant que j'aurai éprouvé.

— Et s'il était inconstant ?

— Tant pis pour moi et pour lui peut-être.

— Alors vous seriez dans la misère.

— Non pas, interrompis-je, j'ai assuré à Marcoline une rente de cinq cents écus.

— Prévision judicieuse, dit monsignor Querini. Au moyen de cette pension, la belle pourra vivre indépendante à Venise.

— Rien ne manquerait à mon bonheur si c'était sous la protection de Votre Excellence.

— Eh bien! chère fille, je vous emmène. Mais comment cette rente est-elle constituée ?

— J'en ai le capital.

— Et, ajoutai-je, Votre Excellence voudra bien en surveiller le placement.

— C'est entendu ; faites venir Veneranda.

A ce nom je devinai qu'il s'agissait d'une duègne; en effet, parut bientôt une dame âgée, la tête cou-

verte d'un voile noir, qui, sur un geste de Monseigneur, courut embrasser Marcoline en l'assurant de son amitié. Le départ des envoyés fut fixé au lendemain matin à huit heures.

Marcoline se retira avec moi pour la dernière fois. J'étais agité et elle ne songeait guère à cacher son émotion; l'aurore nous surprit dans les bras l'un de l'autre. A sept heures, nous nous dirigeâmes vers l'hôtel Bellecourt : je montai en voiture avec elle, voulant l'accompagner une partie de la route. Le soir, nous prîmes gîte à Pont-de-Beauvoisin. Son Excellence tenait fort à dormir dans un bon lit. Marcoline était de plus en plus désolée. D'un cabinet où je passai la nuit tout habillé, j'entendais ses soupirs et ses larmes, que la présence de la duègne m'empêchait de calmer. Au point du jour, on attela. Je pris congé de ces messieurs et embrassai Marcoline pour la dernière fois.

L'impression de douleur que ce départ me fit éprouver ne saurait se décrire, et j'y renonce. La veille, j'étais heureux, pour mille raisons, de ma séparation avec Marcoline; au moment du départ, je sentis que cette disposition faiblissait. Mais quel vide autour de moi, quel désespoir quand je me trouvai seul! Qu'on n'aille pas croire que les liens, même les plus passagers, se rompent aisément, qu'on les brise sans douleur et sans remords. Le lecteur superficiel ne voudra pas m'en croire si je me dépeins immobile et le regard fixe, anéanti de

douleur après cette séparation et dans un égarement tel qu'il m'eût été impossible de trouver mon chemin. Je me jetai brusquement sur mon cheval, et piquant des deux, je le pressai de toute la force de mes éperons, m'abandonnant au hasard sur la route, avec la résolution désespérée de le forcer et de me casser le cou par sa chute. C'est ainsi que je franchis dix-huit lieues en cinq heures. Le lendemain, après une des journées les plus tristes de ma vie, je me dirigeai sur Paris, seul dans ma chaise, Clairmont ayant pris les devans pour faire préparer les relais. Il me semblait que la rapidité de ma course donnerait une secousse salutaire à mes chagrins.

On se figure, sans qu'il soit besoin que je le dise, le cri de joie de la marquise d'Urfé en me revoyant. Le jeune Aranda était à ses côtés; elle lui dit : Montrez au chevalier le billet que je vous ai remis ce matin. C'était une longue lettre enveloppée de papier doré, enjolivée de caractères cabalistiques; je l'ouvris avec respect, et j'y lus : Mon génie (c'est la marquise qui parle) m'a révélé dans l'ombre du crépuscule que le chevalier de Seingalt avait quitté Fontainebleau et qu'il dînerait aujourd'hui avec moi.

C'est merveilleux! m'écriai-je en feignant la plus grande surprise.

Peut-être rirez-vous comme moi, lecteur *esprit-fort*, et cependant j'avouerai mon faible. Il est bien vrai que dans le cours de ma vie j'ai été té-

moin de singuliers pronostics, contre lesquels ma raison se révoltait, et dont la réalisation a eu lieu. Il n'y a pas six mois, qu'en traversant Dax, je fis le pari qu'une chienne de l'hôtel mettrait bas le lendemain quatre petites femelles, et je gagnai ma gageure. C'est par hasard, direz-vous, sans doute. Il n'en est pas moins vrai qu'en pariant je me croyais assuré du résultat : sans cela, aurais-je risqué cinquante louis? Vous-même, n'avez-vous pas eu cent fois des pressentimens, de ces sortes d'avertissemens secrets dont vous ne pouviez démêler l'origine, et qui n'en influèrent pas moins sur vos plus sérieuses déterminations? Un grand poète anglais a dit : Il y a encore plus de choses vraies sur la terre que la philosophie la plus folle n'en imagine dans ses rêves.

Pour en revenir à la marquise, je ne manquai pas de la féliciter du génie de divination qu'elle avait reçu. C'est l'effet de ma renaissance, me fut-il répondu. Je la félicitai aussi de l'excellente santé dont elle paraissait jouir pendant sa mystérieuse grossesse.

Le soir, à la comédie italienne, je rencontrai une autre folle: c'était madame du Rumain, grande coureuse d'oracles. Je lui promis ma visite pour le jour suivant. Après le spectacle, j'entrai chez mon frère François.

— Parbleu! cria-t-il, tu arrives fort à propos; tu vas m'aider à faire déguerpir de chez moi notre damné frère.

— Tu parles ainsi d'un abbé! Ah! ah! le drôle est ici. Je m'y attendais.

— Tu l'as renvoyé de Gênes?

— Il s'est bien congédié lui-même!

— Et tu lui as soufflé sa maîtresse.

— C'est lui qui m'a soufflé quelques louis.

— C'est un misérable.

— A qui le dis-tu! Mais où est-il?

— Patience! voici l'heure du souper. Il est ponctuel. Je veux te dire, lui présent, les tours qu'il m'a joués.

—Je me propose aussi de lui dire son fait en ta présence.

Au même instant, les bras croisés, l'œil fixé vers la terre, le cher abbé s'avança. Il leva la main comme s'il allait nous donner sa bénédiction : nous le prîmes, François et moi, chacun par une oreille.

— Tu es un fripon!

— Un vaurien!

— Un fourbe!

— Et un calomniateur!

— Miséricorde! Chers frères, qu'avez-vous donc contre moi?

— Vous me direz, Monsieur, qui a écrit à Passano une épouvantable lettre où l'on me qualifie d'espion, de fabricateur de lettres de change, et même d'empoisonneur.

— Je ne nommerai pas cette personne, ne la connaissant pas.

Et le Tartuffe se mit à table, comme si de rien n'était. Nous en fîmes autant, et François commença le récit suivant :

— Figure-toi, mon honorable frère, que le drôle vint ici le jour même de son arrivée à Paris. Nous l'accueillîmes les bras ouverts, ma femme et moi ; je lui donnai une chambre et l'admis à ma table. Croyant sans doute nous prévenir en sa faveur, il commença, le traître, par se répandre en invectives contre toi. Joueur, débauché et fripon, c'est ainsi qu'il te désignait. Tu penses bien que nous ne l'en crûmes pas. Il nous expliqua ensuite que son équipée de Venise ne lui permettant pas d'y rentrer, il avait l'intention de se fixer à Paris pour y montrer...

— Que pourrait-il y montrer?

— La langue italienne. C'était un projet fort louable, mais d'une exécution difficile.

— Il y a d'excellentes raisons pour que l'exécution en soit difficile : le coquin écorche notre dialecte et ne sait pas un mot de français.

— D'un autre côté, reprit François, sa vocation ecclésiastique lui donnait l'espoir de faire son chemin dans cette carrière. Monsieur parlait de devenir évêque. Le lendemain, ma femme le conduisit donc à M. de Sanci, qui le recommanda à l'archevêque. On badigeonna un peu sa moralité ; on vanta beaucoup son savoir : le tout dans le but de le faire entrer à la cathédrale. L'affaire traînant en longueur, Monsieur jeta ses vues sur notre pa-

roisse. Je vis le curé, et j'obtins pour notre frère qu'il dirait sa messe tous les jours moyennant douze sols.

Ici, le cher abbé, qui dévorait un pigeon (un jeudi après minuit), haussa les épaules avec humeur. François reprit en le contrefaisant :

— Voilà l'abbé dans une colère furieuse : « On donne douze sols pour servir la messe et non pour la dire. » Depuis ce temps, il y a trois semaines, il est resté ici, et met tout sens dessus dessous; il m'est impossible de garder aucune servante; il pourchasse les filles-de-chambre et vole la cuisinière. Il met les doigts dans tous les plats, déguste toutes les sauces... Tiens, regarde... absolument comme dans ce moment. Il faut à nous deux trouver un moyen de nous en débarrasser.

— Rien n'est plus simple, mon ami, tu n'as qu'à mettre ses effets dans la rue et à lui fermer la porte au nez.

— Il rentrera par la fenêtre.

— Fais-toi protéger par la police.

— Je crains le scandale pour lui.

— Eh bien! qu'il s'éloigne de Paris: je lui paie ses frais de voyage.

— C'est se venger en digne frère. Qu'en dit M. l'abbé?

— C'est se conduire en tyran! cria l'autre.

— Comment, malheureux, je te donne de l'argent au lieu de te rouer de coups, et tu n'es pas content!

— Où est Marcoline?

— Que t'importe.

— C'est ma femme!

— Le voilà gris.

— Je veux être évêque ; je pars pour Rome.

— Soit, je te donne vingt-cinq louis.

— Où sont-ils?

— Donnez-moi du papier. Voici cinq effets sur Lyon, Turin, Gênes, Florence et Rome: dans chacune de ces villes tu recevras cinq louis, et je paie ta place à la diligence. Adieu, chère belle-sœur ; frère Francois, je loge à l'hôtel Montmorency.

Le lendemain, je vois entrer l'abbé chargé de sa malle. Je lui fais donner une chambre et paie sa dépense de trois jours : il devait partir le quatrième. J'ordonnai à mes gens de lui défendre l'entrée de mon appartement, et je courus chez madame du Rumain.

— On dort encore, me dit le portier; mais veuillez me dire votre nom, madame attend quelqu'un.

— Vous voyez bien qu'elle ne dort pas. Ce quelqu'un qu'elle attend, c'est moi.

Là-dessus, le portier court m'annoncer. Je le suis et j'entre sur ses pas chez la femme-de-chambre. Elle était de mauvaise humeur.

— Vous auriez pu, Monsieur, ne vous présenter qu'à midi. Madame s'est mise au lit à trois heures et il n'en est que neuf. Tant pis pour elle : elle subira les conséquences de votre visite.

— Je les accepte.

Et je suivis cette Rebecca.

Madame du Rumain réveillée, me fit ses remerciemens de mon exactitude.

—Raton, de l'encre et des plumes et ferme bien la porte. Tu ne reviendras que quand je sonnerai. Je ne suis visible pour personne.

— Bonsoir, cria Raton-Rebecca, je vais me coucher.

— Mon cher Monsieur, commença l'autre folle, n'avez-vous pas des inquiétudes?

— A quel propos, Madame?

— Au sujet de votre oracle: il baisse, il erre, il se trompe. Suivant lui, M. du Rumain devrait être enterré à l'heure qu'il est, et il vit encore.

— Ah! mon Dieu! mais ce M. du Rumain n'a pas le sens commun.

— Le cher homme est languissant, je l'avoue, mais enfin il subsiste. Passons à un autre cas. Vous savez que j'aime passionnément la musique; ma voix est renommée pour son étendue et son volume; eh bien! cher chevalier, voilà trois mois que je ne chante plus. Je veux donner le LA, impossible. Le docteur Herrenschwasser, que vous connaissez sans doute de réputation, m'a prescrit une multitude de recettes pharmaceutiques : sirops, élixirs, pilules, autre chose encore, j'ai tout mis en usage pour retrouver ma voix. Rien n'y fait: vous voyez une veuve, je veux dire une femme inconsolable. A vingt-neuf ans, renoncer

à tout ce qui faisait ma joie ici bas, n'est-ce pas triste? Voyons donc si votre oracle voudra me rendre ma voix. Oh! si je pouvais demain être en état de chanter devant la nombreuse société que j'attends! Quel triomphe! quelle éclatante réhabilitation! Que l'oracle le veuille, et cela se pourra.

— Certainement, car votre poitrine est bonne.

—Tenez, j'ai ici posé par écrit les questions que je me propose de lui adresser: elles sont un peu délayées.

— C'est bien long, en effet, dis-je en prenant le papier.

— Eh bien! que l'oracle me réponde aussi longuement : vous connaissez mon faible pour tout ce qui est long.

Les réponses à n'en plus finir n'étaient pas moins de mon goût que de celui de madame du Rumain, et je me mis à dresser la pyramide sans trop savoir ce que je faisais. Car comment s'y prendre pour rendre la voix à une personne qui l'a perdue. A force de me creuser la cervelle, je jugeai qu'une bonne diète suffirait peut-être pour rétablir le larynx de la virtuose et lui rendre son élasticité première. Je prescrivis donc à la dame le culte du soleil, en lui ordonnant de l'adorer nuitamment. C'était enlever la belle à ses parties de plaisir nocturnes et l'astreindre à une vie régulière. Outre les patenôtres que j'imposais en pareil cas, je prescrivis à madame du Rumain un sirop de capillaire, que j'appelai *lunaire*, et des

bains adoucissans en l'honneur de la *voie lactée*. Comme l'oracle recommandait aussi que les cérémonies du culte eussent lieu *fenêtres fermées*, la dame admira la prévoyance de l'oracle, et fit cette observation judicieuse : à savoir, que les fenêtres ouvertes auraient changé son extinction de voix en gros rhume. Après cette ordonnance, je m'esquivai.

Le lendemain, l'abbé entre dans ma chambre de grand matin, et me dit : Mon frère, j'ai changé d'avis, je ne quitterai pas cette ville.

— Voilà du nouveau.

— J'ai mes projets. Donne-moi l'argent que tu m'as promis.

— Allons donc!

— Et je m'engagerai par écrit à n'être à charge à personne.

— Tu te moques de moi, M. l'abbé. Sors d'ici, je ne veux pas entendre davantage ton bavardage; de deux choses l'une, ou tu demeureras à Paris sans le sol, ou tu partiras ce soir pour Rome muni des lettres de change.

Cela dit, j'appelai l'hôte et lui signifiai qu'à dater du lendemain je ne payais plus rien pour l'abbé.

Je dînais ce jour-là chez la marquise d'Urfé avec le petit Aranda. Elle avait reçu une lettre de Thérèse, qui me menaçait de venir prendre son fils si je ne le lui amenais. Je dis donc à l'enfant que sa mère arriverait incessamment à Abbeville et que je comptais le mener à sa rencontre.

— Mais comment reviendrai-je à Paris tout seul?

— Avec un postillon, dit la marquise.

L'enfant frappa dans ses mains.

— Je serai donc aussi à cheval? c'est charmant. Je m'habillerai en courrier, n'est-ce pas?

— Certainement, repris-je, j'ai commandé pour toi un superbe habit avec collet et parement bleu de ciel, ainsi que des culottes de peau blanche, et de grandes, grandes bottes; sans compter que tu auras sur la poitrine une belle plaque d'argent aux armes de France.

— Quel bonheur! on me prendra pour un courrier du cabinet. Je dirai sur la route à tout le monde que je viens de Londres, toujours au galop.

En sortant de là, je fis expédier les hardes du petit vaurien pour Calais et me rendis chez madame du Rumain : elle avait dit adieu à toute sa société pour trois semaines. J'avais peine à garder mon sérieux, à l'entendre parler de la lune et du soleil comme de deux grands potentats auxquels je devais la présenter. Je lui indiquai les psaumes qu'elle aurait à réciter dans cette occasion, et lui remis des herbes pour les pieuses fumigations. Afin de la guider dans l'opération principale, j'acceptai un lit chez elle pour cette nuit-là. A cinq heures du matin, elle vint me réveiller et nous nous rendîmes dans une chambre latérale afin d'assister au soleil levant. Bien que le ciel fut pur, il nous fut impossible de le voir : les murs de l'hôtel Bouillon nous

le dérobaient. Néanmoins la cérémonie se passa dans les règles et se termina par un excellent déjeûner. A mon retour à l'hôtel Montmorency, j'aperçois l'abbé dans la cour. Je lui crie : Rome ou Paris? il me répond de toutes ses forces : Rome! Au même instant mon frère et sa femme viennent me demander à dîner.

—Tu arrives à propos, lui dis-je : voilà l'abbé qui va nous faire ses adieux. Effectivement il partit le jour même; je ne devais plus le revoir qu'à Rome, six ans après. Les préparatifs du jeune Aranda étant terminés, je me disposai à quitter Paris le lendemain. J'allai faire mes adieux à mesdames d'Urfé et du Rumain. Au moment de monter en voiture, je rencontre un ancien ami, qui m'informe que la Corticelli vient de mourir à l'Hôtel-Dieu. Il est remarquable que, sauf Marcoline, tous les individus qui de près ou de loin trempèrent dans la prétendue renaissance de la marquise d'Urfé eurent une fin malheureuse. A ce sujet, le lecteur apprendra plus tard ce qu'il advint de Costa et de Passano.

Arrivés à Abbeville, le petit Aranda me demande où est sa mère.

— Tu es bien pressé! nous la trouverons plus tard.

— Et si elle n'est pas ici?

— Nous continuerons notre voyage. En attendant, veux-tu voir la manufacture de draps de Vanrobais ?

— J'aime bien mieux dormir.

Une heure après, j'entre à l'hôtel et j'apprends que l'enfant a disparu. Il a dit en partant, répètent les domestiques, qu'il allait à Paris chercher des dépêches que vous aviez oubliées. Aussitôt je fais venir le maître de poste. On envoie un postillon à la poursuite du petit drôle, qu'on me ramène trois heures après plus mort que vif.

— Maintenant, lui dis-je, veux-tu me suivre à Londres, car c'est à Londres que nous allons, de bon gré ou de force?

— De bon gré, je vous en donne ma parole.

Nous gagnâmes Calais à cheval. A son arrivée à l'hôtel du Bras-d'Or, Aranda fut très surpris d'y trouver sa malle. Je demandai sur-le-champ un paquebot. Il y en avait un de disponible, que je m'assurai au prix de six guinées; je comptais m'embarquer le lendemain. Comme nous allions souper, l'hôte vint m'annoncer l'arrivée du courrier de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, le duc de Bedford. Ce courrier, me dit-il, a proposé de boxer au propriétaire du paquebot que vous avez retenu; il dit que ce paquebot doit être mis à la disposition de Son Excellence.

—Je suis, répondis-je, le maître du paquebot, et je le garde.

Le lendemain, l'aubergiste vint me dire que le valet-de-chambre du duc était à ma porte, et qu'il désirait me parler de la part de son maître. Je le fais entrer, et il m'apprend que des affaires im-

portantes obligeaient son maître à gagner Douvres le plus tôt possible, et qu'il me priait de lui céder le paquebot. Je répondis que je m'estimais heureux de pouvoir rendre ce léger service à l'ambassadeur d'Angleterre, et que je mettais le navire à sa disposition, en ne m'y réservant que trois places. L'instant d'après le valet revient et veut me remettre six guinées.

— Je ne suis pas l'entrepreneur du paquebot, lui dis-je, c'est un service que je rends à Son Excellence, je n'ai point l'habitude de faire trafic de ce que j'achète.

Presqu'au même instant le duc se fit annoncer. Après de mutuels complimens, il me dit qu'il ne pouvait accepter le trop grand avantage que je lui faisais, et que pour tout concilier il me priait de vouloir bien souffrir qu'il payât la moitié de la dépense. J'acceptai par discrétion, et il se retira en m'accablant d'excuses et de remercîemens.

Un vent favorable enflait les voiles: en moins de trois heures nous touchâmes les rivages d'Angleterre.

CHAPITRE IV.

L'angleterre. — Madame Cornelis. — Bal à Soho-Square. — Les courtisannes de Londres. — Martinelli. — Pauline. — Son histoire.

L'Angleterre a une physionomie tout-à-fait différente des autres pays du continent, pays de brumes et de brouillards, où la lumière du soleil semble vous arriver toujours à travers un papier huilé. Il faut un long séjour dans les Iles Britanniques pour s'accoutumer à leur climat, de même qu'il est nécessaire de pratiquer long-temps les Anglais pour s'acclimater à leur humeur. Je fus d'abord quelque temps à découvrir chez eux ce qu'ils appellent le *confortable*. En arrivant sur le sol britannique, il vous prend à la gorge un parfum salé, une senteur marine dont il est impossible de se préserver. Le pain, la viande, les boissons même, sauf le vin (j'en-

tends celui qui n'a pas été falsifié), en sont imprégnés. Cette odeur s'exhale même du linge et des ustensiles de ménage. Partout en Angleterre on retrouve sinon la présence de la mer, du moins le signe de son voisinage et son influence. Elle est comme mêlée et imbibée à ce peuple : c'est une vraie population aquatique. Les hommes ont un caractère à part, fortement prononcé. Par l'effet d'un préjugé commun à la plupart des nations, ils se flattent d'appartenir à une race supérieure à celle des autres habitans du globe.

Sur la route de Douvres à la capitale, j'eus l'occasion d'admirer la beauté des sites, la régularité des habitations, l'ordre et la grande propreté qui y règnent. Il y avait à peine seize heures que nous avions quitté Douvres quand nous entrâmes dans Londres. Je courus chez la mère du petit Aranda.

Thérèse Ire, qui à Vienne s'appelait la signora Pompeati, à Amsterdam, madame Trenti, avait pris à Londres le nom de madame Cornelis. Thérèse devait à M. Cornelis de Rigerboos, son amant d'Amsterdam, l'honneur de porter ce beau nom. Elle demeurait à Soho-Square, sur la place. A mon arrivée chez elle, où je me rendis avec son fils, un domestique me remit un billet de Thérèse qui me désignait la maison où elle se trouverait dans la soirée pour souper avec moi. Je fus docile à ses désirs, et je trouvai dans le logis indiqué une grosse Française, madame Raucourt, qui embrassa cordialement le petit Cornelis et lui fit voir les trois

belles chambres préparées pour lui. En même temps elle appela deux domestiques joufflus, et lui dit que ces deux hommes et elle étaient à son service. Considéré sans doute par cette femme comme le Mentor-pédagogue d'un autre Télémaque, elle me relégua dans un logement détestable. Je sentis l'inconvenance du procédé et l'injure qui m'était faite, mais je sus me contenir. Seulement, je demandai à Clairmont où était sa chambre. — Au grenier, répondit-il.—-Fort bien, tu y porteras ta malle.—Dois-je aussi déballer la vôtre?—Non pas, garde-toi d'y toucher.

Je retournai à l'appartement d'Aranda, où pérorait la dame Raucourt. Elle lui faisait des contes à dormir debout : c'était un flux de paroles, une description brillante de la fortune et des possessions de madame Cornelis, sa mère. Elle mentionnait, outre les immeubles, trois secrétaires, trente-deux domestiques, six chevaux, une meute et une dame de compagnie.

— Ah ça! dit le petit bonhomme, et Sophie, comment se porte-t-elle?

— Qu'est-ce que Sophie? demanda la vieille.

— *Pardine*, c'est ma sœur.

— On l'appelle mademoiselle *de* Cornelis. C'est un prodige, Monsieur, que mademoiselle votre sœur: esprit, graces, talens, beauté, elle a tout en partage. Seulement, elle est un peu petite pour son âge.

— A quelle heure soupe-t-on ici? interrompit M. Cornelis fils.

— A dix heures, pas avant, madame votre mère est en conférence avec ses avocats.

Oh bien! me dis-je à part moi, si madame *de* Cornelis est en affaire, je ne suis pas fait pour attendre son bon plaisir. Là-dessus, je pris ma canne et mon chapeau, et courus par la ville en prenant le premier chemin venu. J'entre à mon insu au café d'Orange, espèce de taverne ou caverne où se réunissaient tous les vauriens d'Italie et des autres pays. A Lyon, on m'avait parlé de cette maison et donné le conseil de l'éviter. Précisément, la bizarrerie de ma destinée m'y conduisait comme par la main. Me voilà assis dans un coin, avec une caraffe de limonade. Un inconnu m'avise dans la salle et vient lire son journal à la lueur de ma bougie. Cet individu a un crayon, il efface plusieurs mots sur le papier, y fait des additions en marge. Je m'aperçois que sa gazette est italienne et que ses corrections sont autant de fautes grammaticales. Mon goût de puriste n'y tient plus.

—Comment, Monsieur, il y a quatre cents ans qu'on écrit *ancora* sans *h*, et vous vous permettez d'en ajouter une!

Mon homme me regarda en riant, et me dit: Soit, je me rends à votre avis, bien que j'aie ici pour moi l'autorité de Boccace.

—Dès que vous citez une pareille autorité, je

vous dois des excuses. Monsieur est savant sans doute?

—Un peu, je me nomme Martinelli.

— Le parent de Calsabigi?

— Précisément.

— J'ai lu avec plaisir vos satires.

—A qui ai-je l'honneur de parler?

— Au chevalier de Seingalt. Et votre nouvelle édition du *Décaméron* est-elle bientôt achevée?

—Incessamment elle le sera, mais il me manque ce qui manque à la plupart des publications utiles : des souscripteurs.

— Voulez-vous bien me mettre du nombre?

— De tout mon cœur. Voici un abonnement d'une guinée.

— Je souscris pour deux. A propos, le nom de ce café, pourriez-vous me le dire?

— Vous êtes donc arrivé d'hier?

— D'aujourd'hui.

— Votre étoile vous a conduit dans l'endroit le plus décrié de la capitale; mais, fraîchement débarqué comme vous l'êtes, vous auriez peine à retrouver votre domicile, permettez-moi d'être votre guide.

Chemin faisant, je lui dis : Cet endroit est décrié, Monsieur: permettez-moi d'en douter, puisque je vous y ai rencontré.

— J'y suis, moi, en vertu du vers de Juvénal; vous savez :

Cantabit vacuus coram latrone viator (1).

Les commensaux de l'endroit ne m'adressent jamais la parole, ils y perdraient leur peine. Je ne suis point gibier à filou. A l'exception de lord Spencer, je n'ai visité personne encore à Londres, depuis quatre ans que j'y habite; la littérature, voilà mon occupation favorite. Le métier est peu lucratif, mais je me contente de ce qu'il me vaut. Garçon, une bonne chambre et le dîner à la taverne me suffisent. Comme Simonide après son naufrage, je porte tout avec moi; cet habit que vous voyez et une demi-douzaine de chemises, c'est là tout mon avoir. *Aurea mediocritas*, dit Horace; je me contente de peu, *nec ultrà deos lacesso* (2).

Cet homme me plut, il parlait fort bien toscan. Je lui demandai conseil sur le genre de vie qu'il était convenable de mener à Londres. Pour cela, je le mis au fait de mes ressources et du temps de mon séjour probable.

— D'abord, me dit-il, il faut prendre maison complète, *maison montée*. Vous y serez maître et libre comme un Anglais, car vous ne dépendrez que de la loi. — Là-dessus, il me conduisit dans Pall-mall, où je louai une maison entière et complètement montée, moyennant vingt guinées par semaine. J'aurais pu facilement loger là toutes mes anciennes connaissances, car je comptais seize

(1) Le voyageur à sec peut se moquer des voleurs.

(2) Et ne demande rien de plus aux dieux.

chambres et huit cabinets, chaque cabinet garni de deux lits. J'eus à ma disposition un mobilier assez considérable, ainsi qu'une vaisselle plate de fort bon goût. Je retins la vieille dame qui nous faisait voir le logement en qualité de gouvernante; mais avant de prendre possession de mon appartement, je courus chez madame Cornelis. Elle n'était pas de retour et son fils ronflait étendu sur un sofa. Piqué au vif de la manière dont elle m'accueillait à Londres, je voyais avec un sentiment de peine s'approcher l'instant où elle paraîtrait. Tout à coup la porte s'ouvre et Thérèse se précipite vers son fils endormi, le presse dans ses bras et le couvre de baisers. Quand on vint annoncer que madame était servie, elle se pendit à mon bras et m'adressa la parole pour la première fois. Il y avait quatre couverts mis, Thérèse en fait enlever un. — Est-ce que Sophie ne dîne pas avec nous? lui demandai-je. — Non, Monsieur. — Et pourquoi? — Parce qu'à la première nouvelle de votre arrivée, elle m'a demandé d'abord comment vous vous portiez. — Et vous la punissez de cela? — Sans doute! elle devait s'enquérir de son frère avant que de songer à vous. — Vous faites passer les liens accidentels de la parenté avant le sentiment de la reconnaissance? — Il ne s'agit pas ici de sentiment, mais de convenances, et on ne saurait apprendre trop tôt aux enfans à les observer. — Pauvre Sophie, que je te plains! dis-je en haussant les épaules. — Mon fils, reprit madame Cornelis en s'adressant à Aranda,

tu sais pourquoi M. Casanova t'a ramené auprès de moi : tu es d'un âge à me seconder dans mes entreprises. — Quelles entreprises? — Il faut que tu saches que je donne douze bals par an à la noblesse et autant à la bourgeoisie. J'ai quelquefois jusqu'à six cents personnes dans mes salons, à deux guinées par tête. Tu comprends que j'ai fort à faire, et comme je suis seule, mes entours me trompent, c'est inévitable. Eh bien! je place tout mon monde sous ta surveillance. Tu feras la recette et tiendras les livres.

— Je suis incapable, chère maman, de m'acquitter de toutes ces fonctions.

— Avec le temps, tu l'apprendras; mon secrétaire te mettra au courant. L'essentiel, c'est de t'exercer à parler couramment l'anglais. Je te présenterai aux dames, tu verras chez moi la société la plus brillante : je t'ouvre le chemin de la fortune, c'est à toi de t'y pousser, et que tout le monde parle de M. Cornelis.

— Qu'est-ce que M. Cornelis?

— C'est toi.

— S'il en est ainsi, donnez-moi vos tablettes; il faut que je couche le nom par écrit pour ne pas l'oublier.

L'enfant parlait naïvement. Sa mère crut qu'il plaisantait, et le fit sortir. Quand nous fûmes tête à tête, elle me dit : Quelle éducation vous lui avez donnée, Monsieur! Il ne sait pas placer un mot

convenablement. Qu'a-t-il donc fait depuis six années ?

— Il sort, Madame, de la meilleure institution de Paris, institution renommée, où l'on enseigne les langues vivantes et mortes, les mathématiques, la chimie, l'astronomie, la philosophie, l'histoire et la géographie...

—Mon fils aurait appris toutes ces belles choses ?

— Hélas! Madame, la vérité est qu'il n'a été séduit par aucune de ces études.

— Mais enfin, il sait quelque chose?

—Sans doute: monter à cheval, tirer des armes, danser un menuet.

— A la bonne heure.

— Et jouer du flageolet.

— J'aimerais mieux la flûte.

— Enfin, Madame, il sait s'habiller avec goût.

— En effet, il est élégant et assez bien tourné; mais je le trouve d'une bien petite taille pour son âge... Venons au solide, que sait-il?

—Vous ne m'avez donc pas écouté, Madame, je vous l'ai dit.

— Mais les mathématiques, la géographie, la grammaire.....

— Tout cela pour lui, c'est de l'hébreu.

— Il sait lire du moins?

— Ses lettres tout au plus.

— Voilà six années bien employées! Qu'il aura à rougir en voyant Sophie, qui à huit ans possède déjà tant de connaissances! Toutes nos dames se

l'arrachent. Venez dimanche, vous la verrez.

Comme nous étions au lundi, l'invitation me parut étrange. Attendre toute une semaine pour voir ma fille, c'était bien long.

Elle reprit : Vous viendrez au dernier grand bal de cette année ; mais il m'est impossible de vous offrir un billet d'entrée, vous n'êtes pas *noble* : seulement, vous pourrez paraître comme ami de la maison.

— J'entends.

— Si l'on vous demande qui vous êtes, vous répondrez : Le précepteur de M. Cornelis fils.

— Mille remerciemens pour cette délicate attention.

Comme elle me traitait sans façon, qu'elle ne me parlait ni de mes projets de séjour ni de ma position, qu'elle ne me faisait aucune offre de service, je trouvai bon de garder le silence sur tous ces objets.

Je revis le lendemain Aranda, à qui je remis ma nouvelle adresse : Comment, vous m'abandonnez ! telle fut son exclamation.

Je ne puis demeurer sous le même toit que vous, madame votre mère ayant jugé à propos de me reléguer dans un grenier.

— J'en suis indigné, et je veux reprendre le chemin de Paris.

— Point de folies, il faut demeurer où vous êtes. La patrie de votre mère est la vôtre.

De là, j'allai chez le résident de Venise, M. Gul-

lato, à qui je remis une lettre de recommandation de M. Morosini. Il fut long-temps à la lire; puis il me dit froidement : C'est très bien, je suis enchanté de vous voir; que pourrais-je faire pour vous être agréable?

— Veuillez m'introduire à la cour.

— Et vous présenter au roi, n'est-ce pas! ajouta-t-il en riant aux éclats. Comme il n'en finissait pas, je le laissai s'égayer tout à son aise, et ne remis plus les pieds chez lui.

J'avais aussi une lettre de M. de Chauvelin pour l'ambassadeur de France, M. de Guerchi. Je fus introduit chez Son Excellence, qui m'accueillit à merveille et me retint à dîner. C'est à ce dîner que je vis pour la première fois le chevalier d'Eon, alors secrétaire d'ambassade. Ce chevalier, sous ses formes masculines, avait un *je ne sais quoi* qui me parut suspect. Il avait le buste étroit et la croupe large. J'appris qu'il avait été capitaine de dragons, avant d'entrer dans la carrière diplomatique; je ne sus que plus tard ce que le monde entier apprit à son sujet. Il était fort avant dans les bonnes graces de M. de Guerchi.

Le dimanche suivant, M. de Guerchi me conduisit chez le roi. George III était un homme petit et assez replet. Sous son costume écarlate, rouge lui-même comme son habit, avec un chapeau triangulaire surmonté d'une aigrette, il ressemblait à un gros coq. Je le saluai très humblement, et il m'adressa la parole. N'entendant pas un

mot de ce qu'il disait, je recommençai ma révérence ; lui, se remit à me parler : nouvelle révérence de ma part. Nous en serions là encore, si la reine ne m'eût tiré d'embarras en m'adressant la parole d'une manière très intelligible en français. Elle me demanda où j'étais né. Sur ma réponse, elle jette un regard de surprise sur le résident de Venise, qui se trouvait là. Celui-ci, par un salut, fait entendre à Sa Majesté qu'il n'a rien à objecter. La reine me demanda ensuite si je connaissais les envoyés vénitiens qui avaient quitté Londres le mois dernier. Je fus flatté de pouvoir répondre que j'avais passé trois jours à Lyon dans leur société.—Monsignor Querini, reprit-elle, m'a un peu taquinée, il m'appelait *Diavolo* (Diable). — Madame, il voulait dire que Votre Majesté a de l'esprit comme un ange.

Cette réponse fit rire tout le monde, à l'exception du roi. Le résident de Venise, que l'accueil de la reine rendait plus poli à mon égard, vint à moi et me dit : — Pourquoi avez-vous gardé le silence lorsque le roi vous a interrogé ?

— Je n'ai pas entendu un mot de ce que Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dire.

— Sur votre nom de Seingalt, elle vous a demandé si vous n'étiez pas du Hanovre, et elle aura pris votre révérence pour une réponse affirmative.

— Je suis désolé d'avoir induit Sa Majesté en erreur.

— Cela est d'autant plus fâcheux qu'un de ces

Saint-Gall et non Seingalt a été pendu il y a quelques années comme flibustier, et votre deuxième révérence a pu persuader au roi que vous étiez son parent.

— Voilà un quiproquo bien désagréable.

— Chacun de nous se mordait les lèvres pour ne pas rire.

—J'en eusse fait autant à votre place, quoique, à vrai dire, cela ne soit pas fort gai pour moi.

— Rassurez-vous, la reine a de la bienveillance pour vous et elle désabusera son époux.

L'audience terminée, je revis madame Cornelis. C'était le jour de son dîner. La richesse de mon costume la frappa d'étonnement, et elle me prodigua d'abord tous les témoignages d'une amitié cordiale. Cependant elle affecta de ne point me présenter aux personnes présentes, et je trouvai très impertinente cette dérogation à l'usage ordinaire. Quand Sophie entra, je me précipitai vers elle, les bras ouverts, mais, grace aux recommandations de sa mère, l'enfant recula de quelques pas et ne répondit à mon effusion de tendresse paternelle que par une profonde révérence. Le repas et la soirée furent tristes. Entre sa mère et moi, Sophie était visiblement gênée. Je souffrais de la contrariété de la pauvre petite. Cependant, sur les éloges que je donnai à ses dessins, madame Cornelis lui fit signe de venir m'embrasser. Je la pris sur mes genoux et lui donnai cent baisers, qu'elle me rendit avec assez de tendresse.

Le petit Aranda interrompit cette douce occupation en me demandant si je me proposais d'aller à la cour. A l'instant même je démêlai un sourire méprisant sur le visage de sa mère. Je répondis à l'enfant que j'en sortais à l'instant même.

— Comment, vous avez vu le roi!

— Mon fils, interrompit madame Cornelis, il n'est pas d'usage de se permettre de pareilles questions.

— Pourquoi donc, chère maman?

— Parce que cela peut déplaire à M. de Seingalt.

—Au contraire, Madame, votre fils me fait plaisir. Oui, mon ami, j'ai vu Leurs Majestés.

— La reine aussi?

— La reine aussi : elle a même daigné m'adresser la parole.

— Qui donc vous a présenté?

— L'ambassadeur de France.

— Je pensais, observa la Cornelis en ricanant, que ce soin regardait le résident de Venise.

L'observation me parut impertinente; je me levai et sortis en déguisant ma mauvaise humeur.

J'avais une lettre de recommandation pour lady Harrington, qui recevait le dimanche. Je savais le jeu autorisé chez elle ce jour-là, parce qu'elle habitait Saint-James Park, qui se trouve placé sous la juridiction royale. Dans tout autre endroit il est rigoureusement défendu de jouer le dimanche et même de faire de la musique. Des agens de police parcourent incessamment les rues de Londres,

ils font le guet à la porte des maisons, et s'ils soupçonnent qu'on s'y livre à quelque amusement illicite, ils n'hésitent pas à pénétrer dans l'habitation des mauvais chrétiens qui profanent ainsi la journée consacrée au Seigneur. Cependant les tavernes et les mauvais lieux sont ouverts ce jour-là comme dans la semaine, et les bons Anglais peuvent s'amuser partout à leur aise, excepté dans l'intérieur de la famille.

Milady Harrington était une femme de quarante ans au moins, qui s'en donnait trente-quatre; on la citait pour ses aventures galantes; elle n'était plus belle, mais elle avait quelques restes. Elle me présenta son époux et ses quatre filles, toutes nubiles et assez jolies.

— Vous avez tort, me dit-elle, d'avoir choisi la mauvaise saison de l'année pour visiter Londres.

— La mauvaise saison! Milady, mais nous sommes au cœur de l'été.

— Justement! tout le beau monde se dispose à partir pour la campagne.

— Je resterai toute l'année ici.

— A la bonne heure. J'espère que nous vous verrons souvent. Tenez, il y a encore jeudi prochain une réunion de la noblesse à Soho-Square. Voici un billet d'entrée: bal et souper, c'est la bagatelle de deux guinées. Je lui remis la somme et elle écrivit sur le papier : *Payé, Harrington*. Je me gardai bien de lui dire que j'avais dîné chez la Cornelis.

— Vous n'avez pas d'autres lettres de recommandation pour quelque dame ?

— J'en ai encore une, Milady, mais cette lettre de recommandation est d'une nature toute particulière, c'est un portrait.

— Pourrais-je le voir ?

— Certainement.

—Eh! c'est la duchesse de Northumberland, une de mes bonnes amies. La voici, cette belle personne en rose, les cheveux bouclés, à la table de whist.

A la fin de la partie ma présentation eut lieu. La duchesse m'accueillit avec beaucoup de grace et m'engagea à prendre place à ses côtés. Nous jouions petit jeu, cependant je perdis quinze guinées. Comme j'avais payé en or, lady Harrington me prit à part et me dit : Vous n'êtes donc pas muni de billets de banque ?

—J'en ai cinquante dans mon portefeuille, chacun de cent guinées.

— Que ne changiez-vous un de ces billets. Acquitter une dette de jeu en espèces sonnantes, c'est une gaucherie qu'on ne pardonne même pas à un étranger. Vous aurez pu remarquer le sourire de la dame qui vous a gagné.

— Cette dame, quelle est-elle ? elle est fort jolie.

— C'est lady Coventry, fille de la duchesse Hamilton.

— Dois-je lui présenter mes excuses ?

— C'est inutile. Après tout, elle ne doit pas être fachée d'avoir gagné quinze schellings dans cette occasion, l'agio étant d'un schelling par pièce d'or.

Parmi les autres connaissances que je fis chez lady Harrington, je dois mentionner lord Hervey, illustre marin. le conquérant de la Havane. Il avait épousé miss Chodeleig, et s'en était séparé. Cette miss Chodeleig est devenue célèbre depuis sous le nom de duchesse de Kingston. J'aurai l'óccasion de parler d'elle un peu plus tard.

Assez content de ma soirée, je regagnai mon hôtel. Quelle solitude, quel isolement! Sans mon cuisinier, dont les ragoûts français étaient excellens, je crois que je serais mort d'ennui et de faim à Londres. Il n'est pas d'usage ici de traiter des personnes de distinction dans sa propre maison, les tavernes obtiennent la préférence. Aussi avait-on l'air de se moquer de moi quand je disais que je prenais tous mes repas à la maison, et cela parce qu'aimant beaucoup la soupe je n'en trouvais pas dans les tavernes. Alors on me demandait sérieusement si j'étais malade. Voilà les Anglais. Ils ne mangent ni pain ni soupe, le dessert leur est inconnu, leur dîner n'a ni commencement ni fin. Leur bière me parut détestable, et ils n'ont point de vin; celui qu'on boit généralement vient de Portugal: c'est une espèce de piquette sucrée qui me donnait des aigreurs d'estomac; aussi j'achetai

des vins de France, mais Dieu sait ce qu'il m'en coûta.

Je passai la journée suivante avec Martinelli. Le matin il me conduisit au musée britannique, où je vis d'excellentes peintures de Rubens et de Vandick. Le soir nous entrâmes au théâtre de Drury-Lane. Il y avait une émeute dans la salle, au sujet du changement de spectacle. C'étaient des trépignemens, des clameurs et des cris que la présence de la famille royale ne put arrêter. Vainement Garrick se présenta-t-il jusqu'à trois fois pour haranguer le public. Il fut hué et sifflé à outrance, on lui jeta des pommes et des ordures. La toile baissée, une foule furieuse envahit la scène et mit tout en pièces. Décors, banquettes, tout fut détruit; il ne resta de la salle que le squelette, les murailles. Martinelli riait beaucoup de ce spectacle; moi, qui venais de lire Montesquieu et Voltaire, grands apologistes de la sagesse du peuple anglais, je ne savais que penser de la véracité de ces philosophes éclairés: j'avais sous les yeux la réfutation vivante de leurs écrits.

A quelques jours de là, je me promenais dans Hyde-Park avec lord Hervey, quand un étranger aborda l'amiral et engagea la conversation avec lui. Quand il se fut éloigné, je demandai au lord quel était ce gentleman.

— Le frère de lord Brockill, mort sur l'échafaud.

— Et vous lui parlez en public?

— Cet homme est-il donc déshonoré parce que son frère a commis un assassinat? Ce frère même ne l'est pas et ne doit pas l'être, car enfin il a expié par la mort *son infraction à la loi*, il ne lui *doit plus rien.*

— Et à la société? demandai-je.

— La société! il a joué grand jeu contre elle, il a perdu, il a payé : partant, quitte. On pourrait reprocher au mort d'avoir engagé une partie de dupe, mais c'était son affaire. Il n'y a pas chez nous de punition infamante. Je puis, de propos délibéré, violer toute espèce de lois, si je me sens la force de subir la peine.

— Je comprends, la punition ici est une réhabilitation.

— Point du tout, on n'est pas déchu de l'estime des hommes quand, le crime commis, on l'a expié. On ne considère chez nous comme un homme sans honneur que l'individu coupable de bassesses que la loi ne saurait punir. Par exemple, quiconque a recours à la clémence royale est déshonoré.

— Et celui qui échappe à une condamnation par la fuite?

— Il fait preuve d'une sorte de courage, il lutte contre la mort et il en triomphe. *Vir fugiens denuò pugnabit.*

— Que pensez-vous donc des voleurs de grand chemin?

— Je pense que ce sont des misérables, la lie

du genre humain, le trouble-repos de la société, les ennemis de la civilisation, mais en même temps je ne puis m'empêcher d'éprouver un profond sentiment de commisération pour ces malheureux, qui dans l'exercice de leur métier traînent toujours avec eux l'image de la potence. Je suppose qu'aux portes de Londres un individu saute sur les marches de votre voiture et vous demande votre bourse, le pistolet au poing: que ferez-vous?

— Si j'ai une arme, je lui casserai la tête, sinon je lui abandonnerai ma bourse en le traitant d'assassin.

— Dans l'un et l'autre cas, vous auriez tort. Si vous tuez le voleur, vous serez condamné à mort, car, étranger que vous êtes, il ne vous est pas permis d'attenter à la vie d'un Anglais, et si vous le traitez d'assassin, il pourra vous répondre qu'il n'est rien moins que cela, puisqu'il paie de sa personne et qu'il ne vous a pas assassiné; que si au contraire vous lui reprochez l'indignité de son métier, alors il vous accordera raison, et vous donnera un conseil en échange de votre avertissement, c'est de ne jamais sortir de Londres sans armes ou sans l'escorte d'un domestique.

Je n'avais rien à répliquer, le lord parlait sensément. L'Angleterre est une mer pleine de bancs de sable, tant pis pour qui veut y naviguer sans boussole.

—Tenez, continua-t-il, on a pendu dernièrement à Londres un voleur digne de quelque intérêt. Ce

malheureux avait pris la fuite avec 70,000 livres sterling et s'était réfugié en France. Le gouvernement réclama son extradition et l'obtint. Cette affaire, traitée par les voies diplomatiques, ne fut pas approuvée par la nation.

— Du moins on recouvra les 70,000 livres.

— Pas un schelling. Il avait laissé le trésor à sa femme, et elle est aujourd'hui dans l'opulence; jeune et jolie, elle trouvera un bon parti, peut-être même un lord.

— Comment! on n'a pas fait rendre gorge à cette femme.

— Conviendrait-elle jamais d'avoir reçu l'argent de son défunt mari? D'ailleurs, toute espèce d'enquête à ce sujet est sévèrement interdite. La loi fait pendre le voleur, mais il n'y est nullement question du produit du vol. C'est au volé à surveiller son bien : tant pis pour lui. Comment voulez-vous effectuer sûrement une restitution ? Moi qui vous parle, j'ai pris la Havane aux Espagnols; comme je ne pouvais faire entrer l'île de Cuba dans ma poche, j'ai été obligé de restituer la conquête à mon gouvernement, qui n'y avait pas plus de droits que moi, mais il n'en fut pas ainsi des quarante millions de piastres que j'y trouvai.

En quittant lord Hervey, je rencontrai Martinelli à la promenade; il m'apprit que la Cornelis était criblée de dettes, ses dépenses la mettaient dans de fâcheux embarras. Il me dit que la somme de ses dettes dépassait de beaucoup la va-

leur de sa maison, ou plutôt de ce qu'elle appelait sa maison, car cette propriété dépendait du bénéfice d'un procès dont l'issue était encore douteuse. Nous étions précisément au dimanche, le jour fixé pour le bal. A mon arrivée, il y avait déjà grande société chez la Cornelis. Lady Harrington, la plus puissante de ses protectrices, lui remettait le produit de la recette, ce qui ne laissait pas que de faire un bon petit nombre de guinées. Sur l'observation que fit la Cornelis de l'augmentation des invités depuis le dernier bal, lady Harrington m'avisa dans la cercle, et lui dit en souriant : Voici un convive sur lequel vous deviez compter.

— Effectivement, M. de Seingalt est un vieil ami de la maison.

— Je n'ai aucune peine à le croire, et je vous en fais mon compliment. Probablement M. de Seingalt connaît beaucoup aussi cette petite. — Et elle désignait Sophie.

Je pris l'enfant et l'embrassai très familièrement.

— Si M. de Seingalt s'aime lui-même, reprit lady Harrington, il doit aimer cette enfant, car c'est son vivant portrait, à tel point que tout le monde répétait autour de moi : Voici le mari de madame Cornelis.

— Mais, Milady, reprit la Cornelis, Monsieur n'est pas mon époux, et je dois trouver étrange la ressemblance qu'on prétend établir entre ma fille et lui.

— Il n'y a rien d'étrange à cela, ma chère, et il

serait plus surprenant que cette ressemblance n'existât pas.

Je n'entreprendrai pas de dépeindre cette soirée, dont les souvenirs ont laissé peu de traces dans mon esprit. Toute cette grande société me parut froide et guindée. Au bout de deux heures, n'y tenant plus, je pris mon chapeau et me dirigeai pour me distraire vers Star-Tavern (la taverne de l'Étoile). Lord Pembroke m'avait dit que j'y trouverais les plus jolies femmes et les vertus les plus accommodantes de la capitale.

— Une chambre particulière, dis-je à l'hôte.

— Monsieur veut souper ici?

— Précisément.

— Quel vin ?

— Le meilleur. Mais vous ne mettez qu'un couvert, il en faut deux.

— J'ignorais que Monsieur attendît quelqu'un.

— Je ne compte encore sur personne, mais je désirerais vivement passer le reste de ma soirée dans la société d'une jolie femme.

L'hôte se mit à rire; il appela un de ses garçons et lui dit : Faites venir Sarah.

Presque au même instant parut une grande jeune fille, maigre, blonde et niaisement souriante. Elle ne me plut pas du tout. L'hôte s'en aperçut et dit: Sarah, allez-vous-en. La fille tourne les talons et disparaît.

— Je suis fâché de l'affront que vous avez fait à cette demoiselle.

— Bah ! ici on ne fait pas tant de façons ; d'ailleurs, je lui remettrai un schelling de votre part : c'est l'indemnité exigible en pareil cas.

— De sorte que moyennant un schelling par tête, je puis passer en revue toutes les beautés qui fréquentent votre maison ?

— Cela va sans dire.

Le garçon rappelé introduisit une nouvelle beauté, que je trouvai aussi peu agréable que l'autre : je paie et la congédie. Nouvelle figure, nouveau schelling ; j'en dépensai de cette manière une demi-douzaine. A la fin, ce manége m'ennuya, et je demandai à souper pour un. Comme il y avait grande fête au Ranelagh, je m'y rendis dans des intentions érotiques. J'y vis une multitude de femmes charmantes, mais mon ignorance de la langue anglaise ne me laissant que la ressource de la pantomime, on me riait au nez ; je me compromettais en pure perte. J'allais regagner mon hôtel, et je cherchais inutilement un fiacre sur la place, quand une jeune dame eut pitié de moi, et me dit en français : Je crois, Monsieur, que vous demeurez près de White-Hall ; voulez-vous bien monter dans ma voiture, je vous conduirai chez vous. On se figure avec quel empressement j'acceptai. Je commençai par de très vifs remerciemens ; puis, dans l'ivresse de ma reconnaissance, j'osai prendre une main, qu'on m'abandonna ; je passai un peu plus loin sans obstacle ; enfin, je voulus tenter une dernière entreprise, mais on m'arrêta tout net.

— Est-ce ainsi que vous reconnaissez l'hospitalité que je vous accorde, Monsieur ?

— Dans l'état où vous m'avez mis, chère Milady, il y a de l'humanité à vous conduire ainsi.

— Ce que je fais là ne vous satisfait pas ?

— Ah ! Milady, quelle froideur !

— Ah, Monsieur, quelle exigence !

— Nous reverrons-nous du moins ?

— Certainement, mais je me réserve la première visite. Je la quittai, ignorant son nom et son adresse, lorsque, à une quinzaine de là, je la rencontre chez lady Germen : elle était occupée à lire une gazette. Etranger à toute la société, je m'approche de ma belle inconnue et la prie de me présenter à la compagnie, en l'absence de la maîtresse de la maison. Alors, avec un sourire malicieux, elle me répond : Vous présenter, Monsieur ! qui êtes-vous ? je ne vous connais pas.

— Faut-il, lui dis-je à l'oreille, préciser vos souvenirs ?

— Gardez-vous-en bien. Si vous êtes un galant homme, vous devez savoir que de pareilles rencontres ne tirent pas conséquence. Puis elle me tourna le dos et se remit à lire tranquillement sa gazette. Je dois ajouter qu'à Londres cette dame jouissait d'une excellente réputation. L'Angleterre n'est pas l'unique pays du monde où la sévérité du maintien et la pruderie des manières servent de manteau aux licences que les dames se

permettent; la plupart pensent à ce sujet comme le Tartufe du grand comique français :

« Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Je serais fort mal venu à les en blâmer; je ne pense même pas qu'aux yeux d'une morale austère elles soient répréhensibles, surtout lorsque, comme mon Anglaise, elles hasardent de leur vertu juste ce qu'il faut pour laisser intact l'honneur de leurs époux. Si l'on réfléchit que par sa constitution la femme est toujours prête à donner du plaisir, et par conséquent toujours disposée à en prendre, on s'étonnera peut-être qu'elle ne cède pas avec plus d'impétuosité encore à l'entraînement des sens et au magnétisme puissant qu'exerce sur son organisation la présence d'un homme, digne de ce nom. Le but providentiel, dont nos organes sont les instrumens, et l'amour, le moyen, est de relier incessamment l'un et l'autre sexe, de les confondre mutuellement dans l'étreinte voluptueuse : pourquoi mépriserions-nous la femme qui y cède à son insu et comme malgré elle, qui a ce qu'on appelle *des faiblesses?* Je prétends que tout époux doué de quelque sens peut laisser donner au contrat tous les coups de canif qui ne sont pas de nature à le déchirer entièrement. On peut jouer avec les vases du sacrifice, mais l'époux seul a le droit de l'offrir.

J'étais un matin chez Martinelli, lorsque à une croisée de la maison en face j'aperçus une femme

fort avenante qui m'envoyait des baisers. Je demande à Martinelli son nom. C'est la Binetti, me dit-il... On se souvient que cette folle m'avait rendu un service important à Stuttgard; j'ignorais qu'elle habitât Londres. Martinelli me dit qu'elle était séparée de son mari, qu'ils ne se voyaient jamais, si ce n'est au théâtre Hay-Market, où ils dansaient ensemble tous les soirs.

Je montai chez elle à l'instant même : elle me fit fort bon accueil. Après quelques tendres préliminaires, je lui dis :

— Pourquoi, ma chère, votre époux vous a-t-il quittée ?

— C'est moi qui l'ai planté là : il me ruinait. C'est un joueur.

— Cela veut dire qu'il perdait toujours. Malheureux au jeu, heureux en femme.

— J'aurais volontiers justifié le proverbe, mais une danseuse mariée, quelle triste figure ! Les hommes riches ne vous regardent pas. Maintenant je puis recevoir mes amis tout à mon aise.

— Ce monsieur Binetti était donc d'une intolérance ridicule ? je l'avais jugé autrement.

— Vous n'avez aucune idée des coutumes de ce pays, mon ami. Apprenez que la loi anglaise autorise l'époux à faire emprisonner l'amant de sa femme dès qu'il les a trouvés *tête à-tête*. C'est ce qu'on appelle *criminal conversation*. Il suffit que deux témoins attestent avoir vu l'amant présumé penché sur le lit dans une position équivoque, et

il est perdu; on lui prend la moitié de sa fortune et on le met sous les verrous. Nombre de riches lords ont été ainsi attrapés : aussi se gardent-ils bien de s'adresser aux femmes mariées, surtout aux Italiennes.

— S'il en est ainsi, maintenant que te voilà libre, tu dois être dans l'aisance.

— Il n'en est rien malheureusement. Je ne puis interdire à mon mari l'entrée du domicile conjugal, et dès que je reçois un cadeau, il vient en réclamer sa part.

— Il faut résister.

— C'est qu'il est brutal. Du reste, il me laisse faire tout ce que bon me semble, et c'est l'essentiel.

Je laissai mon adresse à la Binetti, en l'invitant à me faire avertir si la fantaisie lui prenait de souper avec moi.

Le lendemain je reçus la visite de lord Pembroke.

— Dieu me damne! le roi n'est pas mieux logé à St.-James : trois appartemens, mais c'est du superflu. Qui vous empêche de loger des demoiselles dans les étages supérieurs?

— Milord, c'est précisément ce que je cherche. Ne connaissez-vous pas quelque jolie femme disponible?

— Je vous en indiquerais par douzaines; mais il ne serait pas convenable que vous acceptassiez mes restes de ma propre main.

— Vous êtes donc bien changeant ?

— Je n'ai jamais pu coucher deux fois avec la même femme.

— N'êtes-vous pas marié ?

— Dont j'enrage. Cela ne m'empêche pas de vivre en garçon. J'ai nouveau visage tous les jours. Aussi je dépense horriblement; tous les jours souper en ville, c'est ruinant. Ah ça! pourquoi mangez-vous chez vous ?

— J'aime la soupe et le bon vin; une cuisine française m'est indispensable. Comment voulez-vous que je fréquente vos tavernes ?

— C'est là que vous trouveriez d'appétissantes beautés.

— Ne m'en parlez pas, je n'y ai vu que des laiderons, — et je lui contai mon histoire. Milord se mit à rire et reprit :

— Il fallait me demander le nom des plus jolies; l'hôte est un compère rusé qui vous aurait tiré tous vos schellings l'un après l'autre; il y a encore plus de femmes laides à Londres que vous n'avez de pences. Payez comme je paie, largement, et vous aurez la fleur du sexe. Vous les aurez toutes : elles se feront fête de venir chez vous. Le malheur, c'est que vous ne parlez pas anglais, et les Françaises qui nous viennent ici sont assez peu séduisantes.

— J'en dirai autant des Anglaises qui sont à Paris. Quand ces dames baissent, elles passent le détroit ; mauvaise recommandation pour la mar-

chandise, signe qu'elle est au rabais dans le pays.

Docile aux instructions de Pembroke, j'envoyai mon nègre chez une des dames qu'il m'avait indiquées. Avec toutes les dispositions imaginables à la trouver jolie, cela me fut impossible. Elle m'agaça, et je badinai avec elle; puis je la renvoyai munie d'une gratification de quatre guinées. Le lendemain, nouveau billet, nouvelle visite. Cette nouvelle venue n'était plus jeune; je la trouvai aussi trop expansive et trop facile. Elle se déshabilla presque en entrant. Je la laissai faire; puis elle se rhabilla et s'en fut intacte avec deux guinées. Je sortis presque en même temps, lorsque en passant devant Covent-Garden, j'avise une fille charmante. J'essaie quelques mots anglais, elle me répond en français. Enchanté, je l'invite à souper. « Vous ne me faites pas votre petit cadeau? » Je lui montre trois guinées. Marché conclu, elle vint me trouver à la sortie du spectacle. Quand elle arriva, j'avais à la main la liste des beautés que lord Pembroke m'avait remise. Je lui demande son nom. « Miss Kennedy. » Elle y figurait avec deux autres Kennedy. — Ce sont mes sœurs. — Je suis content de toi, tu me les enverras, lui dis-je. Et elle me quitta.

Toutes ces distractions me semblaient ennuyeuses, et depuis cinq semaines que j'étais à Londres, je n'avais pas encore rencontré une maîtresse, une amie. J'étais seul dans mes immenses appartemens; mes journées comme mes nuits m'étaient in-

sipides. Comment découvrir dans la ville une jeune personne qui me rappelât du moins celles que j'avais aimées? A force de me creuser la cervelle, voici l'idée que j'en tirai. Je fis venir la maîtresse de la maison et lui dis : Je suis décidé à louer le second et le troisième étage de l'hôtel; veuillez donc placer cette affiche à la porte : « *A louer*, le deuxième ou troisième étage, meublés et décorés, a une jeune demoiselle parfaitement indépendante et qui s'engage à ne recevoir aucune visite, de jour comme de nuit. »

Après avoir lu, la vieille Anglaise partit d'un éclat de rire.

— Pourquoi cette gaîté? Pensez-vous que personne ne se présentera?

— Au contraire, nous allons avoir ici la procession des catholiques; ce sera comme à leur Fête-Dieu : il en viendra des demoiselles, je vous en réponds.

— Alors pourquoi riez-vous?

— Parce que c'est risible. Combien demanderai-je par semaine pour le loyer?

— Envoyez-moi les visiteuses, c'est moi qui réglerai le prix.

— Réfléchissez un peu qu'on s'égaiera à vos dépens; tous les passans s'attrouperont pour lire votre affiche.

— C'est ce que je demande.

L'affiche posée, chacun de la lire en y ajoutant son commentaire; mais deux jours s'étaient passés

et personne ne se présentait. Le troisième jour, Yarbe m'apporte une gazette, le *Saint-James-Chronicle*. J'y lus : « Au premier étage de la maison en question habite sans doute celui qui veut disposer des deux autres. Il est présumable que son intention étant de se procurer une société agréable et choisie, il veut veiller lui-même à ce que les clauses prescrites soient scrupuleusement observées. Nous devons cependant prévenir l'inconnu qu'il risque fort de voir ses prévisions déçues. D'abord il se pourrait qu'une demoiselle qui aurait loué l'étage à très bon marché ne fît qu'y coucher, ou qu'elle ne l'habitât qu'une fois par semaine, ou encore qu'elle s'obstinât à refuser les visites que l'auteur de l'annonce est probablement disposé à lui faire. »

Ces observations me firent plaisir : le journaliste me donnait un avis dont je profitai. Le grand intérêt des feuilles de Londres, c'est qu'elles parlent de tout et s'occupent de tous. Telle bagatelle ainsi rapportée prend une certaine importance : la forme égaie et relève l'insignifiance du fond.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de mentionner toutes les demoiselles qui, dès le troisième jour, vinrent s'abattre sur la maison : j'étais à bout de prétextes et d'expédiens pour les éconduire. Toutes les vieilles filles de trente-six ans, les veuves sur le retour, les femmes séparées, les beautés fanées, badigeonnées, enluminées s'étaient donné rendez-vous dans mon antichambre. Puis vinrent

les filles nubiles. On ne se figure pas combien d'étranges minois me passèrent sous les yeux pendant la première quinzaine. Mon temps était absorbé, ma tête rompue. Dans le nombre, se glissèrent quelques mauvais plaisans déguisés en femmes. L'un d'eux ou l'une d'elles à qui j'adressais quelques observations sur l'épais duvet qui noircissait son menton, me dit que la barbe était commune chez toutes les femmes de sa famille. Je lui répondis que quand j'aurais l'intention de montrer un phénomène d'histoire naturelle, je le prendrais comme échantillon; mais que pour le moment je tenais extrêmement à ce que la demoiselle qui logerait chez moi ne fût pas obligée de se raser tous les jours. *Il* ou *elle* insista en me menaçant de me montrer *son sexe;* je lui répondis que la vue de son visage me donnait de l'autre une idée suffisante.

Enfin un jour, pendant que j'étais à table, se présente une jeune personne de vingt ans au plus, vêtue simplement, mais avec goût; sa figure est douce, ses traits distingués, sa taille svelte; elle a une contenance modeste. Je veux me lever, elle m'oblige de me rasseoir, prend elle-même une chaise et me dit dans le dialecte italien le plus pur :

— Je désire louer une chambre au troisième, et je compte, Monsieur, que vous ne me renverrez point, car je remplirai toutes les conditions prescrites.

— Vous n'habiterez pas seulement une chambre, Mademoiselle, je mets l'appartement entier à votre disposition.

— Je vous remercie, ce serait trop cher; je ne puis dépenser que deux schellings par semaine pour mon loyer.

— C'est précisément le prix. Ma cuisinière sera à vos ordres.

— Je lui dirai combien je puis dépenser pour ma nourriture; cela est si peu de chose que j'ai honte de le dire.

— Dans le cas où vous ne pourriez donner plus de deux pences, elle vous fournira le nécessaire. Ne rougissez pas, Mademoiselle, de la louable circonspection qui vous fait proportionner vos dépenses à vos ressources.

J'appelai les servantes, tout fut arrangé et je fis enlever l'affiche. L'inconnue me dit qu'elle ne sortirait que les dimanches pour entendre la messe dans la chapelle de l'ambassade de Bavière, et tous les *premiers* du mois pour toucher une pension de trois guinées. Puis elle m'invita d'elle-même à défendre sa porte contre quiconque, sous un prétexte ou sous un autre, viendrait la demander.

Quand elle m'eut quitté, je prescrivis à mes domestiques les plus grands égards pour cette dame. Ils me dirent qu'elle était arrivée en voiture et s'en était retournée de même.

— Il y a là-dessous quelque tromperie, me dit la vieille gouvernante.

— Tromperie! et pourquoi? et comment serais-je trompé? Cette demoiselle me paraît au contraire très vertueuse et je suis dans des dispositions à l'aimer. Comment s'appelle-t-elle?

— Miss Pauline.

Certes, pour m'abandonner à l'ardeur de la passion, je n'avais guère besoin du contact et de la proximité d'une femme; mais possédé d'un impérieux besoin d'aimer, je voulais trouver dans l'objet de mes préférences un ensemble de belles qualités. Je prévoyais déjà les obstacles, et mon amour naissant s'en augmentait. Trop confiant peut-être, déjà je me flattais du succès, car quelle femme a jamais résisté aux poursuites d'un honnête homme véritablement épris? Je me souvenais qu'elle était très pâle en entrant chez moi, et qu'à sa sortie son teint avait repris de très vives et fraîches couleurs. Je tirai de cette petite circonstance un augure favorable à la réussite de mes projets.

Le soir, à mon retour du spectacle, j'appris que miss Pauline avait pris possession d'une petite chambre, se refusant absolument à occuper l'appartement. Elle n'avait accepté pour souper que du pain et de l'eau, et informé la cuisinière qu'un peu de potage et un seul plat suffiraient à ses repas. Puis, elle s'était enfermée chez elle pour écrire.

— Que vous a t-elle demandé pour le déjeûner?

— Du pain sec.

— Voilà une femme extraordinaire. Vous la

préviendrez demain qu'il est d'usage dans ma maison que le cuisinier fournisse aux locataires le déjeûner *gratis ;* faites-lui sentir que son refus pourrait m'être désagréable, n'ayez pas l'air cependant de parler en mon nom. Voici un écu, et vous en aurez autant chaque semaine si vous servez bien cette jeune dame. Avant de me mettre au lit, j'écrivis à miss Pauline que je la priais de choisir une chambre plus jolie et plus commode : il y aurait eu bégueulerie à refuser cet échange. J'appris aussi avec plaisir le lendemain qu'elle avait accepté du café au lait. Dans la matinée, je lui fis visite et la priai de trouver bon que je me présentasse chez elle de temps en temps; en même temps je l'invitai à dîner pour le jour même : elle m'accorda cette faveur avec assez d'émotion.

Sur ces entrefaites, je reçus la visite d'Aranda : il m'apportait une lettre de sa mère. La chère dame m'informait qu'elle était prisonnière dans sa maison pour n'avoir pu payer une somme de deux cents livres; elle me demandait de la cautionner, sans quoi elle serait conduite en prison.

Je pris la plume et lui répondis : « Madame, je suis fâché de ne pouvoir vous être utile, mais vous comprendrez que toute intervention dans une pareille affaire pourrait me compromettre : il s'agit ici d'une lettre de change légalement protestée et dont la validité ne saurait être contestée ». Le pauvre Aranda me quitta consterné. C'était depuis cinq semaines sa première visite.

Je revis Pauline, qui se confondit en remerciemens pour mes *bontés*.

— Vous n'y songez pas, Mademoiselle, toute l'obligation est de mon côté.

— Que puis-je faire, Monsieur, pour vous témoigner ma reconnaissance?

— Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien partager mon dîner.

— Toutes les fois que vous serez seul, j'y consens : seulement, j'ignore comment ma société pourra vous devenir agréable.

— Quelle modestie! Ne rougissez pas, Mademoiselle, et croyez bien que vous n'aurez jamais lieu de regretter la confiance que vous voulez bien m'accorder.

Je ne m'étais point assis. Elle était entourée de livres, mais je n'y avais pas jeté un coup d'œil, je n'avais vu qu'elle, oubliant même, dans ma préoccupation, de lui demander si elle se trouvait bien et comment elle avait passé la nuit. Eperdument amoureux, et déterminé à obtenir l'affection de Pauline par tous les moyens possibles, je courus à St.-James-Park pour prendre des informations sur elle. Je n'appris rien; on ne put même me dire si elle était Italienne, ainsi que je le présumais. Cela me chagrina, car je m'étais bien promis de ne point l'accabler de questions importunes, du moment qu'elle ne me donnait pas elle-même les informations que je souhaitais.

Comme je rentrais, elle vint me voir sans que je

l'eusse fait avertir. Je fus touché de cette marque d'attention. Cette fois je lui demandai des nouvelles de sa santé, qui me paraissait délicate. Elle m'assura que grace à l'excellence de sa constitution elle n'avait jamais été malade, même du mal de mer.

— Vous avez donc voyagé, et sur mer?

— Sans doute, puisque l'Angleterre est une île.

— Vous avez raison, mais je pouvais penser que vous y étiez née.

— C'est juste.

Et elle baissa les yeux sans rien ajouter.

Nous étions assis sur un sopha devant ma table garnie d'un échiquier. Machinalement, Pauline faisait mouvoir quelques pièces.

— Vous connaissez ce jeu?

— Oui, et je le joue assez bien, m'a-t-on dit.

— Je l'entends assez mal, mais essayons une partie, ma défaite vous amusera.

Dès le quatrième coup, j'étais échec et mat. Pauline riait aux éclats, ce qui me procura l'innocent plaisir d'apercevoir la double rangée de ses jolies dents, qu'elle avait plus blanches et plus polies que le plus bel ivoire. A la fin de la troisième partie, on nous annonça que le dîner était prêt.

Nous nous mettions à table, quand Clairmont vint me dire que madame Raucourt et mademoiselle Cornelis demandaient à me voir.

— Je ne serai pas visible avant sept heures : ne laissez entrer personne.

Mais au même instant, Sophie pénètre de vive force dans la salle et vient se jeter dans mes bras, fondant en larmes. Les sanglots étouffent sa voix, mais j'en soupçonne la cause. Je la relève, essuie ses larmes, la presse dans mes bras et parviens à la calmer en lui promettant de m'employer pour sa mère. A ces mots, Sophie passe de sa profonde affliction à une joie excessive : elle m'embrasse de nouveau en m'appelant son *bon petit père ;* dans son ivresse, elle court se jeter aussi dans les bras de Pauline, qui pleurait comme elle, et sans savoir pourquoi. Je retins Sophie à dîner. Pendant le repas, je fus frappé des connaissances qu'elle déploya pour son âge. Elle s'exprimait avec une précision et une élégance qui eussent fait honneur à une grande personne. Elle blâma, mais avec une mesure parfaite, la conduite de sa mère à mon égard et me fit entendre combien il lui en avait coûté de lui obéir.

— Mais tu n'aimes donc pas ta mère ?

— J'en ai peur.

— Pourquoi as-tu pleuré sur elle?

— Qui ne serait pas touché de la voir si malheureuse? En m'envoyant ici elle m'a dit que j'étais la seule capable de toucher votre cœur.

— Et pensais-tu arriver à ton but ?

— Je l'espérais en songeant à ce que vous me disiez autrefois à La Haye. J'avais alors cinq ans : je me souviens de tout.

— Ne te disait-elle pas que j'étais ton père?

— Oui, mais à Londres, c'est autre chose, elle m'assure que je suis la fille d'un M. Monpernis, que je n'ai jamais vu.

— C'est une insulte qu'elle te fait : elle te ferait ainsi passer pour une bâtarde. La vérité, ma chère Sophie, c'est que tu dois le jour à son époux légitime, le danseur Pompéati.

— D'où vient donc que je vous ressemble tant?

— Pur effet du hasard.

— Vous ne serez pas fâché contre moi si je vous appelle toujours cher papa?

— Tant que tu voudras, chère enfant.

— Cette dame est peut-être votre femme?

— Précisément.

— Alors, ce sera *maman.*

Pauline attira l'enfant sur ses genoux et la couvrit de baisers. Au dessert, je remis à Sophie quatre billets de cinquante livres sterling, en lui disant de remettre cet argent à sa mère, mais comme un cadeau que je lui faisais, à elle Sophie.

— Je n'oserai jamais lui dire cela de vive voix. Écrivez-le-lui.

— Ta mère pourrait croire que je veux insulter à son malheur. Seulement je lui écrirai qu'elle te laisse venir passer la journée ici de temps en temps.

Quel trésor que cette enfant! me dit Pauline quand nous fûmes seuls. A propos, elle ne manquera pas d'informer sa mère qu'elle a vu votre femme à table avec vous.

— Madame Cornelis ne l'en croira pas : elle connaît mon aversion pour les liens du mariage.

— Et pourquoi cette répugnance?

— C'est que le mariage est le tombeau de l'amour.

— Pas toujours.

Et nous changeâmes de conversation. Je lui demandai combien de temps elle demeurerait à Londres.

— Mon retour dans ma patrie dépend d'une lettre ; je l'attends tous les jours.

— Votre patrie, quelle est-elle, y a-t-il de l'indiscrétion à vous le demander?

— Non, car je sens là que je ne saurais avoir aucun secret pour vous. Je ne vous demande qu'un sursis de quelques jours.

— Mettez que je n'ai rien dit.

— Non pas, c'est un devoir de me rendre à vos vœux. D'ailleurs, vous m'inspirez une confiance entière et j'ai pour vous le respect le plus sincère.

— J'y tiens peu si vous en excluez l'amitié ; car c'est à votre *amitié* que j'aspire, belle Pauline : j'emploierai tout pour me l'assurer.

— Je vous crois assez habile pour réussir, c'est pourquoi je vous conjure de m'épargner. L'amitié entre nous rendrait une séparation trop cruelle, et cette séparation, tout me fait un devoir de la souhaiter.

Le lendemain, lord Pembroke vint me demander à déjeûner. On sait des vôtres, me dit-il.

— Que sait-on ?

— Vous avez trouvé une pensionnaire.

— Après ?

— Je vous en fais mon compliment, on la dit fort jolie.

— Cette jeune personne est honnête et fort respectable.

— Une jeune personne respectable, c'est rare.

— Enfin cela se rencontre.

— C'est un phénomène que je n'ai jamais vu. Mettez-moi à même de le voir en me procurant la connaissance de votre aimable locataire.

— Cette dame se plaît beaucoup dans la solitude.

— Quand vous la peuplez, n'est-ce pas ?

— Franchement, lord Pembroke, elle ne vous recevrait pas.

— C'est possible, car votre affiche imposait cette condition. Je ne vous croyais pas jaloux. Allons, je n'insiste plus. Où dînez-vous aujourd'hui ?

— Je suis désolé que ce ne puisse pas être avec vous.

— Je comprends. Bonjour.

Après Pembroke arrive Martinelli.

Il était chargé de journaux ; tous présentaient une parodie de mon affiche : tout cela était d'assez mauvais goût et d'assez mauvais ton.

— Vous en verrez bien d'autres.

— Quoi donc ?

— On prépare votre caricature.

— Et s'il me prend fantaisie de casser la tête à celui qui se le permettra ?

Gardez-vous-en bien ; on s'égaierait davantage encore sur votre compte et vous n'en seriez pas moins pendu.

— C'est une caverne que ce pays !

— Une caverne de fort honnêtes gens.

— Savez-vous que cette conduite est fort inconvenante !

— C'est la vôtre qui l'est, relativement à la ville où vous êtes. Il s'agit bien de convenances dans un pays qui ne connaît que la loi et où il est d'usage de se permettre tout ce qu'elle ne défend pas expressément.

Au même instant, on m'apporta un billet de madame Cornelis. Elle me priait de la recevoir à dîner ce jour-là. Je demandai à Pauline s'il lui serait agréable de voir un nouveau visage à notre table. Avec plaisir, répondit-elle, pourvu que cette dame n'amène aucun homme. A cinq heures, Sophie parut avec sa mère. La Cornelis me prit à part et me remercia, les larmes aux yeux, du don des deux cents guinées. Je lui coupai la parole et crus devoir lui dire que Pauline était une dame étrangère qui avait loué un appartement chez moi. A table, l'enfant me dit :

— Cette dame n'est donc pas votre femme ?

— Je n'ai pas ce bonheur : c'est par plaisanterie que je le disais.

—Eh bien! permettez-moi de rester ici une nuit, je coucherai avec elle.

— Ce n'est pas ma permission qu'il faut prendre. Mademoiselle Pauline veut-elle de toi ?

— De tout mon cœur.

Sophie resta donc. Nous passâmes tous trois une soirée délicieuse. A minuit, je conduisis mes deux amies dans leur chambre. Le lendemain, à sept heures j'étais à leur porte. Pauline était habillée. Sophie en m'apercevant se blottit sous la couverture; mais, usant de mes droits de père, je la découvre avec décence et lui donne cent baisers.

Quand l'enfant nous eut quittés, je me trouvai vis-à-vis de Pauline dans une situation toute nouvelle. Mon imagination était exaltée, mes sens parlaient et je me fis violence pour ne pas dépasser les bornes de l'amitié auprès de ma belle pensionnaire. Enfin, poussé par un secret démon, je lui prends la main, ce qui ne m'était pas encore arrivé, et je la baise avec feu. A ma grande surprise, c'est en souriant qu'elle la retire.

— Pauline, chère Pauline, êtes-vous mariée?

— Oui.

— Vous connaissez sans doute les douceurs du sentiment maternel?

— Non, car, étant mariée, je suis encore *demoiselle*.

— Et votre époux est à Londres?

Hélas, non ! il est bien loin d'ici. Mais, de grace, ne parlons pas de cela.

— Un mot seulement : Votre réunion avec lui aura-t-elle lieu dès que vous m'aurez quitté?

— Quand je quitterai l'Angleterre, ce sera pour aller vivre avec l'époux que j'ai choisi.

— Et moi, chère Pauline, pensez-vous combien je serai malheureux ?

— Je ne dois pas, je ne veux pas y penser.

— Vous n'exigerez pas du moins le sacrifice de l'amour que vous m'avez inspiré ?

— Ce sacrifice ne dépend pas de vous ; mais nous devons l'un et l'autre être sur nos gardes; songez que j'ai à remplir des devoirs que je ne pourrais méconnaître sans m'avilir.

— Que vous me faites souffrir !

— Vous devez souffrir si votre amour ne part pas d'une source aussi pure que le mien. Quel lien plus doux entre deux êtres que la sympathie a rapprochés, que celui qui résulte de la parfaite harmonie des ames ?

— Ne possédons-nous pas ce bonheur!

— Il doit vous suffire.

— Mais si l'on prévoit que la séparation le détruira ?

— Il n'y faut pas penser. Croyez-moi, en amour le présent est tout.

— Vous avez réfléchi sur les passions, vous raisonnez en métaphysicienne consommée.

— Ma métaphysique est fort peu de chose, re-

prit-elle en souriant avec tristesse; du reste, j'ai là quelques livres.

Je la suivis dans sa bibliothèque, qui contenait à peine une douzaine de volumes : c'était l'Arioste, Milton, la Bruyère, Cervantes et Camoëns. L'exemplaire de Camoëns était annoté. Voici votre ouvrage de prédilection, lui dis-je.

— C'est que je suis Portugaise.

— Et moi qui vous croyais Italienne! Ainsi, vous possédez cinq langues: quelle éducation!

— J'ai vingt-trois ans, et ces langues me sont familières depuis l'enfance.

— Cet écrit, demandai-je en posant la main sur un manuscrit assez volumieux, est de vous sans doute?

— C'est l'histoire de ma vie, c'est-à-dire de mes malheurs. S'il a quelque intérêt pour vous, je vous le confierai.

— J'aimerais mieux entendre ce récit de votre bouche.

Je me placai à ses côtés, et elle commença :

Je suis la fille du comte de P...., que le marquis de Pombal laissa mourir dans les cachots à la suite du complot formé par les jésuites contre la vie du roi. Mon père était innocent; je suis fondée à le croire, puisqu'on n'osa pas le mettre en jugement et confisquer ses biens. Sa fortune m'appartient, mais je ne puis en jouir que dans ma patrie. Je fus élevée dans un couvent dont sa sœur était abbesse. J'en sortis à dix-sept ans, lors de la mort de mon

père, et je fus placée par mon aïeul sous la surveillance d'une grand'tante, la marquise de P... On me monta une maison : gouvernante, sous-gouvernante, pages et femmes-de-chambre, rien n'y manquait. J'allais dans le monde depuis quelques mois, lorsqu'un matin mon grand-père vint m'informer que j'étais demandée en mariage par le comte de Fl.....

— Et qu'avez-vous répondu ? mon père.

— Que le roi ne pouvait que donner son assentiment à ce mariage et que dès lors j'y consentais.

— Mais qui vous dit que je plairai à mon futur?

— Personne n'en doute.

— Mais je puis en douter.

— Patience, vous aurez tout le temps de vous connaître et de vous voir.

Le lendemain j'allai voir ma tante l'abbesse et lui fis mes confidences. Elle approuva mes scrupules, mais finit par me dire que dans tous les cas le mariage se ferait probablement, puisque le projet en avait été arrêté par la princesse de Brésil, dont le comte Fl.... était le favori. Je n'avais pas besoin d'entendre d'autres explications pour refuser mon consentement à cette union.

Quelques jours après, le jeune comte arriva à Lisbonne avec son père. Il me fut présenté : il parla longuement de ses voyages et des brillantes relations qu'il s'était ménagées dans les cours étrangères. Je l'entendis avec surprise se vanter de quelques aventures galantes qu'il avait eues en Italie et

France. En somme, je le jugeai peu spirituel, très ignorant et très infatué de son mérite, encroûté de préjugés, et d'une laideur non équivoque. Huit jours après, ma tante donne un gala auquel assistaient mon grand-père et les deux comtes de Fl... Mon grand-père me présente aussitôt le jeune comte, comme l'homme à qui ma main est accordée, et il m'invite du même ton à fixer le jour de la cérémonie. Je lui réponds tout aussi lestement que je désignerais ce jour quand je serais décidée à me marier.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de cet incident, quand ma gouvernante me fit dire qu'un moine inconnu désirait me parler. C'était le confesseur de la princesse de Brésil, qui se dit chargé par Son Altesse Royale de me présenter ses félicitations au sujet de mon prochain mariage. Je lui répondis que rien n'était décidé à cet égard. — A votre âge, Mademoiselle, on est pressée et un mot décide tout. — Je congédiai Sa Révérence en ne répondant que par un sourire à son impertinence.

Je courus chez ma tante. Elle partagea mes craintes et mon affliction, mais ne me cacha point que mon grand-père avait des moyens de me contraindre à épouser le comte. J'écrivis alors une lettre énergique au marquis de Pombal, je lui peignis ma situation et lui rappelai la mort de mon père. Je finissais par réclamer son appui auprès du roi pour me mettre à l'abri des persécu-

tions que je redoutais. J'envoyai la lettre par un page. Le ministre me transmit sa réponse par un jeune gentilhomme qui me dit de sa part que je n'avais pas d'autre ressource que de dire à ceux qui m'imposaient ce mariage que j'étais prête à le contracter dès qu'on me convaincrait que tel était en effet le désir de la princesse de Brésil. Le jeune homme, après son message terminé, se retira en me faisant une profonde révérence. J'avais été plus occupée du messager que de la réponse; je le suivis long-temps des yeux, étonnée du sentiment que j'éprouvais pour la première fois. Cette impression se serait effacée peut-être, mais je le rencontrais partout, au théâtre, à la promenade, à l'église; si bien que je me sentais très malheureuse quand par hasard je ne le voyais pas.

Un matin, le son d'une voix qui me fit tressaillir m'attira dans la chambre de ma gouvernante. Une jeune fille lui montrait des dentelles de prix. Puisque ces marchandises ne vous conviennent pas, disait-elle, j'en apporterai d'autres demain. Quelle fut ma surprise quand sous le bonnet de la jeune fille je reconnus les traits du jeune homme, mêmes yeux, mêmes regards surtout : c'était lui. Cependant, comme on doute toujours de ce qu'on espère le plus, j'interrogeai la femme de chambre. Elle ne connaissait pas la jeune fille, qu'elle voyait pour la première fois. Le lendemain je fais appeler l'inconnue auprès de moi; j'étais très émue en lui adressant la parole. En l'entendant, mon

incertitude cessa. La femme de chambre étant présente, je choisis au hasard différentes marchandises, et l'envoyai chercher de l'argent pour les payer. L'inconnu profita de son absence et me dit :

— Ma vie ou ma mort sont entre vos mains, je sais que vous m'avez reconnu.

— Quelle imprudence ! il faut fuir.

— Un mot d'espoir, du moins.

— Je ne comprends rien à cette scène, sinon que vous êtes fou.

— Daignez m'écouter.

— Vite, relevez-vous, on vient.

— Votre servante est dans le secret.

— Qu'avez-vous fait !

Il se lève aussitôt, la femme de chambre lui compte son argent, il me salue et se retire. Mon devoir m'ordonnait de renvoyer cette domestique, mais mon cœur parlait en faveur de l'inconnu. Je jugeai d'ailleurs qu'en la chassant je ferais un éclat. Quinze jours s'écoulèrent sans que je revisse le jeune homme; je m'efforçais de l'oublier, mais son image me suivait partout. Un jour que mon mouchoir de cou était garni de la blonde achetée à la marchande, j'appelle Paquita et lui dis :

— Vous n'avez pas revu la jeune fille qui m'a vendu cette dentelle ?

— Si elle n'est pas revenue, Madame, c'est qu'elle aura pensé que vous aviez découvert son déguisement.

— Comment se fait-il que vous en ayiez eu connaissance ?

— Cela est tout naturel, je connaissais la personne.

— Qui est-ce donc ?

— Le comte A........ Il ne devait pas vous être inconnu, puisque vous l'avez reçu, il y a trois mois, ici même.

Cette conversation me soulagea, elle justifiait ma femme-de-chambre. Tout ce que je savais du comte A....., c'est qu'il était sans fortune. L'idée de contribuer à son bonheur commença à me sourire. L'amour dans la femme est toujours désintéressé. Il l'est quelquefois dans l'homme, c'est quand il aime pour la première fois. Je désirais, la veille encore, que le comte ne se présentât plus, je craignis maintenant de ne plus le revoir. Si ma froideur l'avait découragé, s'il m'avait oubliée, s'il était inconstant ! Eh bien ! me dis-je, il ne serait plus digne de ma main et je n'y penserais plus. L'amour naît peut-être d'une illusion, mais il a besoin d'estime pour vivre et s'affermir. Écoutez, mon ami, ce qui acheva de faire triompher dans mon cœur une passion déjà puissante.

Ma femme-de-chambre eut l'imprudence d'écrire au jeune homme qu'il pouvait se présenter de nouveau devant moi sous son déguisement. Voilà qu'elle entre dans mon cabinet en riant aux éclats et m'annonce la marchande de dentelles. Il accourt et elle nous laisse seuls. De ce moment

mon cœur fut à lui sans réserve. Nous nous jurâmes un amour éternel, mais je ne lui dissimulai pas le peu de chances qu'avait notre union. Il me demanda la permission de venir me voir sous ce déguisement; je lui objectai les dangers auxquels il nous exposait. Il n'eut pas de peine à me convaincre que je n'en courais aucun; je lui recommandai la prudence, et il promit de revenir. Le comte A..... avait vingt-trois ans; de ma taille à peu près, son peu d'embonpoint et le son de la voix dissimulaient son sexe. Le léger duvet qui ombrageait sa lèvre aurait pu seul le trahir. Je le reçus toujours en présence de ma gouvernante. Il était d'une réserve et d'une modestie charmantes : mon amour s'en accrut. Il m'informa des projets du marquis de Pombal sur son avenir, il me dit qu'il avait résolu de l'envoyer en Angleterre comme chargé de dépêches pour l'ambassade. Cette nouvelle remplit mon cœur d'affliction, d'autant plus que ma famille recommençait à me tourmenter au sujet du mariage projeté avec M. de Fl.... C'est en réfléchissant au malheur que me présageait cette union que je formai le projet de suivre mon amant en Angleterre. Je m'en ouvris la première à lui. Sa surprise et sa joie furent extrêmes; il ne vit pas les obstacles; moi, je ne voulais pas les voir. Prévoyant le danger de quitter l'hôtel sous les habits de mon sexe, je me procurerais un costume d'homme, tandis qu'il conserverait son déguisement féminin. Aussitôt notre arrivée en Angleterre, nous devions

nous marier à l'église. Le scandale causé par ma fuite eût été ainsi effacé. La vente de mes bijoux m'offrait des ressources suffisantes jusqu'à l'âge où j'entrerais dans la possession de mes biens. Il trouva mes mesures on ne peut mieux prises. Une seule chose pouvait les faires manquer, c'est qu'il courrait le risque d'être personnellement connu de quelque officier du bord. La frégate destinée à le transporter en Angleterre étant arrivée du Ferrol, nous fixâmes le lieu du rendez-vous. Je revêtis mon costume d'homme, et munie du coffret qui renfermait les diamans de ma mère, je quittai la maison au point du jour.

Le comte, déguisé en femme, m'attendait dans une maison sur le port; un commissionnaire porta ses bagages jusqu'à la chaloupe qui devait nous conduire à bord de la frégate, mouillée à trois lieues en mer. Aussitôt que nous fûmes arrivés, le bâtiment prit le large. Je me présentai au capitaine comme étant le comte A..... Il se félicita de l'occasion qui lui permettait de faire ma connaissance et celle de mon épouse. Il s'étonna de ce que le ministre ne lui eût pas annoncé qu'il y aurait une femme à bord. Cela est contre les réglemens, dit-il, mais du moment que Son Excellence vous a autorisé, je n'ai rien à objecter.

On nous donna une jolie chambre meublée avec goût : un grand lit, un bureau à roulettes, un sopha, un hamac; elle était ornée en outre de quelques belles peintures. Toute la nuit nous nous

entretînmes de notre fuite amoureuse ; j'éprouvai une indicible satisfaction lorsque au point du jour on me dit que nous étions déjà loin de Lisbonne. Le comte ne quittait presque jamais la chambre, et le capitaine, par un sentiment de convenance, s'abstenait de nous visiter. Il est d'usage en Portugal de se montrer très réservé à l'égard des femmes. Grâce à mon déguisement, je pouvais sans crainte passer plusieurs heures sur le pont, d'où, à l'aide d'une lunette, j'examinais le ciel, la mer et les vaisseaux qui se succédaient à l'horizon. Le septième jour de notre navigation, on signala sous notre vent une corvette meilleure voilière, qui devait avoir quitté Lisbonne le lendemain de notre départ. J'appris avec effroi qu'elle arriverait en Angleterre deux jours avant nous. De ce moment je comptai les heures et les minutes, un secret pressentiment m'avertissait que quelque malheur nous attendait sur les rivages d'Albion. Nous entrâmes dans le port de Plimouth le quatorzième jour de notre traversée. Le soir, l'officier que le capitaine avait envoyé à terre pour demander la permission d'envoyer les passagers à terre revint à bord avec des lettres. J'étais aux côtés du capitaine pendant qu'il les ouvrait. Je m'aperçus qu'il en relisait une avec beaucoup d'attention. Suivant son usage, mon amant était resté dans sa chambre.

— Cette lettre, me dit le capitaine, est du ministre.

— Du marquis de Pombal ?

— Lui-même. Ceci vous *chiffonne* et moi aussi. Voici pourquoi. Son Excellence m'ordonne, sous peine de mort, de ne point laisser sortir de la frégate une dame portugaise, au cas où elle s'y trouverait. En outre, il m'enjoint de la ramener sur-le-champ à Lisbonne. Or; il n'y a de femme à mon bord que votre épouse. Parlez franchement : Est-ce réellement votre épouse légitime ? Fournissez-m'en la preuve, alors je la débarque avec vous; dans le cas contraire, je dois me conformer aux ordres du ministre.

— Il m'est impossible de vous prouver que cette dame est bien réellement ma femme, dès que vous n'ajoutez pas foi à la parole que je vous donne.

— Cette affirmation ne saurait me suffire, ainsi je vais reconduire madame votre épouse à Lisbonne.

J'informai le comte du cruel incident qui exigeait notre séparation. Il me dit qu'il fallait se soumettre, qu'il se laisserait ramener à Lisbonne sous son déguisement. Nous convînmes que j'écrirais de Londres à ma tante l'abbesse et que nous pourrions correspondre par cette voie. Je lui laissai mon écrin, que le capitaine aurait pu juger nécessaire de mettre sous sa garde. Nous nous dîmes adieu en pleurant. Tout le monde était ému à bord, jusqu'au pauvre capitaine, qui jurait contre la commission dont il était chargé, tout en la remplissant.

J'emportai la malle de mon amant dans la chaloupe. C'était un singulier bagage pour une femme, des uniformes, un étui de mathémathiques, des pistolets et quelques livres scientifiques. On me dit à l'auberge où je descendis que je pourrais partir le jour même pour Londres, en compagnie de deux dames et d'un ecclésiastique. Je n'avais sur moi que cinquante lisbonines et une bague qui valait le double.

C'est avec ces faibles ressources que je m'établis à Londres. Après avoir arrêté une chambre, je me débarrassai de mon costume et repris les habits de mon sexe. Au bout du mois, je fus obligée de me défaire de ma bague. Un juif m'en offrit cent cinquante guinées. J'acceptai sa proposition, sous la condition qu'il me paierait quatre guinées par mois et me restituerait mon bijou quand je lui rembourserais ses avances. Telle est l'origine de la pension de quatre guinées, qui doit assurer encore mon existence pendant deux années; ma santé souffrit beaucoup des privations que j'étais obligée de m'imposer. Je cherchais à améliorer mon sort, quand le hasard me fit lire votre affiche; le *London-Advertiser* l'accompagnait d'observations malignes qui piquèrent ma curiosité. Je ne redoutais aucune violence, mon affection pour le comte A... me mettait à l'abri des séductions de mon propre cœur. Et puis, vous étiez Italien, et j'aime beaucoup votre nation.

— Vous avez le cœur d'un ange! m'écriai-je en

interrompant Paulime: me voilà réconcilié avec la vôtre.

— Vous n'aimez pas les Portugais ?

— N'ont-ils pas laissé mourir de misère leur plus grand homme?

— Vous voulez parler de Camoëns ; mais à ce compte vous devriez détester toutes les nations, et votre pays tout le premier. Avez-vous oublié le sort du Dante et du Tasse? D'où vient cet intérêt pour un poète dont vous ne connaissez pas la langue ?

— Je l'ai lu en latin, Virgile même n'aurait pas été mieux inspiré; mais j'ai eu tort de vous interrompre : de grâce, reprenez votre récit. J'ignore encore ce qu'est devenu votre amant.

— Aussitôt mon arrivée, j'avais adressé une longue lettre à ma tante l'abbesse. Je lui expliquais ma conduite et lui déclarais que je ne remettrais les pieds dans Lisbonne que pour y épouser le comte A... Dans sa réponse, ma tante m'informa que la frégate qui nous avait conduits en Angleterre venait d'arriver à Lisbonne. Le capitaine ayant annoncé au ministre son arrivée avec la dame portugaise, M. de Pombal lui avait ordonné de la conduire (il était convaincu que c'était moi) dans mon ancien couvent. Il invitait par lettre ma pauvre tante à me tenir sous clef. Ma tante, informée par moi du quiproquo, enferma le comte, qui se laissa faire, et répondit au ministre qu'elle s'était conformée à ses instructions, mais que la dame portugaise n'était pas sa nièce, ni même une

femme, mais bien un homme déguisé, et qu'elle espérait que Son Excellence en délivrerait bientôt le couvent. Le ministre vint lui-même enlever le prisonnier, dont personne n'a eu de nouvelles depuis. L'affaire fit du bruit en Portugal; elle fut travestie comme il arrive toujours. On se persuada que le comte A... était toujours à Londres, et que c'était moi qu'on avait fait disparaître. Peut-être M. de Pombal n'est-il pas étranger à la propagation de ces bruits. Cependant il sait parfaitement que je suis toujours ici, il connaît mon adresse, et grâce à ses nombreux espions, il est informé de toutes mes démarches. Je lui ai répété ce que j'avais écrit à ma tante, que j'étais prête à revenir à Lisbonne lorsque j'aurais reçu l'assurance écrite que mon union avec le comte serait solennellement reconnue. J'attends tous les jours une réponse à ma lettre.

Tel fut le récit de Pauline. Plus d'un lecteur le jugera romanesque; mais à Lisbonne, où vit encore le souvenir de la fille du comte de P..., on reconnaîtra la véracité de ma relation (si mes mémoires y parviennent jamais).

Cette histoire ne fit qu'accroître mon amour pour Pauline. Tant de courage, d'énergie et de dévouement m'avait profondément touché. Pauline, qui me voyait triste et souffrant (je maigrissais à vue d'œil) attribuait le mauvais état de ma santé au manque d'exercice et de distraction. Pour la satisfaire, je montais à cheval et j'allais faire un tour

dans les environs. Dans une de ces promenades, mon cheval s'abattit vis-à-vis du palais du duc de Kingston. Miss Chodeleigh m'aperçoit de sa fenêtre, elle envoie un domestique à mon secours. On me relève, mais impossible de faire un pas : je suis porté à bras dans la maison, et les deux chirurgiens du duc viennent m'offrir leur soins.

— C'est une luxation, dit l'un.

— Non pas, c'est bien une dislocation de la jambe, dit l'autre.

— La saignée est nécessaire...

— Je pense qu'il faudra retrancher le membre.

— Ne retranchons rien et laissez-moi tranquille, interrompis-je.

Je me fais porter chez moi et j'envoie chercher mon médecin. C'est une simple foulure, dit-il, mais je suis fâché qu'il n'y ait pas fracture.

— J'en suis enchanté, au contraire.

— Ignorez-vous que je suis le premier opérateur de Londres pour les fractures?

— Je le sais; mais permettez-moi de me féliciter de n'avoir pas à exercer votre talent.

— Vous ignorez donc aussi que ma dextérité est telle que j'opère sans que le blessé éprouve la moindre douleur?

— Encore un coup, j'en suis certain.

J'en étais là, quand Pauline arrive en sanglotant. Elle se jette sur mon lit : Malheureuse que je suis, c'est moi qui ai causé ce malheur, il a la jambe cassée !

— Me serais-je trompé, s'écria mon médecin, si ce pouvait être une fracture !

— Taisez-vous, lui dis-je, ce n'est rien, ou plutôt présentement je bénis mon accident. Je rassurai Pauline. Quand nous fûmes seuls, j'osai imprimer un baiser brûlant sur ses lèvres. Elle se mit à rire.

— De quoi riez-vous ?

— De ces séductions involontaires de l'amour dont on ne saurait être maître. Je dois à votre accident d'avoir trahi le secret de mon cœur.

— Vous m'aimeriez !

— Je ne le crois pas, mais j'en ai peur. Ce serait pour moi un insupportable supplice de vous aimer et d'être aimée de vous, sans pouvoir jamais faire votre bonheur.

— Mais si la lettre que vous attendez n'arrivait pas ?

— Elle arrivera, et je la redoute maintenant.

Je tendis de nouveau les bras à Pauline, qui cette fois s'éloigna. Elle prit un livre dans ma bibliothèque et lut pour me calmer l'épisode de Ricardo et de l'Espagnole dans l'Arioste. Elle me dit qu'elle était la princesse, et moi, le chevalier.

— De la triste figure, ajoutai-je.

— Comme elle en récitait des passages fort vifs et d'une couleur assez lubrique, elle s'interrompit pour dire :

— Il est singulier que ce poème n'ait pas été mis à l'index à Rome.

— Pourquoi l'aurait-on dénoncé? il ne contient pas un seul mot qui attaque l'autorité du Saint-Siége.

— Mais la morale publique ?

— Rome n'a jamais persécuté les auteurs de livres obscènes. Ils ont pour défenseurs tous nos cardinaux.

— Je croyais que Leurs Eminences remplissaient exactement les devoirs de la religion.

—Cela ne va pas jusqu'à s'imposer, à l'exclusion de tout autre livre, la lecture de l'Ecriture Sainte.

— Comment lire de pareils livres et rester chaste, en pensée du moins ?

— La chasteté n'est pas prescrite par les commandemens de l'église.

— Et par les commandemens de Dieu ?

— Ma chère Pauline, ne parlons pas politique. N'avons-nous pas quelque chose de plus intéressant à nous dire ? Elle sourit, laissa tomber le livre et nous ne lûmes plus rien de la soirée.

Le lendemain, 1er août, fut un jour néfaste. Il est marqué à *l'encre rouge* dans ces mémoires. Je reçus une lettre de Paris; il en arriva deux à Pauline de Lisbonne. Madame du Rumain m'annonçait la mort de madame d'Urfé, qui s'était empoisonnée sans le vouloir, à force de boire de sa *panacée universelle.* Elle avait fait un testament bizarre, par lequel elle instituait pour ses héritiers le fils ou la fille qui naîtrait d'elle, après sa mort: elle se croyait enceinte par l'opération du soleil.

Un codicille m'établissait tuteur du nouveau-né, qui est encore à naître. En attendant l'accouchement posthume, la marquise du Châtelet était entrée en possession des biens de la défunte, évalués à deux millions. La clause du testament qui me concernait me mit au désespoir : je compris que je serais couvert de ridicule à Paris.

L'une des lettres que reçut Pauline était du marquis de Pombal. Le ministre lui envoyait l'assurance formelle qu'aussitôt après son retour dans sa patrie Pauline épouserait le comte A... et entrerait en possession de sa fortune. Il lui adressait en même temps un million de *reis*, ou dix-huit cents livres sterling. Le moment de la séparation était donc arrivé. Pauline, qui ne se sentait pas la force de me faire ses adieux, m'écrivit une lettre où elle me faisait comprendre que l'honneur exigeait qu'elle accordât sa main à l'homme auquel on croyait qu'elle s'était donnée tout entière. Elle comptait s'éloigner sans me voir, mais je me jetai à ses genoux et lui demandai pour dernière faveur de l'accompagner jusqu'à Douvres. J'épargnerai au lecteur les détails de cette affreuse séparation. De retour à Londres, je fis fermer ma porte à tout le monde. « Puisqu'il est si affligé du départ de sa locataire, que ne fait-il remettre, disaient les mauvais plaisans, son ancienne affiche au-dessus de la porte de la maison ! »

Londres est le dernier endroit du monde que l'on puisse habiter quand on a du chagrin. Tout

y est triste et maussade. Je cherchais vainement à chasser la douleur profonde que le départ de Pauline m'avait inspiré. Mes journées se passaient en courses vagabondes. Fatigué et haletant, j'entrais dans les cafés; c'était mon refuge ordinaire: je regardais les allans et venans, j'y jouais un rôle d'observateur, cela donnait une direction moins sombre à mes pensées. Toutes ces figures de perroquet, façonnées en casse-noisettes, toutes ces bouches pincées s'ouvrant comme par un ressort pour articuler des paroles aigres et stridentes ou pour avaler méthodiquement de longues tartines et vider d'immenses bols de thé, composaient un spectacle bizarre. Les Anglais ont des visages qu'on croirait faits à la mécanique; nul peuple n'est plus attaché à ses coutumes, qui tout étranges qu'elles soient, ont un caractère d'uniformité dont les physionomies se ressentent. Cette uniformité devait paraître plus sensible encore à un étranger comme moi, qui ne comprenait pas leur langue. Un jour je fus agréablement surpris d'entendre deux de mes voisins s'expliquer en *italien*, bien qu'ils l'écorchassent horriblement. C'était deux négocians qui, tout en énumérant les bénéfices qu'ils avaient réalisés, se plaignaient beaucoup de la misère des temps. N.N., dit l'un d'eux, vient de m'enlever quatre mille guinées en se brûlant la cervelle; du reste, il a sagement agi en s'ôtant la vie, car dans l'état où se trouvait réduite sa fortune, son existence eût été fort misérable. — Vous vous trompez, répon-

dit l'autre, il eût pu remettre sa mort à une échéance plus éloignée, il avait de quoi mener joyeux train pendant trois mois encore. — Voilà un singulier calcul, pensai-je. Au même instant je vois entrer dans le café un nommé Bossanget, commis de mon banquier. Je lui demande le nom de ces individus. Celui-ci, me dit-il, *vaut* cent mille livres sterling, l'autre *ne vaut pas* un schelling. — Mais leur nom? — Je l'ignore. Ici on ne s'informe pas du nom. Le nom n'est pas l'étiquette de la marchandise; je connais l'homme en connaissant ce qu'il *est* pécuniairement.

En sortant de là, j'entre chez un changeur pour prendre des guinées en échange d'un billet de vingt livres. — Je n'ai plus une seule pièce d'or, me répond-il; mais revenez dans une heure. Voici votre billet. — Gardez-le, je ne doute pas de votre probité. — Mon cher Monsieur, vous auriez grand tort de le laisser entre mes mains, car je ne vous en rendrais pas la valeur, ne fût-ce que pour vous inspirer plus de circonspection. Un billet de banque, diable! ce n'est pas une bagatelle, et je serais plutôt disposé à croire que je vous en ai compté la valeur, qu'à supposer que vous me l'ayiez laissé de confiance. — Je veux citer quelque chose de plus étrange encore. Un matin, il y avait un rassemblement dans Piccadilly, je rencontre Martinelli, à qui j'en demande la cause.

— Tout ce monde, me dit-il, se presse autour

d'un individu qui va mourir d'un coup de poing qu'il a reçu en boxant.

— Ne peut-on le sauver?

— Un chirurgien s'est présenté pour le saigner; mais voilà le curieux de l'affaire, c'est que deux *gentlemen* ont engagé cent guinées sur la vie ou la mort du boxeur, et ils s'opposent à ce que le chirurgien lui donne les secours de son art.

— Ainsi donc, cet atroce pari coûtera la vie à ce malheureux?

— La manie des paris est si enracinée dans ce pays, qu'il y a partout des clubs de parieurs: on y jase beaucoup, et quand quelqu'un nie une assertion, il est tenu à soutenir sa dénégation au moyen d'un pari, s'il ne veut encourir l'amende.

— Je suis curieux de connaître ce club; mais, en attendant, parlons du boxeur. S'il succombe, qu'arrivera-t-il à son meurtrier?

— Il sera pendu, si son poing est reconnu dangereux. Sinon, on lui appliquera sur la main droite une empreinte avec un fer chaud. C'est la marque qui sert à désigner l'homme qui a déjà donné la mort et dont le cou est *mûr pour le gibet*.

— Je suppose que cet homme soit attaqué.

— Il n'a qu'à montrer sa main et on le laisse tranquille; dans le cas contraire, et s'il a le malheur de tuer l'assaillant, la loi n'a rien à lui dire.

— Comment peut-on autoriser de pareils combats à coups de poing!

— Ils n'ont jamais lieu que sous la forme de pari. Si les combattans n'ont pas, avant la rixe, jeté un enjeu à terre, le survivant est pendu.

Le lendemain, lord Pembroke m'invita à dîner à sa maison de campagne, à Chelsea. Je lui parlai du club: il me conseilla de n'y point aller.

— Est-ce qu'on y trouve mauvaise compagnie?

— C'est la meilleure de Londres : lords, rentiers, banquiers, savans s'y donnent rendez-vous ; mais vous êtes vif, vous avez quelque amour-propre, vous ne connaissez pas l'Angleterre, vous voudrez parler et l'on vous pincera.

— Je me contenterai, si la patience m'échappe, de payer l'amende.

— Alors vous serez mal vu, car nous préférons mille fois nous exposer à perdre notre pari qu'à payer l'amende.

D'autres curiosités m'attendaient chez Mylord. Après m'avoir montré son parc, ses jardins, ses serres, ses salles de bains, tous établissemens de fort bon goût, il me montra sa volière. J'y distinguai un coq énorme d'un aspect sauvage.

— Pourquoi enfermez-vous ce beau volatille?

— Parce qu'il tue toutes les poules qu'il rencontre.

— Ainsi, vous l'avez condamné au célibat?

— Cela lui conserve sa vigueur et son humeur belliqueuse.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous n'avez donc jamais été témoin d'un *combat de coqs?*

Là-dessus le noble lord me met sous les yeux un état fort bien tenu des combats et des victoires de son coq; il me montra aussi les éperons et le casque de l'animal.

— C'est un vrai chevalier.

— Et d'une antique race. Il a vingt-quatre quartiers du côté paternel.

— Il ne lui manque que la croix de Malte : comme ces nobles chevaliers, il ne laissera pas de postérité. Mais laissons ce chapitre : vous m'avez promis nombreuse société pour ce soir, Mylord.

— Nombreuse, non, mais attrayante pour vous. Il y a d'abord une fort belle Française auprès de laquelle vous n'aurez pas de peine à oublier votre Pauline, et puis nous jouerons.

— La Française joue-t-elle aussi?

— Non, c'est son mari, un gentilhomme gascon, le comte de Castelbajac.

— Grand, sec, basané et marqué de la petite vérole: je le connais.

— Ne trouvez-vous pas sa femme charmante?

— Il s'est marié depuis que nous nous sommes perdus de vue : il est probable qu'il fera semblant de ne point me reconnaître; ne vous en étonnez pas, il a de bonnes raisons pour cela. Demain ou après, je pourrai vous dire quelque chose sur son compte.

L'après-midi, arrive mon Castelbajac en compa-

gnie d'un petit monsieur maigre et chétif, qu'il nous présente comme le comte de Schewrin, neveu du feld-maréchal de ce nom, mort à Rosbach. L'un des convives, le général B..., ayant fait observer qu'il avait été témoin de la mort du héros, le neveu prétendu tira de sa poche le ruban ensanglanté de l'ordre de l'aigle noir : « C'est celui que mon oncle portait à sa dernière affaire; S. M. me l'a remis en mémoire de ses vertus militaires. »

A table, j'étais à côté de la comtesse, jeune blonde au visage allongé, si pâle et si frêle qu'il semblait à chaque instant que la vie allait s'échapper de ce corps souffreteux. Elle ne pouvait en aucune manière supporter la comparaison avec ma chère Pauline. Ainsi, adieu les consolations que Pembroke m'avait promises. Je passe sous silence les détails de ce dîner et de la soirée qui le suivit : ils n'ont rien d'intéressant pour le lecteur.

Je ne dirai rien non plus de quelques désagréables circonstances où mon nom se trouva mêlé, grâce à la Cornelis (1) et à un certain M. Constantini. J'en viens au récit d'une longue mésaventure qui m'advint à Londres et qui me fit prendre en haine le séjour de cette ville maudite.

(1) Je venais de lui ôter Sophie pour la mettre en pension.

CHAPITRE V.

Un amour malencontreux. — La Charpillon et ses tantes. — Mésaventures de toutes sortes.

Je me promenais un soir au Vauxhall, lorsque j'entendis nommer derrière moi miss Charpillon. A ce nom, je me rappelai sur-le-champ la carte et l'adresse que M. de Morosini m'avait remises à Lyon. Le lendemain, je me présentai chez la demoiselle, et je reconnus en elle la charmante enfant que huit ans auparavant j'avais rencontrée à Paris.

— Comment, chevalier, vous êtes à Londres depuis trois mois et vous n'êtes pas venu me voir!

Je me justifiai de mon mieux. Elle minauda devant une glace, et reprit: Venez donc demain, nous dînerons ensemble.

— Impossible, j'attends lord Pembroke.

— Avec nombreuse société sans doute?

— Nous serons seuls.

— Ma tante et moi, nous irons vous tenir compagnie.

— Vous serez les bien venues. — Et je lui donnai mon adresse.

Après l'avoir lue, elle partit d'un éclat de rire. Eh quoi! vous seriez l'Italien auteur de cette belle annonce placardée à la porte d'une maison de Pall-Mall?

— Lui-même.

Et elle se mit à rire de plus belle.

C'est une invitation par voie d'affiche qui aura dû vous coûter cher.

— Je lui ai dû de délicieux momens...

— Et je suis convaincue que vous avez failli mourir de chagrin quand la dame étrangère a disparu. Je gage que vous lui avez gardé le secret.

— Religieusement.

— Il a tenu à bien peu que vous ne m'eussiez pour locataire à la place de cette belle dame.

— Vous vous riez de moi, l'appartement n'était pas digne de vous.

— Mon intention était de punir votre témérité.

— Je suis curieux de connaître la punition.

— Nous autres femmes, n'avons-nous pas toujours une vengeance prête : je faisais votre conquête et ma coquetterie vous préparait d'inexprimables tortures.

— Le diable seul a de ces idées, et vous paraissez

un ange. Merci pour votre franchise, je me tiendrai sur mes gardes.

— Ainsi, vous voilà décidé à ne me revoir jamais.

L'air enjoué qu'elle mettait à toutes ces paroles ne m'eût jamais permis de penser qu'elle pût dire vrai. Il y a une certaine fourberie féminine qui consiste à donner à la vérité la plus désobligeante l'air du mensonge. Cet art, miss Charpillon le possédait trop bien pour mon malheur, comme on le verra. J'ai noté cette époque, septembre 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement, c'est à partir de là que je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans; mais si dans le cours ordinaire de la nature, la ligne descendante peut se mesurer sur l'ascendante, je crois pouvoir compter aujourd'hui (1797) sur quatre ans d'existence tout au plus, et ceux-là iront assez vite, en vertu du principe : Le mouvement s'accélère vers la fin.

La Charpillon, que tout Londres connaissait alors, et qui peut-être est encore vivante aujourd'hui, était une beauté rare et accomplie. Des cheveux châtains, des yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine, la gorge d'une plénitude voluptueuse, la main exquise, le pied mignon, et puis dix-sept ans à peine. Je n'ai jamais vu de physionomie plus trompeuse. La nature n'avait jamais menti plus impudemment que sur ce visage, qui annonçait tant de

candeur et d'innocence. Pourquoi ne m'est-il pas permis de douter que cette fille eût comploté ma ruine avant de me connaître. Aujourd'hui même, je ne me rappelle pas sans émotion l'instant où je la quittai après cette entrevue; je n'éprouvais rien des sentimens du voluptueux dont la sensualité s'est éveillée à la vue d'une belle personne; j'étais triste, désolé; enfin, j'étais amoureux. Il est assez étrange que l'image de Pauline, toujours présente à mon esprit, n'ait pu réussir à détruire l'espèce de fascination que la Charpillon exerça sur moi tout d'abord; par momens je me sentais rassuré; j'attribuais mon émotion au charme de la nouveauté; je me disais que le désenchantement viendrait bientôt, qu'une nuit passée avec cette fille ferait évaporer cette belle flamme, et, à vrai dire, je ne me croyais pas éloigné d'atteindre mon but. Quels obstacles pouvais-je imaginer? Ne s'était-elle pas invitée elle-même à dîner chez moi, n'avait-elle pas été la maîtresse de M. de Morosini, qu'elle n'avait guère laissé languir, laid et vieux comme il était. Il avait de l'or, mais j'en possédais aussi. « Je le prodiguerai, s'il le faut, et Charpillon m'appartiendra. »

Le lendemain, lord Pembroke demeura tout ébahi quand je l'informai du nom de mes convives et comment cette invitation s'était faite. Je connais cette fille, me dit-il, et à mes dépens. Dernièrement, je la rencontrai au Vauxhall avec sa tante; je lui offris vingt guinées si elle consentait à me donner un quart d'heure d'entretien dans

la charmille. Elle accepte la proposition; mais à peine avions-nous fait cinquante pas qu'elle quitte mon bras et s'enfuit.

— Il fallait la souffleter publiquement.

— Du scandale, pour faire rire à mes dépens! Je la méprise, voilà toute ma vengeance. Est-ce que par hasard vous en seriez amoureux, Casanova?

— Pur caprice.

— Prenez garde, c'est une petite flûtée qui se joue de tout le monde.

Nous en étions là quand Charpillon entra. C'est à peine si elle me favorisa d'un regard. Elle ne paraissait occupée que du lord: elle lui rappela l'aventure du Vauxhall. Après s'être long-temps moqué de sa crédulité, elle changea de batterie, et lui dit: Soyez tranquille, un autre jour je serai moins cruelle.

— C'est probable, car je ne paierai qu'après.

— Fi donc, milord, ce que vous dites là est aussi humiliant pour vous que pour moi. Le dîner fut gai, grâce à elle et à Pembroke. Elle nous quitta au dessert, en m'invitant à dîner pour le surlendemain.

Je suis exact au rendez-vous, qui me procure une singulière reconnaissance. La Charpillon me présente sa mère, et sur ce visage souffrant et amaigri je retrouve des traits qui me rendent d'étranges souvenirs. Il faut savoir qu'en 1759, un certain Bolomé, intrigant génevois, m'avait demandé mes bijoux pour une dame qui en offrait six mille ducats. Marché conclu, il me paie en deux lettres de

change souscrites par la dame conjointement avec ses sœurs, les demoiselles Augspurghor. L'échéance arrive, et j'apprends que le génevois a fait banqueroute; en même temps on m'informe de la disparition de toutes ces dames. Que l'on se figure maintenant mon étonnement quand je reconnus ces escrocs femelles dans la personne des tantes et de la mère de Charpillon.

— Madame, lui dis-je froidement, je suis enchanté de vous revoir.

— Je me félicite, Monsieur, de renouveler connaissance. Ce coquin de Bolomé.....

— Ne parlons pas de cela, Madame, j'espère que nous aurons occasion de nous revoir.

— Il est singulier que ma fille ne vous ait pas annoncé sous le nom qui vous appartient,

—Je n'ai rien dérobé, Madame : ces deux noms sont effectivement les miens.

Pendant un quart d'heure défila une véritable procession de parens de la Charpillon : sa grand'-mère, plus les deux tantes, personnes si vénérables, puis un certain chevalier Goudar que j'avais connu à Paris, et enfin deux autres individus, Rostaing et Goumon, tous trois cousins ou amis, dans tous les cas commensaux de la maison et filous de profession. Je me sentais tombé en bien mauvaise compagnie; néanmoins je n'étais pas d'humeur à lâcher pied. Je me promis seulement de me tenir sur mes gardes, et, comme ma seule intention était de nouer une intrigue avec la fille, je m'embarrassai fort peu

de tout ce monde. A table, je m'emparai de la première place auprès de la belle, que j'amusai de mon mieux. Elle était vive à la riposte, et je crus avoir mené mes affaires bon train. Elle m'engagea à donner à souper à toute sa société.

— Choisissez le jour, me dit-elle.

— Le vôtre sera le mien.

— Eh bien! demain.

— Pardon, j'oubliais un rendez-vous donné pour demain.

— A quelque belle étrangère, sans doute?

Cette belle étrangère était un vieux marquis vénitien qui m'avait engagé et que j'avais quelque intérêt à ménager. Je crus saisir un petit mouvement de jalousie sur le visage de la Charpillon, et j'insistai pour qu'elle fixât un autre jour. Alors, elle me tourna le dos comme par bouderie et entama la conversation avec son autre voisin, l'un des deux chevaliers d'industrie. J'eus lieu de croire plus tard qu'elle l'avait consulté sur le jour qu'il convenait de prendre: le fait est qu'elle finit par s'inviter chez moi avec tout son monde pour le surlendemain. Je regagnai mon logis fort tard, très mécontent de moi-même et amoureux comme un sot.

Je les attendais le troisième jour à l'heure du souper, lorsque je me sens réveillé à huit heures du matin: c'était la Charpillon et sa tante.

— Je viens vous déranger bien avant l'heure:

c'est que j'ai une importante communication à vous faire.

— Permettez que je m'habille.

— Je puis vous parler ici sans outrager la décence : ma tante m'accompagne. Mais se ravisant tout-à-coup : Il est vrai que ce que j'ai à vous dire ne peut souffrir de témoin.

—Alors, repris-je, madame peut passer dans la salle voisine : elle laissera la porte entr'ouverte.

Cela fait, la belle commence à me faire une description pathétique de la triste position de toute sa famille. Je crois qu'elle n'oublia personne; mais j'avais la tête ailleurs, et elle paraissait ne pas s'en apercevoir.

— Vous seriez notre ange sauveur si vous pouviez procurer à ma tante cent guinées : notre fortune serait assurée.

– Comment cela?

— Elle possède la recette d'un élixir de vie qui produit de merveilleux effets. Elle vous offre la restitution de la somme dans six mois et la moitié des bénéfices.

— Vous avez là une tante précieuse, ma chère, je réfléchirai à votre proposition ; mais d'ici là, parlons d'autre chose. Et je l'attirais vers moi.

Elle mit un doigt sur sa bouche et fit un signe de tête vers la porte comme pour me dire : Soyez sage, nous ne sommes pas seuls. Et comme, sans égard pour ses remontrances, j'exécutais certains mouvemens favorables à mes projets ultérieurs,

elle me repoussa assez vivement et s'enfuit dans la pièce voisine en poussant la porte. Je m'habillai à la hâte et assez mécontent; mais faisant *contre fortune bon cœur*, j'étais résolu à renouveler sur-le-champ mes attaques, lorsque j'appris qu'elle était partie en promettant de revenir le soir.

Diable, me dis-je, de la prudence! tout ceci a une odeur d'escroquerie. On a besoin de cent guinées, réglons-nous là-dessus et ne lâchons rien à l'aventure.

Les convives arrivèrent avec la nuit. En attendant le souper, elle proposa une partie de whist. N'êtes-vous donc pas curieuse, lui dis-je, de connaître ma réponse à votre proposition de ce matin. Suivez-moi, vous la connaîtrez. Nous traversons deux pièces et je la fais asseoir sur un canapé dans la chambre du fond.

— Les cent guinées sont dans cette bourse.

— Et vous les remettrez à ma tante?

— De tout mon cœur, mais... et je lui lançai une œillade enflammée qu'elle interpréta fort bien.

— Cela n'est pas possible aujourd'hui, tout le monde ici croirait que j'ai trafiqué de mon honneur.

—Puisque je remettrai moi-même l'argent à votre tante! — Et je répétai les évolutions du matin; mais elle parut indignée et s'écria que rien au monde ne la ferait consentir à ce que je devais attendre seulement du temps et de son amour. J'étais furieux, je quittai la partie.

Après le dîner, j'allai pour me distraire voir ma fille à sa pension. La vue de Sophie et de ses jeunes compagnes rendait le calme à mes sens agités. Pendant trois semaines, une seule journée ne se passa pas sans que Sophie reçu ma visite. Je lui portais des dragées, des confitures et des gâteaux, que nous mangions ensemble; quelquefois je demandais à la maîtresse de faire un tour de promenade avec ces enfans. Le vieux vautour, Casanova au milieu de ces tourterelles, n'était-ce pas un singulier spectacle? Je commençais à oublier décidément la Charpillon; mon faible cœur se sentait entraîné vers l'une des compagnes de Sophie, petit ange blond et rosé, de quatorze ans tout au plus. J'en étais là, quand pour mon malheur je vois entrer un matin dans ma chambre la tante de la prude. Elle venait me parler de l'étonnement où ma disparition subite avait jeté toute la famille. Après quelques phrases pathétiques sur la douleur d'avoir perdu une société aussi agréable que la mienne, elle en vint au véritable motif de sa visite, les cent guinées pour la fabrication de l'élixir de vie.

— Madame, lui dis-je, prenez-vous-en à votre nièce si j'ai oublié ma promesse : elle n'a pas tenu la sienne. Elle m'a refusé jusqu'aux plus légères faveurs; une vestale les eût accordées : et votre nièce n'est pas une vestale, comme bien vous savez.

— C'est une enfant, une tête folle, mais un cœur excellent.

— Je ne suis pas payé pour le croire.

— Désabusez-vous, Monsieur, elle vous aime, elle me l'a avoué; mais elle vous connaît et elle craint que votre passion ne soit qu'un caprice.

— Voulez-vous me mettre à même de m'assurer si ce que vous dites est la verité?

— Certainement. Quoique ma nièce soit indisposée en ce moment, je veux vous conduire à elle, et je vous réponds que vous ne la quitterez que satisfait.

Ces dernières paroles rallumèrent ma flamme.

— Venez sur-le-champ, continua l'entremetteuse, vous la surprendrez au lit. Je vous précède seulement de quelques pas.

L'explication était si claire que je me sentais au but de mes désirs. Vite j'endosse mon habit et je saute d'une course à sa porte. La tante venait d'entrer.

— Ma nièce, me dit-elle d'un ton de mystère, va prendre un bain : attendez une demi-heure.

— Que le diable vous emporte! encore un délai! Tenez, vous êtes une menteuse.

— Puisque vous le prenez ainsi, je vais vous conduire jusqu'à la chambre de ma nièce, elle dira ensuite ce qu'elle voudra.

—Dans sa chambre, où elle prend un bain? demandai-je tout ému, et vous ne me trompez pas.

— Non, sans doute, suivez-moi.

— Je la suis dans l'escalier. Arrivée à une petite porte, elle ouvre précipitamment, me pousse dedans et referme derrière moi. La Charpillon était

debout dans la baignoire, toute nue et me tournant le dos. Au bruit de la porte, elle s'imagine que sa tante vient d'entrer et elle demande une serviette. Au même instant je m'avance : elle me reconnaît, pousse un petit cri et se cache le visage dans les mains.

— Ne criez pas, Mademoiselle, c'est fort inutile.

— Eloignez-vous, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion, me croyez-vous capable de vous faire violence?

— Ma tante me paiera cher sa fourberie.

— Votre tante est une digne femme à qui je veux du bien.

— Je ne vous croyais pas capable d'une pareille action.

— Quelle action ?... Voyez à quelle distance respectueuse je me tiens ; je n'approcherai, je vous le jure, que quand vous le voudrez bien. Tout ce que je vous demande, c'est de reprendre la position que vous aviez prise tout à l'heure.

Elle se tordit les bras, versa ou feignit de verser quelques larmes et se décida cependant à faire ce que je demandais. Je dois même lui rendre cette justice, c'est qu'elle se fit voir dans une attitude infiniment plus séduisante que la première: Je ne fus pas maître de moi et je m'élançai vers elle; mais elle me repoussa très durement. Au même instant la tante rentrait : je profitai de l'occasion et me retirai furieux. Cette femme me suivit sur l'escalier et me

regardant d'un air qu'elle voulait rendre espiègle :

— Eh bien! êtes-vous content?

— Très content d'avoir appris à vous connaître, vous et votre nièce.

En même temps je lui jetai au nez une bank-note de cent guinées. Il me semblait que cette procureuse avait assez bien gagné son argent.

On pense bien que je fis le serment de ne plus remettre le pied chez ces misérables femelles. Je ne voulus plus songer qu'à m'étourdir au spectacle et dans les tavernes ; mais voilà que le lendemain je me trouve face à face avec la Charpillon, qui entrait au Vauxhall. Je m'éloigne brusquement, mais elle saisit mon bras et me reproche la conduite de la veille. Je suis indigné de tant d'effronterie ; mais cette fille, usant d'un flegme imperturbable, m'invite fort poliment à prendre une tasse de thé dans un pavillon. Je lui réponds que je me sens meilleur appétit : aussitôt elle s'invite à souper chez moi. Je tombais des nues. Le couvert mis, nous semblons bientôt être les meilleurs amis du monde. Ses secrets attraits, que j'ai pu voir, se peignent à mes regards en traits de feu, et je lui propose un tour de promenade dans la charmille, pourvu, lui dis-je, que vous ne me traitiez pas comme vous avez traité lord Pembrocke.

— Je suis décidée, mon cher ami, à me donner tout entière à vous, mais à une condition.

— Laquelle? demandai-je impatienté.

— C'est que vous viendrez me voir tous les jours et m'accompagnerez en tous lieux.

— Volontiers, mais passons dans la charmille.

— Non pas.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Et je rentrai chez moi, de plus en plus furieux et avec une pointe de vin.

J'étais las de ces allées et venues sans conclusion, et nul doute que je n'eusse rompu tout-à-fait avec cette fille, quand on m'annonce le chevalier Goudar. Nous entamons tout de suite le chapitre de la Charpillon, et je ne lui cache pas mes intentions de ne plus la revoir.

— C'est fort raisonnable de votre part. Cette petite est fort adroite, vous avez l'inclination tendre, et elle vous eût rendu amoureux comme un sot: en peu de temps vous étiez à sec.

— Vous me croyez donc l'innocence même?

— Je crois que vous êtes un homme comme tous les autres hommes : plus il y a d'obstacles, plus votre désir s'irrite. Tenez, parlons franchement: fuir l'objet aimé, ce n'est pas le moyen de l'oublier. Qui vous dit que le hasard ne mettra pas encore aujourd'hui la Charpillon sur votre chemin?

— Où voulez-vous en venir ?

— A jeter cette fille dans vos bras. Je ne pense pas qu'elle vous aime, mais elle est pauvre et vous avez de l'or. Je ne vois pas pourquoi vous n'aché-

teriez pas sa possession : c'est d'ailleurs le moyen de vous en dégoûter bientôt.

— C'est un moyen facile, en effet, et dontje me serais servi si je ne voyais clair à ses projets.

— Quels qu'ils soient, ne pouvez-vous les déjouer en vertu d'un accommodement. Seulement, il faut bien se garder de payer d'avance. Je sais tout, comme vous voyez.

— Je ne vois pas du tout ce que vous pouvez savoir.

— Elle vous coûte déjà cent guinées et vous n'en avez pas obtenu un baiser. C'est la Charpillon même qui se vante de vous avoir trompé.

— Elle ment, j'ai donné cet argent à sa tante...

— Oui, pour l'élixir de vie. Est-ce pour les charmes de la tante que vous avez fait ce sacrifice ?

— Brisons là. Qui vous amène chez moi ?

— Mon amitié pour vous.

— C'est un piége. Vous êtes d'accord avec cette coquine.

— Si vous voulez bien m'écouter, vous serez détrompé. Il y a une année environ, qu'au Vauxhall je rencontrai M. de Morosini fort occupé des jeunes dames qui s'y promènent d'ordinaire. Je crus pouvoir m'approcher de lui : Monsieur l'ambassadeur, lui dis-je, toutes ces demoiselles sont à votre disposition; je me fais fort de vous procurer la connaissance de celle à qui vous jetterez le mouchoir. — Celle-ci, me répondit-il, et il me désignait une de ces dames qui m'était tout-à-fait inconnue. Cela

ne m'empêcha point de m'approcher de la belle et d'une vieille dame qui l'accompagnait. Je fais mes propositions au nom de l'ambassadeur : elles sont acceptées sur-le-champ, et j'apporte à Son Excellence le nom et l'adresse de la demoiselle. Il avait dans ce moment à ses trousses un autre chasseur de femmes à qui je demande s'il connaît une demoiselle Charpillon.

— Comment, c'était la Charpillon?

— Elle-même. Chemin faisant, l'ambassadeur me communique ses intentions au sujet de cette fille. Son Excellence lui donnerait un appartement garni où elle ne recevrait personne, cinquante guinées par mois, et le souper quand il lui plairait de passer la nuit chez elle. Ceci fut arrêté de part et d'autre dans toutes les formes diplomatiques et j'obtins de la mère, comme épingles du marché, que je passerais une nuit avec la fille après la retraite de M. de Morosini.

En me donnant ces renseignemens, le chevalier tira de sa poche l'original même de la convention : tout s'y trouvait stipulé comme il avait dit. Il reprit :

Au bout de quelques mois, l'ambassadeur quitta Londres. La fille, libre alors, trouva d'autres amateurs. Je n'en citerai que trois : lord Baltimore, lord Groswenor et l'envoyé de Portugal. Vous pensez bien que je réclamai l'exécution de l'article qui me concernait, mais fille, mère et tantes de me rire au nez. C'est là où nous en sommes aujourd'hui; mais, patience ! avant peu, les rieurs seront de mon

côté. Je ne puis faire emprisonner la fille, elle est mineure, mais la mère paiera pour elle. Voilà pourquoi vous m'avez rencontré dans cette maison.

— Je vous remercie de la confidence, et pour vous prouver que je sais l'apprécier, dites à madame Augspurghor qu'il y a cent livres sterling à son service si elle consent à me laisser sa fille pour une nuit.

— Sérieusement ?

— Tout de bon, mais je ne paierai rien d'avance.

— Soit, je me charge de l'affaire.

Je retins mon fripon à dîner. C'était un dictionnaire d'aventures galantes que la cervelle de ce Goudar. D'une activité prodigieuse, il était en correspondance avec tous les étrangers de distinction. On le rencontrait dans toutes les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer encore à des travaux littéraires. Il mettait alors la dernière main à son *Espion Chinois*. Le lecteur apprendra plus tard en quel état je le trouvai à Naples plusieurs années après.

Dès la matinée suivante je vois arriver la Charpillon accompagnée d'une certaine miss Laurence qu'elle me présente comme son intime amie.

— Je viens, Monsieur, me dit-elle, vous demander une explication : Est-il vrai que vous ayiez offert à ma mère, par l'entremise de M. Goudar, cent guinées pour...

— C'est la vérité pure, Mademoiselle. Est-ce que par hasard la somme ne vous paraîtrait pas suffisante?

— Point de plaisanterie déplacée, je vous prie. Vous vous croyez donc, Monsieur, le droit de m'offenser?

— J'avouerai mon tort, si vous y tenez; mais à qui diable vouliez-vous que je m'adressasse? Je me suis adressé à l'un des saints du bon Dieu, puisque le bon Dieu faisait la sourde oreille. Vous savez qu'il n'y a pas moyen de conclure avec vous.

— Je vous ai signifié, Monsieur, que vous n'obtiendriez jamais rien de moi ni par force ni au poids de l'or, mais seulement par des égards, des procédés et une véritable tendresse. Vous me reprochez un manque de parole : qui donc a manqué à la sienne? N'avez-vous pas cherché à me posséder par surprise,et n'avez-vous pas osé employer un fripon pour parvenir à satisfaire votre brutale passion?

— Goudar, un fripon! votre meilleur ami! Vous oubliez donc qu'il vous a procuré M. de Morosini et qu'il vous aime. La preuve, c'est qu'il avait stipulé certaine convention... Vous êtes sa débitrice, payez-le d'abord, vous le traiterez ensuite de fripon, si bon vous semble. Quand vous pleurerez, Mademoiselle, cela ne vous donnera pas une sensibilité que vous n'eûtes jamais.

— Ces larmes sont pures, le ciel m'en est témoin. Homme cruel, qui sait que je l'aime, car quelle autre femme pourrait souffrir d'être traitée ainsi!

— Si vous m'aimez, que ne le prouvez-vous mieux?

— Vous! qui m'avez traitée comme une fille pu-

blique, qui m'avez marchandée à un infâme entremetteur !

— Vous auriez mieux aimé que je prisse la peine de vous écrire, n'est-ce pas ?

— Ce que je voulais, c'était votre amour ou du moins que je pusse y croire : que m'importe votre or, vous en ai-je jamais parlé ? Tout ce que j'avais exigé de vous, c'était de venir me voir, de m'accompagner à la promenade et au spectacle. J'aurais été si heureuse de tout donner à votre seul amour ! Comment un homme de votre mérite peut-il vouloir qu'une femme se livre à lui par un marché ! Ah ! je vous détesterais pour cette action, s'il m'était possible de vous détester jamais. Quelle humiliation j'éprouve et à quelles extrémités me réduit ma folle passion ! Je pleure, Monsieur, mais ces larmes sont les premières et les dernières qu'un homme m'aura fait verser.

J'étais stupéfait.

— Pardon, mille fois pardon ! je suis coupable, mais rien ne me coûtera pour effacer la trace de vos larmes. — Je ne sais par quelle espèce d'accent pathétique j'échauffai cette phrase banale, mais la Charpillon parut émue et répondit :

— Venez me voir, tous les jours, à toute heure, venez me dire que vous m'aimez ; mais n'exigez pas une récompense que je veux être la première à vous accorder.

— J'étais repris dans ses filets. Je lui jurai tout ce qu'elle voulut. Je ne reconnus jamais si bien la

vérité de l'axiome, *amare et sapere, vix deo conceditur* (aimer et être sage, c'est impossible, même à un dieu). Cette scène me donna lieu d'observer aussi combien les femmes gagnent à représenter ce qu'elles sont trop souvent tentées d'écrire. Une lettre, même la plus tendre, m'eût laissé froid et insensible, mais toutes ces expressions aiguisées par les larmes et les mines de Charpillon m'allaient droit au cœur. Dès la première visite, qui se passa respectueusement de ma part, je crus m'apercevoir que j'avais fait un nouveau pas vers la victoire, tandis qu'on ne faisait que rire de ma défaite.

Hélas !

Quel che l'uom vede amor gli fa invisible
E l'invisible fa veder amore (1).

Ce qu'il y eut de plus clair dans ma nouvelle situation, c'est qu'au bout des quinze jours j'avais dépensé, tant en cadeaux, promenade, spectacles, plus de quatre cents guinées, sans compter le temps perdu et toute la phraséologie pompeuse, romanesque et sentimentale que je mettais en œuvre. Enfin le seizième jour arrive et je me décide à demander à la Charpillon, en présence de sa mère, si elle comptait passer la nuit chez elle ou chez moi.

— Nous verrons cela après souper, dit la vieille.

— Fort bien, pensai-je, mon souper en sera plus solide, plus brillant et me coûtera beaucoup

(1) L'amour rend invisible ce que l'on voit et montre ce qu'on ne saurait voir.

plus cher. A la fin du souper, la mère me prit à part et me dit d'un air de mystère : Accompagnez notre société à la sortie et revenez dans un quart d'heure: cela éloignera tout soupçon. Je fus touché d'un procédé si discret, et j'obéis.

A peine rentré, j'aperçois un nouveau lit monté dans le cabinet attenant à la chambre de Charpillon. Me voilà donc, me dis-je, au comble de mes vœux ! Seulement, une demande de la mère faillit m'ouvrir les yeux : Voulez-vous bien, me dit la vieille impudente, payer les cent guinées ?

— Fi donc ! s'écria Charpillon.

Seuls et enfermés, je m'approche de la belle avec une ivresse réelle; mais elle se défend doucement en m'invitant à prendre place le premier dans son lit. En un clin d'œil, m'y voilà fourré, brûlant d'impatience et de désirs. J'assiste à sa toilette de nuit: les secondes me semblent des heures. Je suis au moment de m'emporter contre la lenteur de ces préparatifs. Enfin, la voilà en chemise, la lumière s'éteint... personne ne vient. Plongé dans l'obscurité, je l'appelle des noms les plus doux: point de réponse. Je me plains en même temps de ces ténèbres, qui m'ôteront la moitié de mon bonheur.

—Je n'ai pas l'habitude de dormir sans lumière, Monsieur.

— Monsieur! voilà un mot, pensai-je, qui sent encore sa prude.

Enfin elle approche, elle saute dans le lit. Je la

presse dans mes bras et je me mets en devoir d'aller au plus pressé; mais impossible: la Charpillon est emprisonnée des pieds à la tête dans un peignoir dont je ne puis découvrir l'ouverture. Je la prie, la conjure de répondre à mon amour: bouche cousue. Dans une pareille situation, l'amour se change bientôt en fureur. Je me jette sur cette misérable créature avec des imprécations; je la secoue comme un paquet, arrachant le peignoir, que je mets en lambeaux: c'est en vain. Elle croise fortement les jambes, réunit toutes ses forces pour me résister. Au bout d'une heure je lâche la partie, épuisé de fatigue, et, comme Othello, mais pour un autre motif, très disposé à étouffer la malheureuse dans son lit.

Quelle horrible nuit! Douceur, supplications, colère, raisons, prières, larmes, menaces, injures, rien ne put la fléchir. Enfin je me rhabille au hasard: ma tête était en feu, je ne me connais plus, je renverse meubles et chaises. Une servante s'éveille, vient m'ouvrir la porte, verrouillée, et que je me disposais à enfoncer. Sans chapeau, sans cravate, éperdu, je me jette dans la rue et vais heurter contre un garde de nuit qui m'appréhende au collet et qu'au moyen d'un croc en jambe j'étends par terre, où il se repose de ses fatigues. A quatre heures j'avais gagné mon lit, où la fièvre me prit: elle dura quatre jours.

A la suite de cette triste campagne amoureuse, j'eus le loisir de faire de sérieuses réflexions, et je

me sentis ou crus me sentir tout-à-fait guéri de mon indigne passion. Pendant le temps que dura ma retraite forcée, j'avais donné l'ordre à mon nègre de mettre de côté toute les lettres qui m'arriveraient : je ne voulais rien apprendre avant mon rétablissement. Le quatrième jour, je demande à Yarbe le paquet. Comme je m'y étais attendu, j'y trouvai des lettres des Charpillon, deux de la mère et une de la fille. La mère me donnait des nouvelles de la santé de sa fille : elle avait fait le relevé des marques sanglantes, disait-elle, que ma fureur avait laissées sur le corps de la *pauvre victime*. Cet exposé était présenté sous des couleurs tout-à-fait pathétiques, et il se terminait par cet avertissement charitable : qu'elle allait procéder judiciairement contre moi.

Dans son billet, la Charpillon avouait ses torts et mentionnait les miens avec une modération qui me surprit. Elle finissait par me demander la permission d'aller me voir en secret, pour me faire d'importantes révélations.

Au même instant Yarbe me remet un billet du chevalier Goudar, qui en attendait la réponse à ma porte. J'ordonnai qu'on l'introduisît. Il me fit un récit fort détaillé de mon aventure de la nuit. Comme il n'omettait aucune des circonstances, pas même celle de la chemise déchirée et de certains efforts comiques tentés à ce sujet, je lui dis :

— Mais qui donc vous a si bien informé ?

— C'est la mère.

— Elle vous aura sans doute montré sur le corps de sa fille les traces de ma fureur.

— J'ai tout vu et tout palpé.

— Vous êtes plus heureux que moi. Me direz-vous pour quelle raison madame Augspurghor est plus irritée que Charpillon?

— Plaisante question! vous lui avez refusé les cent guinées promises.

— Doutez-vous que je ne me fusse empressé de les lui remettre, si sa fille avait été raisonnable ?

— Ce n'est pas moi qui en doute, mais bien elle; en outre, cette créature craint que vous ne ne plantiez là sa fille après que vous en aurez joui.

— C'est fort possible. Cependant je ne suis pas homme à la quitter sans dédommagement; mais si je la quitte à présent, convenez qu'elles n'ont rien à prétendre.

— Est-ce là votre dernier mot?

— Sans doute.

— A merveille. Seulement, permettez-moi de revenir dans une heure. Je veux vous faire un cadeau qui vous sera agréable.

Est-ce que par hasard il m'aménerait Charpillon repentante et soumise? me demandai-je quand le chevalier fut parti. Il fut exact à l'heure dite et reparut suivi d'un commissionnaire qui portait un fauteuil enveloppé dans un tapis.

—C'est là le cadeau que vous prétendez me faire?

— En retour, je vous demanderai cent livres sterling, dont j'ai besoin.

— Vous vous moquez de moi.

—Quand vous aurez examiné ce meuble, et surtout quand vous en aurez fait usage, vous trouverez ma demande fort modeste. Ce fauteuil est monté sur cinq ressorts qui jouent à la fois dès qu'une personne y a pris place. Deux de ces ressorts retiennent les bras, deux autres écartent les jambes, et enfin le cinquième élève le siége à la commodité du sacrificateur.

Tout en parlant ainsi, Goudar avait pris place sur le siége et tout s'exécuta comme il avait dit.

— Je veux bien garder ce fauteuil pour une journée, mais je ne l'achéterai pas, lui dis-je.

Certes, je ne suis pas pudibond, mais l'aspect de ce meuble me fit horreur; et puis, en en faisant usage, je m'exposais à être pendu... Je montrai à Goudar la lettre dans laquelle la Charpillon me promettait sa visite, et lui dis que si je voulais garder le fauteuil, c'était uniquement dans l'intention de convaincre la demoiselle qu'elle était tout entière en mon pouvoir.

Encore un coup, me dit-il, vous posséderez cette fille quand vous voudrez. De quoi voulez-vous que ces femmes vivent, sinon de prostitution? La grand'mère est une rouée, Bernoise et noble à ce qu'elle prétend; mais, à vrai dire, le nom à fracas qu'elle porte lui vient d'un

amant qui l'a plantée là après lui avoir fait quatre enfans. La Charpillon est fille de la plus jeune, et c'est à cette madame Charpillon mère que la famille doit la plupart de ses malheurs. Elle fut chassée de Berne pour ses intrigues, ce qui l'obligea à se réfugier en Franche-Comté, où ils vécurent du produit de leur drogue, qu'ils appellent un *elixir de vie*.

— La Charpillon n'est-elle pas de Besançon?

— C'est effectivement le nom de sa ville natale, mais sa mère n'a jamais pu lui dire au juste quel était son père. Tantôt elle met cette paternité sur le compte d'un baron de Versac, tantôt c'est un comte de Boulainvilliers.

— Peut-être le vénérable président que j'ai vu à Paris, en perruque à marteau, et si âgé, si décrépit qu'il ne conserve plus forme humaine. Je doute fort que M. de Boulainvilliers ait jamais entendu parler de ces femmes.

— Je ne sais, mais elles s'en targuent.

— Pourquoi ne sont-elles pas restées en France? C'est que le dernier amant de la mère l'a ruinée, un chevalier d'industrie nommé Rostaing, que vous avez vu : cet homme lui a tout pris...

— Et ne lui a rien laissé?

— Pardonnez-moi, et de si vilaines choses que la Charpillon mère faillit mourir dernièrement d'une trop forte dose de mercure qu'elle avait avalée.

— Comment peut-elle recevoir encore ce Rostaing?

— Il lui est très utile, ainsi qu'un autre coquin nommé Goumon. Ce sont eux qui font lever le gibier que les femelles attrapent dans leur lacet.

Telles étaient les confidences de M. Goudar, qui me fit connaître en outre quelques unes des beautés fameuses de Londres. Un jour que nous prenions ensemble une bouteille de porter, vrai nectar, mille fois préférable au vin, je vois entrer dans le café une jeune personne charmante, jolie et fraîche madone de seize ans. Goudar me dit : C'est une Irlandaise, ma maîtresse. J'espère que vous la respecterez. Je répondis au vieux coquin que la propriété d'un ami m'était sacrée, mais je jurai intérieurement de ne rien négliger pour arriver au partage de la propriété, ne fût-ce que pendant une huitaine. L'occasion se présenta bientôt. Pour quelques affaires d'escroquerie que je n'ai jamais bien connues, Goudar fut obligé de s'absenter de Londres. Je savais l'adresse de Sarah (c'était le nom de l'Irlandaise), je m'y présentai un soir. Je la trouve seule, tricotant assez tristement à la fenêtre.

— Mademoiselle, lui dis-je, je viens vous offrir mon bras pour faire un tour au Vauxhall.

— M. Goudar m'a défendu de sortir.

— De sortir seule, à la bonne heure. Mais vous ne ferez pas l'injure d'un refus à son meilleur ami.

— J'ai donné ma parole, Monsieur, je la tiendrai.

— Il ne vous a pas défendu de me recevoir.

— Je n'en suis pas bien sûre; dans tous les cas, vous voyez bien que je ne vous renvoie pas.

— Sarah, votre beauté a produit sur mon cœur la plus vive impression; du jour où je vous ai vue mon existence a été troublée.....

— Je ne dois pas en entendre davantage: Monsieur, sortez!

L'apostrophe était rude; voici comment j'y répondis:

— Sortir, Sarah! vous prétendez que je sorte d'ici en emportant pour adieu une malédiction! Vous ne songez donc pas au malheur qui peut s'en suivre, vous ne savez donc pas à quelles extrémités peut me porter un amour si furieux?

Et je me jetai à ses genoux, que j'embrassai, que je mordis. C'était bien sans doute une comédie que je jouais là, mais j'y mettais du naturel et l'esprit de la situation, car les sottes rigueurs de la Charpillon avaient incendié mes sens. Je m'aperçus que Sarah avait peur. Alors je la rassurai en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, et qu'il n'y aurait de sang versé que le mien. A ces derniers mots, elle me regarda avec assez d'intérêt. J'avais un brillant au doigt, je le lui glissai; en même temps, je pressai sa jolie main contre mes lèvres. Je crus voir aussi que ses yeux s'arrêtaient avec intérêt sur une petite chaîne d'or que je portais au cou: je m'en débarrassai et la jetai au sien. La position étant fort tentante, j'en profitai pour presser mes lèvres sur les siennes avec

toute l'ardeur que devait me donner une abstinence de dix jours. Sarah était émue, son sein palpitait, ses joues étaient pourpres : je l'attirai sur mes genoux.

— Sarah, vous aimez donc bien ce M. Goudar, un vieux libertin, un escroc, un misérable !

— Moi l'aimer! vous ai-je dit cela?

— Est-ce que je ne l'ai pas compris?

— Non, je ne l'aime pas, mais je le crains; d'ailleurs, je ne veux pas le quitter, parce que je suis sûre qu'il m'épousera.

— Sarah, ne peut-on épouser un homme et en aimer un autre?

— Je commence à le croire.

— Ne peut-on être la femme de Goudar et rendre heureux un amant?

— Cela est possible, si l'amant est discret.

— L'amour secret, c'est ce que j'aime; ses plus douces jouissances sont celles que le mystère environne.

En parlant ainsi, je la portai sur son lit. Nous en étions là, un peu plus loin peut-être, quand un malencontreux coup de sonnette nous arrête tout court l'un et l'autre. Sarah pâlit : elle a reconnu Goudar, elle va crier; j'étouffe son exclamation par un baiser. Nous prêtons l'oreille et j'entends un monologue de M. Goudar : « J'avais défendu à la petite sotte de sortir.... Sarah, es-tu là? ouvre donc, c'est moi, c'est Goudar, ma petite chatte. La peste! elle est sortie tout de bon... » *Drelin, Drelin.*

Et la sonnette d'aller. Sarah était tremblante, mais ne bougeait plus; j'étais comme un lion, et chaque nouveau coup de sonnette était la fanfare d'une de mes victoires. Plus le cher Goudar précipitait ses coups de sonnette et plus je redoublais mes assauts. A la fin, l'exercice le fatigua; son *drelin* s'adoucit, devint rare, puis s'éteignit tout-à-fait. De mon côté, j'étais au bout de ma course, et au moment où nous savourions la dernière étreinte, j'entendis les pas du jaloux qui s'éloignait.

Le premier mot de Sarah fut : Je suis perdue, fuyez!

— Non pas, ma belle : Goudar est jaloux; je gage qu'avant de se déterminer à vous aller chercher chez votre tante, il fera le *pied de grue* dans les escaliers, puis à la porte, ensuite dans la rue. Il a pour une bonne heure de garde à monter sous vos fenêtres. Que je sorte maintenant et tout se découvre.

— Vous avez raison, mais dans une heure il fera nuit.

— Raison de plus pour que je m'esquive plus facilement.

— Mais que lui dirai-je?

— Tenez-vous décidément à l'épouser? alors, dites-lui tout naturellement que l'envie vous a pris d'aller voir le grand polichinelle de *St-James-Park*, qui tous les soirs amuse les petits enfans: rien de plus innocent. Si, au contraire, vous ne voulez pas être *madame Goudar*, dites-lui simple-

ment que je l'ai fait *cocu* et que je vous prends sous ma protection : je vous jure qu'il vous respectera. Adieu, belle Sarah ; ne m'oubliez pas au prochain voyage de Goudar.

Cette Sarah, si naïve alors, le lecteur la retrouvera dans quatre ou cinq ans brillante à Naples, Florence et Venise, et mariée à Goudar. Nous la verrons aussi à Paris, où Goudar la produisit à la cour de Louis XV et imagina une intrigue qui devait placer son épouse sur le trône de la Dubarry. Malheureusement pour lui, son beau plan fut renversé par une lettre de cachet, et le pauvre Goudar put réfléchir dans les cachots de la Bastille combien il est difficile quelquefois de se faire *cocufier* par un monarque.

Je reviens à la Charpillon, qui un beau matin se fait annoncer tandis que je prends mon chocolat. Sans mot dire, elle se verse une tasse du breuvage, et après l'avoir avalé, elle essuie sa bouche avec ma serviette et veut me prendre un baiser. Je détourne froidement la tête ; mais elle, sans s'émouvoir :

— Je comprends, Monsieur, que vous devez être dégoûté de moi ; je ne suis plus belle, en effet, avec toutes ces meurtrissures qui gonflent mon visage et dont vous êtes l'auteur.

— Vous mentez, Mademoiselle, ce n'est pas moi qui vous ai traitée ainsi.

— Ainsi, l'impression de ces griffes de tigre qui sillonnent mon corps ne sont pas votre ouvrage? Osez donc les regarder, Monsieur !

Et elle se découvrit entièrement les cuisses, le ventre, etc. J'étais confondu de son impudence. Hélas! faible que je suis, pourquoi n'ai-je pas eu le cœur de la mettre à la porte? je n'aurais pas à retracer ce dernier tableau de mes infortunes amoureuses. Bien que la Charpillon se présentât dans les attitudes les plus séduisantes, j'eus d'abord assez d'empire sur moi-même pour me contenir et la traitei avec dédain. Mais ses supplications, ses larmes, ses baisers, ses tendres reproches m'eurent bientôt ému, et quand elle s'offrit à se livrer à moi tout entière, j'acceptai, à une condition, c'est que le marché serait conclu en présence de sa mère. C'est une dernière sottise qu'il était dans ma destinée de faire, et dont mon sot amour-propre voulut s'applaudir. La Charpillon parut étonnée de l'ajournement que je mettais à sa possession, mais elle n'insista plus sur un *conjungo* immédiat. Me voilà de nouveau repris par ma faute dans ses filets, cherchant un logement garni pour la princesse. La mère vient me voir, souscrit à tous les arrangemens et me soutire cent guinées comme arrhes du marché. En outre, je paie dix guinées pour le mois du loyer, et le soir je vais chercher la Charpillon. Je lui dis d'empaqueter ses hardes et de me suivre. Elle obéit, et nous voilà ensemble sous le toit conjugal.

CHAPITRE VI.

Nouvelles scènes avec la Charpillon. — Dîner chez Malingham. — Ma visite à Newgate. — Le perroquet.

Notre première matinée se passa très bien. La Charpillon était d'une gaîté folle; nous soupâmes amplement, puis nous nous mîmes au lit. Je cueille des baisers sur ses lèvres; elle m'abandonne sa gorge, je puis même palper ses plus secrets appas; mais au moment où je me mets en posture pour arriver au point le plus essentiel, voilà qu'on m'oppose une nouvelle résistance. Je commence à faire la grimace; elle m'allègue une raison assez plausible; je lui réponds aussitôt que son observation arrive trop tard, et je l'étreins pour pénétrer de vive force dans le sanctuaire. Elle serre si fortement les cuisses que je suis obligé de pren-

dre la position d'un boucher qui écartelle un veau. Ses efforts l'ont épuisée et je vois le moment où cet étrange combat va cesser, lorsque, changeant de batterie, la misérable m'attire doucement sur son sein en donnant à ses regards une expression lubrique. Dans la persuasion qu'elle va céder de bonne grâce, je renonce aux moyens violens: je la caresse tendrement, la couvre de baisers; elle entoure mon cou de ses deux bras, mais elle me presse si fort à la gorge que je suis obligé de crier merci; quelques secondes encore, et ma strangulation était opérée.

— Vous êtes une infâme créature !

— Est-ce que vous devenez fou ?

— Ne voyez-vous pas que vous avez failli m'étrangler ? je suis tout bleu.

— Si mes caresses vous sont désagréables, libre à vous d'y renoncer.

— Je ne serai pas votre dupe plus long-temps, soyez-en sûre.

— Quel homme étrange êtes-vous donc ? tantôt vous vous plaignez de ma froideur, tantôt vous me trouvez trop passionnée.

— Merci pour cette belle passion : vous m'avez crevé le larynx. Oui ou non, voulez-vous être à moi ?

— De tout mon cœur.

— A une condition, c'est que vous ne porterez plus les mains à mon cou.

— Il faut avouer que vous êtes un drôle d'amou-

reux. Allons, venez ici, mais ne soyez plus brutal.

Je recommence mes caresses, qu'elle me rend avec abandon. Un tel exercice m'arrache deux ou trois sacrifices érotiques que j'aurais préféré déposer ailleurs. Enfin, je crois toucher au but, mais une main maudite me saisit net à l'endroit le plus sensible, et c'est avec un cri de douleur et me croyant estropié que je m'échappe du lit.

— Tenez, vous mériteriez des coups de cravache!

— Vous êtes un insolent, un polisson !

— Voici du nouveau !

— Vous me manquez de la manière la plus révoltante; toutes vos belles tentatives n'étaient qu'un leurre : pauvre coq, allez!

Et elle me jeta une grimace de mépris. J'étais bien méprisable, en effet, et j'aurais dû exterminer cette créature. Oh! sans doute vous me jugez ridicule, cher lecteur. Je ne vous ferai qu'une question. Avez-vous été amoureux, n'avez-vous jamais été saisi d'un impétueux désir de posséder une femme? Eh bien! dans ma position vous auriez fait comme moi, c'est-à-dire que je me plaçai de nouveau à ses côtés, que je lui demandai pardon. Bref, elle fit si bien que je m'endormis sur son sein, moi abîmé, elle intacte. Au point du jour, je me réveille: elle dormait encore. L'idée me vient de m'assurer si l'objection qu'elle m'a faite la veille n'est pas un mensonge: je soulève doucement le voile qui la couvre, et je m'assure par mes propres yeux qu'elle m'a trompé. Alors je veux profiter de

son sommeil pour en finir; mais, éveillée tout-à-coup, elle bondit furieuse sur le lit en me reprochant ce qu'elle appelle un *abus de confiance*. Je veux la calmer, elle m'injurie; je lui dis que je suis disposé à attendre son bon plaisir, elle redouble d'invectives; j'oppose la plus grande douceur à ses emportemens et j'approche mes lèvres pour y déposer le plus paternel de tous les baisers, elle me sangle un soufflet de crocheteur. C'en était trop, je me relève en lui donnant du talon à travers les reins. Elle se lève de même en poussant des cris et en même temps que moi; je lui jette sa robe au nez, elle m'envoie ma culotte à travers le visage; je saisis une pelote à ouvrage sur sa table et m'en sers comme d'un projectile défensif: il atteint la Charpillon, qui crie à tue-tête qu'elle a le nez cassé. Le sang coule, en effet; je lui tends un verre d'eau, elle le repousse d'un violent coup de coude, et je reçois le contenu dans ma chemise. Au même instant paraît le propriétaire de la maison: il m'apostrophe en anglais; sans entendre ce qu'il me dit, je lui réponds en italien, langue qu'il ne comprend pas davantage.

Je m'aperçois que la Charpillon lui conte toute notre histoire en se plaignant de mes mauvais traitemens, et comme l'individu me menace du poing, je me mets en disposition de boxer; mais par bonheur d'autres personnes arrivent. Il y a des hommes et des femmes: la Charpillon et moi nous sommes toujours en chemise, car dans le désordre il

nous est impossible de retrouver nos vêtemens. Redevenus de sang-froid, l'un et l'autre, nous achevons notre toilette, et la Charpillon s'enfuit à la hâte en me laissant au milieu de tout ce monde qui s'entasse dans la chambre et dans les escaliers.

Cette scène m'émut cruellement. J'étais si furieux contre moi-même que si j'eusse trouvé une arme sous ma main, je me serais tué. Je restai vingt-quatre heures enfermé, ne voulant recevoir personne. C'est Goudar qui le premier força ma porte.

— Je viens vous donner un conseil d'ami.

— Allez-vous-en au diable !

— La Charpillon a le nez très enflé...

— Tant mieux ; j'aurais dû lui casser la tête.

— Laissez-moi donc parler : ceci est grave et vous ferez bien de lui renvoyer sa malle et d'étouffer l'affaire.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous êtes raisonnable et ces dames le sont aussi : elle se contenteront comme indemnité d'une centaine de guinées.

— Je suis curieux de savoir, maître Goudar, si elles auront le front d'accepter désormais de l'argent de moi !

— Pourquoi pas ?

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé ?

— Je sais tout : elle vous a joué et vous l'avez frappée ; mais nous sommes dans un pays où ce ne sont pas les battus qui paient l'amende. D'ail-

leurs, vous vous êtes engagé à compter cent guinées à la mère après la première nuit passée avec sa fille.

— Est-ce que vous vous moquez de moi, et appelez-vous cela une nuit de plaisir! Au surplus, retournez vers madame Augspurghor et dites-lui que si elle consent à recevoir la somme, je m'engage, moi, à la lui porter.

— Je suis chargé de vous dire que vous pouvez vous présenter chez ces dames et que vous y serez reçu comme un ami.

— A merveille, je vous suis.

Ma fureur était au comble, et chemin faisant je me sentais dans des dispositions à recommencer la scène de la nuit; mais, à la vue de la Charpillon, toute ma résolution m'abandonna. Elle avait le visage horriblement gonflé. Sa mère me dit que la fièvre ne l'avait pas quittée depuis vingt-quatre heures, mais que la douceur de son ange (elle appelait ainsi sa fille) était telle, qu'elle ne conservait pas la moindre animosité contre moi et qu'elle regrettait beaucoup de m'avoir donné du chagrin.

Adresser de nouvelles injures à cette malheureuse, c'eût été stupide; seulement, la sagesse devait me commander de m'éloigner de cette maison, mais j'y restai. Pourquoi? voilà ce que je ne puis pas comprendre aujourd'hui, mais il est vrai que je suis septuagénaire.

Trois semaines après, le Charpillon avait repris sa beauté première, et j'étais à ses pieds, roucou-

lant de nouveau comme un vieux pigeon. Il est vrai qu'elle m'accueillait mieux que jamais : elle ne semblait heureuse qu'auprès de moi, et je crus cette fois avoir véritablement fait sa conquête. Je me souviens que l'ayant pressée enfin de couronner mon amour (on voit que je m'exprimais en termes pudibonds), elle me répondit par le billet le plus gracieux qu'elle était tout-à-fait décidée à se donner à moi. Dans ma joie, je cherchai quel cadeau je pourrais lui faire et je pris la résolution de lui restituer les lettres de change de six mille ducats tirées sur Bolomé, argent qu'il m'avait escroqué avec l'aide des dames Augspurghor.

Après les premiers complimens, je tire devant elle les lettres de change de mon portefeuille et lui dis que mon dessein est de mettre l'*acquit* au bas de ces lettres de change, que je dépose dans ses belles mains. Elle se récrie sur la magnificence du cadeau ; la vieille Augspurghor feint de verser quelques larmes d'attendrissement. Nous sommes, la soirée durant, les meilleurs amis du monde; l'heure du berger sonne, et me voilà recommançant toute la litanie de mes supplications. Je vois la Charpillon distraite, préoccupée : elle baisse les yeux, détourne la tête et finit par me déclarer qu'il y a impossibilité à ce qu'elle me satisfasse à l'instant même. J'étais à ses genoux au moment de cette belle déclaration. Je me relève froidement, je prends manteau et épée, et je me dirige vers la

porte sans proférer une seule parole. Elle me dit comme Bérénice et d'un air aussi lamentable :

— Eh quoi! nous nous aimons et vous partez

— Certainement.

Alors, quittant le ton sentimental, elle s'écrie d'une manière très leste :

— Vous ne voulez donc pas coucher avec moi?

— Non.

– Nous verrons-nous demain ?

— C'est possible. Adieu.

Le lendemain avant huit heures on m'annonce la Charpillon. Je dis à mon nègre : Je te défends de laisser entrer cette dame.

— En vérité! répond une petite voix flûtée.

J'entr'ouvre mon rideau : c'était elle.

— Puisque vous me dédaignez, Monsieur, je ne viens pas vous entretenir de mon amour, je viens pour affaires.

— A propos d'affaires, veuillez, Mademoiselle, commencer par me rendre les lettres de change que je vous remis hier sans endos.

— Je ne les ai pas sur moi, Monsieur : c'est précisément ce dont je voulais vous parler. Pourquoi en exigez-vous la remise ?

— Pourquoi, Mademoiselle? pourquoi! ceci est plaisant.

Ce pourquoi me jeta dans une colère épouvantable, il brisa la digue qui retenait la bile dont j'étais étouffé. Ce fut une explosion terrible dont ma nature avait besoin. Elle reçut la bordée sans

sourciller, et quand elle me vit, épuisé par la colère, verser d'abondantes larmes, elle prit la parole à son tour :

— Hélas ! homme injuste que vous êtes, n'avez-vous pas compris que ma conduite à votre égard m'était imposée par un serment

— Un serment, et de qui ?

— De moi à ma mère : je lui ai juré sur l'Evangile que jamais aucun homme ne me posséderait chez elle. Si je viens aujourd'hui chez vous, c'est pour vous donner une dernière preuve de mon amour, en restant ici aussi long-temps que vous le voudrez.

N'allez pas croire, cher lecteur, que cette offre ait fait tomber ma grande colère. Plus prompte est la transition de l'amour à la haine que de la haine à l'amour. La Charpillon savait très bien que la fierté m'empêcherait d'accepter dans le moment l'offre tentante de se livrer à moi. Ce n'est que plus tard et en y réfléchissant que je compris toute l'adresse de son jeu. Rien de subtil et d'exercé comme l'instinct d'une coquette : elle agit résolument et avec dextérité dans des circonstances où l'homme le plus fin tâtonne et délibère, et elle a atteint son but que l'autre se consulte encore sur les moyens d'y arriver.

Après une séance de huit heures, le petit monstre femelle me délivra de sa présence. Elle mangea à ma table et malgré moi, si bien que je fus obligé de me faire servir à part pour ne point voir son odieux visage. Rien ne la rebuta, ni les dédains, ni

les humiliations. Elle partit riante, en m'assurant qu'elle reviendrait. Je n'en entendis pas parler pendant plusieurs jours et je crus un moment que cette fille m'était devenue absolument indifférente. Ainsi donc, c'est à Londres, *nel mezzo del cammin di nostra vita* (1), comme dit le vieux Dante, que l'amour s'était le plus effrontément moqué de moi. J'avais trente-huit ans et je touchais à la fin du premier acte de la tragi-comédie que nous jouons tous ici-bas. Mon départ de Venise en 1783 sera le terme du deuxième acte. Quant au troisième, le moins agréable, il finira sans doute ici, à Dux, où je suis occupé pour mes péchés à écrire ces mémoires.

La toile tombera; que la pièce tombe aussi, peu m'importe, car alors on pourra dire aussi de moi :

Premet nox, fabulæ que manes et domus exilis Plutonia.

Je ne m'*esbaudirai* plus qu'avec les morts.

Et dans le cas où la pièce tombe, qui donc s'aviserait de la siffler? ceux-là seulement, j'ose le croire, qui valent moins que leur réputation. Mais je dois à mon auditoire la dernière scène de ce premier acte: ce n'est pas assurément la moins intéressante.

Un soir, en sortant de Green-Park, j'appris par

(1) Au beau milieu du chemin de ma vie.

(2) Il est dans ces noirs séjours dont on a fait tant de contes, il est l'hôte de Pluton. (HORACE.)

Goudar des nouvelles de mes flûtées. La Charpillon se portait à merveille, tout son monde était en pleine gaîté.

— Mais, lui dis-je, est-ce que par hasard je serais pour quelque chose dans cette gaîté-là ?

— Du tout, on évite de parler de vous. J'ai mis vingt fois la conversation sur votre chapitre: bouche cousue partout.

Comme nous entrions dans je ne sais quel endroit public, j'aperçois une fort belle personne, éblouissante de diamans.

— C'est, me dit-il, la célèbre actrice miss Fischer; elle attend le duc de***, son amant, qui doit la conduire au bal. Telle que vous la voyez, elle porte pour cent mille écus de diamans, et vous l'aurez pour cinq guinées, si vous voulez. Je m'approche aussitôt de la belle et lui fais mon compliment : l'éternel *I love you*, les seuls mots d'anglais pas trop durs que j'aie jamais pu retenir. Elle me rit au nez et se met à jargonner comme une vraie pie: c'était des sifflemens à en prendre le vertige. Je l'ai dit déjà, j'aime, au moment opportun, à jouir par tous mes sens; chez moi, l'ouïe est aussi sensible que le toucher, et l'organe de miss Fischer produisait sur mon cinquième sens un effet fort désagréable. J'en restai donc là avec l'aimable actrice, qui suppléait par une pantomime très expressive à ce que mon langage devait avoir nécessairement d'incomplet. Le maître de la maison me conta que cette fameuse miss avait avalé sur un pain beurré une bank-note

de cent livres et qu'une autre fois le chevalier Stihens, beau-frère de M. Pitt, avait allumé le punch de la dame avec un billet de la même somme. Je ne sais rien de plus sot que ces forfanteries : il n'y a que les propriétaires de la banque qui puissent les trouver de bon goût. C'est dans cette même maison que je rencontrai miss Kennedy, l'une des anciennes maîtresses de Berlandi, secrétaire de l'ambassade de Venise.

Cette dame se grisa à mon honneur, et Dieu sait de quelles folies je fus le témoin. Malheureusement, l'image de la Charpillon, toujours présente, me rendait insensible à tous les charmes qu'elle m'étalait. On se souvient que j'avais fait la connaissance de mes diablesses chez Malinghan. Voilà que ce Malinghan s'avise un jour de m'inviter à dîner. Je lui demande le nom de ses convives, il me cite des inconnus. J'accepte. A l'heure dite, je trouve là deux jeunes dames flamandes fort jolies, mais le mari de l'une est présent ; l'autre se fait courtiser par un jeune homme qu'elle appelle son cousin. Il y avait d'autres dames encore, toutes spirituelles et de bon ton, mais moins intéressantes sous le rapport des avantages extérieurs. Au moment de se mettre à table, on annonce un nouveau convive : c'est la Charpillon.

Certes, un moment plus tôt, je mesquivais : mais je tenais déjà une des Flamandes sous le bras, je fus obligé de rester au dîner. A table, ma voisine me dit qu'elle regrette beaucoup d'avoir à quitter

l'Angleterre sans avoir visité le parc de Richmond.

La courtoisie voulait que je m'offrisse de l'y conduire, ainsi que son mari. Le reste de la société m'entend et se met de la partie.

— Vous êtes huit, dit alors la Charpillon : eh bien ! je ferai la neuvième.

Il serait trop impoli de vous refuser, Mademoiselle, mais ma voiture ne contenant que huit personnes, je monterai à cheval.

— Point du tout, réplique l'effrontée, je prendrai la petite Emilie (la fille de Malinghan) sur mes genoux.

A Richmond, la Charpillon me prend à part et me dit qu'elle tirerait vengeance de l'affront que je lui avais fait.

— De quel affront voulez-vous parler ?

— De celui d'hier, au dîner. Pourquoi m'exclure de la société que vous invitiez ?

— Parce que vous êtes une trompeuse, une intrigante, une mauvaise p.....

Là dessus, au lieu de se fâcher, elle éclate de rire.

— Vous riez! faut-il vous rappeler tous les noms de ceux qui vous ont eue, lord Groswenor, lord Hill, tous les attachés à l'ambassade de Portugal, Morosini et ses vénitiens ?

— Assez! je ne saurais en entendre davantage.

— Et moi, je veux continuer.

— On vous écoute!

— C'est pour cela que je parle.

— Épargnez-moi, Monsieur.

— Vous n'êtes pas seulement une mauvaise fille, vous êtes aussi un escroc. Où sont mes lettres de change ?

— Je vous les remettrai, Monsieur, soyez tranquille.

Je n'étais pas tranquille du tout avec cette assurance : c'est pourquoi je lui en parlai de nouveau à table, où elle se plaça à côté de moi. Elle me calinait même si singulièrement qu'il n'y eut pas une personne dans la société qui ne crût que j'étais son amant, c'est-à-dire son fournisseur, ce qui me faisait passer pour un pauvre bon homme à qui l'on tirait des carottes, et que l'on faisait c... par dessus le marché.

Après le dîner elle me suivit au jardin et fit si bien que nous nous égarâmes dans le parc, qu'elle m'avait dit connaître parfaitement. Cependant nous étions engagés dans un labyrinthe dont il m'était impossible de retrouver l'issue, et la nuit arrivait.

— Je ne peux plus faire un pas, Monsieur : asséyons-nous ici, je vous prie.

— Ne croyez pas me prendre encore dans vos piéges.

— Qui y songe ? mais vous me permettrez de me reposer.

— Sans doute, et à moi de chercher mon chemin. Je m'éloignai aussitôt. Je furetai çà et là dans le boulingrin ; mais après différentes courses je me retrouvais toujours au même endroit, et c'était pré-

cisément celui où elle était assise. Très fatigué de ma course circulaire, je me jetai sur le gazon : c'était là qu'elle m'attendait. Elle s'était couchée dans une attitude on ne peut plus voluptueuse, et bien que placé à quelque distance d'elle, il m'était possible de voir ses charmes secrets. Enfin, je me levai en pestant contre moi-même, et me rapprochai d'elle, malgré moi.

— Tenez, dit-elle, n'ayons pas de rancune et venez causer. Je vous aime.

— Voyons, soyez sincère, il est temps que cette comédie ait un dénouement.

— Je suis sincère, et je vous le prouve.

En disant cela, elle prêtait sa jolie main pour des attouchemens lubriques.

—Si vous vouliez, lui dis-je, non seulement les lettres de change, mais tout ce que je possède serait à vous.

— Comment, ici, en plein air, dans un endroit où d'un moment à l'autre on peut nous surprendre !

— La nuit est presque close. Vous me céderez, je le veux.

— Vous me faites peur!

J'étais possédé d'une exaltation fiévreuse; je me jetai sur elle avec fureur. Elle se dégagea lestement et prit la fuite; mais, en un clin d'œil, et pareil au satyre poursuivant la nymphe, je la saisis à bras le corps et la renverse sur le gazon.

— C'est une indignité! je résisterai, et vous ne me posséderez pas vivante.

Ces dernières paroles me mirent entièrement hors de moi-même, et, tirant mon poignard, je le lui portai sous la gorge et lui dis : Si vous ne consentez à mes désirs, vous êtes morte.

— S'il en est ainsi, Monsieur, faites ce que vous voulez, mais n'oubliez pas une chose, c'est qu'une fois votre brutalité assouvie, je ne bouge plus d'ici; on sera obligé de venir me prendre, et je ne ferai point un secret de vos indignes traitemens.

Avant qu'elle eût fini de parler, la raison m'était revenue. Sans mot dire, je rengainai l'arme et m'enfuis précipitamment.

Le croira-t-on? la Charpillon me suivit, m'aida à retrouver mon chemin, et me prit le bras comme si rien n'était arrivé. Quand nous eûmes rejoint notre monde, on me demanda si j'étais indisposé; quant à la Charpillon, son visage ne trahit pas la plus légère émotion.

De retour à Londres, j'écrivis à la mère un billet ainsi conçu :

« Madame, renvoyez-moi sur-le-champ mes lettres de change, ou je prendrai telles mesures qui vous seront très désagréables ».

Elle me répondit :

« Je suis surprise, Monsieur, que vous vous adressiez à moi pour avoir les lettres de change que vous avez confiées à ma fille; elle me charge de vous dire qu'elle vous les remettra quand vous se-

rez redevenu raisonnable, et à une condition, c'est que vous ne vous éloignerez plus jamais du respect que vous lui devez.»

A la lecture de cette lettre, le sang me monta au visage. Parbleu, dis-je, je leur apprendrai à parler. Je me munis de mes pistolets de poche; je prends mon rotin, avec l'intention bien arrêtée d'en caresser les épaules des deux femmes, et bien résolu aussi à casser la tête aux deux fripons qui ne les quittaient pas, s'ils s'avisaient de m'en empêcher. J'allais entrer dans la maison, lorsque j'aperçois le coiffeur de la demoiselle qui, tous les soirs, venait lui mettre ses papillotes. Désirant que mon expédition eût lieu à huis clos, j'attends la sortie du perruquier. Au bout d'une demi-heure mon homme ne paraît pas. Je vois sortir seulement, et à ma grande satisfaction, Rostaing et Goumon. Ils ont laissé la porte entr'ouverte : je me glisse dans la maison, je monte à la chambre de la Charpillon, je pousse la porte, et j'aperçois sur le canapé *une bête à deux dos*, comme dit Shakespeare. La partie inférieure de la bête, c'était la Charpillon, et la partie supérieure, le coiffeur. En m'apercevant, la bête se dédouble, la partie supérieure s'esquive comme une ombre de lanterne magique, avec un bon coup de bâton dans l'échine; l'autre s'accroupit sur le canapé en poussant des cris lamentables. Au même instant, les tantes, la mère et les servantes se précipitent dans la chambre et font un rempart à la demoiselle, qui ne crie plus. On m'injurie, on

m'ordonne de sortir. De plus en plus furieux, je réplique qu'assurément je sortirai, mais après avoir fait justice de tous les misérables qui m'ont trompé, et j'arme mes pistolets. Toutes les femelles se prosternent en joignant les mains. Cet acte de soumission donne à ma colère une autre direction: il m'en coûterait de verser du sang; mais comme il faut absolument que je casse quelque chose, à défaut des jambes et des bras de ces femmes, je m'attaque à leur mobilier. Glaces, porcelaines, meubles, tout vole en éclats sous mes coups. Je brise la fenêtre et ma canne en même temps. Alors je prends les meubles et les jette dans la rue : il ne reste plus que le maudit canapé, sur lequel je tombe épuisé à côté de la Charpillon évanouie ou feignant de l'être.

Sur ces entrefaites, arrive le watschmann (garde de nuit), qui veut s'instruire de la cause du tapage. Je lui glisse trois écus dans la main : l'instruction lui paraît satisfaisante. Il sort, et je ferme la porte derrière lui.

Je reviens prendre place sur le canapé et somme la vieille de me remettre les lettres de change.

— Réclamez-les de ma fille.

Je jette les yeux sur le canapé: il n'y avait plus personne. Une servante tout éplorée vient dire que Mademoiselle s'est enfui au moment de l'entrée du watschmann.

— Oh! mille fois maudit, s'écrie la mère, le jour qui vous a amené en Angleterre! Ma fille, ma pau-

vre fille errant à l'abandon dans la ville au milieu de la nuit !

Cependant je me sentis touché de la disparition de la Charpillon : Allez, dis-je aux femmes, allez vous informer chez les voisines : celle d'entre vous qui m'apportera la nouvelle que la demoiselle est retrouvée aura une guinée. Les servantes coururent aussitôt, les tantes les suivirent, malgré les réclamations de la dame Augspurghor, qui tremblait de rester en tête-à-tête avec moi. Au bout d'une heure, toutes revinrent sans avoir rien découvert, et les lamentations recommencèrent. Afin de les apaiser, je promis de payer le dégât. On pleura de plus belle. Alors, pensant en finir, je renonçai solennellement à mes prétentions sur les lettres de change. C'était honteux et pas du tout généreux de ma part : voilà les fruits de la colère !

Le lendemain de grand matin on vint m'annoncer que la fugitive était retrouvée. C'était une des servantes qui m'apportait la nouvelle. Cette fille me plaisait ; je la croyais sincère, surtout quand elle m'eût dit qu'elle m'avait pris en affection à cause de la passion véritable que je paraissais éprouver pour sa jeune maîtresse. C'était aussi la seule des servantes de la maison qui s'exprimât dans un jargon français compréhensible. Si le lecteur veut me tourner en ridicule au sujet de la sotte confiance que je témoignai à cette fille, je n'ai rien à dire, sinon la vieille question que je réitère ici : Avez-vous jamais été amoureux ?

La jeune fille me jura que sa maîtresse m'aimait, et que si elle déguisait ses sentimens, c'était à cause de sa mère, qui me détestait.

— La vieille a ses raisons pour cela; mais dites-moi où la Charpillon s'est réfugiée. Serait-ce chez son coiffeur, par hasard?

— Nous l'avons retrouvée chez notre mercière, dans Soho-Square, d'où nous l'avons ramenée avec la fièvre, circonstance d'autant plus fâcheuse que Mademoiselle se trouve au beau milieu d'une certaine période fâcheuse pour les femmes.

— Que me contez-vous là! cela ne vient pas de vous. Est-ce que je n'ai pas vu hier le coiffeur...

— Qui lui mettait ses papillotes.....

— Il lui mettait, parbleu! bien autre chose.

— Une queue, peut-être?

— Positivement. Ah ça! elle l'aime donc?

— Mais non, puisque c'est vous.

— Oui, mais elle accorde à son perruquier ce qu'elle me refuse.

— C'est une horreur, Mademoiselle en est incapable.

— Elle est trop bien élevée pour cela, n'est-ce pas? Allez-vous-en vers votre maîtresse et dites-lui qu'elle me reçoive aujourd'hui. Je le veux.

— Mais elle est au lit.

— Raison de plus.

La fille disparut et ne revint pas. L'après-midi, je me dirige vers la maison; une des tantes m'arrête au bas de l'escalier:

— De grâce, Monsieur, n'allez pas plus avant : il y va de la vie de ma nièce, et de la vôtre, car nos amis sont là, ils ont des armes...

— Je saurai comment ils s'en servent.

— Ah! mon Dieu! vous voulez notre perte à tous. Ma pauvre nièce a la délire, elle croit vous voir encore le pistolet à la main : vous avez juré de l'assassiner!....

Je lève les épaules et reprends le chemin de mon logis. Le lendemain, nouvelle tentative pour pénétrer auprès de la malade, nouveau refus. Elle est condamnée par les médecins, me dit la tante.

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle n'en revienne pas.

— Vous savez qu'elle est dans un moment critique...

— Encore! et le perruquier?

— Folies de jeunesse. J'y ai passé.

— Cela fait votre éloge.

— Vous manquez d'esprit, Monsieur. Dans pareille circonstance, un galant homme doit faire comme s'il n'avait rien vu.

— Vous avez d'excellens principes.

En sortant, je rencontre Goudar.

— Eh bien! me dit-il, elle se meurt.

— L'avez-vous vue?

— Non, je rapporte ce qu'on m'a dit. La servante m'a dit qu'elle était comme une enragée. Elle mord les personnes qui l'approchent et se roule toute nue dans son lit.

Désespéré, j'arpentai ma chambre toute la nuit. Goudar était présent, mais je ne faisais qu'un long monologue. Au point du jour, je vais encore chercher des nouvelles. On m'introduit dans une pièce où j'aperçois une figure étique qui psalmodie des psaumes.

— Serait-elle morte ?

— La volonté de Dieu soit faite ! Elle respire encore, mais dans une heure il n'y aura plus personne.

Alors je fus saisi d'un épouvantable désir d'en finir avec moi-même. Rentré chez moi, je fais mon testament au profit de M. de Bagradin, je prends mes pistolets, et me voilà cheminant vers la Tamise avec le projet de me casser la tête sur le parapet. Arrivé sur le pont de Westminster, quelqu'un me saisit par le bras : c'est un jeune gentilhomme, nommé Egard, dont j'avais fait la connaissance chez lord Pembroke.

— Vous ressemblez à un confident de tragédie, chevalier ! Où allez-vous avec cet air effaré ?

— Je l'ignore.

— Qu'avez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Fort bien, j'y suis. Vous allez faire quelque sottise : c'est écrit sur votre figure.

— Encore une fois, je n'ai rien : au revoir.

Mais Egard, m'arrêtant, aperçoit le canon du pistolet qui sortait de ma poche.

— Bon, dit-il, une affaire d'honneur ! En ma

qualité de votre ami, il m'est impossible de vous laisser aller sur le pré sans témoin : je vous assisterai si vous le voulez bien.

— Je vous jure, lui répondis-je en souriant, que je ne vais pas me battre. Je vais me promener.

— S'il en est ainsi, je vous accompagne.

— Soit.

Nous marchons, lui bavardant à tort et à travers, moi silencieux. Tout en trottant, l'appétit vient : il me propose de dîner. Nous étions précisément auprès de la *Kanone*, restaurant célèbre de Londres, où après le thé et les liqueurs on se fait apporter des demoiselles. Je ne sourcille pas pendant le dîner, mais je dévore. Au dessert, arrive une princesse : c'est pour Egard.

— J'ai là une amie qui est Française, dit la nymphe.

— Parfait! crie Egard. Voilà la partie carrée.

Décemment, je ne pouvais refuser. Je dépose mon attirail meurtrier, je jette les balles par la fenêtre, et j'embrasse Egard. Il le méritait bien, il venait de me sauver la vie.

Ces deux filles étaient en vérité créées pour la joie; mais les émotions de la veille m'avaient abattu. Un certain amour-propre que l'homme ne dépouille jamais en pareil cas m'excitait à jouer un rôle digne de moi : impossible, les caresses des belles s'adressaient à une statue. L'Anglaise me plaisant infiniment mieux que la Française, je

priai Egard de lui faire mes excuses d'une incivilité qui n'était pas du tout dans mes intentions. Elle fit l'incrédule et voulut s'assurer du fait *de visu.* Alors elle nous engagea à bien boire, disant que le jus de Bacchus allumerait le sang engourdi dans mes veines. Bacchus me fit dire quelques sottises, mais ne m'en fit point faire. Là-dessus, Egard sortit, et revint amenant trois musiciens aveugles. Il nous fit déshabiller tous; nus comme la main, nous commençames une danse de satyres. Mes jambes flageolaient; c'est à peine si je pouvais observer mon centre de gravité: j'étais un vrai Silène, sauf la corpulence. Après une valse, je tombai sur le carreau et me contentai de jouir du spectacle où je ne pouvais jouer mon rôle. Egard avait la tête d'Antinoüs sur un corps d'Hercule; les deux femmes étaient pleines de grace; leurs formes charnues, mais bien proportionnées, dénotaient la concupiscence. Quatre fois de suite Egard passa dans leurs bras, ardent comme un lion. Elles le laissèrent pour mort et se rhabillèrent à regret. Nous donnâmes chacun quatre guinées à chaque dame, ou du moins je priai Egard de les donner pour moi, n'ayant pas pris un schelling sur moi pour payer le *passage à Caron.* Certaine idée de suicide me tourmentait encore; mais je me dis qu'il fallait payer cette dette avant de me déterminer à quitter la vie. Egard, craignant une rechute, me retint et me conduisit au Ranelagh. Après un som-

meil d'une heure, il était disposé à recommencer l'orgie.

C'est ici qu'une étrange rencontre m'était réservée. On dansait dans la rotonde, et tout d'abord une femme dont je ne voyais que la tournure attire mon attention par sa danse engageante. Tout-à-coup elle se détourne, et je reconnais la Charpillon. Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds. Egard m'a dit depuis qu'à l'aspect de ma pâleur il avait pensé que j'allais tomber en épilepsie. Ecarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Je ne sais pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit épouvantée. Je contai tout à Egard, que la perfidie de la prude jeta dans une colère épouvantable. Il était aussi ému que moi.

— Cette fille, me dit-il, était ici avec le comte Groswenor, car elle est montée dans son équipage. Il faut vous venger. Vous possédez une lettre où la vieille reconnaît que vous avez confié à sa fille les deux lettres de change, exigez-en la remise et faites jeter ces femmes en prison.

Je goûtai cet avis et courus chez un procureur. Mes titres lui parurent incontestables. Je prêtai serment selon les us et coutumes et j'obtins un arrêt de prise de corps. Aussitôt, je conduisis des sbires dans le quartier des vieilles. Au moment où je leur désignais la maison et les tantes qui pre-

naient l'air à la croisée, j'aperçus aussi la Charpillon. Son aspect me troubla, et je m'éloignai rapidement. Mon faible cœur était tenté dans cet instant de révoquer la terrible sentence.

Le lendemain, je vois entrer Goudar : il était radieux.

— A merveille! voilà agir, du moins : je vous reconnais là! Les femelles sont sous clé : la grand'-mère m'a tout conté. Des hommes noirs sont venus s'emparer de ses filles, qui d'abord ont joué l'étonnement. Il paraît que le voyage à Kings-Benck n'était pas de leur goût. On les a laissé dire, on les a mises fort proprement dans un panier à salade. Alors les maquer..., Rostaing et Goumon, ont montré les dents. Les coquins ont mis flamberge au vent : on les a bourrés de coups de pied par représailles, et puis jetés dans le panier comme des pommes de rebut.

— Ah ça! et la Charpillon ?

— Abîmée de douleur : c'est à mourir de rire. Elle s'est calefeutrée avec les vieilles, bien du plaisir! C'est elle qui leur fait la cuisine et balaie la chambre, car elles ne possèdent pas un schelling.

— Elle doit être furieuse contre moi ?

— Elle ne veut pas absolument qu'on prononce votre nom devant elle : vous êtes à ses yeux le monstre le plus horrible. Je crois que la pièce touche à son dénouement. Tant pis ; cela devenait de plus en plus intéressant.

Le dénouement, comme on va le voir, allait

être des plus désagréables pour moi. Je n'avais pas vu Egard depuis plusieurs jours, quand un beau matin il entre brusquement dans ma chambre et jette deux cent cinquante guinées sur mon lit.

— Qu'est-ce que cet argent, lui dis-je, et d'où vient que vous êtes invisible?

— Mon cher ami, je suis amoureux.

— Une vieille histoire!

— En vérité, cette femme est ravissante.

— Je vous crois sur parole, mais de quelle femme voulez-vous parler?

— Parbleu! vous la connaissez : c'est la Charpillon.

— Je devine, vous acquittez sa dette : merci. Vous en verrez de belles.

Je déclarai les lettres de change nulles et crus l'affaire ainsi terminée. Je me trompais. Je sortais sur le minuit d'un bal par souscription donné dans la maison même qu'avait occupée la Cornélis, lorsque, près d'arriver chez moi, un passant se met à crier : Bonne nuit, Seingalt. Je mets la tête à la portière et lui renvoie son compliment. Tout-à-coup deux hommes font arrêter ma voiture et me présentant chacun le bout d'un pistolet : Au nom du roi, vous êtes prisonnier! Je conserve mon sang-froid et leur demande le motif de cette arrestation.

— En prison vous le saurez.

— Où allons-nous?

— Demain chez le juge et après-demain à New-

gate, mais jusqu'au jour nous vous consignerons au bureau de police.

Je pris d'abord ma mésaventure fort patiemment, ma conscience ne me reprochait rien ; mais je me promis bien de n'oublier jamais à l'avenir cette vieille règle de prudence qui nous ordonne de ne jamais répondre la nuit à une voix inconnue. Au point du jour, on se dispose à me conduire devant le juge qui donnera l'écrou pour Newgate. Je prends une chaise à porteur, car paraissant dans les rues avec mon costume de bal, la populace n'aurait pas manqué de m'injurier et de me couvrir de boue. Mon entrée produisit grande sensation sur la foule déguenillée qui encombrait la salle. Au fond, j'aperçus assis dans un fauteuil un vieillard qui portait un bandeau sur la vue et qui écoutait les explications de plusieurs inculpés. C'était le juge: on me dit qu'il était aveugle et qu'il s'appelait Fielding. J'étais en présence du célèbre auteur de Tom Jones.

— Monsieur Casanova de Venise, me dit-il en italien, vous êtes condamné à la prison perpétuelle.

— La punition est un peu forte, et pour un délit que j'ignore. Veuillez me dire ce que j'ai fait de répréhensible.

— Votre désir est naturel ; d'ailleurs, nous ne sommes pas dans un pays où l'on pend un homme sans lui en dire le *pourquoi*. Vous êtes convaincu,

d'après le témoignage de deux personnes, d'avoir tenté de dévisager une jeune fille.

— Monsieur le juge, c'est une calomnie, je n'ai jamais eu la pensée de commettre un pareil crime.

— Il y a eu des témoins, cependant.

— Des faux témoins, oui. Cette fille se nomme Charpillon, n'est-il point vrai? Elle m'accuse, quand je ne lui ai jamais donné que des preuves d'affection.

— Ainsi vous reconnaissez n'avoir jamais eu l'intention de la frapper.

— Je l'atteste.

— Fort bien : alors, vous pouvez aller en paix après m'avoir fourni caution.

L'interrogatoire terminé, j'envoyai mes domestiques chez les négocians de Londres que je connaissais particulièrement. Nouvel incident fâcheux : le chef des archers se présente et veut m'emmener à Newgate.

— Attendez jusqu'au soir, ma caution viendra.

— La justice n'attend pas.

— Cet homme, me dit tout bas un assistant, est payé par vos adversaires; il ne changera de résolution que si vous lui donnez de l'argent.

— Qu'exige-t-il?

— Dix guinées.

— Il n'aura rien. Au surplus, je désirais visiter Newgate. Voilà une occasion, partons.

Non, je n'oublierai jamais l'impression terrible que j'éprouvai à la vue de cet enfer. J'étais dans

un des cercles du Dante et dans le plus horrible. Des figures fauves, des regards de vipères, de sinistres sourires, tous les caractères de l'envie, de la rage et du désespoir: c'était un spectacle épouvantable. Ces malheureux m'accueillirent par des sifflets : c'était mon costume de bal qui me valait cette réception. Beaucoup vinrent m'interroger, cherchant à engager la conversation : mon silence les mit en fureur, et ils m'accablèrent d'injures malgré les remontrances du geolier, qui leur criait qu'étranger à l'Angleterre je ne comprenais pas leur langue. Je voyais avec inquiétude la nuit s'approcher, sentant ma vie en danger dans cette caverne. Fort heureusement, au bout d'une heure le gardien vint m'annoncer qu'on m'avait cautionné et que j'étais libre. Une voiture m'attendait à la porte de la prison; en peu d'instans je revis le juge Fielding. J'aperçus devant son siége Pégu, mon tailleur, et Maisonneuve, mon fournisseur de vins: c'étaient mes cautions. Dans l'auditoire, je reconnus Rostaing donnant le bras à une dame voilée: c'était la Charpillon. Derrière eux se tenait un autre individu dont je parlerai tout à l'heure et qui lui servait de second témoin. Ma caution fixée à vingt guinées et acquittée par mes garans, la Charpillon eut le chagrin de s'entendre condamner à payer les frais du procès, et *par corps*.

Le lendemain de ce jour néfaste, Goudar m'apporte un numéro du *St-James-Chronicle* où toute mon histoire était racontée. La Charpillon et moi

nous n'étions désignés qu'à l'*initiale,* mais Rostaing et l'autre témoin, appelé Bottarelli, étaient nommés en toutes lettres, et on leur donnait les plus grands éloges. Goudar m'ayant informé que ce Bottarelli passait pour un homme de lettres, je crus avoir découvert l'auteur de l'article calomnieux et je sortis pour connaître sa demeure. Chemin faisant, je rencontre Martinelli, qui m'indique le domicile que je cherchais et s'offre à m'accompagner.

Dans un misérable bouge, au quatrième, dans le quartier le plus malpropre de Londres, j'aperçois un homme entouré de quatre enfans, occupé à noircir du papier.

— Je suis, lui dis-je, le chevalier Casanova, celui-là même que votre témoignage a fait enfermer à Newgate pendant une heure.

— J'en suis désolé.

— Pensez-vous que votre désolation puisse me suffire?

— Monsieur, je suis père de famille, et l'on m'avait promis deux guinées.

— Mais vous jouiez, ce me semble, un rôle qui pouvait vous coûter cher. Vous ne craignez donc pas le gibet?

— Un faux témoin n'est pas pendu, il est seulement déporté, et d'ailleurs, comment prouverait-on à ce témoin que sa déposition est fausse?

— Je pourrais vous le prouver, moi! Où m'avez-vous jamais vu, je vous prie? Oseriez-vous ju-

rer que vous étiez en tiers avec la Charpillon et moi ?

— J'oserais le jurer, Monsieur, bien que je sache que je mentirais.

— Vous êtes le dernier des misérables.

— C'est vrai, mais voilà mon excuse sinon ma justification.

Et il me montrait sa famille.

— N'êtes-vous pas l'auteur de certain article inséré ce matin dans *St-James-Chronicle?*

— Non, Monsieur. J'aurais désiré pouvoir faire cet article, mais la vérité est que je ne l'ai pas fait.

— Vous vous mêlez d'écrire, à ce qu'il paraît.

— Ne faut-il pas que je donne du pain à ces malheureux : je travaille dans les journaux malgré le dégoût que m'inspire cette profession. Ma vocation véritable, c'est la poésie.

— Ah ! ah ! vous êtes poète.

— J'ai abrégé la *Didon* et allongé le *Démétrius*.

Je donnai une guinée à sa femme, ce fut toute ma vengeance. En reconnaissance de mon procédé, elle me gratifia d'un écrit de son mari intitulé le *Secret des Francs-Maçons dévoilé.* Ce secret-là, c'était celui de la comédie : l'ouvrage ne manquait pas d'esprit, cependant. Ce Bottarelli avait été moine et sa femme religieuse; ils habitaient tous les deux la même ville, Pise. Comme ils s'aimaient, ils se virent secrètement, une grossesse s'ensuivit et les deux amans s'enfuirent en Angleterre.

Au moment de rentrer chez moi, je m'entends appeler distinctement dans la rue : je me retourne et ne vois personne. Je continue mon chemin, nouvel appel : personne encore. Mon nom me parvient aux oreilles pour la troisième fois. J'étais devant la boutique d'un marchand d'oiseaux, je reconnais mon interlocuteur dans un perroquet.

— D'où vous vient cet oiseau? dis-je au marchand.

— C'est une dame qui me l'a cédé.

— Il parle bien, n'est-ce pas?

— Il ne sait qu'une phrase.

— Laquelle?

— *Casanova est un coquin.*

— Je vous l'achète, voici deux guinées.

J'emporte l'oiseau, et je me mets à lui répéter tout le jour : *La Charpillon est encore plus catin que sa mère.* Au bout de huit jours, le perroquet avait si bien retenu sa nouvelle leçon, qu'il la répétait du matin au soir, en y ajoutant un bruyant éclat de rire.

Goudar, témoin de sa loquacité, me dit : Que n'exposez-vous ce perroquet sur la place de la Bourse, vous en tireriez cinquante guinées au moins. Cette idée me plut, et je chargeai Jarbe d'exposer l'animal sur la place. Je ne cédais pas à un sentiment de cupidité, mais au plaisir de pouvoir donner publiquement à la Charpillon un nom qu'elle méritait si bien.

Dans les premiers temps, mon perroquet ob-

tint peu de succès, car il s'exprimait en français, mais bientôt les auditeurs accoururent en foule. Goudar m'apprit que la mère et les tantes de la Charpillon avaient été aperçues dans l'auditoire, qu'elles s'étaient éloignées furieuses et avaient consulté un avocat.

— Et la Charpillon, qu'en pense-t-elle?

— La Charpillon pense que votre idée est très spirituelle, et elle est la premiere à s'en amuser.

A quelques jours de là, je lus dans un journal: « Les dames insultées par le perroquet de la Bourse sont très pauvres ou sans protecteurs, car si quelqu'un eût acheté l'oiseau, les injures n'auraient pas eu une aussi scandaleuse publicité. » Dans une autre note, le rédacteur disait que l'auteur de la plaisanterie méritait bien d'être Anglais pour le piquant de sa vengeance.

— Pourquoi, dis-je un jour à Egard, n'avez-vous pas, vous adorateur de la Charpillon, acheté mon perroquet babillard ?

— Par une très bonne raison, c'est qu'il répète exactement ce que pensent de la princesse tous ceux qui l'ont connue.

Cependant, l'oiseau trouva son acheteur dans la personne d'un lord à qui la Charpillon joua le tour qu'elle m'avait joué. Depuis cette époque, je revis souvent cette créature, mais sans danger pour mon cœur comme pour ma bourse. Elle m'était devenue aussi indifférente que si je ne l'eusse jamais connue.

CHAPITRE VII.

Nouvelles aventures. — Tentations de toute espèce. — La dame hanovrienne et ses cinq filles.—Mon amour pour Victorine.

Délivré de cette ridicule passion, je repris mes courses dans Londres. J'étais un jour dans Buckingham-House, lorsque je m'entends nommer par une voix féminine; je lève les yeux et j'aperçois deux jeunes personnes qui goûtaient à la fenêtre. Elles m'envoient un salut de connaissance; mais ne les reconnaissant pas, je poursuis mon chemin. J'avais fait à peine quelques pas, lorsqu'un officier anglais m'aborde et me dit: Ces dames sont Italiennes et ce n'est pas la première fois que vous les voyez. J'entre avec lui dans la maison, et quelle est ma surprise de retrouver Porchini sous l'habit d'officier de la garde du roi Georges. Il prend un air d'importance et me présente les deux demoiselles comme étant ses filles.

—Cela me rappelle fort à propos, lui dis-je, les

montres et la tabatière en or que deux autres demoiselles. vos filles aussi, m'ont volées à Stuttgard.

—Vous en avez menti ! répond-il, rouge de colère.

Il était à table, se gorgeant de crème et d'œufs frais. Un bol se trouve sous ma main, je le lui envoie au travers du visage, et je quitte la pièce. Le véritable anglais m'accompagne et me dit :

—Votre action est vive, Monsieur.

—Pas autant que le propos.

—Avouez que votre soupçon est injurieux.

—Il n'y a pas là de soupçon, ce que j'ai dit est la vérité. Ce Porchini est un misérable, et il m'a volé, je le méprise.

—Je ne pense pas qu'en parlant ainsi vous prétendiez vous soustraire à lui donner la satisfaction qu'il exige.

— Non sans doute, et vous allez voir de quel genre sera cette satisfaction; dites-lui que je l'attends à Green-Park dans une heure; je vais chercher mon épée et une canne.

—Pourquoi une canne?

—Parce que je vous promets de lui donner des coups de canne en votre présence, à moins que la fantaisie ne vous prenne de vous battre pour lui. Parlez franchement, mon cher Monsieur, connaissez-vous bien celui que vous appelez votre ami?

—Il est officier, cela me suffit.

Très bien, alors je me battrai à mort avec vous, si vous y tenez; mais cela ne m'empêchera point

de dire que ce Porchini est un voleur et un souteneur de filles.

Une heure après, j'étais au rendez-vous. Voilà mon Porchini qui arrive plus mort que vif, pâle comme un pierrot et la main tremblante. Il veut m'adresser la parole; pour toute réponse, je lève ma canne en lui enjoignant de dégaîner. Il s'y refuse, je le frappe. Alors il se met à courir de toutes ses forces en poussant des cris lamentables. Son compagnon me fait mille excuses, et nous reprenons ensemble le chemin du parc. Comme je lui fournissais certains détails fort peu édifians sur ce Porchini, il me dit: Je suis bien malheureux de connaître cet homme, mais, que voulez-vous! je suis amoureux de la plus jeune de ses filles, et il m'est impossible de rompre avec lui.

En rentrant au parc, j'aperçois les deux demoiselles, Goudar au milieu d'elles.

— Comment connaissez-vous ces dames? lui dis-je.

— Elles sont filles d'un riche capitaine.

— Qui fait le trafic de bijoux, n'est-ce pas?

— Effectivement, je lui ai acheté cette montre et ces deux bagues.

En entendant Goudar, les demoiselles se mirent à rire et me dirent en badinant :

— Qu'avez-vous donc fait de notre *cher papa?*

— Je l'ai rossé d'importance.

— C'est une belle action, et je vous aime, dit l'aînée en me tendant la main.

Confondu d'une pareille bassesse, le naïf Anglais tourna le dos à ces créatures et jura qu'il ne remettrait jamais les pieds dans leur maison.

J'entrai le soir à Covent-Garden en compagnie de Goudar, qui me demanda si je voulais assister au concert de la signora Sartori. Vous y verrez, me dit-il, une Anglaise de quinze ans à qui cette virtuose donne des leçons de chant.

— Est-ce que cette jeune personne cherche un protecteur?

— Sans doute, et si vous voulez le devenir, hâtez-vous, car il y aura ce soir pour entendre la Sartori affluence de riches lords, et on vous l'enlèverait.

Dans ma situation financière, les nouvelles connaissances n'étaient pas de mon goût; cependant je me décidai à voir cette jeune fille, cela ne m'engageait à rien. Nous voilà donc entrés, et la jeune miss me semble fort jolie, mais ses attraits ne sauraient enflammer mes sens. Vous allez croire, lecteur, que je pensais encore à la Charpillon? Erreur, j'étais dans un moment d'amour platonique, et c'était le souvenir de Pauline qui me possédait. Goudar me montra du doigt un jeune noble livonien, le baron Stenau, qui poursuivait partout la belle élève de Sartori.

—Je ne la lui disputerai pas, lui dis-je.

Après le souper, on nous offre des billets pour le prochain concert; j'en prends deux, le Livonien en empoche cinquante: c'était cinquante guinées!

—Il emportera la place d'assaut, dis-je à Goudar. Je croyais ce Stenau dans l'opulence, et comme il me faisait des complimens, je les lui rendis, et nous nous liâmes. On verra bientôt quelles conséquences eut pour moi cette amitié accidentelle.

En parlant tout à l'heure de Buckingham-House, j'ai oublié de raconter une petite anecdote qui peint fort bien l'*humour* des Anglais. Il faut savoir que les allées des jardins de ce palais sont séparées les unes des autres par autant de charmilles à claires-voies. Pembroke et moi nous nous promenions un après-midi dans ces allées, lorsque j'aperçois à quelques pas six individus accroupis (on devine pourquoi) et le dos tourné de notre côté.

— En vérité, Milord, voilà des gens bien mal appris.

—Que voulez-vous dire?

– Du moins, ces messieurs devraient faire face à l'allée.

—Ils auraient tort, car on les reconnaîtrait, tandis que dans cette posture.....

—Le raisonnement est singulier.

—Il est juste : je suppose qu'un lord, un ministre même soit au nombre de ces individus, voilà sa dignité compromise.

—Un ministre, dites-vous, dans cette attitude?

— Pourquoi pas? ne peut-on être pris à l'improviste?

— En vérité, les Anglais ne font rien comme les autres.

A ma sortie de chez la Sartori, j'étais aussi calme qu'à mon entrée. Goudar me dit: Je ne vous reconnais plus, la beauté de cette Anglaise ne vous a causé aucune impression; convenez pourtant que c'est un morceau de roi.

— Que le Livonien se ruine, si la fantaisie lui en prend ; quant à moi, je me récuse.

— Vous voudriez des amours à bon marché et beaucoup de variété : je crois que j'ai votre affaire.

— Encore des femmes, mon cher Goudar; vous êtes un fournisseur intarissable.

– J'ai toujours travaillé dans cette partie-là. Ecoutez ma proposition : A deux pas d'ici habite une dame hanovrienne de cinquante ans...

— Merci.

— Patience! Elle est fort gênée, la pauvre femme: une vieille mère, une tante infirme sur les bras.

— Mais c'est un hôpital que sa maison! Est-ce que vous avez l'intention de m'y conduire, par hasard?

Ecoutez-moi donc. Son mari est aveugle et impotent et ne peut s'opposer à l'exécution d'un projet que j'ai conçu.

— Vous vous moquez de moi, M. Goudar.

Et je lui tournais le dos; mais me retenant par les bras, il se mit à crier à tue-tête : Cette dame a cinq filles, vous entendez, cinq! toutes plus séduisantes les unes que les autres.

— Je commence à comprendre.

— Comment subsistent-elles? très mal.

— S'il faut donner la pâtée à tout ce monde, ce sera cher.

— Vous garderez le sérail aussi long-temps que vous voudrez : et puis, un beau matin, votre serviteur.

Je suivis Goudar. Nous montons un étage; dans une grande salle j'aperçois trois jeunes filles dont la plus âgée n'a pas dix-sept ans: elles sont en compagnie d'un individu à mine suspecte.

— Diable! me dis-je, seraient-ce des pendans à la Charpillon: prenons y garde.

Goudar s'approche de l'inconnu; ils se parlent à l'oreille, et mon homme s'en revient, me disant:

— C'est un recors qui va conduire la vieille dame en prison, si elle ne paie à l'hôte les vingt guinées qu'elle lui doit.

— Laissez partir la vieille.

— Oui, mais la mère une fois écrouée, on mettra les filles d'abord à la porte, ensuite en prison comme leur mère.

— Où sont vos sœurs? dis-je à une de ces demoiselles.

— Elles sont allé chercher de l'argent.

— Vous en manquez donc absolument?

— Pas un schelling, et nous ne possédons rien qu'on puisse vendre.

— En êtes-vous bien sûres? et qu'en dit Madame votre mère?

— Elle pleure.

— Cela ne vous tirera pas d'affaire.

— Notre hôte a essayé de la consoler, en lui disant qu'on la mènerait en prison en voiture.

— Il appelle cela une consolation, le scélérat! Tenez, vous êtes jolies et je suis riche : je puis faire quelque chose pour votre mère, à une condition.

— Laquelle?

— Vous ne devinez pas.

Et je la regardai, l'œil enflammé; mais elle baissa ses longues paupières et balbutia :

— Ah! Monsieur, vous ne nous connaissez pas!

L'accent de douleur qui s'échappait du sein de la pauvre petite me causa quelque émotion; mais n'étant pas dans des dispositions à lâcher mes guinées sans indemnité, je dis à Goudar :

— Vous avez entendu cette demoiselle; offrez-lui les consolations qu'elle ne veut pas accepter de ma part. Sur cela, je les saluai et Goudar me suivit.

Comme je mettais le pied dans la rue, arrivent les deux aînées, deux magnifiques personnes. Leur visage exprimait plutôt la satisfaction que le chagrin. L'une d'elles me dit : N'êtes-vous pas M. le chevalier de Seingalt?

— Lui-même, et je compâtis sincèrement à vos malheurs.

— Voulez-vous bien, Monsieur, vous reposer

un instant chez nous, un quart d'heure seulement?

Il n'eût pas été convenable de refuser: nous montons. Chacun prend place, et l'aînée me conte qu'elles sont venues à Londres pour obtenir une indemnité dont le paiement se fait attendre et qu'elles se sont vues dans la dure nécessité de contracter des dettes qu'elles ne peuvent payer; qu'elles n'ont plus rien à mettre en gage et qu'il ne leur reste que deux schellings.

— Il vous reste autre chose, Mesdemoiselles, et je suis surpris que ceux qui vous ont vues et qui vous connaissent personnellement puissent vous laisser sans secours.

— Tous nos amis ont des cœurs insensibles.

— Nommez-les, je vous prie.

— Le marquis Caraccioli, lord Baltimore et lord Pembroke.

Vous me permettrez de douter de l'insensibilité de ces messieurs, que je connais aussi, et pour des hommes riches et généreux. Peut-être y a-t-il quelques motifs qui paralysent leurs bonnes intentions à votre égard, d'autant plus que vous êtes belles toutes.....

— Hélas! interrompit l'aînée.

— Vous avez l'air de regretter d'être belle, Mademoiselle : vous devriez savoir cependant que la beauté est une lettre de change que tout le monde paie à vue.

— Il est trop vrai, ces messieurs nous aban-

donnent, parce que nous restons fidèles à nos devoirs.

— Je l'avais deviné. On vous trouve aimables et on vous le dit, on vous demande de prendre en pitié les maux que vous causez, et vous vous y refusez! Alors, on refuse de vous secourir : je ne crois pas que ces messieurs soient tout-à-fait dans leur tort.

— Pouvez-vous parler ainsi!

— Il est fort beau à vous, Mesdemoiselles, d'avoir de la vertu : cela vous coûte cher; mais nous autres hommes nous ne raisonnons pas ainsi. Nous sommes dévorés par des passions que nous cherchons à faire partager, et nous gardons notre argent pour les dames qui ne sont pas impitoyables. Secourir la vertu, c'est très chanceux d'abord, car il y a des vertus fort équivoques, et puis, n'est-ce pas fournir des armes contre nous? Je vous dirai franchement qu'en ce moment votre beauté vous joue un mauvais tour. Si vous étiez laide, peut-être obtiendriez-vous vingt guinées de notre compassion; moi-même, je vous les offrirais de bon cœur. J'aurais fait le vertueux à bon marché; mais devant de jolis visages, il n'y a pas moyen d'être charitable. On se croit dupe et on prête à rire.

Toutes demeurèrent muettes de surprise.

— Oserai-je vous demander, Mademoiselle, comment je puis être connu de vous?

— Je vous ai vu au bal de Richmond en compagnie de miss Charpillon.

— Eh bien, apprenez que cette dame me coûte deux mille guinées et que je n'en ai pas obtenu un seul baiser : voilà ce qui me rend défiant.

Au même instant, on appelait mon interlocutrice d'une pièce voisine.

— C'est ma mère, me dit-elle : elle désire vous parler.

Je pénétrai dans la chambre, et j'aperçus la vieille dame dans son lit. Sa figure narquoise, ses yeux éveillés, tout l'ensemble de son visage offrait de surprenantes ressemblances avec celui de la mère de la Charpillon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Madame?

— Monsieur, je n'ai pas perdu un mot de votre conversation avec mes filles.

— Alors, cela me dispensera de me répéter.

— Convenez que votre langage n'a rien de paternel.

— Madame, je suis libertin de profession. J'ai dit à vos demoiselles ce que je pense : vous avez l'esprit trop bien fait pour vous en formaliser. J'admire la vertu, mais je n'aime que l'amour, et c'est lui que je cherchais auprès d'elles. Elles sont trop sages, je le vois, pour ne pas éviter la présence d'un mauvais sujet tel que moi : aussi, permettez-moi de me retirer.

— Un moment, Monsieur : ce vieillard que vous voyez là est mon époux (elle mentait), le comte de ****, d'un grand nom, d'une noble famille. Ses filles n'ont-elles pas droit d'être respectées ?

— Pour toutes sortes de raisons, Madame, et la plus grande preuve que je puisse leur donner de ma considération pour elles, c'est de jurer que je ne les reverrai jamais.

— Ainsi, vous êtes sans pitié!

— Comme vous, Madame.

— Il est inconvenant de parler ainsi à une mère, à une femme de qualité!

— Vous m'y obligez. Adieu, Madame.

— Mais, Monsieur, songez donc que nous manquons de pain!

— Voulez-vous me permettre de vous offrir à dîner aujourd'hui, et me permettrez-vous d'être de vos convives?

— De grâce, donnez-moi l'argent que vous dépenseriez pour le repas. Dans la triste position où sont mes filles, elles seraient maussades.

— Du moins j'aurai le plaisir des yeux, et je vous promets que vous aurez répit jusqu'à demain. D'ici là la providence vous fera trouver peut-être une voie de salut.

Elle accepta. J'allai trouver l'hôte, qui, moyennant une guinée, me promit de ne point inquiéter ces dames jusqu'au lendemain. Cela fait, et le dîner commandé, je revis la comtesse, à qui je dis : Madame, j'ai fait tout ce que je pouvais faire pour vous tirer de la position ou vous êtes; j'assisterai au dîner sans exiger un seul baiser; mais si demain on me traite avec la même rigueur, je suis décidé à vous abandonner.

— Soyez sûr, Monsieur, que mes filles n'accorderont jamais à qui que ce soit la moindre faveur.

— Alors, Madame, je vous promets de les célébrer dans Londres comme des modèles accomplis de grace et de vertu, mais vous trouverez bon que je garde mon argent pour les vicieuses comme moi.

— Vous êtes un méchant homme.

— Plus méchant que vous ne pensez, et vous avez fait aujourd'hui une mauvaise connaissance.

A table, ces demoiselles mangèrent comme quatre et firent fête à mon vin. Le tout fut couronné d'un bol de punch qui nous mit tous en gaîté, mais je ne m'écartai pas de la scrupuleuse décence. La nuit ne changea rien à la détermination de la mère : aussi, je retirai la caution que j'avais donnée à l'hôte, et j'allai voir Pembroke pour lui conter l'aventure. A peine eus-je nommé la dame hanovrienne qu'il partit d'un éclat de rire.

— Deux de ces demoiselles sortent d'ici; elles m'ont fait de leur position une peinture fort pathétique; j'en ai ri, voilà tout.

— Vous avez le cœur dur.

— Non pas, mais elles m'ont déjà pincé une douzaine de guinées, en me leurrant d'espérances. Ce sont des dames de l'espèce de la Charpillon.

— Merci pour votre renseignement, Milord. Cependant, j'avoue que l'aînée est fort séduisante, et si elle veut passer une nuit dans mon lit, je suis disposé à lui donner vingt guinées.

—J'en donnerais autant pour chacune des sœurs; mais ni vous ni moi n'arriverons à notre but: Baltimore en a offert deux cents des cinq petites...

— Et on l'a refusé net?

— Non : mais on exigeait le paiement d'avance. Il est vrai que la mère ne se trouvait pas dans la position désespérée d'aujourd'hui.

J'appris en rentrant chez moi que les sœurs étaient chez la comtesse et qu'elle avait vendu une de ses robes pour dîner. A cinq heures, l'aînée se fait annoncer: elle verse des larmes, elle se jette à mes pieds. Pour toute réponse, je dépose vingt guinées sur la table et lui montre mon lit; mais elle tourne le dos avec dédain, et s'enfuit. Le soir, Goudar m'informa du sort de la comtesse: on l'avait menée en prison. J'eus un remords, ma conduite me parut cruelle, et j'allais sortir pour porter secours aux infortunées, quand je les vois entrer toutes les cinq. Aussitôt je fais monter un bon dîner. Mais les demoiselles sont tristes, c'est à peine si elles effleurent les mets, et elles ne boivent que de l'eau. Sentant bien qu'elles ne seraient bonnes à rien, je les prie poliment de se retirer. Elles sortent, et je me mets au lit. J'y étais à peine, quand l'aînée reparaît:

— Que ferez-vous pour nous si je me livre à vous cette nuit, Monsieur?

— Je vous remettrai vingt guinées et vous entretiendrai tant que vous serez à moi seul.

Alors, sans rien me dire, elle se déshabille et vient

se placer à mes côtés. Je lui enlève le dernier voile et je la contemple : elle me prie d'épargner sa pudeur et d'éteindre les bougies.

— Acceptez cinq guinées de plus pour vos sœurs, et laissez-moi jouir de votre vue.

Je la trouve docile : elle se place dans toutes les attitudes, et le sacrifice est consommé quatre fois; mais elle se laisse faire plutôt qu'elle ne prend part à l'action. Je tâche de l'échauffer par mes embrassemens, c'est en vain : c'est une statue que j'étreins, et ce beau corps est froid et mort comme un marbre.

—Sarah, lui dis-je, vous avez gagné votre argent, le voici. Partez, je ne veux plus vous voir, ni vous, ni vos sœurs. Votre conduite m'a affligé : vous n'avez rien donné à mon amour, vous vous êtes prostituée : honte sur vous !

Elle s'habilla sans sourciller, et s'en fut.

Le lendemain, à sept heures, je me sens doucement réveillé, et que vois-je? Victorine, la sœur cadette.

— Que voulez-vous, Mademoiselle?

— Ayez pitié de moi, Monsieur : nous sommes toutes sans asile, ouvrez-nous votre maison, et je ne serai pas ingrate. Ma sœur m'a dit que vous ne vouliez plus nous revoir ; j'ai compris que vous n'aviez pas été content d'elle; mais vous devez l'excuser, elle aime un jeune Italien emprisonné pour dettes.

— Vous avez la chance dans votre famille! Il est probable que vous aimez aussi quelque détenu?

— Monsieur, je n'aime personne.

— C'est-à-dire que votre cœur est disponible. Voyons un peu.

Je l'attire vers moi, je l'embrasse, je la déshabille. Victorine ne ressemble pas à Sarah. Elle est tout flamme, feu et nerfs. Je lui livre deux assauts dans une posture différente : elle en demande un troisième, et je me pâme dans ses bras au milieu d'une abondante libation.

— Victoire à toi, mon ange!

— Aussi je m'appelle *Victorine!*

— Tu peux faire venir toute ta famille ici, et je vais m'occuper de délivrer ta mère. En attendant, prends ces vingt guinées.

Me voilà donc avec tout ce monde sur les bras; on m'amène le vieux comte aussi, et vers le soir la comtesse arrive dans une chaise à porteur. Je lui fis ma visite de congratulation, et elle loua beaucoup ma générosité, ne paraissant pas en soupçonner les motifs.

Victorine m'apprit que l'amant de sa sœur, le marquis Della Piettina, de Naples, était en prison pour une dette de quelques guinées.

— Comment! l'ambassadeur de Naples permet l'emprisonnement d'un compatriote pour une pareille bagatelle ? Dis à ta sœur que je le verrai.

Je me rendis en effet chez le marquis de Caraccioli, qui me dit qu'il aurait fait sortir le prisonnier depuis long-temps, s'il ne s'était avisé de voyager sans la permission de son souverain.

Je trouvai fort ridicule l'argument de Caraccioli et courus délivrer le jeune marquis. Ce jour-là, la pauvre Sarah faillit mourir de joie, et je vis le moment où elle m'allait accorder par reconnaissance ce qu'elle avait refusé à mon amour.

Un matin que Victorine et moi étions au beau milieu d'une lutte amoureuse, je vois une jolie tête blonde qui se glisse entre mes rideaux: c'était Augusta, la troisième sœur, celle-là même sur qui Pembroke avait jeté les yeux.

— Et moi, vous ne m'aimez donc pas? me dit-elle. Aussitôt Victorine se jette dans la ruelle et fait place à sa sœur. Enlacé dans les bras de ces deux voluptueuses filles, je parcourus toute la gamme des transports amoureux. Je ne me flatte pas d'avoir eu leurs prémices, mais je puis dire que rien en elles n'indiquait l'habitude de la débauche : elles s'abandonnaient naïvement au feu de leur tempérament.

Dans un moment de délire, Augusta me dit : On donnerait volontiers sa vie pour une journée de ces délices, mais je n'aime pas les intervalles.

Comme elle saisissait avec à propos les situations les plus propices, je dis à Victorine: Qui donc l'a si bien instruite?

— L'imagination d'une fille de quinze ans, répondit-elle, devance toute expérience. Quant à moi, il n'y a pas une de ces voluptés que je n'aie déjà goûtée en imagination.

— La réalité ne vaut-elle pas mieux? lui dis-je

en l'étreignant plus amoureusement encore.

— Oui, mais c'est trop court.

Ces jeunes demoiselles étaient pour mon palais émoussé autant de délicats ragoûts qui en réveillaient la sensualité. Cependant, comme je ne voulais pas d'exception, je pensai à goûter des deux autres: mon appétit me disait que le dernier mets est ordinairement le meilleur. En attendant, Augusta fut ma maîtresse en titre.

Le dimanche suivant, j'eus assez nombreuse société. Madame Cornelis amena Sophie, qui plut beaucoup aux petites comtesses. Une jeune miss de seize ans, très formée pour son âge, miss Nancy Stein, accompagnait ordinairement Sophie dans ses sorties. Je la dévorais de baisers ainsi que ma fille adoptive, mettant le tout sur le compte de la tendresse paternelle; mais, à vrai dire, ces caresses me jetaient dans un état de violente irritation, et je lisais dans les yeux de la petite une complicité tout-à-fait engageante. Cependant j'ai toujours su, au milieu des plus grands égaremens des sens, garder une sorte de pudeur, et la virginité de la jolie petite demeura intacte, même dans les bras de Casanova!

J'allai le lendemain faire une nouvelle visite à la comtesse. Elle était fort gaie: plus de traces de ses chagrins, elle mangeait énormément et buvait encore mieux. Apercevant un volume sur la table, je lui dis:

— Madame la comtesse aime la lecture?

— Cela m'endort.

— Vous vous plaisez peut-être aux ouvrages d'aiguille?

— Fi donc!

— De quoi donc vous occupez-vous?

— Je songe à faire le bonheur de mes enfans.

— L'intention est admirable, mais permettez-moi de vous faire observer qu'un peu plus d'activité de votre part leur serait mieux profitable.

— La providence ne les abandonnera pas.

— Madame, la véritable providence ici-bas, c'est nous-même.

— Vous nous en servirez, c'est le ciel qui vous a envoyé ici.

Augusta était présente. Pendant que la comtesse discourait, j'attirai la petite sur mon sein et demandai à sa mère la permission de déposer un baiser paternel sur ce front *virginal*.

Je venais de rentrer, quand je vois passer sous mes fenêtres le marquis Caraccioli. Je l'appelle, il accourt avec un empressement bien rare pour un diplomate. En même temps, je fais chercher Sarah et la présente au marquis comme la fiancée de Della Piettina.

— Mauvais parti pour vous, belle demoiselle.

— C'est un marquis, dit la petite comtesse.

— Un marquis bien gueux, il n'a pas le sou.

— Vous savez, M. l'ambassadeur, que des cœurs bien épris...

— Se contentent d'une chaumière, mais encore faut-il l'avoir.

— Il m'a promis de me conduire à Naples.

— C'est un moyen comme un autre de se faire emprisonner.

— Le roi lui fera grâce.

— Je le veux croire, mais des créanciers sont moins clémens.

L'ambassadeur parti, j'allais monter à cheval, lorsque Augusta vint me dire que sa jeune sœur Hyppolite serait heureuse de m'accompagner. Je dis à Augusta que je procurerais volontiers ce plaisir à sa sœur, mais il lui fallait un costume. J'envoyai chercher mon tailleur et remis notre partie au lendemain. Il lui prit mesure devant moi, et je la trouvai au moins aussi belle que les autres. Je lui adressai quelques plaisanteries innocentes, qu'elle interpréta fort bien, car le soir elle vint dans ma chambre de son propre mouvement. Au moment même, Augusta se déshabillait, ou plutôt je la déshabillais, et je me trouvais derrière elle dans une de ces positions qui n'exigent guère de témoin.

— Allez toujours, dit Hyppolita, je ne vois rien.

— Qui t'empêche de regarder? lui dit sa sœur.

Quand tout fut fini, Augusta me dit : Ma sœur vous aime et je veux lui céder ma place pour cette nuit. La petite se fit un peu prier (ruse de femme), mais enfin elle consentit. Et de quatre!

Comme je rentrais de la promenade avec Au-

gusta, la plus jeune des demoiselles, Gabrielle, enfant charmant de quatorze ans, dit à sa sœur : « Tu es bien heureuse d'aller à cheval : moi, on me laisse à la maison. » Je m'approchai d'elle aussitôt et lui dis que je lui procurerais un beau cheval, si sa mère lui permettait de m'accompagner.

— Maman n'a rien à me refuser, mais il me faut une toilette d'amazone.

— Si vous voulez bien me suivre dans mon cabinet, je vous montrerai une culotte de velours jaune et une veste amaranthe qui vous iront à merveille.

La petite regarda sa sœur, comme pour lui demander s'il fallait accepter; l'autre lui fit un geste affirmatif, et Gabrielle me suivit.

Aussitôt entrés, je lui dis de se déshabiller. Elle rougit un peu.

— Ne voulez-vous pas essayer ce costume?

— Il n'est pas convenable à une demoiselle de se mettre nue devant un homme.

— Cela ne vous est donc jamais arrivé?

— Jamais.

— Est-ce bien vrai?

— Je vous le jure.

— Voulez-vous permettre que je m'en assure par mes propres yeux?

— Quel témoignage croiriez-vous si vous n'ajoutez pas foi au mien?

— J'en connais un qu'on ne saurait révoquer en doute : vous allez vous placer sur mon lit et vous

me laisserez regarder certaine partie de votre corps.

— C'est à ce prix seulement que vous me permettrez de vous accompagner à cheval?

— Je ne fais pas une condition de ma promesse, je vous demande cela comme une faveur.

— Très volontiers.

Vérification faite, je jugeai que Gabrielle n'avait pas menti; mais pour ne conserver aucun doute à cet égard, une autre expérience devenait nécessaire.

— Gabrielle, lui dis-je, vous m'avez donné une grande preuve de confiance, mais j'aurais préféré la recevoir en qualité d'amant.

— Que voulez-vous dire? Souhaiteriez-vous de devenir mon amant, par hasard?

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Que ne le disiez-vous plus tôt! Mes sœurs répètent toute la journée que de tous les bonheurs de ce monde, le premier, c'est d'avoir un amant.

— Et vous en désirez un?

— Certainement.

— Vous l'aimerez?

— Sans doute, si c'est vous, car je vous aime déjà.

— Et vous ne lui refuserez rien?

— Hélas! je suis bien pauvre...

— Vous ne me comprenez pas, Gabrielle: ce qu'un amant exige de celle qu'il préfère, c'est...

— C'est... Achevez.

Ici j'eus recours à un langage muet pour lui apprendre ce que j'attendais d'elle. Nous en étions au moment le plus intéressant de la leçon, qu'elle recevait en très docile écolière, quand on pousse la porte et Augusta se présente en riant.

— Je te félicite, dit-elle à sa sœur, tu as gagné vingt guinées.

Je trouvai ce propos déplaisant et demandai à Augusta pour quelle raison elle venait nous déranger.

— Maman m'a dit de vous aller chercher tout de suite : elle veut vous faire une proposition d'où dépendent votre tranquilité et votre bonheur.

Je descendis aussitôt chez la comtesse, que je trouvai dans une exaltation ridicule. A ma vue, elle se leva de son siége et vint tomber entre mes bras. J'eus beaucoup de peine à faire cesser les témoignages d'affection qu'elle me donnait.

— Madame, lui dis-je, j'ai peine à concevoir comment j'ai pu me rendre digne de la bienveillance excessive que vous me témoignez.

— Vous, le sauveur de mes filles! vous, leur bienfaiteur et leur père!

— Laissons ce chapitre, de grace : je suis heureux moi-même de ce que j'ai pu faire pour elles.

— Et vous en serez récompensé, oui, chevalier Casanova : voici ma main!

Je ne compris pas d'abord le sens qu'elle atta-

chait à ces paroles : *voici ma main*. Aussi, je la lui pris et la serrai amicalement.

— Vous acceptez, j'en étais sûre : vous êtes mon époux !

A cette conclusion imprévue, j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Je lui dis qu'elle oubliait sans doute qu'elle était mariée, et que, dans tous les cas, l'état actuel de ma fortune ne me permettait pas d'accepter une offre dont je sentais d'ailleurs tout le prix.

— Je suis libre, me répondit-elle avec fierté, mais je comprends maintenant les motifs de votre refus : allez, Monsieur, je vous avais mieux jugé.

Le soir, Goudar vint me dire qu'un M. du Claude désirait me parler.

— Qu'est-ce que M. du Claude? lui demandai-je.

— C'est le fameux jésuite Lavallette, l'auteur de la banqueroute qui a si gravement compromis en France la compagnie de Jésus. Il s'est réfugié en Angleterre avec beaucoup d'argent. Vous voyez que ce n'est pas une connaissance à dédaigner. Après tout, vous ne risquez rien de le voir. Sachant que je suis lié avec vous, il a eu recours à mon entremise.

— Soit, conduisez-moi chez lui.

Arrivés chez le révérend père, il nous reçut très poliment en s'excusant de la liberté grande qu'il avait prise à mon égard. C'était un homme de quarante-cinq ans au plus, le teint frais et l'oreille

rouge, d'un embonpoint remarquable, mais bien pris dans sa taille et la jambe faite au tour. Après une conversation d'un quart d'heure plus ou moins édifiante, nous en vînmes au véritable but de ma visite. Il s'agissait pour le père Lavallette d'obtenir des renseignemens sur Della Piettina. Ce gentilhomme désirait faire escompter un billet au révérend, et le révérend m'interrogea sur sa fortune. Je lui dis à ce sujet tout ce que je pouvais savoir, ce qui mit le bon père dans une colère épouvantable contre le marquis. Ce jour-là même j'attendais la visite de Sarah, l'aînée des sœurs, quand je reçus une lettre où elle m'informait de son départ avec son amant, qui, disait-elle, avait trouvé l'argent nécessaire pour se rendre à Naples. Elle me faisait part de leur intention de s'y marier. Elle finissait par me remercier de tout ce que j'avais fait pour elle et me recommandait sa mère. La vieille comtesse ne s'attendait guère à cette fuite. Aussi, ce fut un déluge de larmes et, qui le croirait? un débordement d'invectives contre moi. Elle m'accusa d'avoir causé le mal en favorisant l'élargissement du marquis. Oh! sans doute, M. de Caraccioli avait bien raison de me dire qu'il n'y a rien de si sot au monde qu'une bonne action hors de propos.

Quant à moi, je marchais à grands pas vers ma ruine. Mes forces étaient épuisées, j'étais à peu près sans argent : j'avais vendu tous mes diamans, il ne me restait que des tabatières, quelques mon-

tres, des étuis et d'autres bagatelles de fort mauvaise défaite. Depuis un mois, je ne payais plus mes fournisseurs. Cependant l'amour de mes jeunes Hanovriennes me semblait une compensation à toutes mes disgraces. Telle était ma situation, quand un beau jour je trouve Victorine tout en larmes.

— Nous partons dans deux jours, me dit-elle.

— Et pourquoi cet éloignement subit?

— Ma mère vous le dira, elle nous en a fait un mystère.

Je courus chez la comtesse, qui me reçut froidement, en se plaignant de la rareté de mes visites.

— Est-il bien vrai, Madame, vous partez?

— Je retourne en Hanovre, et vous en êtes la cause.

— Vous aurais-je causé quelque désagrément?

— Vous avez refusé ma main, et vous m'exposez à la calomnie.

— Je dis partout que je vous respecte.

— Et mes filles, Monsieur, ignorez-vous qu'on les regarde comme vos maîtresses?

— Vous ne le croyez pas?

— Sans doute, et je suis certaine qu'il n'en est rien. Ma confiance en vous est si grande à cet égard que je vais vous faire une proposition.

— Parlez, Madame.

— J'avais pensé à vous les laisser.

— Toutes les quatre?

— Toutes les cinq, même; mais l'ingrate Sarah m'a quittée.

— Certainement, Madame, je les garderais volontiers avec moi...

— Pour leur tenir lieu de père.

— C'est ainsi que je l'entends ; mais malheureusement mes ressources ne me permettent pas de faire pour ces dames tout ce que je voudrais.

— Elles savent se contenter de peu.

— Il m'est impossible de leur offrir *ce peu.*

— Refuserez-vous alors de nous suivre en Hanovre? Je possède une terre considérable où je vous recevrai avec plaisir.

— J'accepterais volontiers votre proposition, mais je suis obligé de rester à Londres.

— Je n'insiste plus. Adieu, Monsieur.

La séparation fut cruelle. Victorine surtout paraissait inconsolable. Je regrettais de ne pouvoir donner quelqu'argent à la comtesse; elle s'aperçut de mon chagrin, et me dit : Ne vous tourmentez pas, j'ai économisé deux cents guinées sur les dons paternels que vous avez faits à mes filles, et cet argent suffira au voyage.

Après leur départ, je tombai dans une tristesse profonde. Je me séparai entièrement du monde, et pendant une huitaine je m'occupai sérieusement de mettre ordre à mes affaires. En moins de cinq semaines j'avais dépensé avec ces dames tout l'argent que j'avais retiré de la vente de mes diamans, sans compter quatre cents guinées que je

devais. C'est alors que je songeai à me rendre à Lisbonne auprès de Pauline, qui avait épousé enfin le comte ***. Décidé à quitter l'Angleterre, je vendis tous les objets de prix qui me restaient : ma croix, cinq tabatières en or, toutes mes montres, à l'exception d'une seule, et deux malles bien garnies. Mes dettes payées, je me trouvai en possession d'une soixantaine de guinées. On pense bien que je quittai mon hôtel. Je louai trois modestes chambres dans les environs de Soho-Square et ne conservai pour tout domestique que mon fidèle Jarbe.

Au bout de dix jours, je sortis pour la première fois, et voilà que mon mauvais génie me conduit à la taverne *la Kanone*. J'y terminais un assez mauvais dîner, car c'était là présentement mon ordinaire, lorsque arrive le baron Stenau, la serviette en main. Il me demande l'honneur de ma société pour lui et une dame qui l'accompagne. J'y consens, et je reconnais dans la dame l'élève de la signora Sartori pour laquelle le baron s'était montré si généreux. Elle parlait l'italien à merveille, elle était belle à ravir, elle me faisait des agaceries : qu'on juge si je devais être insensible après une abstinence de douze jours. Cependant j'observai auprès de la dame la plus stricte réserve ; tout ce que je me permis de dire, c'est que je tenais le baron pour le plus heureux des hommes.

Après le repas, qui fut fort gai, la belle avise trois dés sur le manteau de la cheminée. Elle se

lève avec vivacité et s'écrie: Jouons une guinée pour le champagne! — Aussitôt dit, aussitôt fait. Le baron perd. Maintenant, dit la dame, jouons le dîner, qui le paiera. — C'est la belle miss. Mécontent d'être le seul favorisé par le hasard, je propose à Stenau de jouer deux guinées. Il perd encore. Nous recommençons, même résultat. Il s'obstine à ne pas quitter les dés: au bout d'une demi-heure sa perte s'élevait à cent guinées. Il veut continuer, je m'y refuse. Alors il se lève en colère, non pas contre moi, mais contre la fortune, prend son chapeau et sa canne et nous quitte brusquement.

Stenau sorti, la dame me dit:

— Soyez tranquille pour notre argent: Stenau est riche, il vous apportera ce qu'il nous doit.

Comme je compris qu'elle se mettait de moitié dans mon bénéfice, je pensai que je pouvais me mettre de moitié dans sa possession, et je l'embrassai sans façon.

— Vous prenez feu facilement.

— Cela vous déplaît-il?

— Au contraire. A propos, vous me remettrez les cinquante guinées sans que le baron en sache rien.

— Cela doit se faire ainsi: il ne saura rien non plus de ce que vous me donnerez en échange?

— Soyez tranquille.

Et la belle sourit en prononçant ces derniers

mots. Hélas! hélas! rencontre fatale! absence du baron plus fatale encore!

Au bout d'une heure il était revenu, muni d'une lettre de change de 520 guinées tirée de Lisbonne sur une des premières maisons de Cadix. Il me dit :

— Je sors de chez plusieurs banquiers qui n'ont pas voulu de cette traite.

— Cela est singulier, le tireur est connu et l'accepteur jouit d'un grand crédit. Si vous voulez me la confier, je me charge de la négociation.

— Vous me rendrez service, et je vais passer l'effet à votre ordre.

Le jour suivant, le banquier Leigh me compta la valeur de la lettre de change. Je revis Stenau et la lui payai en bank-notes. Il me laissa les cent guinées que je lui avais gagnées la veille, puis nous parlâmes de la belle Anglaise.

— Vous l'adorez? lui dis-je.

— Moi! du tout. Cette fille n'est pas plus à moi qu'à tout autre. Si elle vous plaît, faites-lui votre déclaration.

— C'est fait.

— Très bien. Et votre rendez-vous est pour...

— Ce soir même.

— Bien du plaisir. Il vous en coûtera dix guinées et *quelque bagatelle*.

Je ne sus que plus tard ce que je devais entendre par le mot *bagatelle*.

Le lendemain matin, je me réveillai dans les

bras de la dame : je lui avais compté les cinquante guinées.

— Quand vous reverrai-je? me dit-elle.

— Je ne suis pas riche.

— Qu'importe, vous possédez toujours au moins cinq guinées au service des dames qui vous aiment ?

— Sans doute!

— Eh bien, à ce prix, je vous donnerai à souper toutes les fois que vous le voudrez.

J'usai de l'autorisation pendant tout une semaine ; mais le huitième jour au matin et à l'instant même où j'apprêtais mes derniers préparatifs pour mon départ, je me sens tout-à-coup saisi de ce certain mal contre lequel il n'existe pas malheureusement de spécifique infaillible. Si je ne craignais d'effaroucher le lecteur pudibond, j'appellerais ici le mal par son vrai nom ; mais si la *chose* est de bonne compagnie, le mot ne l'est pas. Jamais la maudite maladie ne m'était venue plus mal à propos, à la veille de traverser l'Océan pour courir après la fortune. Les poètes ont beau répéter que Vénus est née de l'écume de cet élément, il n'en est pas moins vrai que l'air natal ne vaut rien au tempérament de ceux que la déesee a blessés. J'étais donc obligé de rester à Londres et d'y attendre ma guérison complète : j'en avais pour six semaines.

Je sortis, non pour adresser, comme on le pourrait croire, des reproches à mon Anglaise, mais

pour aller établir mon quartier-général chez mon Esculape. Je fis mes malles comme pour un voyage en terre-ferme, et j'y plaçai toutes mes hardes, à l'exception de mon linge fin, que j'envoyai par Jarbe à une blanchisseuse qui habitait à six milles de Londres sur la route de Douvres.

J'étais à peine installé chez mon médecin, quand on m'apporta une lettre du banquier Leigh. La voici dans tout son contenu :

« La lettre de change que je vous ai escomptée est l'œuvre d'un faussaire. Renvoyez-moi tout de suite l'argent que je vous ai remis, et faites arrêter le fripon de qui vous la tenez, s'il ne vous la rembourse pas intégralement. Ne me mettez pas, je vous en conjure, dans la cruelle nécessité de provoquer moi-même votre arrestation. Il y va de votre vie. »

Après avoir lu, je n'eus que la force d'aller tomber sur mon lit. Je fus saisi de tremblemens et de vertiges. Je voyais déjà le gibet comme l'inévitable terme de mon aventureuse carrière. Comment sortir de ce mauvais pas? où pourrais-je jamais trouver cinq cents livres sterlings? Je n'avais qu'un parti à prendre. Je me munis de mes pistolets et cours à l'instant chez Stenau avec la résolution de lui brûler la cervelle s'il ne me restitue le montant du billet. Malheureusement, le fripon avait déguerpi. L'hôtesse m'informa qu'il était parti pour Lisbonne depuis cinq jours, où il fit une triste fin, ainsi que je l'appris plus tard à Riga.

Je sentis alors que j'avais moi-même à prendre un parti décisif, et que malgré mon mal il fallait m'embarquer. Je ne possédais plus rien, si ce n'est une quinzaine de guinées. Je ne devais guère compter sur Bosanguet ni sur les autres négocians de son bord, tous avaient eu vent de l'état actuel de mes affaires. Voici l'expédient auquel j'eus recours. J'allai trouver un juif vénitien de la connaissance du comte Algarotti et je lui offris de faire une traite de cent sequins sur le comte. L'honnête israélite m'en remit la valeur en espèces sonnantes. L'argent empoché, je pris mes *jambes à mon cou*, et me sauvai comme si cinq cent mille diables étaient à mes trousses. Leigh m'avais promis un délai de vingt-quatre heures, et je savais qu'un aussi loyal Anglais était incapable de manquer à sa parole. Néanmoins je ne pouvais vaincre mon inquiétude. J'appelai Jarbe et lui dis :

— De deux choses, l'une; choisis : vingt guinées et ton congé, ou bien veux-tu me suivre dans un endroit que je ne te ferai connaître qu'à notre arrivée ?

— Mon bon seigneur, je ne demande pas un schelling. Emmenez-moi partout où vous voudrez.

— Je pars dans une heure; mais il y va de ma vie si tu le dis à qui que ce soit. Je te laisserai ici quelques jours encore pour recevoir mon linge, et tu viendras me rejoindre. Voici de l'argent pour tes frais de voyage.

— C'est inutile, vous me remettrez plus tard ce que j'aurai dépensé.

Puis ce fidèle serviteur me quitta et revint bientôt en m'apportant soixante guinées, fruit de ses épargnes : — J'ai assez de crédit, ajouta-t-il, pour vous procurer encore cinquante livres, si vous en avez besoin.

Je le remerciai de son offre, mais elle me fit plaisir en ce que j'y vis une nouvelle preuve de son attachement à ma personne.

Les momens étaient précieux. Je cours chez mon tailleur, à qui j'avais livré plusieurs aunes d'étoffes pour me confectionner trois habits. Je lui propose de les lui céder : il accepte et me compte trente guinées. Cela fait, je paie l'hôtesse et monte en voiture pour Rochester. J'y arrivai dans la même journée, et quoique brûlé par la fièvre, je pris des chevaux pour Douvres, où j'entrai le lendemain avant le jour. Le paquebot allait partir. Après une demi-heure d'attente j'étais en mer. La traversée fut pénible: nous restâmes quatre heures en vue de Calais. Le paquebot étant anglais, je me trouvais encore sur le sol britannique. Enfin nous dépassons la jetée et je mets le pied en France : j'étais sauvé! En abordant, mon émotion était si grande qu'elle n'échappa point aux yeux de lynx des commis de la douane. Ma vilaine maladie me donnait vers la ceinture un certain embonpoint qui leur parut suspect, et ils me firent déshabiller. J'étais furieux, mais il fallut céder. L'exhibition terminée,

ils me laissèrent tranquille. J'avais écrit de Douvres à Jarbe de me rejoindre à Calais. Hélas! le pauvre garçon ne vint pas: je ne devais plus le revoir que deux ans plus tard. Où et comment, le lecteur l'apprendra par la suite.

CHAPITRE VIII.

Encore le comte de Saint-Germain. — Brunswick. — Arrivée à Berlin. — Mylord Keith ; le grand Frédéric. — Départ pour Riga. — Séjour à Mittau. — Campioni.

Arrivé à Calais, je repris ma chaise de poste à l'hôtel du *Bras-d'Or*, où je l'avais laissée. J'étais dévoré d'une fièvre ardente. Après m'être fait saigner, je me dirigeai vers Dunkerque par Gravelines.

Le lecteur se souvient peut-être d'un M. P....... négociant, qui épousa la nièce de madame M....... de Paris. Quelle est ma surprise de le rencontrer en descendant de voiture. Nous renouons connaissance, et il m'invite à souper.

— Vous verrez, me dit-il, ma femme et mes quatre marmots.

— Impossible, mon cher Monsieur, vous voyez dans quel état je suis.

— Eh bien, je vais chercher ma famille.

— Je vous donnerais volontiers à souper, mais je n'ose paraître devant Madame en pareil équipage.

— Rien ne saurait lui être plus agréable que votre vue: elle parle de vous du matin au soir.

Au bout d'un quart d'heure, le bon M. P..... reparut accompagné de tout son monde. L'aîné de ses enfans avait six ans: il m'inspira un intérêt tout particulier. Il ressemblait beaucoup à sa mère et pas du tout à M. P...., qui cependant ne manquait pas de dire, suivant l'usage: « Hein! comme cet enfant me ressemble! » N'était-ce pas une fatalité singulière que celle qui me faisait rencontrer les fruits trop nombreux de mes amours dans tous les coins de l'Europe?

Le lendemain, sur la route de Tournai, j'aperçois deux palefreniers qui conduisaient de superbes chevaux. Ils me dirent que cet attelage appartenait à M. le comte de Saint-Germain.

— Je désirerais être présenté à votre maître.

— Il ne reçoit personne.

Cette réponse me décida à tenter l'aventure. J'écrivis au comte en lui exprimant le vif désir que j'éprouvais de le voir. Sa réponse, écrite en langue italienne, et que j'ai encore sous les yeux, était ainsi conçue: « Mes occupations me mettent dans la nécessité de refuser toute espèce de visite, mais vous faites exception à la règle. Venez donc,

vous serez introduit sur-le-champ. Seulement, ne vous nommez pas à mes gens. Je ne vous invite pas à partager ma table : elle ne vous conviendrait pas, surtout si vous avez conservé votre ancien appétit. »

Je me trouvai à huit heures à la porte du comte. Il était en robe d'Arménien, en bonnet pointu ; une barbe épaisse et longue lui descendait jusqu'à la ceinture, et il tenait en main une petite baguette d'ivoire. Autour de lui, j'aperçus une vingtaine de bouteilles méthodiquement rangées, toutes remplies de différens élixirs. Je cherchais quelle pouvait être son occupation avec ce costume et au milieu de toute cette pharmacie, lorsqu'il me dit avec un grand sérieux :

— C'est le comte de Cobentzel, premier ministre d'Autriche, qui me donne de l'occupation. Je travaille, pour lui plaire, à l'établissement d'une fabrique.

— De verres ?

— De chapeaux. Son Excellence n'a encore daigné m'accorder que mille florins pour cette gigantesque entreprise, mais je comble le déficit au moyen de mes propres deniers.

— Vous attendez beaucoup de cette fabrique ?

— Encore deux ou trois ans, et pas une tête en Europe qui ne soit coiffée de mes mains.

— Ce sera un grand résultat.

— Immense !

Et il se mit à parcourir la salle en se frottant les mains avec une vivacité de jeune homme.

— Il est fou, pensai-je.

— A propos, dit-il, avez-vous des nouvelles de la marquise d'Urfé?

— Elle est morte.

— Morte! je savais bien qu'elle devait finir ainsi.

— Et dans quel état est-elle morte?

— Elle prétendait être enceinte.

— J'espère que vous n'en croyez rien.

— Je suis convaincu de son erreur.

— A la bonne heure; mais, me consultant, elle l'eût été en effet. Seulement, il m'eût été impossible de prédire le sexe de l'enfant. J'avoue humblement que ma divination ne va pas jusque là.

— M. le comte conseille les femmes en couche?

— Je donne des consultations pour toute espèce de maladie..... Seriez-vous malade, par hasard? Effectivement, vous avez la langue sèche, le pouls dur et les yeux gonflés: c'est une pituite.

— Hélas non! c'est.... — Et je lui nommai ma vilaine maladie.

— Bagatelle! reprit-il en me mettant dans les mains une petite bouteille pleine d'une liqueur blanche qu'il appelait l'*archée universelle.*

— Que ferai-je de cette liqueur?

— Ceci vous semble une liqueur, et n'en est pas une: c'est le simulacre du virus qui infecte vos veines. Prenez cette aiguille et percez le cachet de cire qui ferme la bouteille.

J'exécutai ce qu'il me prescrivait.

— Eh bien, reprit-il en se rengorgeant, qu'en pensez-vous?

Je ne savais que penser.

— Regardez ce qui reste dans la bouteille. Il n'y a plus rien, n'est-ce pas? la substance blanchâtre s'est évaporée. De même, en vous piquant à un certain endroit, tout votre mal s'évaporera.

On pense bien que je me refusai à l'opération. L'opérateur en parut contrarié.

— Vous êtes le premier homme qui doute de moi. Je pourrais vous en faire repentir, mais je suis humain. Je suis comme le Père Eternel, tout puissant et tout miséricordieux. Il est fâcheux pour vous de m'avoir témoigné si peu de confianee. Votre fortune était assurée. Avez-vous quelque argent en poche?

Je vidai mon gousset dans sa main. Il ne prit qu'une pièce de douze sols; puis la posant sur un charbon ardent, il la couvrit d'une fève noire. Pendant qu'il attisait le feu en soufflant à travers un tube en verre, je vis la pièce rougir, s'enflammer, entrer en fusion. Puis, quand elle fut refroidie, il me dit en riant :

— Voici votre pièce, prenez-la: la reconnaissez-vous?

— Comment, c'est de l'or! m'écriai-je.

— Du plus pur.

Ma raison ne me permettait pas de croire au prétendu miracle, et je considérai cette transmu-

tation comme le tour d'adresse d'un joueur de gobelets, mais sans lui en rien dire. Cet homme était si heureux de sa folie!

— Cela est si extraordinaire, M. le comte, que s'il vous est arrivé de répéter souvent le miracle, vous aurez dû trouver des incrédules.

— Qui doute de ma science et de mon pouvoir n'est pas digne de me regarder en face.

Je le regardai fixement.

— Vous êtes un digne homme, revenez me voir dans quelques années. — Et il me congédia en me serrant la main.

J'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie. La pièce au type de douze sols était d'or, en effet. J'en fis présent à milord Keith, gouverneur de Neuchâtel, qui la conserva comme une curiosité.

En passant à Bruxelles le jour suivant, j'y trouvai une lettre de M. de Bragadin et un effet de deux cents ducats de Hollande, tiré sur une certaine madame Nettine. Aussitôt je me dirigeai sur Brunswick. La ville se disposait à donner des fêtes en l'honneur du prince royal de Prusse, le fiancé de la fille du duc régnant. J'avais vu le prince héréditaire au grand bal de Soho-Square, j'allai lui présenter mes hommages. Comptant partir pour Berlin, j'avais besoin d'un surtout pour le voyage, et j'en achetai l'étoffe chez un marchand juif qui m'offrit de m'escompter les lettres de change que je pouvais avoir sur les pays étrangers. Madame de

Saint-Aumaire, de Paris, m'avait envoyé cinquante louis en papier sur la banque d'Amsterdam : je remets l'effet au juif, qui l'accepte et m'en paie le montant en ducats de Hollande. Le papier était mis à l'ordre de M. de Seingalt. Je signe l'endos du même nom, et je laisse mon juif très satisfait de son gain de deux pour cent, montant de l'escompte. Mais le lendemain, au point du jour, voilà mon marchand qui arrive tout en colère.

— Reprenez votre billet, et rendez-moi mes ducats.

— Vous moquez-vous de moi ? c'est affaire faite.

— Alors fournissez-moi caution jusqu'au retour du courrier qui doit m'apprendre si votre billet est bon. Sinon je vous fais arrêter, car vous êtes *connu !*

A ces mots, le sang me monte à la tête, je prends ma canne, je la casse sur les épaules de l'insolent et le jette à la porte.

Le même jour, je me promenais par la ville. Je me trouve sur le passage du prince héréditaire : je le salue. Il arrête son cheval, et j'aborde Son Altesse.

— M. Casanova, vous vous disposez à partir, m'a-t-on dit?

— C'est la vérité, Monseigneur.

— C'est un juif qui m'en a informé.

— Un juif qui aura dit à Votre Altesse que je l'avais battu : c'est encore la vérité. Ce misérable m'a insulté.

— Il voulait vous rendre une lettre de change escomptée.

— L'honneur me défend de la reprendre et de donner caution, et il n'y a qu'un acte arbitraire qui puisse s'opposer à mon départ. La loi et le droit sont pour moi.

— C'est juste, mais le marchand craint de perdre ses ducats, et il ne vous les aurait pas donnés, si vous ne m'aviez pas nommé.

— Monseigneur, ce juif ment, j'atteste que votre nom n'est pas sorti de ma bouche.

— Il prétend encore que vous avez signé un nom qui n'est pas le vôtre.

— Nouveau mensonge.

— Je n'en doute pas, mais le pauvre diable est père de famille, il tient à son argent : j'ai pitié de lui, et je dégagerai votre effet pour lui rendre service et pour qu'il n'y ait pas empêchement à votre départ. Bon voyage, Monsieur.

Puis le prince tourna bride sans attendre ma réponse. Ce *bon voyage* avait l'air d'une injonction impérative. Je ne pouvais donc pas me dispenser d'y obéir; d'un autre côté, la délicatesse ne me permettait pas de m'éloigner. Je pris un *mezzo termine*, et mon hôte payé, je partis pour Wolfenbuttel, sans prendre congé de personne et avec le projet de n'y rester qu'une semaine. La bibliothèque de Wolfenbuttel est une des plus riches de l'Europe, j'étais assuré de tirer bon parti de mon temps. Je me souviens de ces huit jours avec délices: je les passai

plongé dans les livres, manuscrits et imprimés. C'est là que je puisai sur l'Iliade et l'Odyssée une foule de renseignemens qu'aucun scholiaste n'avait pu découvrir, pas même le grand Pope. On trouvera ces notes en grande partie dans ma traduction de l'Iliade. Je garde les autres, mais il faut les considérer comme à peu près perdues pour la science, à moins qu'on ne les retrouve dans mes papiers après ma mort, car je ne brûle et ne brûlerai rien, pas même ces mémoires, bien que l'idée m'en soit venue souvent.

La semaine écoulée, je revins à Brunswick et descendis au même hôtel. Mon juif accourut pour me présenter ses excuses: il était désolé de m'avoir mis dans la nécessité de lui donner des coups de canne, et à l'avenir il aurait le plus grand respect pour ma signature. Cette affaire ainsi terminée, j'allai saluer le prince héréditaire, qui ne m'en parla plus, et je partis pour Berlin.

Chemin faisant, je visitai Magdebourg et sa forteresse. Le général Bek... m'avait donné une lettre de recommandation pour le gouverneur, homme de soixante ans, mais encore vert et bon vivant. Grace à lui, la forteresse était un tripot et un b....l. Des lits et des buffets étaient disposés dans les appartemens autour des tables de jeu. Une de ces dames me fit des agaceries, mais la leçon que j'avais reçue à Londres me rendait aussi chaste que Joseph. Je sus à la fois ménager ma santé et remplir ma bourse, si bien que j'arrivai fort bien portant et on

ne peut mieux nippé dans la capitale de la Prusse.

Je me logeai à l'hôtel de la Ville de Paris. Cet établissement, alors en vogue, était tenu par une Française, madame Rufin. Outre la table d'hôte, il y avait chaque soir chez elle un souper où les voyageurs de distinction étaient seuls admis. Madame Rufin me fit l'honneur de me mettre du nombre. J'y remarquai entre autres le baron de Treidel, beau-frère du duc de Courlande; un marquis de Biron, homme très aimable, et un nommé Noël, personnage fort intéressant à mes yeux, le favori du roi de Prusse et son cuisinier. Retenu au palais par ses fonctions, il dînait rarement chez madame Rufin, son intime amie. Sa Majesté le grand Frédéric n'aurait pas mangé d'un plat qui ne fût de lui. J'ai connu à Angoulême le père de ce Noël, lequel était fort renommé pour ses pâtés. Le pâté qui étouffa Lamétrie chez lord Fistonal était un chef-d'œuvre culinaire de ce M. Noël. Bien que travaillé par l'indigestion et souffrant horriblement, le célèbre philosophe mourut, dit-on, en riant aux éclats. Comme il était gourmet et goulu, au plus fort de sa souffrance il répétait: « Je ne dirai jamais, ô indigestion, que tu es un mal. » M. de Voltaire me disait qu'il n'avait jamais existé d'athée plus prononcé que ce Lamétrie, et qu'il n'avait jamais connu d'homme qui crût plus que lui avoir raison de l'être. Je m'en suis convaincu à la lecture de ses ouvrages. On sait que le grand Frédéric prononça son oraison funèbre en pleine académie: « Ne nous

étonnons pas, Messieurs, disait Sa Majesté, si Lamétrie ne croyait qu'à la matière, il possédait tout *l'esprit* qui est au monde.» La plaisanterie fit sourire tout le monde, bien qu'elle fût dite en face d'une tombe encore ouverte : il est vrai qu'elle partait d'une bouche royale. Quant au roi, il n'était point athée, pas plus que déiste; toutes les religions *étaient devant ses yeux comme si elles n'étaient pas;* et jamais la croyance en un dieu, quel qu'il fût, n'eut la moindre influence sur ses actions ni sur sa façon de vivre.

Ma première visite fut chez Calsabigi. Ce Calsabigi était le frère cadet de celui avec lequel j'avais fondé en 1757, à Paris, la loterie de l'Ecole-Militaire, devenue, à la mort de Paris-Duverney, *loterie royale.*

Calsabigi avait quitté la capitale de la France et s'était rendu d'abord à Bruxelles pour y établir la même loterie. Malgré l'appui du comte de Cobentzel, il s'était ruiné. On avait déclaré sa banqueroute. Obligé de prendre la fuite, il vint à Berlin avec sa femme, qu'on appelait la *Générale-Lamotte*, et se présenta à Frédéric. Le roi goûta ses projets, introduisit la loterie dans son royaume, et créa Calsabigi conseiller-d'état. Il promettait au roi un bénéfice de deux cent mille thalers par an; il touchait dix pour cent sur la recette, et la régie était aux frais du gouvernement. Tout allait bien depuis deux années, et Calsabigi avait été assez heureux dans ses tirages; mais le roi, qui savait qu'un tirage

désastreux était dans les chances possibles, déclara tout à coup à l'entrepreneur qu'il laissait la loterie à son compte. Calsabigi venait d'être informé de cette décision le jour même de mon arrivée.

— Je suis dans le plus grand embarras, me dit-il : Sa Majesté exige que j'informe le public par des annonces officielles de ce qu'elle a décidé, et c'est proclamer ma ruine.

— Ne pouvez-vous continuer votre loterie sans l'assistance royale ?

— Il me faudrait trouver deux millions de thalers.

— Cela est difficile, mais si le roi revenait sur sa décision.

— Je connais votre adresse, M. Casanova : vous chargez-vous de l'entreprise? Elle est fort épineuse.

— Je le sais, et ne me flatte pas du succès.

— En me rappelant vos exploits d'il y a sept ans, j'y compte, moi. N'avez-vous pas réussi à convaincre le conseil entier de l'Ecole-Militaire?

— J'aimerais mieux avoir à persuader vingt personnes qu'une seule, telle que Sa Majesté. Et puis, que répondre à un roi qui vous dit j'ai peur, et je ne veux plus avoir peur; car tout l'obstacle est là.

—Si vous le levez, je vous promets douze mille thalers par an.

L'offre était tentante. Je promis à Calsabigi de m'employer pour lui. Le dernier tirage royal étant annoncé pour le lendemain, je comptais me servir du résultat comme d'un argument à l'appui de la

thèse que je me proposais de soutenir vis-à-vis de Sa Majesté. Malheureusement, la loterie y perdit vingt mille thalers. Je sus qu'en apprenant la nouvelle de cette perte, le roi dit qu'il s'estimait heureux de ce que le coup fût aussi insignifiant en comparaison de ce qu'il aurait pu être. Je trouvai le pauvre Calsabigi anéanti; je m'efforçai de lui rendre son courage, et l'informai que lord Keith, le favori du roi, *milord Maréchal*, comme on l'appelait, devait me recevoir dans la soirée.

Milord Maréchal m'accueillit les bras ouverts et me demanda si je me proposais de me fixer à Berlin.

— Mon plus grand bonheur serait de servir un si grand prince, et je compte sur l'intercession de Votre Seigneurie.

— Mon entremise vous serait peut-être plus nuisible que profitable. Sa Majesté ne se confie guère au témoignage d'autrui: elle veut voir et juger par elle-même, et il lui est arrivé souvent de découvrir de bonnes qualités dans certaines personnes très sévèrement jugées par l'opinion publique. Ecrivez simplement au roi en lui demandant l'honneur de lui être présenté; vous lui direz ensuite, si bon vous semble, que vous êtes connu de moi.. Sa Majesté ne manquera pas de me questionner à votre sujet, et vous ne doutez pas de mon amitié.

— Ni de votre bienveillance, Milord. Mais, y songez-vous, que j'écrive à Sa Majesté, moi qui lui suis tout-à-fait inconnu! on ne me répondra pas.

— Le roi répond au dernier de ses sujets. Faites

ce que je vous dis. Sa majesté habite en ce moment *Sans-Souci.*

Je suivis les conseils de Milord : je rédigeai ma demande d'audience, et la signai de mes deux noms, en ajoutant *vénitien.* Le lendemain, je reçus un billet signé *Frédéric,* par lequel on me faisait savoir que le roi se trouverait à quatre heures dans les jardins de *Sans-Souci,* et que je pouvais m'y présenter.

A peine arrivé au rendez-vous, à l'heure indiquée, j'aperçois au bout de l'allée deux personnes, l'une en habit de ville, l'autre en petit uniforme et en bottes, sans épaulettes ni insignes : c'était le roi. J'appris plus tard que l'autre était son lecteur. Le roi jouait avec une levrette. Dès qu'il m'aperçoit, il double le pas, et s'avançant brusquement à ma rencontre, il me crie d'une voix de tonnerre :

— Vous êtes M. Casanova : que me voulez-vous ?

Troublé par une pareille réception, je demeure interdit sans trouver une seule parole.

— Eh bien ! parlez donc, n'êtes-vous pas le Vénitien qui m'a écrit ?

—Oui, Sire. Excusez mon trouble : je ne croyais pas Votre Majesté si imposante. Milord Maréchal m'avait assuré...

— Ah ! ah ! il vous connait, c'est très bien. Faisons un tour de promenade.

Je m'efforçais de prendre plus d'assurance, et j'allais m'exprimer sur ce qui m'amenait, lorsque

ôtant brusquement son chapeau, il me dit en gesticulant à droite et à gauche.

— Comment trouvez-vous ce jardin?

— Magnifique.

— Vous êtes un flatteur. Les jardins de Versailles sont plus beaux.

— Incontestablement, grace à leurs eaux.

— C'est juste. J'ai dépensé inutilement trois cent mille thalers pour m'en procurer.

— Et pas un seul jet, c'est incroyable.

— M. Casanova, vous êtes ingénieur-hydraulique?

Etourdi de l'apostrophe, je baissai la tête sans répondre ni oui ni non.

— Vous avez probablement servi aussi dans la marine: combien votre république a-t-elle de vaisseaux de guerre?

— Vingt.

— Et de troupes actives?

— Soixante-dix mille hommes environ.

— C'est faux, vous êtes un plaisant, c'est pour me faire rire que vous parlez ainsi. A propos, êtes-vous financier?

La brusquerie des interpellations du roi, ses répliques, qui m'arrivaient avant mes réponses complètes, toutes ces incartades de langage augmentaient mon embarras. Je sentis cependant le ridicule de ma situation; je me rappelai que l'acteur le plus sifflé est celui qui reste court: aussi, affectant un air grave, et me donnant les gestes mathématiques

d'un financier profond, je répondis à Sa Majesté que j'étais prêt à l'entretenir de la théorie de l'impôt.

— Volontiers, dit Sa Majesté en riant. Cat, écoutez un peu les plans de finance de M. Casanova le Vénitien. Allez, Monsieur, je suis à vous.

—Sire, je distingue trois sortes d'impôt : le premier, décidément nuisible; le second, malheureusement nécessaire, et le troisième, excellent.

— Bon début, allez!

— L'impôt nuisible est celui que reçoit directement le roi, l'impôt nécessaire est celui qu'on paie à l'armée, l'impôt excellent est celui qu'on prélève en faveur du peuple.

— Voici du nouveau!

— Votre Majesté veut-elle permettre que je m'explique : l'impôt destiné au roi remplit sa cassette particulière.

— Et cet impôt est nuisible? interrompit Sa Majesté avec un hochement de tête.

—Indubitablement, Sire, car il suspend la circulation du numéraire, l'ame du commerce, le véritable ressort des états.

— Vous n'en considérez pas moins comme nécessaire l'impôt destiné à l'armée ?

Malheureusement nécessaire, ai-je dit, Sire, car la guerre est un fléau.

— C'est possible, et l'impôt pour le peuple ?

— C'est le bon. D'une main le roi reçoit de ses sujets ce qu'il leur rend de l'autre.

— Vous connaissez peut-être Calsabigi?

— Oui, Sire.

— Que dites-vous de son impôt, car la loterie est un impôt, n'est-ce pas ?

— Un impôt honorable, lorsque ses produits sont appliqués à des établissemens utiles.

— Et quand il n'y a que de la perte pour produit?...

— Une chance sur dix n'est pas même une chance.

— Allons donc vous vous trompez!

— Alors ce n'est pas moi, c'est l'arithmétique.

— Vous n'ignorez pas que j'ai perdu, il y a trois jours, vingt mille thalers?

— Votre Majesté a perdu une fois en deux ans : j'ignore le chiffre du bénéfice, mais celui de la perte me dit assez qu'il a dû être considérable aux précédens tirages.

— Des personnes sages voient cet impôt d'un mauvais œil.

— Nous ne raisonnons pas *vertu*, nous parlons *politique*. Si Sa Majesté m'accorde que Dieu est neutre en tout ceci, le roi a neuf chances pour gagner.

— Il se peut que je pense là-dessus comme vous, mais on regarde toutes vos loteries italiennes comme autant de jongleries.

Le roi prenait de la mauvaise humeur, peut-être sentait-il que j'avais raison. Je laissai tomber l'entretien. Après quelques pas le roi s'arrête, et me toisant :

— Vous êtes un bel homme, M. Casanova.

—J'ai cela de commun avec vos grenadiers, Sire. Et il me tourna le dos en m'ôtant son chapeau. Je me retirai, convaincu de lui avoir déplu. Mais à deux jours de là, milor dMaréchal me dit :

— Sa Majesté m'a parlé de vous : elle a l'intention de vous donner de l'emploi ici.

— J'attendrai les ordres de Sa Majesté.

Cependant, Calsabigi avait obtenu du monarque la continuation de rétablir sa loterie. Il rouvrit ses bureaux : avant la fin du mois, il avait réalisé un bénéfice de cent mille thalers. Il avait créé mille actions de mille thalers chacune. Au commencement personne n'en prenait, mais sur le bruit de sa nouvelle réussite, les capitalistes accoururent en foule. La loterie alla donc son train sans encombre pendant plusieurs années, au bout desquelles elle sauta, par la faute du directeur, qui dépensait le double de son revenu éventuel. J'ai su plus tard que ce Calsabigi s'était sauvé en Italie, où il mourut.

Pendant mon séjour, je vis pour la première fois (et les sujets du grand Frédéric pouvaient en dire autant) Sa Majesté vêtue en habit de cour, avec des culottes courtes et des bas de soie noire. C'était à l'occasion du mariage de son fils, le prince héréditaire, avec une princesse de Brunswick. La surprise fut grande quand le roi entra dans la salle ainsi costumé. Un vieillard, mon voisin, m'assura qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu son souverain autrement qu'en uniforme et en grandes bottes.

Je visitai Potsdam une après-dînée. Je m'y pré-

sentai au moment où Sa Majesté faisait manœuvrer sa compagnie d'élite de la garde. La tenue de ces soldats était magnifique. Tous avaient six pieds pour le moins: rien de plus curieux que leurs manœuvres; cette foule de têtes, de bras et de jambes semblaient faire partie du même corps; le bataillon fonctionnait comme un seul homme, une mécanique n'aurait pas mieux fait. Je vis les appartemens du château, d'un luxe extraordinaire. Dans la pièce la plus petite, j'aperçus un lit en fer, placé derrière un paravent : c'était la couche royale. Point de robe de chambre, point de pantoufles : le valet qui m'accompagnait tira d'une armoire voisine un bonnet de nuit que le grand Frédéric mettait quand il était enrhumé. D'ordinaire, Sa Majesté gardait son chapeau, même en dormant, habitude guerrière qui doit être passablement incommode. Non loin du lit, il y avait un sopha et une petite table chargée de livres et de papiers; dans la cheminée j'aperçus quelques papiers lacérés et brûlés. On me dit qu'un mois avant ma visite le feu avait pris dans cette pièce, et qu'un manuscrit de Sa Majesté avait été en partie brûlé: c'était celui de l'histoire de la guerre de sept ans. Il faut que Sa Majesté ait recommencé plus tard à écrire cet ouvrage, puisqu'il a paru imprimé après sa mort. Je ne dis rien des aventures galantes du monarque, parce qu'il n'y a rien à en dire: il avait pour le beau sexe une antipathie et un dégoût qu'il ne cherchait guère à cacher. Mon hôtesse m'en cita un trait singulier.

Je lui demandai un jour pourquoi les fenêtres de la maison qui faisait face à son auberge étaient condamnées sur toute la longueur du premier étage. C'est par ordre du roi, me répondit-elle : Il y a plusieurs années, Sa Majesté passant dans la rue, aperçut à l'une de ces fenêtres la *Reggina*, fort belle danseuse, dans un négligé tout-à-fait piquant (elle était en chemise). Aussitôt Frédéric ordonna que l'on clouât ses fenêtres. Le propriétaire attend la mort du roi pour les rouvrir.

Je viens à l'histoire de mon emploi. Il s'agissait d'une place d'instituteur dans le corps des cadets de Poméranie, nouvellement formé. Ces cadets étaient au nombre de quinze, et le roi créait cinq instituteurs, trois élèves pour un maître. Les appointemens étaient de cinq cents thalers avec la table et le logement : c'était le stricte nécessaire. Il est vrai que les fonctions de l'instituteur se bornaient à une surveillance. Avant de me décider à accepter ces fonctions, dont l'unique agrément était d'avoir un libre accès à la cour et auprès du roi, je demandai à milord Maréchal la permission de visiter l'établissement, ainsi qu'on l'appelait. Quelle fut ma surprise de découvrir cet établissement derrière les écuries. Il consistait en quatre ou cinq grandes salles complètement dépourvues de mobilier, et une vingtaine de petites chambres meublées d'un lit de sangle, d'une table de bois grossier et d'un escabeau pour siége. Les cadets étaient tous là, jeunes gens de douze à seize ans, vêtus d'uniformes

délabrés, et faisant des armes en présence de quelques individus que je pris pour leurs valets : c'étaient les précepteurs. Au même instant on annonce le roi. J'étais habillé de neuf, des pieds à la tête, en taffetas puce, avec des bagues à tous les doigts, mes deux montres d'or et ma croix. Sa Majesté m'honora d'un sourire, et me prenant par le col de mon habit :

— Qu'est-ce que cette étoile?

— L'ordre de l'éperon d'or.

— Quel souverain vous en a décoré?

— N. S. P. le Pape.

Tout en m'adressant la parole, Frédéric jetait çà et là des regards autour de lui; tout à coup son œil s'enflamme, il mord sa lèvre, et levant sa canne, il en frappe un lit voisin sur lequel j'aperçus une camisole de nuit.

— Où est le précepteur? crie le monarque.

L'heureux mortel s'avance, et Sa Majesté l'accable d'épithètes que le respect m'empêche de répéter. On pense bien que je refusai l'emploi. Quand je revis milord Maréchal, il me dit : Ne partez pas du moins sans voir le roi et sans le remercier.

— Je comptais aller en Russie, le baron de Treidel m'avait donné des lettres de recommandation pour la duchesse de Courlande, et M. de Bagradin m'avait promis une lettre de crédit pour son banquier de St-Pétersbourg.

J'allai donc saluer le roi et en prendre congé. Je le trouvai dans les cours de son palais, au milieu d'une

foule d'officiers dont les chapeaux étaient surchargés de plumes et galonnés d'or, l'uniforme blanc à revers rose-tendre, les moustaches cirées de noir. Frédéric n'avait encore, comme le premier jour où je le vis, que son petit uniforme et ses grandes bottes; point d'épaulettes, mais seulement sur la poitrine une grande plaque qui me parut de diamans. Ses troupes faisaient l'exercice. Je passai sur le front d'un peloton, qui le genou en terre, le fusil en joue, immobile, s'efforçait d'atteindre le plus haut degré de pétrification possible. J'eus l'honneur d'être lorgné de fort loin par Sa Majesté, qui m'ayant reconnu sans doute, vint à ma rencontre très brusquement, suivant son habitude, et me cria :

— Eh bien, quand partez-vous pour Pétersbourg?

— Dans quatre jours, si Votre Majesté le veut bien.

— De tout mon cœur. Bon voyage! Mais que comptez-vous faire en Russie?

— Voir l'impératrice.

— Lui êtes-vous recommandé ?

— Non, Sire, je ne le suis qu'à un banquier.

— Cela vaut mieux. Si vous repassez par Berlin à votre retour, vous me parlerez du pays que vous allez voir. Adieu.

A mon départ de Berlin, je possédais deux cents ducats, somme suffisante pour mon voyage ; mais, à Dantzick, j'eus l'imprudence de jouer, et je perdis partie de mes ducats, ce qui m'obligea à ne

faire aucune station sur la route. J'avais une lettre de recommandation pour le feld-maréchal de Lewaldt, gouverneur de Konisberg : j'allai le saluer , il me remit une lettre pour M. de Woiakoff, à Riga. Jusque là j'avais voyagé dans la voiture publique ; mais au moment d'entrer dans l'empire de Russie, je sentis qu'il fallait m'y présenter avec les dehors d'un grand seigneur, et je louai une voiture à quatre places , attelée de six chevaux. A la frontière , un inconnu arrête ma voiture et me somme d'acquitter certains droits pour les marchandises que j'introduis. Je lui réponds, comme le philosophe grec (hélas ! c'était trop vrai !) : Je porte tout avec moi. Mais il insiste pour ouvrir mes malles. Je dis à mon cocher de fouetter ses chevaux ; mais l'inconnu les arrête, et mon cocher, qui croit avoir affaire à un douanier, n'ose lui faire lâcher prise. Aussitôt je saute hors de ma voiture, avec un pistolet dans une main et ma canne dans l'autre. L'inconnu comprend mes intentions et se met à fuir à toutes jambes. J'avais avec moi un domestique, Lorrain de naissance , qui n'avait pas bougé de son siége pendant le démêlé, malgré mes vives instances. Quand il vit l'affaire terminée , il me dit : Je voulais laisser à Monsieur tout l'honneur de la victoire qu'il vient de remporter,

Je produisis quelque effet à mon entrée dans le faubourg de Mittau. Les aubergistes me saluaient respectueusement , comme pour m'inviter à descendre chez eux. Mon cocher me conduisit tout

droit dans un fort bel hôtel situé en face du château. Après l'avoir payé, je me trouvai en possession de trois ducats !

Le lendemain je me me présentai de bon matin chez M. de Kaiserling avec la lettre du baron de Trueden. Madame de Kaiserling me retint à déjeuner. La jeune Polonaise qui nous servait le chocolat était remarquablement belle. J'eus tout le temps d'admirer cette madone, qui, les yeux baissés, la soucoupe en main, se tenait immobile à mes côtés. Tout-à-coup une idée, pour le moins bizarre dans ma position, me traverse la cervelle. Je tire mes trois derniers ducats de mon gilet, et je les glisse adroitement dans la soucoupe que tenait la belle, en lui rendant la tasse. Après le repas, le chancelier nous quitta et revint me dire qu'il avait vu la duchesse de Courlande qui m'invitait à son bal pour le soir même. Cette invitation me fit frémir: je la repoussai poliment en donnant pour excuse mon manque d'habits d'hiver. Effectivement, nous étions au commencement d'octobre, et je ne portais que des taffetas.

Rentré à mon auberge, l'hôtesse me prévient qu'un chambellan de son Altesse Sérénissime attend mon retour dans la salle voisine. Ce personnage était chargé de me dire que le bal de Son Altesse était un *bal masqué* et que je trouverais facilement un costume chez les marchands de la ville. Il ajouta que le bal avait d'abord été annoncé comme *paré*, mais qu'on s'occupait de changer

la teneur des invitations, attendu qu'un étranger de distinction, arrivé de la veille, n'avait pas reçu tous ses bagages. Cela dit, le chambellan se retira en m'accablant de salutations.

Ma position n'était pas gaie : le moyen de ne pas paraître à un bal dont les dispositions avaient été changées à mon intention? Je me creusais la cervelle pour trouver un expédient, lorsqu'un brocanteur israélite vient m'offrir de me changer les frédéricks d'or que je puis avoir contre des ducats.

— Je n'ai pas un seul frédérick.

— Vous possédez du moins quelques florins?

— Pas plus de l'un que de l'autre.

— Venant d'Angleterre, ainsi qu'on me l'a dit, vous avez peut-être des guinées?

— Pas davantage, toute ma monnaie consiste en ducats.

— Et vous en avez une très jolie quantité, n'est-ce pas?

Mon brocanteur prononça ces derniers mots en souriant, ce qui me fit d'abord penser qu'il était au fait du véritable état de ma bourse. Mais reprenant aussitôt :

— Je sais que vous les prodiguez facilement, et au train dont vous allez, les quelques centaines que vous pouvez avoir ne vous suffiront pas ici. J'ai besoin de quatre cents roubles sur Pétersbourg, voulez-vous me faire traite de cette somme contre deux cents ducats?

J'acceptai sur-le-champ et lui donnai du papier sur le banquier grec Démétrio Papanelpolo. La facilité de ce juif provenait uniquement du cadeau des trois ducats à la jeune femme de chambre. Il n'est donc rien au monde de facile et de si difficile à la fois que de se procurer de l'argent : tout dépend de la manière de s'y prendre et du caprice de la fortune. Sans ma gasconnade j'étais sans le sol.

Dans la soirée, M. de Kaiserling me présenta à la duchesse, femme du célèbre Biron, ancien favori de l'impératrice Anne. C'était un vieillard, assez courbé, à tête chauve. A le considérer de près, on reconnaissait qu'il avait dû être un fort bel homme. On dansa jusqu'au jour. La foule des beautés était grande, et j'espérais, à l'heure du souper, pouvoir présenter mes hommages à quelqu'une d'entr'elles ; mais je jouai de malheur. La duchesse ayant accepté mon bras, je me trouvai le seul homme d'une table de douze couverts dont tous les convives étaient autant de douairières. Je quittai Mittau quelques jours après, muni de lettres de recommandation pour le prince Charles de Biron, qui résidait à Riga. Le duc eût la complaisance de me donner une de ses voitures de voyage pour gagner cette ville. Avant mon départ, il m'avait demandé lequel de ces deux présens me serait le plus agréable, ou un bijou ou sa valeur en espèces. Je me prononçai pour les espèces : c'était quatre cents thalers.

A Riga, le prince Charles m'accueillit avec em-

pressement : il m'offrit sa table et sa bourse. Il ne fut pas question du logement, parce que lui-même était fort à l'étroit, mais il m'en procura un très commode. La première fois que je dînai chez le prince, j'y retrouvai Campioni, le danseur dont mon lecteur se souvient sans doute. Sous le rapport de l'esprit et des manières, c'était un homme fort au-dessus de son état. Les autres convives étaient : un certain baron de Sainte-Hélène, né en Savoie, joueur, libertin et faiseur de dupes, sa femme, beauté surannée, un aide de camp et une jolie personne de vingt ans, assise à la gauche du prince. Cette dame avait l'air triste et mélancolique : elle ne mangea pas et ne but que de l'eau. Un signe de Campioni m'apprit qu'elle était la maîtresse du prince. En sortant de là, Campioni me conduisit à son logis, et me présenta à sa famille : il s'était remarié depuis notre dernière rencontre. Sa femme, Anglaise de naissance, me parut fort aimable, mais il n'y avait plus moyen de la regarder quand on avait vu sa fille, frais minois de treize ans, à qui on en aurait donné dix-huit. Nous fîmes un tour de promenade avec ces dames. Campioni me prit à part.

— Voilà dix ans, me dit-il, que je vis avec cette femme. Betty qui vous plaît tant, n'est pas ma fille ; les autres marmots sont à moi.

— Qu'avez-vous fait des autres, le fruit de vos amours avec votre première femme ?

— Ce que je fais encore, et ce qui devient ridicule à mon âge : ils dansent.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de théâtre ici.

— J'ai ouvert une école de danse.

— Et cela suffit pour vous faire vivre?

— Je joue chez le prince, je perds parfois, mais le plus souvent je gagne. Cependant, je me trouve dans une vilaine position ; j'ai pris domicile à Pétersbourg pour une lettre de change échue et dont il m'est impossible d'acquitter le montant. Mon créancier ne sait pas vivre : il me poursuit, et d'un moment à l'autre, je m'attends à être jeté en prison. Il s'agit de six cents roubles, ce n'est pas une bagatelle.

— Comment paierez-vous?

— Que voulez-vous? je ne paierai pas. Voilà les froids qui viennent, je ferai une fugue jusqu'en Pologne. Le baron de Sainte-Hélène, que vous avez vu chez le prince, a aussi l'intention de lever le pied. Voilà trois ans qu'il prêche la patience à ses créanciers, qui en ont assez; nous déguerpirons de compagnie. Le prince, qui nous reçoit tous les jours avec cordialité, nous est d'un grand secours, parce que sa maison est le seul endroit de la ville où l'on puisse jouer sans craindre d'esclandre; mais il ne faut pas compter sur lui pour être aidé pécuniairement: il est criblé de dettes. Sa maîtresse lui coûte beaucoup d'argent et le rend fort malheureux. Elle le boude depuis deux ans, parce qu'il refuse de l'épouser. Le prince voudrait bien s'en dé-

faire : il lui a proposé un sous-lieutenant pour mari, mais la dame veut un capitaine pour le moins, et tous ceux qui sont ici disent qu'ils ont bien assez d'une femme.

Je plaignis ce pauvre Campioni, c'était tout ce que je pouvais faire pour lui. Le banquier anglais Collins, avec lequel je fis quelque affaire, m'apprit que le baron de Stenau avait été pendu à son arrivée à Londres pour fabrication de fausses lettres de change. Un mois après notre entretien, Campioni s'esquiva sans prendre congé de ses créanciers ; le baron de Sainte-Hélène en fit autant le lendemain. Le bon Collins, à qui il devait mille roubles et qui le nommait son ami, me montra la lettre d'adieu de ce personnage, qui lui disait gaîment qu'en homme d'honneur il n'emportait rien, pas même ses dettes, qu'il laissait où il les avait faites. Je quittai Riga le 15 décembre, et me dirigeai vers Saint-Pétersbourg ; j'y entrais soixante heures après mon départ. La distance qui sépare ces deux villes est à peu près la même qu'entre Paris et Lyon, car la lieue française équivaut environ à quatre werstes. J'avais laissé monter sur le derrière de ma voiture un pauvre domestique français qui me servit sans rétribution tout le temps que dura mon voyage. Trois mois après, je ne fus pas peu surpris de le trouver à mes côtés à la table de M. de Czerniscleff : il me dit qu'il était gouverneur du fils de la maison. Mais n'anticipons pas sur mon récit. J'ai bien des choses à dire de

Pétersbourg, avant de m'occuper des laquais que j'y rencontrai gouverneurs de princes et mieux encore.

CHAPITRE IX.

Saint-Pétersbonrg. — Rencontres que j'y fais. — Nouvelles connaissances; Zaïre. — Voyage à Moscou. — L'impératrice Catherine.

Saint-Pétersbourg me frappa par son air d'étrangeté: je croyais voir des colonies de sauvages transportées dans une ville européenne. Les rues sont longues et larges, les places immenses, les maisons spacieuses: tout cela est neuf et malpropre. On sait que cette ville a été improvisée par le czar Pierre-le-Grand. Ses architectes ont réussi dans l'imitation qu'ils ont faite des cités de l'Europe. Néanmoins cette capitale sent toujours le désert et le voisinage des glaces du nord. La Néva, dont les flots dormans baignent les murailles d'une foule de palais en construction et d'églises inachevées, est moins un fleuve qu'un lac. Je louai deux chambres

dans un hôtel dont les fenêtres donnaient sur le quai principal. Mon hôte était un Allemand de Zuttgard, nouvellement arrivé dans la ville. L'aisance avec laquelle il s'exprimait et se faisait entendre de tous ces Russes, qu'il voyait pour la première fois, m'aurait étonné si je n'eusse su d'avance que la langue allemande est la langue usitée dans ce pays. Le bas peuple seul fait usage d'un dialecte indigène. Mon hôte me voyant fort dépaysé et tout-à-fait incertain de l'emploi de ma soirée, m'informa, dans son baragouin, qu'il y avait bal à la cour, bal gigantesque, où six mille personnes étaient admises, et qui devait durer soixante heures. J'acceptai le billet qu'il m'offrit, et affublé d'un domino, je courus au palais impérial. La société était déjà au complet, et l'on dansait partout; partout se dressaient d'imposans buffets chargés de comestibles capables de satisfaire les plus robustes appétits. C'était un luxe étrange d'ameublemens et de costumes: le coup d'œil était magnifique. J'en étais là, lorsque ces paroles arrivent jusqu'à moi: « Voyez donc l'impératrice: elle pense n'être connue de personne; mais, patience, son Orloff, qui ne la quitte pas plus que son ombre, l'aura bientôt désignée à tout le monde.»

Je me mis à suivre le domino indiqué, et je fus bientôt convaincu que c'était réellement Catherine. Tous les masques disaient la même chose, tout en feignant de ne point la reconnaître. Dans cette grande cohue, elle allait et venait, pressée,

portée, tiraillée par les uns et les autres, ce qui ne paraissait pas lui déplaire; parfois elle allait s'asseoir derrière un groupe qui causait familièrement; c'était s'exposer à quelques petits désagrémens, car peut-être on s'y occupait d'elle; d'un autre côté, elle y gagnait d'entendre la vérité, bonne fortune qui arrive rarement aux princes. A quelque distance de l'impératrice, j'aperçus aussi un masque à la taille colossale, aux épaules herculéennes; chacun le nommait au passage : Orloff!

Dans l'un des salons où l'on exécutait des contredanses, j'avisai une jeune personne entourée de nombreux adorateurs. Le groupe s'exprimant en français, je prêtai l'oreille, et bientôt le langage et le son de voix de la belle inconnue excitèrent ma curiosité. Elle employait des expressions qui sentaient ma fabrique et que j'avais mises à la mode dans certains cercles à Paris ; c'était des : Ah! la grosse boule! Ah! le cher bon homme! Drôle de tête ! etc. J'avouerai ici ma sotte crédulité : en voyant cette jeune femme aux prises avec des personnages de marque, et accablée d'hommages au bal *impérial*, je me figurai tout de suite que son masque me cachait la vue d'une belle duchesse de la cour de Louis XV qui avait eu le caprice d'aller walser aux bords de la Néva. J'attendais donc avec impatience le moment où elle daignerait se laisser reconnaître. Enfin, au bout d'une heure, elle ôte son masque pour respirer, et je reconnais : qui? la

petite Baret, la marchande de bas de la rue Saint-Honoré : on se souvient qu'il y a sept ans j'avais été son convive lors de ses noces à l'hôtel d'Elbœuf. Comment se trouvait-elle à Saint-Pétersbourg ? Je bénis intérieurement ce fortuné hasard, surtout en voyant que le temps écoulé depuis notre séparation n'avait rien ôté à la dame de tous ses charmes. Elle avait toujours sa peau éblouissante, ses jolies dents, sa bouche rose, ses yeux langoureux : cela me donna une idée on ne peut plus avantageuse de l'état des autres charmes que je ne pouvais voir. En un clin-d'œil je fus à ses côtés. Vite elle replace son masque.

— C'est trop tard, belle Baret, je vous ai reconnue.

Elle tourne le dos et veut s'éloigner, mais la saisissant par le bras :

— Pourquoi cet effroi ? Avez-vous perdu le souvenir de votre ami de l'hôtel d'Elbœuf ?

Là-dessus, elle s'arrête et m'envisage des pieds à la tête. Afin de *secourir sa mémoire troublée,* je lui dis :

— Notre commerce prospère-t-il toujours ? Sommes-nous contens de M. Baret ? S'est-il décidé à avoir des enfans ?

A cette dernière question, elle me répond en plaçant un doigt sur sa bouche, et me prenant le bras, elle m'entraîne dans une salle voisine, où nous nous trouvons seuls.

— Vous m'avez connue à Paris, je le vois,

Monsieur, et dans une condition que je dois tenir secrète ici. Je ne veux rien vous cacher, maintenant je porte le nom de Langlade.

— Je voyais beaucoup à Paris un conseiller du parlement ainsi nommé : c'était un homme vanté partout pour ses mœurs...

— C'est lui qui m'a débauchée, Monsieur : il m'a rendu pendant six mois la plus malheureuse des femmes...

— Ce pauvre Baret est peut-être mort de douleur! Mais comment ce M. de Langlade a-t-il quitté son parlement pour la Russie?

— M. de Langlade est resté sur son siége et mon mari dans sa boutique de la rue des Prouvaires : je suis venue ici dans la société du directeur de l'Opéra-Comique...

— Qui vous console de tous vos chagrins...

— C'est un monstre, un scélérat qui me privait du nécessaire; mais le ciel m'a envoyé un protecteur...

— Le ciel est juste, Madame : un protecteur riche et puissant, sans doute ?

— L'ambassadeur de Pologne, le comte Rezeuski. Vous connaissez mon histoire, à présent vous me direz qui vous êtes.

— Je veux vous laisser le plaisir de me nommer vous-même. Vous rappelez-vous l'étranger à qui vous confiâtes à Paris un important secret ?

— Lequel ?

— C'est que M. Baret, votre époux, vous laissait

coucher toute seule et n'usait d'aucun de ses droits?

— Je ne me rappelle pas cette circonstance, Monsieur ?

Diable! pensais-je, il faut que madame Baret ait fait cette confidence à d'autres aussi.

— Alors, Madame, vous vous souviendrez au moins de l'ami qui allait essayer avec vous des pantalons collans dans votre arrière-boutique.

— Comment, vous êtes M. Athanase?

— Non, Madame, je ne suis pas Athanase; mais bien celui avec qui vous diniez en tête-à-tête à la Petite-Pologne.

— C'est vous, mon cher Roger!

Et elle porta la main à mon masque, qui tomba.

— Casanova! c'est mon bon ange qui vous amène! Casanova ici, le premier, le seul que j'aie aimé!

— Un moment, chère Baret; mais que dira le comte Razeuski, s'il vous voit?

— Le comte Razeuski a des torts; il quitte la Russie, et refuse de m'emmener à Varsovie.

— Que ne vous en retournez-vous auprès de ce pauvre M. Baret, un si bon mari, la confiance même!

— J'y ai songé, mais qui paiera mes frais de voyage?

— Ne pouvez-vous vous utiliser ici?

— Je ne sais rien faire. Quelles sont les ressources d'une femme? jouer la comédie, chanter ou danser en public, ou bien enfin faire un métier indigne.

En finissant de parler elle me donna son adresse. Je lui promis d'aller renouveler connaissance sous quelques jours.

Je rentrai à mon hôtel avant le jour. Je me couchai avec l'intention de ne pas me lever avant l'heure du service divin, qui se célébrait avec pompe, à midi, dans l'église des Carmes-Déchaussés. Après avoir bien dormi, je suis étonné de voir en me réveillant qu'il fait encore nuit. Aussitôt je m'enfonce de nouveau dans mon lit, et cette fois je ne me réveille plus qu'au grand jour. Je fais appeler un coiffeur, je m'habille à la hâte et magnifiquement : l'horloge marquait onze heures passées. Le domestique me demande si je veux déjeuner. Quoique mourant de faim, je lui réponds : Après la messe. Il n'y a pas de messe aujourd'hui, me dit-il. — Point de messe, le dimanche, vous plaisantez. — Mais, Monsieur, nous sommes au lundi, vous avez dormi trente heures. — Effectivement, j'avais sauté le jour du Seigneur. C'est le seul jour de ma vie que je puisse dire avoir véritablement perdu.

Au lieu d'aller à l'église, je me dirigeai vers la demeure du général Ivanowitsck Melissino. La lettre de recommandatîon dont j'étais muni était de madame de Loglio, son ancienne maîtresse. Grace à cette recommandation, le général m'accueillit fort bien. Il m'invita une fois pour toutes à ses soupers. Sa maison était tenue à la française : on y mangeait bien, on y buvait sec ; la causerie était animée et

le jeu encore plus. Je me liai avec son fils aîné, marié à une princesse Dolgoroucki. Dès le soir même je m'installai au pharaon; la société était composée de gens *très comme il faut*, perdant sans humeur et gagnant sans vanterie. La discrétion des habitués, non moins que leur haut rang, les mettait à l'abri des tracasseries de l'autorité. Le banquier était un certain baron Lefort, fils ou neveu du célèbre amiral Lefort. Ce jeune homme avait eu sur le corps une mauvaise affaire qui lui attira la disgrace de l'impératrice. Lors du couronnement de Catherine, à Moscou, il avait obtenu le privilége d'établissement d'une loterie dont le gouvernement avait fourni les fonds ; par une faute de la régie, la loterie sauta, et le pauvre baron en porta la peine.

Comme je jouais modérément, mon gain fut à peine de quelques roubles. Le prince de *** ayant perdu sous mes yeux dix mille roubles, d'un seul coup, et n'en paraissant nullement touché, je témoignai hautement à Lefort mon admiration pour une pareille indifférence, fort rare chez les joueurs.

— Beau mérite, me répondit le banquier, le prince a joué sur parole, et il ne paiera pas, c'est son habitude.

— Et l'honneur?

— L'honnenr n'est pas compromis à laisser en souffrance des dettes contractées au jeu : tel est du moins l'usage dans notre pays. Il est convenu tacitement entre deux joueurs que celui qui perd

sur parole est libre de payer ; le gagnant serait ridicule d'exiger un paiement que son adversaire ne lui offrirait pas de lui-même.

— Cette coutume devrait du moins donner au banquier le droit de refuser l'enjeu de telle ou telle personne.

— Aucun banquier n'oserait faire pareille avanie à qui que ce soit ; le perdant dont la bourse est vide se retire presque toujours sans payer, les plus honnêtes laissent un gage, mais c'est rare. Il y a ici des jeunes gens de la plus haute noblesse qui jouent ce que nous appelons le *faux jeu*, et qui rient au nez de leurs gagnans.

Je fis aussi chez Mélessino la connaissance d'un jeune officier aux gardes, nommé Zinowieff, proche parent des Orloff. Il me présenta à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Macartney. Cet ambassadeur, jeune, riche, aimable, bien tourné, s'imagina de devenir amoureux d'une demoiselle de Chesroff, fille d'honneur de l'impératrice, et eut l'imprudence de lui faire un enfant. Catherine trouva la liberté grande, elle pardonna à la demoiselle, mais elle fit rappeler l'ambassadeur.

J'avais encore une lettre de Mme de Loglio pour la princesse Darchkoff, exilée de Pétersbourg, après avoir aidé sa souveraine à monter sur un trône qu'elle espérait partager. J'allai lui présenter mes hommages à sa campagne, à trois mille verstes de la capitale. Je la trouvai en deuil du prince son mari. Elle m'offrit de me recommander au

prince Panin; elle me dit même que je pouvais, sur sa seule recommandation, me présenter en toute assurance chez le prince. J'appris que Panin visitait souvent Mme de Darchkoff, et je trouvai au moins étrange que l'impératrice souffrît que son ministre eût des rapports intimes avec une femme qu'elle avait bannie de sa cour. Le mystère s'expliqua plus tard : on m'apprit que Panin était le père de la princesse; jusque-là je m'étais obstiné à le regarder comme son amant. La princesse de Darchkoff, fort âgée aujourd'hui, est présidente de l'académie de Pétersbourg. Il semble que la Russie soit une terre de confusion pour les sexes : des femmes gouvernent, des femmes président des corps savans, des femmes font de l'administration et de la diplomatie, il ne manque qu'une chose à ce pays et qu'un nouveau privilége à ces beautés tartares, c'est de se mettre à la tête des troupes.

Le jour de l'Épiphanie, j'assistai sur le quai de la Newa à une cérémonie bizarre, je veux dire la bénédiction des eaux du fleuve, couvert alors d'une croûte de glace de quatre pieds d'épaisseur. Cette cérémonie attire beaucoup de monde, parce qu'après la bénédiction du fleuve, on y baptise les nouveaux-nés, non pas au moyen d'une aspersion, mais en les plongeant tout nus dans un trou pratiqué sur la glace. Il arriva ce jour-là, que le pope, chargé de la fonction baptismale, vieillard à barbe blanche et à la main tremblante, laissa échapper

un des pauvres innocens qui fut noyé. Les assistans épouvantés lui ayant demandé : Que signifie ce présage ? Le pope répondit gravement : Cela veut dire : donnez-m'en un autre. Ce qui me surprit le plus, ce fut de voir la joie du père et de la mère de la victime : « Quitter la vie en recevant le baptême, disaient-ils avec exaltation, c'est aller tout droit en paradis. » Je ne crois pas que le chrétien orthodoxe ait à opposer quelque chose de raisonnable à cet argument.

A Memel, la Brogonci de Florence m'avait remis une lettre pour une vénitienne, la Rocolini, venue à Saint-Pétersbourg, dans l'intention d'y débuter au grand théâtre, comme chanteuse. Cette demoiselle, ignorant jusqu'aux élémens de son art, ne fut pas autorisée à jouer. Que fit-elle alors? la connaissance d'une française, la femme d'un marchand nommé Prote, et qui habitait l'hôtel du grand-veneur de l'impératrice, et cela dans le but de s'utiliser, comme cette française, la maîtresse du grand-veneur, et, chose rare, la confidente de sa femme, Marie Paulowna, qui, détestant son mari, n'était pas fâchée que madame *Prote* se prêtât à l'office conjugal en son lieu et place. La Roccolini, qu'on appelait ici la signora Vicenza, ayant accès chez la Prote, la reçut à son tour ainsi que toute sa société; ce qui mit bientôt en grande vogue notre chanteuse manquée, rusée femelle et fort avenante, bien qu'aux environs de la quarantaine. A la vue de la dame, je la reconnus sur-le-champ

pour une gentille brunette avec laquelle j'avais eu des liaisons vingt ans auparavant. Je ne crus pas devoir lui rappeler ce passé, parce que c'eût été lui jeter son âge au nez; je crois qu'elle aussi me remit parfaitement. Le lecteur se souviendra peut-être qu'elle avait un frère nommé Montalto, lequel voulut m'assassiner un soir à la place St-Marc. J'appris dans le temps que cette même Roccolini était l'ame du complot tramé contre mes jours. Elle m'accueillit à la fois comme un visage nouveau et comme une vieille connaissance. Elle m'invita à souper pour le lendemain. « Si vous aimez les merveilles, je vous en ferez voir une, me dit-elle. » Effectivement, la Prote était un des convives et je ne vis jamais beauté plus merveilleuse. On sait mon faible, il m'est impossible de voir une belle femme sans en désirer la possession ; mais, sans argent, sans crédit, j'avais à lutter contre une concurrence dangereuse. Ne pouvant l'éblouir par les moyens matériels, je fis ressource de mon esprit, et je parvins à l'intéresser. Lui ayant demandé, par manière de plaisanterie, comment elle s'appelait, elle me répondit : Prote. — Pro me, lui répliquai-je, et je l'embrassai très vivement. Comme elle paraissait surprise, je lui expliquai le calembourg en lui faisant une déclaration dans toutes les règles ; à la manière dont elle l'accueillit, j'en tirai un favorable augure pour l'avenir. Je me sentais d'autant plus amoureux de la Prote, que mon cœur et ma personne n'avaient aucune occu-

pation ailleurs. J'étais débarrassé de Langlade, qu'un certain Braun avait emmenée à Varsovie. L'essentiel était de savoir, si, maîtresse comme elle était du grand-veneur, la Prote jouissait d'une liberté suffisante pour accepter des invitations en ville. Quand je sus que son amant lui laissait une très grande liberté, j'invitai la belle à dîner à Catharinenshoff, chez un excellent traiteur de Bologne, dont tous les gourmets se souviennent encore, l'illustre Locatelli. Je lui donnai pour convives Zinowieff et la Colonna, ainsi que la signora Vicenza et un petit musicien, son amant. Le repas fut fort gai, ces messieurs se permirent avec leurs belles respectives certaines privautés que la mienne me refusa obstinément. Pour distraire un peu mon amour fourvoyé, je fais un tour de promenade avec Zinowieff, et nous rencontrons une jeune fille d'une rare beauté et d'une timidité excessive, car à notre aspect elle prend la fuite. Nous entrons sur ses pas dans la hutte où elle s'était réfugiée, et nous trouvons là son père et toute la famille. La belle fille s'était réfugiée dans un coin et nous regardait avec anxiété, comme une blanche tourterelle qui se sentirait sous la dent du loup.

Zinowieff engagea la conversation avec le père. Je compris qu'il était question de la petite fille, car, sur un geste de son père, la pauvre enfant accourut avec soumission. Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes la hutte en laissant quelques roubles pour les enfans. Alors Zinowieff m'in-

forme qu'il avait proposé au père de lui acheter sa fille comme servante, et que l'autre y avait consenti.

— Combien veut-il en échange de ce bijou?

— Un prix exorbitant : cent roubles, parce qu'elle est pucelle. Vous voyez qu'il n'y a rien à faire.

— Comment, rien à faire? C'est pour rien.

— Vous seriez disposé à donner cent roubles pour cette petite.

— Certainement. Mais consentira-t-elle à me suivre et à m'accorder....

— Il le faudra bien. D'ailleurs, une fois qu'elle sera en votre pouvoir, si la raison ne la persuade pas, vous êtes parfaitement libre de faire agir Martin-Bâton.

— Ainsi, malgré sa repugnance, je peux l'obliger à demeurer avec moi tout le temps que je voudrai.

— Sans nul doute, à moins qu'elle ne restitue les cent roubles.

— Si je la garde, quels gages dois-je lui donner?

— Pas un sou: la nourriture seulement, et la faculté d'aller au bain chaque samedi, et le dimanche à l'église.

— En quittant Saint-Pétersbourg, me serait-il permis de l'emmener?

— Avec une permission, oui, et sous une garantie pécuniaire, car, avant d'être votre esclave, cette jeune fille est celle de l'impératrice.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Voulez-vous bien vous charger de conclure avec le père?

— A l'instant même, si vous le voulez.

— Demain, s'il vous plaît, car je veux cacher cette affaire à notre société.

Nous revînmes tous ensemble à Saint-Pétersbourg. Le lendemain matin j'étais chez Zinowieff, qui se faisait un vrai plaisir de me rendre ce petit service. Chemin faisant, il me dit : Si vous voulez un harem, vous n'avez qu'à parler : les belles filles ici ne manquent pas.

Je lui remis les cent roubles, et nous entrâmes chez le paysan. La proposition que lui fit Zinowieff en mon nom rendit ce brave homme muet de joie et d'étonnement. Il s'agenouilla et fit une prière à saint Nicolas ; ensuite il donna la bénédiction à sa fille, lui dit quelques mots à l'oreille : la petite me regarda en souriant et dit : *volontiers.*

Nous allions nous éloigner avec notre proie, quand Zinowieff me dit : Eh bien ! vous n'examinez pas la marchandise; il est stipulé au contrat que vous la payez *pucelle :* voyez donc si elle l'est.

— Il m'est impossible de m'en assurer ici.

Je répugnais, en effet, à faire subir à Zaïre (c'est le nom de la jeune fille) l'outrage d'un pareil examen.

— Bah ! repondait Zinowieff, cela fera le plus grand plaisir à la petite. C'est une attestation authentique de bonne vie et mœurs que vous lui donnerez par devant parens.

Alors, je pris place sur une chaise, et saisissant Zaïre qui se laissait faire, je trouvai que le père avait dit la vérité. Il est bien certain que, dans le cas d'un résultat contraire, je n'en eusse rien dit.

Zinowieff jeta les cent roubles sur la table; le père les prit et les donna à sa fille, qui les remit aussitôt à sa mère. Le contrat de vente fut signé par tous les assistans; mon domestique et mon cocher y apposèrent leurs croix. Après quoi, je fis monter en voiture mon acquisition vêtue d'un drap grossier, sans bas, ni chemise. De retour à Pétersbourg, je m'enfermai avec Zaïre que je ne quittai pas pendant quatre jours. Je la décrassai de mon mieux et l'habillai à la française. C'est dans ce costume que je la conduisis au bain public, où je trouvai cinquante ou soixante personnes, hommes et femmes, nus comme la main, qui, ne regardant personne, se figuraient sans doute ne pas être regardées. Etait-ce manque de pudeur ou innocence primitive: je laisse au lecteur à décider. Pour moi, je trouvai étrange que pas un homme n'arrêtât ses yeux sur Zaïre, type frappant de la Psyché que j'avais vue à la villa Borghèse. Elle en avait la suave mollesse; son buste offrait les mêmes contours encore indécis, car Zaïre avait treize ans à peine; on ne découvrait sur sa gorge peu développée aucun signe de l'âge nubile. Blanche comme la neige de son pays, sa chevelure de jais, chevelure de Napolitaine, ajoutait à l'éclat de son teint frais et animé. J'étais réellement amoureux de cette petite fille, et

n'étaient les emportemens de sa jalousie, dont je raconterai quelques exemples, il est probable que je ne m'en serais jamais séparé. Dans les commencemens, mes tête-à-tête avec avec ma Russe étaient assez insignifians; nous nous expliquions toujours par gestes, et à la longue on se fatigue de cet exercice qui n'est agréable que dans les momens les plus vifs. Ardente comme les cavales du désert, ma Zaïre, au milieu des convulsions du plaisir, me lançait quelquefois certaines syllabes de son dialecte tartare dont j'aurais pu rire dans toute autre occasion. J'avais beau me casser la tête sur une grammaire russe, mes lèvres se refusaient à prononcer distinctement un seul mot de cette langue de taureau. Heureusement qu'en moins de deux mois, Zaïre sut assez d'italien pour me tenir tête. C'est alors que sa tendresse pour moi prit le caractère d'une véritable frénésie.

C'est vers ce temps que je reçus la visite d'un jeune Français, nommé Crèvecœur. Il arrivait de Pétersbourg, en compagnie d'une jeune et jolie Parisienne, mademoiselle Larivière. Crèvecœur me remit une lettre du prince Charles de Courlande, qui le recommandait chaudement.

— Veuillez me dire, Monsieur, en quoi je puis vous être utile.

— Présentez-moi à vos amis.

— J'en ai très peu ici, car moi-même je suis étranger. Venez chez moi, j'irai chez vous; quant aux relations que je puis avoir ici, l'usage ne me

permettrait pas de vous les procurer. Sous quel nom présenter madame? Est-elle votre épouse? On ne manquera pas aussi de me demander quel motif vous amène à Pétersbourg. Que faudra-t-il répondre?

— Que je suis un gentilhomme de Lorraine qui voyage pour son plaisir. Mademoiselle Larivière est ma maitresse.

— Je vous avouerai que ces titres de recommandation me semblent insuffisans. D'ailleurs, si vous voulez connaître le pays, ses usages et ses mœurs, si votre unique intention est de vous distraire, il vous sera fort inutile d'aller dans le monde: vous avez les théâtres, les promenades, les bals et même ceux de la cour. Pour y aller, il ne faut que de l'argent....

— Et c'est précisément ce que je n'ai pas.

— Vous n'avez pas d'argent, et vous n'avez pas craint de venir vous établir ainsi dans une capitale étrangère?

— Mademoiselle Larivière m'a décidé à faire ce voyage en m'assurant que nous trouverions bien à vivre au jour le jour; nous sommes partis de Paris sans un sol et jusqu'à présent nous nous sommes très bien tirés d'affaire.

— C'est sans doute mademoiselle qui tient la bourse.

— Notre bourse, interrompit la dame en riant, se trouve dans les poches de nos amis.

— Je trouve fort naturel, Mademoiselle, que

vous en ayiez par toute la terre; croyez bien qu'à ce titre je vous ouvrirais la mienne, mais malheureusement je ne suis pas riche.

Nous en étions là, quand l'entrée d'un certain Bomback, de Hambourg, que ses dettes avaient chassé d'Angleterre où il était établi, interrompit notre conversation. Ce Bomback s'était fait une certaine existence à Saint-Pétersbourg: il occupait un poste militaire assez élevé; il tenait grande maison, et comme il aimait le jeu, les femmes et la table, je jugeai que c'était une connaissance toute trouvée pour ces étranges voyageurs qui avaient leurs bourses dans la poche de leurs amis. Bomback prit feu sur-le-champ pour la dame et n'en fut pas mal accueilli; au bout d'un quart-d'heure, offre et acceptation de dîner pour le lendemain. Zaïre et moi, nous étions aussi de la partie. J'aurais préféré la laisser à la maison, mais, à mon retour, j'aurais eu pour trois heures de cris, de larmes et de convulsions, ce qui me mettait dans la nécessité de recourir à quelque expédient violent pour l'apaiser; c'était le seul moyen de la convaincre de ma constance; au moyen de quelques coups de bâton appliqués à propos, elle redevenait tendre et soumise, et notre réconcilation était scellée par la fête de l'amour.

Ce jour là, je me sentais moins brave et j'emmenai Zaïre. Notre partie fut tout-à-fait amusante; Bomback captiva l'aventurière, Crèvecœur était en goguettes, je bus fort raisonnablement, et Zaïre se

tint constamment sur mes genoux. Le lendemain, nouvelle partie, mais cette fois je défendis à Zaïre de m'accompagner. Je savais que Bomback traitait des officiers russes et j'étais capable de devenir jaloux: le moyen d'entendre ce qu'ils pourraient dire à Zaïre dans leur langue.... Lorsque j'arrivai chez Bomback, Crèvecœur et Larivière étaient déjà à table avec les officiers russes, les deux frères Lunin, aujourd'hui généraux-majors; c'étaient alors deux simples cadets. Le plus jeune, blond, délicat et joli comme une demoiselle, passait pour l'ami intime de M. de Teploff, secrétaire du cabinet; on dit qu'il s'était acquis cette amitié fructueuse au moyen de quelques petites complaisances. Je pris place à ses côtés, et il me prodigua tant de tendresse que je le pris pour une fille déguisée. Comme je lui manifestais mes soupçons à cet égard, il voulut me donner sur-le-champ des preuves du contraire. Malgré ma répugnance et le dépit visible de Larivière, le jeune fou passa outre et nous étala ses singuliers charmes. Vers le soir, parurent d'autres convives et on dressa un pharaon. A onze heures du soir, on jouait encore, et Bomback avait tout perdu. Alors commença une orgie dont j'épargnerai la description au lecteur. Larivière tint tête à Bomback et aux officiers; Crèvecœur et moi, nous gardâmes seuls toute notre innocence. Notre conduite fut celle de deux vieillards vertueux, qui jetteraient un regard philosophique et dédaigneux sur les emportemens d'une ardente jeunesse:

En rentrant chez moi, aussi chaste qu'à ma sortie, je n'ai que le temps d'échapper au choc d'une bouteille lancée par le bras de Zaïre, qui, se laissant tomber à la renverse, se roule dans d'affreuses convulsions et frappe la terre avec sa tête. Je cours à elle, je la prends dans mes bras et appelle du monde à mon aide: j'étais convaincu qu'elle était devenue folle. Cependant sa folie prend une autre direction, elle me charge d'invectives et me jette au visage un jeu de cartes où elle vient de lire, dit-elle, l'infidélité dont je me suis rendu coupable à son égard. Elle me signale et m'explique, par la combinaison des figures, mes prétendus égaremens les plus grands; rien n'y manque: Larivière, les convives, le lit, les épisodes bachiques et autres, tout y est, jusqu'aux attitudes qu'elle reproduit, tout cela est exact et vivant dans l'imagination de la pauvre Zaïre. Pour toute réponse, je m'empare des cartes que je jette au feu, et signifie à la petite qu'il m'est impossible de rester plus long-temps avec elle, puisqu'elle veut me tuer. J'avoue avoir passé la nuit chez Bomback et en société de Larivière, mais je nie les excès qu'elle me reproche; c'était la vérité. Là-dessus, je me mets au lit et me voilà endormi. A mon réveil, je la trouve pleurant à mon chevet, implorant sa grace; alors, ma colère s'évanouit et je lui donne ces sortes de témoignages d'affection qui plaisent tant aux femmes.

Deux jours après cette scène, je partis pour Moscou en compagnie de la petite. Ce voyage la mit au

comble de la joie. Je crois avoir inspiré à cette jeune fille une véritable passion, et voici pourquoi : d'abord, parce que je la faisais manger à ma table, procédé qui la toucha; ensuite, parce que je la conduisais de temps en temps dans sa famille, autre procédé que les maîtres ici ont rarement avec leurs esclaves, et enfin, s'il faut le dire, parce que je lui donnais des coups de bâton, procédé généralement suivi en Russie, mais qu'on applique à tort et à travers; l'usage défectueux dans son application est excellent ici en principe parce qu'il est nécessaire. On n'obtient rien des Russes par la raison qu'ils semblent incapables de comprendre; les paroles ne servent à rien, les horions font tout. Un esclave battu ne manque pas de dire : « Mon maître pouvait me chasser, il ne l'a pas fait, preuve qu'il veut me garder, qu'il m'aime; par conséquent, mon devoir est de l'aimer et de le bien servir. » Cela me rappelle que j'avais à mon service un Cosaque parlant français. Quelquefois, il buvait trop d'eau de vie et je lui faisais des remontrances. Un ami me dit : « Faites-y bien attention, vous ne battez pas votre domestique, il vous battra. » C'est ce qui arriva, ou peu s'en faut. Un jour qu'il était complètement ivre, je le traitai durement en paroles et le menaçai du geste. Aussitôt, il prend un bâton et se précipite sur moi; ce malheureux m'aurait atteint si je ne l'eusse renversé. Cet esclave russe si doux et si soumis devient terrible dans l'ivresse. Un verre d'eau-de-vie le rend bête fauve. Voilà le vice de ce peuple : il boit trop; vice excu-

sable, car le climat en fait une nécessité. Un cocher en faction vers le soir à la porte de ses maîtres a recours à l'eau-de-vie pour se soustraire à la rigueur du froid; le premier verre appelle et provoque l'autre, si bien qu'à la longue le remède devient pire que le mal, et si le cocher s'endort, c'est pour ne plus se réveiller. Des étrangers ont perdu ici soit le nez, soit l'oreille, ou même un morceau de la joue, gelés subitement. Un matin, pendant que je me rendais à Péterhof, je rencontre un Russe qui, tout à coup, après avoir ramassé de la neige, se précipite sur moi et m'étreignant avec force se met à me frotter l'oreille gauche. Dans le premier moment, je m'étais mis en défense, mais heureusement je compris le motif d'humanité qui le faisait agir. Effectivement, mon oreille commençait à geler, le brave homme s'en était aperçu aux taches blanchâtres de la partie menacéede congélation.

Quelque temps avant mon départ pour Moscou, l'impératrice chargea son architecte Rinaldi de construire sur la place du palais un vaste ampithéâtre en bois dont je vis lever le plan. Sa Majesté avait l'intention de donner un carrousel où brillerait la fleur des guerriers de son empire. Tous les sujets de la souveraine étaient conviés à cette fête qui n'eut pas lieu : le mauvais temps la rendit impossible. Il avait été stipulé dans le programme que le carrousel aurait lieu au premier beau jour, mais ce beau jour n'arriva pas, et de fait une matinée sans pluie, vent ou neige, est excessivement rare à Saint-

Pétersbourg. En Italie, nous comptons sur le beau temps; en Russie, il faut compter sur le mauvais. Aussi, suis-je toujours tenté de rire quand je rencontre des voyageurs russes qui parlent avec complaisance du ciel pur de leur pays. Singulier ciel que, pour mon compte, je n'ai jamais aperçu, si ce n'est sous la forme d'un brouillard grisâtre vomissant d'épais flocons de neige. Mais il est temps de parler de ma course à Moscou.

Nous quittâmes Pétersbourg un soir, c'est du moins ce qu'un coup de canon nous apprit; sans cela, nous ne l'aurions pas cru, car nous étions à la fin de mai et à cette époque de l'année la nuit a cessé pour Saint-Pétersbourg. On peut y lire une lettre à minuit, sans le secours de la bougie. C'est admirable, n'est-ce pas? J'y consens, mais cela devient ennuyeux. La plaisanterie est mauvaise, parce qu'elle est trop longue. Qui est-ce qui résisterait à un jour non interrompu de sept semaines, mais j'oublie toujours mon voyage à Moscou.

J'avais loué un cocher et six chevaux, moyennant quatre-vingts roubles. Bon marché, si l'on songe que la course était de soixante-douze werstes ou environ cinq cents lieues d'Italie. A Nowogorod, où nous mîmes pied à terre, je m'aperçus que mon cocher était fort triste. Je l'interroge, il me répond qu'un de ses chevaux ne veut pas manger et que vraisemblablement il faudra faire le sacrifice de mon voyage. Je l'accompagne dans l'écurie et, en effet, le pauvre animal, immobile et la tête bais-

sée, ne donnait pas signe de vie. Mon cocher lui adresse un sermon et le prie dans les termes les plus affectueux de vouloir bien consentir à manger; puis il se met à le caresser, il lui prend la tête, le baise sur les naseaux: l'animal fait la sourde oreille. Alors, mon homme de pleurer à chaudes larmes, et moi de pouffer de rire, car je voyais clairement que l'intention du sensible cocher était de toucher le cheval par le spectacle de son affliction. Au bout d'un quart d'heure, nous n'étions pas plus avancés, et mon cocher ne pouvait plus pleurer. Alors, il change les moyens de persuasion : tout-à-l'heure, les larmes le suffoquaient; maintenant, la colère l'oppresse; il prodigue au malheureux coursier les épithètes de paresseux, d'entêté, etc., et le traînant au-dehors de l'écurie, il l'attache à un poteau, s'arme d'un bâton et commence à frapper sur l'animal comme sur un mur. Cela fait, il le reconduit à l'écurie et lui offre à manger. L'animal accepte, et voilà la paix faite et mon voyage assuré. Il n'y a qu'en Russie où la vertu du bâton opère de tels prodiges. Aujourd'hui, m'assure-t-on, martin-bâton n'est plus aussi habile : les Russes y croient moins pour leur malheur; ils se laissent aller aux habitudes françaises, ils déchoient. Qu'ils y prennent garde! les voilà bien loin du bon temps de Pierre-le-Grand, où les coups de bâton s'administraient méthodiquement et par voie hiérarchique. Le colonel recevait le knout du général et l'administrait au capitaine, lequel le rendait à son lieutenant, qui, à

son tour, en gratifiait le caporal; le soldat seul n'avait personne à qui le rendre, mais, par compensation, il pouvait le recevoir de tout le monde.

A Moscou, je descendis dans une bonne auberge. Après le dîner, l'essentiel pour moi après une longue course, je pris une voiture de place et je courus remettre les quatre ou cinq lettres de recommandation que je tenais de différentes personnes. Les intervalles de ces visites me permirent de faire voir Moscou à ma petite Zaïre; elle était fort curieuse, et le moindre monument l'émerveillait. Je ne me rappelle guère qu'une circonstance de cette promenade, c'est que le fracas des cloches, sonnant à grandes volées, me brisait le tympan. Le lendemain, on me rendit toutes les visites que j'avais faites la veille. Chacun voulait m'avoir à dîner avec ma pupille. M. de Démidoff surtout se montra fort empressé auprès d'elle et de moi. Je dois dire que la petite ne négligea rien pour justifier cet empressement. Dans toutes les sociétés où je la conduisis, c'était le même chorus d'éloges sur son aisance, ses graces et sa beauté. Je voyais avec plaisir qu'on s'inquiétait fort peu de savoir si elle était réellement ma pupille ou simplement ma maîtresse et ma servante. Sous ce rapport, les Russes sont les gens du monde les plus accommodans, et leur philosophie pratique est digne des peuples les mieux civilisés.

On n'a pas vu la Russie tant qu'on n'a pas vu Moscou, et quiconque n'a connu que les Russes

de Saint-Pétersbourg ne connaît pas les Russes de la vraie Russie. Les habitans de la nouvelle capitale sont regardés ici comme des étrangers. La véritable capitale des Russes sera long-temps encore la sainte Moscou. Saint-Pétersbourg est en horreur à plus d'un vieux Moscovite, qui, dans l'occasion, formulerait volontiers contre elle la sentence de Caton l'Ancien au sujet de Carthage. Les deux villes ne sont pas seulement rivales par leur situation et par leur destination, d'autres motifs les rendent ennemies, motifs religieux et politiques. Moscou tient au passé: c'est la ville des traditions et des souvenirs, la ville des czars, fille de l'Asie et fort surprise de se trouver en Europe. J'ai découvert ce caractère partout ici et il donne à la ville une physionomie unique. En huit jours, j'avais tout vu, les églises, les monumens, les fabriques, les bibliothèques, fort mal garnies, car une population qui prétend rester stationnaire ne saurait aimer les livres. Quant à la société, elle me parut plus convenable et plus véritablement civilisée que celle de Saint-Pétersbourg. Les dames moscovites surtout sont fort aimables; elles ont mis à la mode un usage qu'on pourrait introduire dans d'autres pays: c'est qu'il suffit à un étranger de leur baiser la main pour qu'elles lui offrent aussitôt leur bouche. On ne se figure pas le nombre de jolies mains que je m'empressai de baiser pendant la première semaine de mon séjour. A table, le service se fait gauchement et sans ordre; mais ces tables sont chargées

avec profusion. C'est la seule ville du monde où les personnes riches tiennent véritablement table ouverte. Pas n'est besoin d'être invité par le maître de la maison pour prendre part à son repas, il suffit d'en être connu. Il arrive souvent aussi qu'un ami de la maison amène plusieurs personnes de sa connaissance : on leur fait le même accueil qu'aux autres. Arrive-t-on la nappe enlevée, un autre dîner vous est servi à l'instant. Il n'y a pas d'exemple qu'un Russe ait jamais dit : « Vous arrivez trop tard ; » il est incapable d'une pareille impolitesse. On fait la cuisine à toute heure dans Moscou. Les cuisiniers des maisons particulières y sont aussi occupés que les traiteurs de Paris, et les maîtres de maison poussent si loin le sentiment des convenances qu'ils se regardent comme obligés de faire honneur, tant bien que mal, à tous ces repas, qui souvent se succèdent sans interruption jusqu'à la nuit. Je ne tiendrai jamais maison à Moscou : ma bourse et ma santé seraient trop aventurées.

Les Russes sont le peuple le plus gourmand et le plus superstitieux de la terre. Saint Nicolas, leur patron, reçoit ici plus de génuflexions et de prières que tous les autres saints du calendrier, à les prendre ensemble. Un Russe ne prie pas Dieu, c'est saint Nicolas qu'il adore et qu'il charge de sa demande. Son image est partout ici ; je l'ai vue dans les salles à manger des Moscovites, dans leurs cuisines et même tout autre part : c'est leur dieu lare. Un étranger, en arrivant dans une maison, doit adresser son

compliment à l'image du saint avant de le faire au maître de l'endroit. J'ai vu des Moscovites, à leur entrée dans une pièce où, par grand hasard, la sainte image ne se trouvait pas, parcourir d'autres pièces pour en trouver un échantillon. Il y a du paganisme au fond de toutes ces habitudes, ainsi qu'au fond de toutes les religions portées à l'excès. Le plus plaisant contraste, c'est que la langue moscovite est un dialecte purement tartare, tandis que la liturgie est grecque, de sorte que les fidèles débitent, leur vie durant, un tas d'oraisons et de prières dont ils ne comprennent pas le premier mot. Une traduction en regard serait regardée comme œuvre impie; c'est le clergé qui leur inculque cela pour conserver son pouvoir et en abuser.

La première nouvelle que j'appris à mon retour à Saint-Pétersbourg, ce fut la fuite de Bomback et son arrestation à Mittau. Le pauvre diable était en prison; son affaire était grave, puisqu'il s'agissait de désertion. Cependant, on lui laissa la vie et même son emploi; mais il fut condamné à tenir perpétuellement garnison au Kamtschatka. Quant à Crèvecœur et à sa maîtresse Larivière, ils avaient disparu avec la bourse de leurs amis dans la poche. Je sus aussi que le prince Charles de Courlande était en ville : j'allai lui faire ma visite. Il habitait chez M. de Démidoff, qui, possesseur des plus riches mines de fer de la Russie, s'était fait construire une maison tout entière rien qu'avec ce minerai. Murailles, portes, escaliers, fenêtres, toi-

tures, plafonds et planchers, du fer! De la sorte il n'avait rien à redouter d'un incendie. Son pis-aller était d'être cuit et non réduit en cendres. Le prince de Courlande avait sa maîtresse à ses trousses; il lui cherchait partout un mari, mais la dame n'en trouvait nulle part. Je la vis et elle me fatigua tellement de ses lamentations que je me promis bien de ne jamais remettre les pieds chez elle. La pire espèce de femmes, c'est la femme maussade; la pédante ne vient qu'après. Je présentai Zaïre au prince, qui en fut enchanté. Mon exemple aurait bien dû lui apprendre sur quel pied il faut tenir sa maîtresse, mais c'était un de ces hommes qui ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont fait du lien le plus doux un ennui et un tourment. Je moralise ici comme un homme heureux : on me croyait tel, c'est toujours quelque chose; la vérité, c'est que je ne l'étais pas. Depuis ma captivité dans les plombs, j'étais sujet aux hémorrhoïdes, j'en souffrais régulièrement tous les trois mois. Cela devint tout-à-fait sérieux à Saint-Pétersbourg. Je consultai un médecin, vénérable octogénaire, qui me persuada que j'avais une fistule. Un autre, plus jeune et d'humeur moins sombre, m'assura que je guérirais avec le temps et par les moyens naturels, sans qu'il fût nécessaire que je recourusse à une opération : pour tout remède il me prescrivit de boire en abondance des eaux de la Néva, dont la vertu purgative est célèbre. Il me cita des cures merveilleuses dues uniquement à cette boisson.

J'aurais vraiment souhaité qu'il pût dire vrai en me citant. Tout en observant un régime fort sévère, je cédais de temps en temps à ma vieille habitude, celle de faire honneur à un bon dîner.

Durant mon séjour ici, j'eus l'occasion de voir combien les livres français étaient recherchés par les Russes lettrés ou qui se piquaient de l'être. Quand je dis les livres français, j'entends ceux de Voltaire, qui pour les Moscovites étaient toute la littérature française. Le grand écrivain venait de faire hommage à l'impératrice de sa *Philosophie de l'Histoire,* qu'il prétendait avoir écrite tout exprès pour Catherine. Un mois après, trois mille exemplaires de cet ouvrage furent publiés en Russie; en moins de huit jours l'édition était épuisée. Tout Russe lisant le français portait le livre dans sa poche, c'était son catéchisme et son bréviaire. Les personnes distinguées ne parlaient que de Voltaire et ne juraient que par lui; après l'avoir lu, ces personnes se regardaient comme possédant la science infuse, à peu près comme leur maître. Pour posséder la science et la sagesse de Voltaire, leur disais-je souvent, il vaudrait mieux lire les ouvrages où il a puisé la sienne, ce serait le moyen de mieux apprécier l'une et l'autre. Mais je m'adressais à des sourds : le patriarche était à leurs yeux l'alpha et l'oméga de toute science et de toute sagesse. Les Russes de ce temps-là me rappelèrent un mot très fin d'un illustre prélat de Rome; il me disait : « Gardez-vous bien de disputer jamais

avec un homme qui n'a jamais lu qu'un seul livre. » Je regardai donc, impassible, passer ce torrent d'admiration.

Mais il est temps que j'en vienne au récit de mon entrevue avec l'impératrice. Le comte Panin, gouverneur du prince Paul, l'héritier présomptif de la couronne, me demandant un jour si mon intention était de quitter Pétersbourg sans avoir vu l'impératrice, je lui répondis que je regrettais beaucoup d'être privé de ce bonheur, faute de quelqu'un qui voulût bien me présenter. Aussitôt le prince m'indiqua le jardin d'été, où S. M. avait pour habitude de se promener le matin.

— Mais comment et à quel titre l'aborder?

— Vous n'en avez pas besoin.

— Je suis un inconnu pour l'impératrice...

— Vous vous trompez, elle vous a vu et même distingué.

— Dans tous les cas, je n'oserais jamais aborder Sa Majesté sans une assistance quelconque.

— Je serai là.

Le prince arrêta avec moi l'heure et le jour. Je me promenai long-temps seul en contemplant la décoration des jardins. Les allées étaient bordées d'une foule de statues d'un travail pitoyable. C'étaient des Apollon bossus, des Vénus maigres et chétives, des amours taillés sur le patron de soldats aux gardes. Rien de plus risible que la confusion qu'on avait faite des noms de la mythologie et de l'histoire. Je me souviens d'une petite et laide fi-

gure riante qu'on avait nommée Héraclite, et d'un autre visage en pleurs appelé Démocrite. Un vieillard, porteur d'une longue barbe, était intitulé Sapho; une vieille femme s'appelait Avicenne; deux jeunes gens se caressant innocemment, c'étaient Philémon et Baucis. Je fis trève aux éclats de ma belle humeur pour m'avancer vers l'impératrice. Elle était précédée d'Orloff, suivie de plusieurs dames. Le comte Panin était à ses côtés. Après les premiers complimens, elle me demanda mon avis sur la décoration du jardin. Je lui répétai à ce sujet ce que j'avais dit déjà au roi de Prusse qui me faisait la même question.

— Quant aux inscriptions, ajoutai-je, on les a placées pour tromper les ignorans et pour l'amusement de ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire.

— Inscriptions et personnages, tout cela ne vaut rien. On s'est moqué de ma pauvre tante. J'espère que vous aurez pu voir en Russie des choses moins ridicules que ces statues.

— Madame, ce qui peut exciter le rire dans vos états est loin de pouvoir être comparé à tout ce qui y fait l'admiration des étrangers.

Dans la conversation j'eus l'occasion de nommer le roi de Prusse et d'en faire l'éloge. Elle voulut bien m'engager à lui répéter les entretiens que j'avais eus avec lui. Je contai tout. Il était question alors d'une fête que l'impératrice voulait donner, celle-là même dont j'ai parlé et que le mauvais temps avait fait ajourner. Il s'agissait d'un tournoi

où paraîtraient les guerriers les plus distingués de son empire. Catherine me demanda si de pareilles fêtes étaient d'usage dans ma patrie.

— Certainement, et d'autant plus que le climat de Venise se prête à ces sortes de réjouissances; les beaux jours y sont aussi communs qu'ils sont rares ici, bien que les voyageurs trouvent ici l'année plus jeune que partout ailleurs

— C'est vrai, la vôtre a onze jours de plus.

— Ne serait-ce pas, repris-je aussitôt, une innovation digne de Votre Majesté, que celle qui introduirait le calendrier grégorien dans vos vastes états. Votre Majesté n'ignore pas que tous les pays l'ont adopté. L'Angleterre elle-même a retranché depuis quatorze ans les onze derniers jours de février, opération qui a déjà rapporté à son gouvernement plusieurs millions. Les autres pays de l'Europe voient avec surprise l'ancien style prévaloir encore dans un empire dont le souverain est en même temps le chef de l'église et où il y a une académie des sciences. On veut croire que Pierre-le-Grand, qui a fixé le commencement de l'année au premier janvier, eût aussi aboli le vieux style s'il ne se fût pas vu dans l'obligation de suivre l'exemple de l'Angleterre, qui absorbait à elle seule le commerce de ses états...

— Et puis, interrompit l'impératrice, Pierre n'était pas un savant.

— Il était bien plus, Madame, c'était un homme d'un grand esprit, d'un génie extraordinaire. Quel

tact dans les affaires, quelle dextérité pour les conduire, quelle décision, quelle audace! Il a réussi dans toutes ses entreprises parce qu'il avait l'esprit qui fait éviter les fautes et la force nécessaire pour corriger les abus.

J'en étais encore au panégyrique et déjà Catherine m'avait tourné le dos. Je pensai qu'elle n'entendait pas sans quelque secret déplaisir les éloges prodigués à son prédécesseur. Inquiet de la manière dont cet entretien s'était rompu, je tâtai le comte Panin, qui m'assura que j'avais beaucoup plu à Sa Majesté et qu'elle s'informait tous les jours de moi. Il me conseilla de profiter des occasions qui la mettraient sur mon chemin. D'ailleurs, ajouta-t-il, comme vous lui convenez, il est certain qu'elle vous fera mander, et pour peu que vous lui témoigniez le désir d'avoir de l'emploi ici, vous en obtiendrez. Sans trop savoir quel emploi pourrait me convenir dans un pays dont le séjour me souriait peu, je fus flatté d'apprendre que l'impératrice avait pris de ma personne une opinion favorable, sans compter que j'étais ravi d'avoir un libre accès à la cour. J'usai donc largement du privilége de m'y présenter : je ne manquais pas d'aller chaque matin faire un tour de promenade dans les jardins de Sa Majesté. Un beau jour nous nous y trouvâmes face à face. Je raconterai tout à l'heure le nouvel entretien que nous eûmes ensemble ; mais qu'on me permette auparavant de mentionner un petit voyage

que je fis alors aux environs de Pétersbourg.

C'était au sujet d'une grande revue de l'infanterie à laquelle toute la cour assista. Les logemens ayant été retenus à l'avance pour les principaux officiers et les dames de la cour, il était fort difficile de se procurer un lieu habitable à trois mille à la ronde. Le village le plus pauvre des pays de l'occident de l'Europe est une merveille, comparé aux villages russes. Ce sont des bouges et des étables dont le moindre inconvénient est la malpropreté. Je m'avisai donc d'élire domicile dans ma voiture, dont je ne sortis plus: domicile ambulant qui avait cet avantage, c'est que je pouvais me faire voiturer sur toutes les parties du camp et ne rien perdre des curiosités du spectacle. La fête dura trois jours ; il y eut une petite guerre, on tira des feux d'artifice, un fort sauta en l'air, éruption qui coûta la vie à plusieurs soldats, mais qui ne causa pas grand émotion, parce qu'on s'y attendait. J'avais emmené Zaïre avec moi, et je m'assurai à différentes reprises que la voiture était faite précisément pour s'y trouver on ne peut mieux avec une maîtresse. Dans ma dormeuse large et spacieuse, je recevais des visites : j'ai eu quelquefois cinq personnes dans ce salon improvisé. Les complimens m'arrivaient de tous les côtés au sujet du contenant et du contenu. Le prince Doubskin me proposa d'acheter l'un et l'autre. La vanité m'empêcha de céder la voiture, et l'attachement véritable que je portais à Zaïre ne fut pas assez grand pour m'imposer le

sacrifice de la maîtresse. Zaïre faisait les honneurs avec une grace charmante; elle tenait le dé dans la conversation, parlant sa langue maternelle avec une pureté extrême, langue que je n'ai jamais pu apprendre et dont Jean-Jacques a dit (l'ignorant grand homme!) que c'était un jargon tiré du grec. La langue russe, au contraire, est un idiome à peu près primitif, né dans les profondeurs de l'Orient. J'ai toujours pensé qu'un savant orientaliste parviendrait par induction à en trouver les élémens.

Après cette excursion, je reprends l'histoire de mes entrevues avec l'impératrice. La manière dont elle m'aborda me flatta infiniment. Ce que vous avez désiré pour l'honneur de la Russie est déjà fait, me dit-elle: à dater d'aujourd'hui, toutes les lettres que nous adresserons à l'étranger, ainsi que les actes publics qui peuvent intéresser l'histoire, porteront les deux dates écrites l'une sur l'autre.

— J'observerai à Votre Majesté que le vieux style avance de onze jours seulement sur le nouveau, et qu'à la fin de ce siècle vous trouverez une différence en plus. Que ferez-vous de cet excédant?

— J'ai tout prévu. La dernière année du siècle, qui, d'après la réforme grégorienne, n'est pas bissextile dans les autres pays, ne l'est pas davantage chez nous. En outre, l'erreur comporte onze jours, qui correspondent précisément au nombre dont on augmente annuellement les épactes, ce qui nous

autorise à dire que vos épactes sont comme les nôtres, avec la seule différence d'une année. Au sujet de la fête de Pâques, nous vous laissons dire. Vous avez fixé l'équinoxe au 2 mars et nous au 10, mais sous ce rapport les astronomes ne vous apprennent pas plus que nous... Vous avez tantôt raison et tantôt tort: car la date de l'équinoxe est mobile, elle arrive un, deux et même trois jours plus tôt ou plus tard... Vous voyez même que vous ne vous accordez pas invariablement avec les Juifs, qui ont conservé *l'Embolisme*.

J'étais stupéfait. Je me disais intérieurement : Voilà un cours complet d'astronomie. Je cherchai des objections, et je lui dis : Je ne puis qu'admirer les paroles de Votre Majesté, mais la fête de Noël !

— Je vous attendais là. Rome a raison, et vous voulez m'objecter qu'elle n'est pas fêtée au solstice, comme elle doit l'être. A mes yeux l'objection a peu de poids; d'ailleurs, la justice et la politique m'obligent à maintenir cette petite irrégularité. Je ne peux pas, en rayant onze jours du calendrier, faire perdre à trois millions d'individus et à moi la première le jour anniversaire de leur naissance et celui de leur patron. Qui sait! on dirait peut-être que j'ai rogné de onze jours la vie humaine. On ne manquerait pas, enfin, de me regarder comme une athée et de dire que j'annulle les décisions du concile de Nicée.

L'argument était sans réplique. On comprend qu'il n'y avait pas moyen de contester l'infaillibi-

lité du concile de Nicée. A mesure que l'impératrice parlait, mon admiration d'abord avait été s'accroissant ; mais bientôt je m'aperçus qu'elle récitait tout ceci comme une leçon, et que s'il fallait l'admirer, c'était uniquement pour sa mémoire. Effectivement, je sus le lendemain que la grande Catherine avait en poche un petit traité d'astronomie au moyen duquel elle pouvait faire de l'érudition tout à son aise. Du reste, elle exprimait ses opinions, qui lui étaient soufflées en toutes choses, avec une modération exemplaire : elle cherchait l'effet pour elle-même et non pour ce qu'elle disait. Née indocile et capricieuse, elle s'était fait une loi de conserver une parfaite égalité d'humeur, habitude difficile à contracter et qui lui avait coûté beaucoup. A l'époque où je la vis, Catherine était jeune encore, grande, d'un embonpoint allant à l'obésité, blanche, l'air ouvert, la figure noble; elle était regardée comme décidément belle par ceux-là seulement qui ne tiennent pas à la régularité des traits et à l'harmonie de toutes les parties du visage. Je fus extrêmement touché de sa bonté, qui lui attirait de tous côtés cette confiance si nécessaire aux souverains et que repoussait l'aspect et la sévérité de son voisin, le roi de Prusse. Quand on examine la vie de Frédéric, on admire le monarque pour le grand courage qu'il déploya dans toutes ses guerres, mais on se persuade bientôt qu'il eût succombé sans le secours de la fortune et qu'elle est pour beaucoup dans ses succès. Frédéric donna beaucoup au ha-

sard; ce fut un joueur hardi au moins autant qu'habile. Ouvrez, au contraire, l'histoire de Catherine, et vous verrez qu'elle a peu compté sur les succès enlevés, qu'elle a exécuté des entreprises qu'avant elle l'Europe considérait comme impossibles, et qu'elle semble n'avoir mis son orgueil qu'à persuader à tous que cela lui était facile.

L'impératrice me parlait sans cesse du calendrier. Cela n'avancait guère mes affaires. Je résolus de me présenter à elle une fois encore, comptant bien entamer un autre sujet. Me voilà donc à Czarnokovo. Dès qu'elle m'aperçoit, elle me fait signe d'approcher.

— A propos, me dit-elle, j'ai oublié de vous demander si vous aviez encore quelque objection contre ma réforme.

— Toujours au sujet du calendrier?

— Toujours.

— Je répondrai à Votre Majesté que le réformateur a reconnu lui-même une petite erreur, mais qu'elle est si peu sensible que ce ne sera guère que dans huit ou neuf mille ans qu'il deviendra nécessaire d'y remédier.

— Mes calculs concordent avec les vôtres; s'ils sont justes, le pape Grégoire VII a eu tort de convenir de l'erreur, car le législateur ne doit faire soupçonner ni faiblesse ni impuissance. N'est-il pas risible de penser que si le réformateur n'eût pas supprimé l'année bissextile à la fin du siècle, le monde aurait eu dans cinquante mille ans une

année de plus, tandis que pendant cette période, l'équinoxe aurait parcouru cent trente fois environ tous les jours de l'année et que la fête de Noël serait arrivée dix à douze mille fois au beau milieu de l'été. Le successeur de saint Pierre, comme on l'apelle, a trouvé parmi les fidèles de son église une facilité qu'il n'aurait pu se flatter d'obtenir ici, où l'on est cramponné aux vieux usages.

— Je ne doute pas que la volonté de Votre Majesté n'eût triomphé de tous les obstacles.

— Je le veux croire, mais quelle désolation parmi les membres de mon clergé si je l'avais contraint d'effacer de son calendrier une centaine de saints, dont les noms sont intercalés dans les onze derniers jours. Vous autres catholiques romains, vous n'avez qu'un saint pour chaque jour de l'année; pour nous, nous en avons dix ou douze. Vous observerez, en outre, que les états les plus anciens tiennent obstinément à leurs institutions primitives; le peuple a raison de les croire bonnes, puisqu'on ne les change jamais. A ce sujet, je suis loin de désapprouver l'usage de votre patrie, qui commence l'année au 1er mars: c'est un signe d'antiquité pour elle. Mais cela n'occasionne-t-il aucune confusion?

— Aucune: au moyen des deux lettres que nous ajoutons à la date pendant les mois de janvier et de février, le mal-entendu est impossible.

— On dit aussi que vous ne partagez pas en deux fois douze les vingt-quatre heures du jour,

— Effectivement, nos jours datent du commencement de la nuit.

— C'est bizarre, et si vous trouvez ce moyen commode, il me paraîtrait fort gênant.

— Votre Majesté me permettra de croire notre usage préférable au vôtre : nous n'avons pas besoin de tirer le canon pour prévenir la ville que le soleil va se coucher.

— A la bonne heure, mais nous pouvons opposer un grand avantage à cet inconvénient, c'est de savoir avec certitude qu'il est midi ou minuit quand l'aiguille de nos horloges marque douze heures.

Après cette conversation scientifique, elle me parla des autres usages de Venise et, entre autres, des jeux de hasard et de la loterie.

— On a voulu, me dit-elle, me faire instituer une loterie dans mes états; j'y ai consenti, mais à condition que la mise ne saurait être au-dessous d'un rouble, afin de ménager la bourse du pauvre, qui, ne sachant pas les finesses du jeu et l'appât trompeur qu'il présente, se serait toujours figuré qu'un terne est facile à gagner.

Tel est le dernier entretien que j'eus avec la grande Catherine, souveraine incomparable, que je n'oublierai jamais.

CHAPITRE X.

La Valville. — Comment je quitte Zaïre. — Arrivée à Varsovie. — Le roi Stanislas Auguste. — Brouille de la Binetti et de la Cataï. — Ses suites. — Mon duel avec Branicki. — Notre réconciliation. — Je reçois l'ordre de quitter Varsovie.— Départ avec une inconnue.

Si la lecture de ces mémoires intéresse quelque peu le lecteur, il voudra savoir sans doute comment et dans quelles circonstances je me débarrassai de Zaïre, dont il pressent que je suis déjà fatigué. L'histoire de cette séparation, qui ne donna lieu à aucune scène tragique, ainsi que j'aurais pu le craindre, ressortira d'une autre histoire que je vais raconter. On devine que Zaïre ne pouvait être dépossédée de mes affections que par le fait d'une autre femme. Voici comment cela se passa :

J'étais un soir à la Comédie-Française de Saint-Pétersbourg. Seul dans une grande loge, je m'en-

nuyais passablement du spectacle, quand j'aperçus aux secondes loges une fort jolie dame, personne auprès d'elle : l'occasion me parut tentante et me voilà parti. Aussitôt entré et assis aux côtés de l'inconnue, je lui adresse la parole. Nous parlons de la pièce, du jeu des acteurs ; la conversation s'engage et s'anime, on me répond avec esprit. Cette dame s'exprimait en français avec une extrême pureté, chose assez rare parmi les dames russes, et sur l'observation que je lui en fis.

— Je suis Parisienne, me répondit-elle ; mon nom de *guerre* est Valville.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous applaudir à la scène.

— Rien d'étonnant, je suis ici depuis un mois à peine et je n'ai joué qu'une seule fois, dans les *Folies Amoureuses*.

— Le rôle d'Agnès ?

— Celui de la soubrette.

— Une seule fois, dites-vous, pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas eu le bonheur de plaire à l'impératrice.

— L'impératrice est difficile, ce qui parfois la rend injuste. Vous en appellerez sans doute d'un jugement précipité ?

—Jamais. Cependant j'étais engagée pour l'année, mais on me paiera cent roubles pour le mois, et à l'expiration de ce terme, j'aurai mon passeport et mes frais de voyage.

— Voilà qui excuse un peu l'impératrice ; je suis

persuadé qu'en vous traitant ainsi, Sa Majesté s'imagine vous accorder une grace.

— Et ce n'en est pas une, car cette inaction forcée me coûte plus qu'elle ne me vaut : j'oublie mon métier avant d'avoir fini de l'apprendre.

— Si votre modestie ne vous abuse pas sur ce point, il faut réclamer.

— Certainement, mais le moyen d'avoir une audience ?

— C'est de la demander.

— On ne me l'accordera pas.

— Avec de si beaux yeux, n'avez-vous pas quelque chevalier bien en cour qui vous appuie ?

— Aucun.

— Vous n'avez pas d'amant ?

— Non.

— C'est à peine croyable.

Je voulus *battre le fer* tandis qu'il était chaud, et le lendemain j'envoyai à la demoiselle un billet assez cavalier : « Je désire vivement, lui disais-je, » faire plus ample connaissance ; veuillez donc » accepter à souper sans cérémonie. Je ne sais pas » si vous êtes en disposition de partager la véritable » passion que vous m'inspirez, et je souffrirai, sans » espoir de les voir adoucir, les tourmens que vous » me causez. Je compte partir dans quelques se- » maines pour Varsovie et je vous offre dans ma » dormeuse une place qui ne vous coûtera que » l'ennui de m'avoir à vos côtés. Je sais les moyens » de vous procurer un passeport. Mon domestique

» a l'ordre d'attendre votre réponse, que je voudrais » voir aussi positive que l'est le contenu de ce » billet. »

La réponse vint bientôt, réponse des plus convenables, par laquelle on acceptait mon souper. On me disait qu'on n'éprouvait aucun scrupule à accepter mes offres, qu'on était fâché des tourmens que je paraissais endurer et qu'on s'emploierait à les calmer; enfin on voulait bien trouver fort agréable l'idée du voyage en tête à tête. La réponse, comme on voit, était aussi positive que la demande. J'avais dit : *Je propose*, on répondait : *Accepté.*

A l'heure convenue, me voilà chez la Valville. Elle était seule et m'accueillit comme une vieille connaissance. La première affaire dont elle m'entretint, ce fut de notre voyage projeté.

— Mais comment m'obtiendrez-vous la permission de quitter Saint-Pétersbourg?

—Je ne vois pas de difficultés et d'ailleurs, voici qui les lèvera.

Et je pris place à sa table pour écrire.

— A qui vous adresserez-vous ? me dit-elle.

— A l'impératrice. — Écoutez un peu comment je m'y prends; aussi bien si vous vous rappelez ce que vous me disiez hier, c'est vous qui m'aurez dicté ce placet. J'écrivis donc :

« Je supplie Votre Majesté de vouloir bien considérer qu'en demeurant ici dans l'inaction, j'ou» blierais d'autant plus promptement mon métier

» d'actrice que je n'ai pas encore cessé de l'ap-
» prendre ; la générosité de Votre Majesté me sera
» donc plutôt préjudiciable qu'utile. Aussi, serais-je
» pénétrée d'une profonde reconnaissance pour ses
» bonnes graces s'il m'était accordé de partir sur-
» le-champ. »

— Et vous voulez que je signe cela ?

— Pourquoi ne le signeriez-vous pas ?

— Mais on pourra croire que je renonce aux frais de voyage et il n'est pas question du passeport.

— Je consens à passer pour le plus sot des hommes si vous n'obtenez, outre les frais du voyage, votre traitement de l'année.

— Je ne suis pas si exigeante et ce serait trop demander à la fois.

— Non pas ; l'impératrice comprendra tout. Oh! je la connais.

— Vous êtes plus fin que moi ; soit, je copierai cela tantôt, mais d'abord à table !

Après un charmant souper, fin souper, digne d'une comédienne et d'un gourmet, la Valville m'accorda autre chose encore, sans cérémonie. Dans un intervalle, l'idée des folies de Zaïre me passa par la tête et je lui envoyai mon cocher avec ordre de l'informer que j'étais parti pour Cronstadt, où je passerais la nuit. Dans ma pensée, c'était donner son congé à cette pauvre fille, car je prévoyais bien qu'une fois l'amant déclaré de la Val-

ville, il ne me serait plus possible de garder ma petite Tartare.

Je trouvai dans la Valville les qualités et les allures des véritables Parisiennes, je veux dire celles qui, jolies et ayant reçu quelque éducation, croiraient déchoir et se souiller en appartenant à plusieurs hommes. J'avais deviné sa vie avant qu'elle ne me l'eût racontée. C'est Clairval qui l'avait envoyée en Russie. Chargé de recruter des comédiens pour la cour de Saint-Pétersbourg, il avait persuadé à la Valville qu'elle était née *comédienne* et qu'elle ne pouvait manquer de faire une brillante fortune sur les bords de la Néva. Ce qui nous flatte nous persuade aisément: voilà donc l'engagement signé, détermination hardie pour une jeune personne qui de sa vie n'avait paru sur un théâtre. La chute était probable, et c'est ce qui arriva.

La supplique copiée, je songeai à rejoindre Zaïre; au préalable, il fallut raconter à ma nouvelle maîtresse l'histoire de celle que je quittais. Les dames sont toujours curieuses de ces sortes de récits. Chose peu surprenante, elle approuva la manière dont j'avais fait mon choix, car les dames pétries comme la Valville, n'éprouvant guère que l'entraînement des sens, ne comprennent rien au véritable amour. Tout pour elles est fantaisie et caprice, et ce qu'on en peut attendre, c'est seulement de la complaisance. Par cela même qu'elles sont toujours disposées à rompre, elles sont faciles à renouer, elles ne font rien qu'à la légère et par badinage. Ce n'est peut-

être pas le meilleur système ni le plus profitable, mais c'est le plus commode. Je ne comprends pas pourquoi beaucoup d'hommes s'en plaignent, puisqu'au bout du compte, la plupart s'en trouvent bien.

En rentrant, je trouvai Zaïre qui m'attendait tristement, mais sans colère. J'avais compté sur ses larmes et m'étais préparé dans cette prévision. Son calme me déconcerta et, faut-il le dire, me peina aussi. Pourquoi? en vérité, je l'ignore : peut-être m'était-elle encore chère. Zaïre, sachant fort bien que je ne pouvais l'emmener en pays étranger, commençait à se résigner. Comme elle prévoyait que je la donnerais à un autre, elle semblait être curieuse de connaître son nouveau maître. Ma décision à cet égard était prise : un de mes voisins, mon compatriote, l'architecte Rinaldi, était fort épris de la petite; il m'avait souvent répété que s'il me plaisait de la lui laisser, il me paierait le double de ce qu'elle m'avait coûté. Je lui répondais toujours que je ne laisserais Zaïre qu'à un homme qui lui plairait et que c'était à elle-même que l'acquéreur paierait le prix de l'acquisition. Ce pauvre Rinaldi était aux champs, car à soixante-douze ans il ne pouvait plus guère se flatter de plaire, mais il espérait toujours. Je l'avais autorisé à parler à Zaïre de son amour, ce qu'il faisait en termes pathétiques et les larmes aux yeux. D'abord la petite l'avait repoussé; mais, sachant que c'était avec mon assentiment, elle avait fini par lui dire que

j'étais toujours son maître et que, ne se sentant ni inclination ni aversion pour qui que ce soit, elle se conformerait à mes ordres et appartiendrait à qui je voudrais. Ce jour-là, Rinaldi faillit mourir de joie : les septuagénaires sont bien obligés de prendre ces aveux-là pour des bonnes fortunes. Je demandai donc sérieusement à Zaïre si elle était disposée à s'accommoder de ce brave homme, et au moment où elle méditait une réponse, on m'apporta une lettre de la Valville, qui me mandait auprès d'elle pour une communication importante.

— Allez donc à vos affaires, me dit Zaïre, vous connaîtrez ma réponse à votre retour.

Je trouvai la Valville au comble de la joie : elle avait attendu l'impératrice sur le chemin qui conduit à la chapelle, et lui avait remis son placet. L'impératrice l'avait lu tout en continuant sa marche, et lui avait fait signe d'attendre. Quelques instans après on avait rendu à l'actrice le placet avec la suscription de *A M. le secrétaire du cabinet Gelaghin*. C'était un ordre pour ce fonctionnaire de remettre à l'actrice ses appointemens d'une année, cent ducats pour ses frais de voyage et son passeport. Elle devait recevoir tout cela sous quinzaine, parce que la police russe ne délivre à un étranger son passeport que quinze jours après qu'il en a fait la demande. La Valville me donna les marques les plus vives de sa reconnaissance et nous fixâmes le jour du départ. J'en envoyai aussitôt l'annonce à

la gazette de la ville : c'est l'usage des personnages de distinction.

Comme j'avais promis à Zaïre un prompt retour, curieux que j'étais de connaître sa détermination, j'allai souper avec elle. Elle me demanda si dans le cas où Rinaldi l'obtiendrait, il me rendrait les cent roubles que j'avais payés à son père.

— Certainement, ma chère.

— Cependant je vaux davantage aujourd'hui : d'abord tu me laisses tous les cadeaux que tu m'as faits, et puis je parle l'italien.

— C'est juste, et pour qu'on ne puisse pas dire que j'ai fait un calcul d'intérêt personnel en te cédant, mon intention est de te faire cadeau de ces cent roubles.

— S'il en est ainsi, pourquoi ne pas me renvoyer à mon père? Cette conduite serait plus noble et plus généreuse.

— Sans doute, mais Rinaldi! ce pauvre bon homme, il t'adore.

— Eh bien ! qu'il s'adresse à mes parens, il conviendra du prix avec eux... Voudrais-tu par hasard qu'il m'obtînt à bon marché ?

— Au contraire, je serais enchanté d'être utile à ta famille ; Rinaldi d'ailleurs est fort riche.

Ainsi, plus d'obstacles ; le souvenir de ta dernière action me sera toujours cher : embrasse-moi et allons nous coucher.

C'était notre dernière nuit, puisque le lendemain je devais reconduire Zaïre à Catharinenhoff. Telle

est l'histoire de ma séparation avec la petite Moscovite. Si j'ai vécu sage et rangé à Saint-Pétersbourg, c'est à elle que j'en suis redevable. Zinovieff m'avait conseillé de l'emmener avec moi, mais je redoutais l'avenir, car je l'aimais extrêmement et elle aurait fait de moi tout ce qu'elle eût voulu. Je me suis toujours félicité de ma liaison avec la Valville en pensant jusqu'où ma faiblesse à cet égard eût pu me mener.

Zaïre fut occupée toute la matinée à faire ses paquets. Elle chantait et se desolait, riait et pleurait à la fois. De mon côté, j'étais tout bouleversé et mes larmes s'échappèrent malgré moi. Le lecteur sait combien il m'en coûte de quitter une maîtresse alors même que je m'en suis donné une autre. N'est-ce pas porter la fidélité jusque dans l'inconstance ? Quand je reconduisis la petite chez ses parens, toute cette famille se prosterna à mes pieds en signe de vénération, et quand Zaïre les eut informés du résultat décisif de la spéculation, c'était à qui de ces braves gens me comblerait de remercimens et de bénédictions. Je contai l'affaire à Rinaldi, qui parut fort satisfait de mes arrangemens projetés. Il s'entendit facilement avec le père, et la fille ne résista point. J'eus la satisfaction d'apprendre avant mon départ que Zaïre était *Rinaldisée :* pauvre enfant, le vieux richard fit son bonheur, elle l'enterra quelques années après.

Voilà donc la Valville devenue ma seule amie. Tout étant prêt pour notre voyage, je pris à mon

service un marchand arménien, fort bon cuisinier et qui me fit une avance de cent ducats. Notre intention étant de ne pas nous arrêter avant Riga, je mis un matelas dans la voiture et nous fîmes une espèce de lit voyageur où nous nous étendîmes fort à l'aise. L'actrice trouvait cette manière de voyager fort comique : j'avais dans ma voiture des vins fins, une succulente volaille et une femme appétissante, Comus, Momus et Vénus à la fois. Mon voyage ne fut qu'une longue jouissance en tous sens.

Nous mîmes huit jours à atteindre Riga, tant la pluie avait endommagé les chemins. Le prince Charles de Courlande n'y était plus. Quatre jours après, nous entrâmes dans Kœnisberg. Là, je me séparai de la Valville, attendue à Berlin. Je lui laissai mon Arménien, à qui elle rendit les cent ducats. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde et en gens qui savent vivre. Tel est l'avantage de ces sortes de liaisons, c'est que n'ayant pas tout donné à l'amour, quand vient le moment de la rupture, il n'y a pas de mécompte d'un côté ni de l'autre et qu'on finit par une tendre et sincère amitié. On le verra deux ans plus tard lorsque je retrouverai la Valville à Paris. En route, j'avais rencontré madame Campioni, qui, sachant que je me dirigeais sur Varsovie, me chargea d'une lettre puor son mari : c'était de l'argent qu'elle lui demandait. A mon arrivée à Varsovie, Campioni, chez qui je descendis, dirigeait une école de danse. Il

apprit avec plaisir des nouvelles de sa femme, qu'il m'assura n'être pas sa femme, et lui envoya de l'argent, tout en lui recommandant de rester partout où elle se trouverait, excepté près de lui. Le lendemain, je me mis en course pour porter à leurs adresses les lettres de recommandation que j'avais eues à Saint-Pétersbourg. Je commençai par visiter le prince Adam Czartoriski. Je le trouvai dans son cabinet au milieu d'une quarantaine de personnes. Après avoir pris lecture de ma lettre d'introduction, il me fit l'éloge de celui de qui je la tenais et m'invita à souper. J'acceptai, et en attendant je me fis conduire chez l'ambassadeur polonais en France, le comte Sulkowski, homme d'un grand savoir, diplomate enthousiaste, dont la cervelle était farcie de beaux projets à la façon de l'abbé de Saint-Pierre. Il marqua beaucoup de joie de me voir et ayant, disait-il, beaucoup de choses à me conter, il me retint à dîner en tête à tête. Je passai quatre mortelles heures à sa table, où je jouai le rôle moins d'un convive que d'un étudiant qui soutient un examen. Le comte Sulkowski me parla de tout, excepté de ce dont je pouvais l'entretenir. Son côté fort, et je pourrais dire son faible, était la politique : il m'accabla de sa supériorité incontestable sur ce point. J'allai chez le prince Adam oublier les élucubrations du diplomate. J'y trouvai nombreuse société, des généraux, des évêques, des ministres, le waivode de Wilna et enfin le roi, à qui le prince me présenta. Sa Majesté me questionna

beaucoup sur l'impératrice Catherine et les principaux personnages de sa cour. Je fus assez heureux pour pouvoir lui donner des détails qui parurent vivement l'intéresser. Au souper, j'étais placé à la droite du monarque; il ne cessa pas de m'adresser la parole. Lui et moi, nous fûmes les seuls qui ne mangèrent point. Le roi de Pologne était un homme de petite taille, mais bien fait; sa figure était pleine d'expression; il s'exprimait avec beaucoup de facilité et sa conversation étincelait de saillies et de traits d'esprit. Le prince Adam me conduisit le lendemain chez le puissant waivode de Russie. Je trouvai cet homme célèbre entouré de ses gentilhommes, tous revêtus du costume national, en grandes bottes, en petit justaucorps, la tête et les moustaches rasées. C'est ce même waivode qui avait été le principal instigateur des troubles de la Pologne. Mécontent du peu de crédit dont lui et son frère le grand chancelier de Lithuanie jouissaient à la cour, ils s'étaient mis l'un et l'autre à la tête du complot qui devait détrôner le roi saxon et mettre à sa place, avec l'appui de la Russie, le jeune Stanislas Poniatowski, qu'on appela Stanislas-Auguste.

Malgré ma conduite exemplaire, il n'y avait pas trois mois que j'étais arrivé à Varsovie et déjà je me voyais obéré. Les mémoires des fournisseurs m'arrivaient de tous les côtés et je n'avais pas un denier. Voici comment la fortune m'envoya deux cents ducats. Un M. Schmidt, à qui le roi n'a-

vait pas donné sans raison un logement au château, m'invita à souper. J'y vis l'aimable évêque Krasinski, l'abbé Gigiotti et deux ou trois autres personnes qui avaient quelque teinture de la littérature italienne. Le roi, toujours en belle humeur lorsqu'il y avait du monde, et qui connaissait ses classiques mieux que roi ne les connut jamais, mit sur le tapis plusieurs poètes et prosateurs romains. J'ouvrais de grands yeux d'admiration en l'entendant citer une foule de scholiastes manuscrits qui peut-être n'existaient que par le bon plaisir de Sa Majesté. Du reste, j'écoutais sans mot dire, mangeant comme quatre et en homme qui n'a pas dîné par la raison que j'alléguais tout à l'heure. On en vint à Horace, et c'était à qui citerait les sentences les plus remarquables du grand poète. Chacun approuvait fort sa philosophie. Piqué de mon silence, l'abbé Gigiotti dit : Si M. de Seingalt n'est pas de notre avis, que n'émet-il le sien ?

Puisque vous voulez bien, lui répondis-je, connaître mon opinion sur Horace, je vous avouerai qu'à mon sens il est des poètes qui ont mieux connu que lui le ton et l'esprit des cours. Quelques uns de ses poèmes que vous admirez comme des modèles d'urbanité et de bon goût, ne sont au fond que des satires assez peu délicates.

— Mais c'est le comble de l'art de réunir la délicatesse à la vérité dans une satire.

— Cela devait être facile à Horace, dont l'unique

but, même dans ses satires, était de flatter Auguste. Ce qui a immortalisé ce prince, c'est la protection qu'il accordait aux écrivains de son temps : voilà ce qui a mis son nom en vogue auprès de nos têtes couronnées, qui s'en emparent et renoncent au leur.

J'ai dit que le roi avait pris le nom d'Auguste à son avénement. Ma réflexion rendit Sa Majesté fort sérieuse. Elle me demanda quelles étaient ces têtes couronnées qui avaient sacrifié leur nom à celui d'Auguste.

— Le premier roi de Suède, répondis-je, qu s'appelait Gustave.

— Quel rapport y a-t-il entre Gustave et Auguste ?

— L'un est l'anagramme de l'autre.

— Et où avez-vous trouvé cela ?

— Dans un manuscrit, à Wolfenbultel.

Le roi partit d'un éclat de rire en se souvenant qu'il avait cité aussi des manuscrits. Il me demanda ensuite si je ne connaissais pas quelque sentence d'Horace où la satire savait revêtir une forme délicate. Je lui répondis aussitôt : *Coram rege suâ de paupertate tacentes, plus quam poscentes ferent.*

— C'est vrai, dit le roi en souriant, et madame Schmidt pria l'évêque de lui expliquer ce passage. « Celui qui tait sa pauvreté devant le roi en obtient plus que celui qui demande. » La bonne dame observa que ce passage ne lui paraissait nullement satirique. Je demeurai bouche close, craignant

d'en avoir trop dit. Le roi lui-même détourna la conversation en parlant d'Arioste. Il m'exprima le désir de le lire avec moi. Je lui répondis en m'inclinant par ces mots d'Horace: *Tempora queram.*

A quelques jours de là, je me trouvai sur le chemin de Sa Majesté qui, en me donnant sa main à baiser, me glissa un petit papier qui me servit à payer mes dettes: c'étaient deux cents ducats.

Depuis ce jour, je ne manquai pas une seule fois de me trouver au lever du roi, au moment où on le coiffait. Nous nous entretenions de toutes choses, je crois, excepté d'Arioste; il entendait assez bien l'italien, mais il ne pouvait pas le parler. Toutes les fois que je me rappelle les qualités si dignes d'estime de cet excellent prince, j'ai peine à concevoir comment il a pu tomber dans d'aussi grandes fautes, dont la moindre n'est pas d'avoir survécu à sa patrie.

Toutes mes relations à Varsovie n'étaient pas également relevées: ainsi j'eus la visite de la Binetti, qui arrivait de Londres avec son mari, le danseur Pic. Elle venait de Vienne et se rendait à Saint-Pétersbourg. Le roi me dit que son dessein était de l'engager pour huit jours, et de lui donner mille ducats. J'allai aussitôt porter cette nouvelle à la dame qui n'en voulut rien croire. L'arrivée du prince Poniatowski, chargé de lui faire connaître les intentions du roi, leva tous ses doutes. En trois jours Pic eut arrangé un ballet. Tomatis se chargea des décorations, des costumes et de l'or-

chestre. Ces nouveaux venus plurent tellement qu'on les engagea pour une année, en leur donnant carte blanche, ce qui déplut beaucoup à la Cataï, autre danseuse : non seulement la Binetti l'éclipsa, mais elle alla jusqu'à lui enlever son amant. La Binetti eut bientôt une maison meublée dans le dernier goût, et nombre d'adorateurs, parmi lesquels figuraient le comte Moszcinski et le grand-chambellan de la couronne, M. de Branicki, ami intime du roi.

Le parterre était divisé en deux partis : l'un tenait pour la Cataï, l'autre pour la Binetti. Naturellement ma préférence était pour la dernière, mais je ne pouvais la manifester sans m'attirer l'inimitié des Czartoriski, protecteurs ardens de la Cataï : l'un d'eux, le prince Lubormiski, était l'amant de cette fille, et j'aurais été un grand sot de sacrifier ces hautes relations à l'amitié d'une danseuse. La Binetti m'en fit d'amers reproches et me fit promettre de ne plus aller au théâtre. Son amant favori, Xavier Branicki, le chambellen de la couronne, était colonel de hullans ; il avait trente-deux ans à peine; il avait servi en France et revenait de Berlin où il était ambassadeur de Pologne auprès du grand Frédéric. La Binetti, ennemie jurée de Tomatis, qui la desservait auprès du prince, avait engagé son amant à la venger de cet homme qui, en qualité de directeur du théâtre, ne laissait échapper aucune occasion de l'humilier. Il est vraisemblable que Branicki promit à sa maîtresse

tout ce qu'elle voulut, mais on va voir que la manière dont le jeune Polonais s'y prit pour exécuter sa promesse était au moins singulière.

Le 20 février, Branicki se rendit à l'Opéra. On était au second ballet. Il monta dans la loge de la Cataï. Tomatis s'y trouvait. L'un et l'autre, voyant entrer le chambellan, s'imaginèrent qu'il était brouillé avec la Binetti. Branicki parut fort empressé, et à la porte du spectacle il offrit son bras à la dame. Tomatis les suivait. J'étais précisément dans le vestibule lorsque le chambellan, qui s'était placé dans la voiture de Tomatis aux côtés de la Cataï, cria au directeur de les suivre dans une autre. Celui-ci répondit imprudemment qu'il ne montait jamais que dans la sienne. Aussitôt Branicki cria au cocher d'avancer, mais Tomatis lui enjoignit de n'en rien faire. Le chambellan obligé de descendre ordonna à son hussard d'ordonnance de donner un soufflet au directeur. Aussitôt dit aussitôt fait. Le pauvre Tomatis en fut si étourdi qu'il ne songea pas à tirer son épée pour en percer l'insolent domestique. Il s'élança dans sa voiture, et soupa de son soufflet. Je rentrai chez moi, presque aussi désolé que Tomatis, et prévoyant des suites funestes à cette désagréable affaire.

L'aventure fit beaucoup de bruit et Tomatis n'osait plus se montrer. Il s'adressa au roi pour tirer vengeance de cet affront, mais le monarque lui-même était fort embarrassé de la lui procurer, Branicki disant qu'il n'avait fait que répondre à une in-

jure par une injure. Tomatis me confia qu'il trouverait bien le moyen de se venger s'il ne craignait pas que cela lui coutât trop cher. Il avait avancé au théâtre quarante mille sequins, qu'il perdrait infailliblement s'il se mettait dans la nécessité de sortir du royaume. Quant à la Binetti, elle était radieuse. Quand je la vis, elle m'assura qu'elle prenait part à l'infortune du pauvre Tomatis, qu'elle appelait hypocritement son ami, mais sa joie était trop vive pour qu'elle pût la dissimuler. Sa fausseté m'indisposa contre elle et j'eus un vague soupçon qu'elle me ménageait le même traitement qu'au directeur. Quant à moi, qui n'avais pas quarante mille sequins à perdre, mon parti était bien pris intérieurement et je n'étais pas homme à craindre son amant. D'ailleurs, je ne l'avais jamais vu, je ne l'avais jamais rencontré, même chez le roi. Il faut savoir que Branicki était détesté de toute la nation parce qu'il était considéré comme entièrement dévoué à la Russie. Le roi seul lui conservait un reste d'amitié. La conduite de Sa Majesté à l'égard de son chambellan était d'ailleurs dictée par des raisons politiques. Je savais que ma conduite ne pouvait donner lieu à aucune calomnie : il n'était plus question d'intrigue ni de jeu. Je travaillais assidument pour le roi dans l'espoir de devenir son secrétaire. Le jour de la Saint-Casimir, il y eut à la cour un grand gala auquel j'assistai. Au sortir de table, le roi me dit : Venez au spectacle.

Comme on devait pour la première fois jouer un

drame national écrit dans la langue du pays et que cette tentative m'intéressait peu, je m'excusai; mais le roi insista : Venez toujours, me dit-il. Je suivis donc Sa Majesté.

Je passai presque toute la soirée dans sa loge, et lorsque le roi se fut retiré après le second ballet, je me rendis sur le théâtre et j'allai complimenter la Casacci, danseuse piémontaise, qui avait beaucoup plu à Sa Majesté. Chemin faisant, je m'arrêtai à la loge de la Binetti, dont la porte était ouverte, et nous avions à peine échangé quelques mots quand le comte Branicki arriva. J'ai déjà dit qu'il passait pour son amant. Je le saluai froidement et m'éloignai tout de suite, réserve que j'eus lieu de me reprocher plus tard, comme on verra. La Casacci fut ravie des félicitations que je lui apportais et me fit d'aimables reproches sur mon peu de galanterie à son égard: c'était en effet ma première visite. Nous en étions sur ce chapitre lorsque le comte Branicki, qui me suivait évidemment avec intention, entra brusquement dans la loge, accompagné d'un certain Bininski, colonel en second de son régiment.

— Avouez, monsieur Casanova, que j'arrive mal à propos. Vous aimez cette dame, à ce qu'il paraît?

— Mais, monsieur le comte, n'est-elle pas fort aimable?

— A tel point que je vous déclare ici que j'en suis éperdûment amoureux et que je suis résolu à ne souffrir aucun rival.

— Cela étant, je renonce à toute prétention.

Le comte prit un air hautain et quelque peu insolent en entendant ma réponse.

— Vous êtes un homme prudent, monsieur Casanova. Ainsi donc, vous me cédez !

— Sur-le-champ, monsieur le comte ! Qui est-ce qui serait assez malappris pour entrer en rivalité avec un homme de la qualité de Votre Excellence !

Je crois que j'accompagnai ma phrase d'un sourire qui déplut à Branicki. Il répliqua aussitôt :

— Je tiens pour lâche quiconque abandonne le terrain à la première menace.

Je ne fus pas maître d'un premier mouvement et je portai la main à la garde de mon épée. Mais, me ravisant aussitôt, je me contentai de lever les épaules avec mépris et quittai la loge. Je n'avais pas fait quatre pas dans le couloir lorsque les mots de *Poltron de Vénitien* articulés à haute voix me rendirent ma colère.

— Comte Branicki, je vous prouverai en tout temps et en tout lieu qu'un poltron de Vénitien n'a pas peur d'un grand seigneur polonais.

La querelle ainsi engagée, j'étais décidé à ne plus reculer. J'attendis Branicki dans la rue, comptant bien le contraindre à dégaîner. Peine inutile, personne ne parut. Après une demi-heure d'attente, je me jetai transi de froid dans la première voiture venue et me rendis chez le waivode de Russie, chez qui le roi devait souper.

En réfléchissant à mon aventure, je me félicitai de ce que ma bonne étoile m'eût préservé de la venue du comte. Nous nous serions peut-être battu, ce que je désirais vivement, mais il est plus probable encore que Bininski, son accolyte, m'eût passé son sabre au travers du corps pendant le combat : les suites de mon affaire autorisent cette conjecture. Sous leurs dehors d'urbanité et de douceur, les Polonais, il faut le dire, ont conservé quelque chose de sauvage et de barbare. Dans les épanchemens de leur amitié comme dans l'ardeur de leur ressentiment, on sent encore le Sarmate et le Scythe. Ils n'ont pas l'air de comprendre que les lois de l'honneur empêchent d'accabler son ennemi par le nombre, quand l'occasion s'en présente. Il était évident que le comte ne m'avait suivi obstinément que dans l'intention de me traiter comme le pauvre Tomatis l'avait été. Le soufflet n'avait pas été donné, mais je ne m'en sentais pas moins déshonoré et une rencontre entre nous était indispensable. Mais comment l'obtenir ? C'était très difficile.

Le waivode me reçut avec sa bonté ordinaire et me fit l'honneur de me proposer une partie. Voyant que je perdais toujours, il me demanda où j'avais la tête.

— A dix lieues d'ici, répondis-je.

— Lorsqu'on joue avec une personne de marque il n'est pas convenable, répondit-il, d'avoir la tête ailleurs qu'à son jeu.

Puis il jeta ses cartes et s'éloigna.

Étourdi de cette apostrophe, j'allais me retirer à mon tour, lorsqu'on annonça le roi. C'était une fausse nouvelle : Sa Majesté ne pouvait pas venir. Ce contre-temps me déchira le cœur, car j'étais résolu à exposer toute l'affaire à Sa Majesté. Le repas fut triste pour les autres comme pour moi. J'étais placé à la gauche du prince, qui affectait de ne pas m'adresser la parole. Heureusement, le prince Lubomirski parla de mon aventure en me témoiguant toute la part qu'il y prenait.

— Branicki était ivre, me dit-il, et un homme comme vous ne doit pas se sentir offensé des insolences d'un gentilhomme qui a bu.

Dès ce moment, le waivode eut avec moi son ton de bienveillance ordinaire, et lorsqu'on se leva de table, il me prit à part et je pus le mettre au fait de tout ce qui m'était arrivé.

— Je ne suis plus étonné de votre distraction, monsieur Casanova. Je vous plains sincèrement, votre affaire est grave.

— Votre Altesse veut-elle bien me donner un conseil ?

— Ne m'en demandez pas, mon cher Casanova, vous ne sauriez mieux faire que de suivre vos propres inspirations.

Cela était assez clair. Voici ce que je me décidai à faire : tuer Branicki ou l'obliger à me tuer s'il acceptait mon cartel ; dans le cas contraire, le poi-

gnarder, au risque de porter ma tête sur l'échafaud.

Au point du jour je lui envoyai le billet suivant :

« Votre Excellence m'a insulté hier ; j'ignore
» pour quel motif. Aussi, dois-je penser que Votre
» Excellence me déteste : c'est pour cela que je me
» mets à sa disposition. Veuillez donc, monsieur le
» comte, venir me prendre avec votre voiture. Pour
» vider cette querelle, je m'engage à vous suivre dans
» un lieu où ma mort ne pourra pas, selon les lois
» du pays, être considérée comme un assassinat et
» où il me sera permis, si le sort me favorise, de tuer
» Votre Excellence sans violer ces mêmes lois. Cette
» proposition doit prouver à Votre Excellence la
» haute idée que j'ai conçue de ses sentimens gé-
» néreux et de son caractère loyal. »

Au bout d'une heure on me répondit :

« J'accepte votre proposition. Veuillez m'indi-
» quer le moment où je serai assuré de vous trou-
» ver. Choisissez les armes et terminons le plus tôt
» possible. »

Enchanté de ma réussite, je lui envoyai la longueur de mon épée, qui était de trois pieds environ, en lui disant que je l'attendrais le lendemain à six heures du matin.

Une heure après ces conventions arrêtées, je suis fort surpris de voir Branicki entrer dans ma chambre. Il laisse ses gens à ma porte et la referme derrière lui au verrou ; puis il vient s'asseoir sur mon lit, où j'étais encore occupé à écrire. Sa dé-

marche me parut étrange, et, n'en démêlant pas le but, je m'armai de mes pistolets de poche.

— Je ne viens pas pour vous tuer dans votre lit, me dit-il, mais pour vous déclarer que je ne remets jamais un duel au lendemain. Ainsi, nous nous battrons aujourd'hui ou jamais.

— Impossible aujourd'hui, monsieur le comte : c'est jour de courrier et j'ai quelque chose à terminer pour Sa Majesté.

— Vous terminerez cela après le combat. Craignez-vous donc de rester sur la place? Rassurez-vous. Dans le cas contraire, voilà une excuse toute trouvée : les morts ne craignent plus les reproches.

— Et mon testament?

— Vous avez donc quelque chose à léguer? Encore un coup, rassurez-vous, vous avez encore cinquante ans pour tester.

— Mais je ne vois pas pourquoi Votre Excellence se refuse à remettre la partie à demain.

— Votre objection est plaisante ! Ne comprenez vous pas qu'en remettant à demain, le combat est manqué : le roi nous fera arrêter aujourd'hui même.

— Vous l'avez donc instruit?

— Vous badinez ! non, certes, je ne suis pas homme à l'instruire, mais je connais la marche des affaires dans ce pays-ci. Bref, je ne veux pas que vous m'ayez provoqué en vain, et je suis prêt à vous donner satisfaction. Mais aujourd'hui ou jamais !

— Eh bien, soit, j'y consens. Un duel avec vous a trop de prix à mes yeux pour que je ne néglige pas tout ce qui pourrait m'en priver. Ayez donc la bonté de venir me prendre après dîner.

— Je comptais vous emmener sur-le-champ.

— Non pas, j'ai besoin de mes forces.

— A la bonne heure. Moi, je me bats à jeun : chacun son goût. Mais que voulez-vous dire avec la mesure de votre épée ? Avec un inconnu je ne me bats jamais qu'au pistolet.

— Inconnu ! comment l'entendez-vous ? Dix personnes à Varsovie vous attesteront que je ne suis pas un spadassin. Je ne me battrai pas au pistolet ; j'en ai le droit, et votre lettre me laisse le choix des armes.

— C'est vrai, mais vous êtes trop galant homme pour ne point accepter le pistolet du moment que je vous le propose. Je vous dirai aussi que le pistolet est moins dangereux. La plupart du temps on se manque.

— Probablement vous n'avez pas l'intention d'en demeurer là?

— Si nous nous manquons, nous ferraillerons ensuite aussi long-temps que vous le voudrez.

— Très bien, je suis prêt à vous accorder ce cruel plaisir. Ainsi vous viendrez avec deux pistolets, que l'on chargera en ma présence, et j'aurai le choix de l'arme. S'il n'y a pas de résultat au premier coup de feu, nous nous battrons à l'épée, au premier sang ; rien de plus, si cela vous convient.

Le comte fit un geste affirmatif. Je repris :

— Vous me promettez aussi de me conduire dans un endroit où je n'aurai rien à démêler avec la justice ?

— C'est entendu, embrassez-moi, car vous êtes un brave homme; maintenant le plus absolu silence sur tout cela, et portez vous bien jusqu'à trois heures.

Dès qu'il m'eut quitté, j'enfermai les papiers du roi sous un pli que je cachetai, et fis appeler Campioni, qui possédait toute ma confiance.

— Voici un paquet, lui dis-je, que vous me rendrez ce soir si je suis encore de ce monde, sinon vous le remettrez à Sa Majesté. Vous devinez sans peine de quoi il s'agit, songez bien que je ne vous pardonnerais jamais la moindre indiscrétion à cet égard.

— J'ai compris, vous seriez déshonoré si j'ouvrais la bouche, parce qu'on ne manquerait pas de dire que vous m'avez chargé d'instruire des personnes qui s'opposeraient à votre duel. Soyez sans inquiétude: tout ce que je désire, c'est que vous sortiez sain et sauf de cette fâcheuse affaire; n'allez pas surtout ménager votre adversaire, votre générosité vous coûterait la vie.

— Je le sais. Maintenant mettons-nous à table.

J'avais commandé un succulent dîner, j'envoyai chercher des vins fins chez M. Schmidt. Campioni me tint tête, mais en homme préoccupé. Quant à moi, je ne me suis jamais retrouvé pareil appétit :

je mangeai de tous les mets et copieusement, je bus de quatre vins avec abondance; cependant je gardai ma tête saine et libre. A deux heures et demie je me plaçai à la fenêtre pour voir venir le chambellan. Je n'eus pas long-temps à l'attendre. Avant trois heures, sa berline s'arrêta devant ma porte. Il y avait six chevaux, ni plus ni moins, et deux autres chevaux de main conduits par des ordonnances; deux hussards suivaient. Branicki s'était fait accompagner de ses aides-de-camp et d'un général en grand costume: c'était son témoin.

Je pris place dans la voiture à côté de Branicki. Il me fit observer que je pourrais avoir besoin de quelqu'un. Je lui répondis que n'ayant à mon service que deux pauvres diables, ils feraient trop piètre mine parmi son escorte, et qu'après tout, je préférais me livrer entièrement à lui, convaincu que si j'avais besoin de quelques services, je n'en manquerais pas. Il me serra énergiquement la main pour toute réponse. Le lieu de notre rencontre était probablement indiqué d'avance, car nous partîmes sans qu'il eût adressé une parole à ses gens. Je me gardai bien de l'interroger à ce sujet; mais comme le silence se prolongeait dans la voiture, je crus que c'était à moi à le rompre.

— Comptez-vous, Monsieur, passer l'été prochain à Varsovie?

—Hier, c'était mon intention, mais aujourd'hui, qui sait? peut-être allez vous m'en empêcher.

— Je souhaite que cette affaire ne dérange aucun de vos desseins.

— Je forme les mêmes vœux pour vous. Vous avez été militaire, monsieur Casanova ?

— Oui, Monsieur. Mais oserai-je vous demander pourquoi cette question?

— Tout simplement pour ne pas laisser tomber la conversation.

Il y avait un bon quart d'heure que nous roulions quand la voiture s'arrêta à la porte d'un parc. Nous descendîmes à la hâte et entrâmes dans une charmille au bout de laquelle il y avait un banc et une table en pierre sur laquelle un des hussards posa deux pistolets qui avaient près de deux pieds de long. Il tira ensuite de sa poche une poire à poudre et des balles, chargea les armes et les replaça en croix sur la table.

Au moment où Branicki m'invitait à choisir, le général s'écria :

— Comment diable, vous allez vous battre!

— Certainement.

— Ici, c'est impossible : vous êtes encore dans la Starostie.

— Eh! qu'importe?

— Beaucoup, en vérité, et je ne vous servirai pas de témoin. Comte, vous m'avez trompé, je reprends le chemin du château.

— Je ne vous retiens pas, général, répondit Branicki, mais je vous demande le secret. Je dois satisfaction à M. de Seingalt.

Alors, se retournant vers moi, le général répéta son *Vous ne pouvez pas vous battre ici.*

— Puisqu'on m'y a conduit, je m'ybattrai, répondis-je. Je me défendrai partout, fût-ce même dans une église.

— Morbleu, vous avez tort. Mettez votre démêlé sous les yeux du roi, il jugera; mais vous battre, c'est impossible!

— Je ne demande pas mieux de prendre Sa Majesté pour intermédiaire si Son Excellence veut bien convenir préalablement qu'elle se repent de m'avoir offensé hier.

A ces mots, Branicki me lança un regard enflammé et s'écria en gesticulant qu'il était venu pour se battre et non pour s'accommoder. Alors, me tournant vers le général, je le pris à témoin que j'avais tenté tout ce que mon honneur me permettait pour éviter le duel. Ce brave homme s'éloigna aussitôt, les larmes aux yeux, la tête dans les mains et comme un désespéré. Branicki me dit pour la seconde fois : Choisissez.

J'écartai ma pelisse et saisis un des pistolets. Branicki prit l'autre en disant : C'est une bien bonne arme que la vôtre.

— Je vais en faire l'essai sur votre crâne, lui répondis-je froidement.

Je crus le voir pâlir, et par un geste violent, jetant son épée à un des assistans, il se découvrit la poitrine. C'était m'obliger à en faire autant: je m'exécutais, non sansquelque appréhension, et reculai de

cinq pas comme il avait fait; la largeur du bosquet ne nous permettait pas de mettre entre nous deux plus de dix ou douze pas de distance. Aussitôt que je le vis placé, l'arme dirigée vers la terre, je m'effaçai brusquement en l'invitant à tirer le premier. Il perdit quelques secondes à m'ajuster, et, ma foi, ne me croyant pas obligé d'attendre qu'il eût trouvé son point de mire, je fis feu à tout hasard et en même temps que lui: c'est au point que les assistans assurèrent n'avoir entendu qu'un seul coup. Branicki chancela, puis il tomba, et je m'élançai vers lui pour le relever. Mais qui peindrait ma surprise à l'aspect de ses gens qui, le sabre en main, se précipitèrent sur moi. Fort heureusement leur maître leur cria: « Arrêtez, canaille, » et respectez M. de Seingalt. » A ces mots, tous reculèrent, et je pus soulever mon adversaire du bras droit, étant moi-même blessé à la main gauche. On le porta dans une auberge à cent pas du parc, car il ne pouvait pas marcher. A chaque instant ses regards se fixaient sur moi: il paraissait concevoir difficilement d'où provenait le sang qui tachait ma culotte blanche. Arrivé à l'auberge, on l'étendit sur un matelas, et on visita sa blessure, qu'il jugea lui-même devoir être mortelle. La balle était entrée à droite à la septième côte et était sortie à gauche à la dernière fausse côte, de sorte qu'il était traversé de part en part et que les deux blessures se trouvaient éloignées l'une de l'autre de dix pouces environ. Cette vérification n'était guère rassurante,

il y avait lieu de penser que les entrailles étaient traversées. Branicki me dit aussitôt :

— Vous m'avez tué: ainsi, sauvez votre tête. Vous êtes dans la Starostie, et je suis grand-officier de la couronne. Voici mon cordon de l'aigle blanc pour sauvegarde, et ma bourse, si vous en avez besoin.

Je remerciai Branicki avec effusion, lui rendis sa bourse et l'assurai que si j'avais mérité la mort, j'étais prêt à la recevoir; je ne lui cachai pas toute la douleur que j'éprouvais du résultat de notre combat. Enfin, après l'avoir embrassé, je sortis précipitamment de l'auberge, devant laquelle il n'y avait plus personne. Tout le monde était parti pour aller chercher des chirurgiens, des prêtres, des parens et des amis. J'étais donc seul, blessé, sans armes, sur une route couverte de neige qui m'était inconnue. J'eus le bonheur de rencontrer un paysan monté sur son traîneau. Je lui criai : *Varsovie!* en lui montrant un ducat: il me comprit, m'ouvrit son frêle équipage et nous voilà partis au galop. Quelques minutes après, je reconnus sur la route un des amis intimes du mourant : c'était Bininski; le sabre en main, il se dirigeait vers l'auberge; s'il m'eût aperçu, j'étais mort, comme on va le voir, mais ma bonne étoile voulut qu'il ne fît pas attention au traîneau. Une fois arrivé à Varsovie, je courus à l'hôtel du prince Adam, mais personne; alors j'allai demander asile au couvent des cordeliers. Le frère portier, effrayé à la vue du sang qui

inondait mes vêtemens, et me prenant sans doute pour quelque criminel fuyant la justice, voulut refermer la porte, mais je l'étendis par terre d'un violent coup de pied et pénétrai dans l'intérieur. A ses cris les autres frères accoururent; je leur enjoignis de me recevoir, les menaçant de les tuer s'ils s'y refusaient. Par bonheur, le supérieur parla pour moi et me fit conduire dans une cellule qu'on aurait pu prendre pour un cachot: l'essentiel était que je fusse momentanément à l'abri. J'envoyai aussitôt chercher Campioni, un chirurgien et mes domestiques. Avant leur venue, on introduisit dans ma cellule le waivode de Podlachie, singulier personnage, qui, sur le bruit du duel, venait m'entretenir des circonstances d'une affaire semblable qu'il avait eue dans sa jeunesse. Bientôt après parurent les waivodes de Kalish et de Wilna, qui commencèrent à réprimander les cordeliers de ce qu'ils m'avaient accueilli comme un criminel et logé comme un condamné. Ceux-ci, pour s'excuser, alléguèrent le traitement que j'avais fait subir à leur portier, ce qui parut fort gai à ces messieurs. Je n'étais pas d'humeur, comme on le pense bien, à partager leur hilarité, d'autant plus que ma blessure commençait à me pincer cruellement. Bref, on me transporta dans un petit appartement, convenablement meublé. Ma blessure était assez grave, la balle m'avait fracassé l'index et avait pénétré dans ma main, où elle s'était arrêtée, amortie par un bouton de ma veste et mieux encore par

une blessure légère qu'elle m'avait faite au bas-ventre. Le plus pressé c'était d'extraire cette maudite balle, qui me causait d'atroces douleurs. Un M. Gendron, assez maladroit chirurgien, m'en fit l'extraction au moyen d'une ouverture qu'il pratiqua au côté opposé à la blessure, si bien que ma main était totalement transpercée. Telle est la vanité humaine, que je m'obtinai à dissimuler ma souffrance: je racontais paisiblement à ceux qui m'entouraient tous les détails de l'affaire, mais que mon cœur était loin de goûter le calme qui se lisait sur mon front!

C'est le prince Lubomirski qui me donna les premiers renseignemens au propos de Bininski. A peine informé de l'issue du duel, Bininski partit comme un furieux, jurant de me tuer partout où il me trouverait. Il courut d'abord chez Tomatis, où se trouvaient le prince Lubomirski et M. de Moczinski. Tomatis ne sachant lui dire où jétais, le furieux lui déchargea son pistolet à bout portant. M. de Moczinski s'étant jeté sur lui, Bininski mit le sabre à la main, et en un tour de main se débarrassa de son adversaire, qui reçut une balafre près de la bouche et y perdit trois dents.

— Et vous pûtes échapper? demandai-je au prince.

—Non pas, reprit Lubomirski: il me saisit au collet, et, me posant un pistolet sur la poitrine, il m'obligea à lui servir d'escorte jusqu'à son cheval, car il craignait à bon droit d'être mis en piè-

ces par les gens de Tomatis. On a fait courir déjà bien des bruits sur votre duel; on dit, entre autres, que les hulans ont juré de venger leur colonel. Félicitez-vous d'être ici ; le grand-maréchal a fait cerner le couvent par des dragons, sous le prétexte de s'emparer de votre personne, bien que cette mesure n'eût d'autre but que de vous soustraire à la rage des hulans, qui font mine de vouloir attaquer le couvent.

— Et Branicki, comment va-t-il? demandai-je.

— Il est perdu si la balle a touché les viscères ; les médecins l'appréhendent. Il est chez le chancelier, le roi est auprès de lui. Les témoins de votre duel prétendent que c'est votre menace de frapper Branicki à la tête qui lui coûte la vie et qui a sauvé la vôtre. Cette menace lui fit prendre une position forcée et l'obligea à couvrir son crâne, sans quoi il vous perçait le cœur, car il a le coup d'œil sûr, je l'ai vu couper une balle en deux contre une lame de couteau.

— Il est une autre circonstance au moins aussi heureuse pour moi, c'est d'avoir évité sur la route la rencontre de ce fou de Bininski, c'est aussi de ne pas avoir tué le comte sur la place, car ses gens m'auraient massacré. Vous me voyez très affecté de ce que vos amis ont souffert pour moi; mais si Tomatis n'a pas été touché, c'est une preuve que le pistolet du forcené n'était chargé qu'à poudre.

Dans cet instant, on annonca un officier du waivode de Russie, qui m'apportait un billet adressé

par le roi à son maître. J'ai conservé précieusement ce billet, dont voici le contenu :

« Mon cher oncle, Branicki se meurt; cependant je n'oublie pas Casanova : faites-lui dire qu'il a sa grace, quoi qu'il arrive. »

J'humectai de mes larmes cette lettre si précieuse, et priai qu'on me laissât seul, ayant grand besoin de repos. Au bout d'une heure, Campioni me rapporta le paquet que je lui avais confié; il me répéta le récit que le prince Lubomirski m'avait fait.

Le lendemain, de bonne heure, je reçus nombre de visites et des offres de service de toutes les personnes ennemies de Branicki : elles étaient nombreuses, je dois le dire. Chacun m'ouvrait sa bourse, mais je ne voulus rien accepter. C'était un grand effort de courage, car cinq ou six milliers de ducats m'arrivaient ainsi fort à point. Campioni trouva mon désintéressement ridicule : j'ai pensé depuis cette époque qu'il pouvait bien avoir raison ; la vérité est que je me suis repenti sérieusement d'avoir fait le Spartiate. Tout ce que j'acceptai, c'est un couvert pour quatre personnes, que le prince Czartoriski mit à ma disposition tout le temps de ma convalescence. C'était uniquement dans le but de retenir quelques amis, car, pour moi, je ne touchais à rien. Mon chirurgien, assez pauvre homme du reste, me prêchait la diète ; son aphorisme était : *Vulnerati fame crucientur ;* mais, dans ma situation, ce n'était pas la faim qui me

crucifiait. Le premier jour, mon bras enfla tout-à-coup, la blessure noircissait; mes chirurgiens, croyant voir un pronostic de gangrène, avaient arrêté qu'on m'amputerait; j'appris cela par la gazette de la cour, dont le roi corrigeait lui-même le manuscrit. Vingt personnes accoururent pour m'adresser des complimens de condoléance, croyant déjà l'opération terminée; pour toute réponse, je leur montrais ma main en riant.

Là-dessus parurent trois chirurgiens.

— Pourquoi trois, messieurs?

— Parce que nous nous proposons de dresser une consultation. Vous le permettez, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur.

— Et vous voudrez bien nous laisser examiner l'état de votre blessure?

— Je me garderai bien de m'y refuser, ce serait vous priver du plaisir de faire une consultation.

Aussitôt, mon chirurgien ordinaire enleva l'appareil, examina la blessure et conféra en *polonais* avec ses collègues. Le résultat de la visite fut qu'il était urgent de me couper la main; ces messieurs me firent cette déclaration en latin, le vrai latin de Molière dans *le Bourgeois gentilhomme* et *le Médecin malgré lui*. Dans le but de m'inspirer du courage, mes esculapes me donnèrent tous les détails que nécessiterait l'amputation, d'un air merveilleusement leste et dégagé; ils étaient fort gais et jurèrent que la guérison suivrait immédiatement l'amputation. Je leur répondis que ma main m'ap-

partenant en propre, je croyais être le maître de m'opposer à l'opération, que je qualifiai d'inopportune.

— Mais la gangrène se met déjà dans votre main; avant douze heures, elle aura gagné le bras, et il faudra vous le couper.

— Alors, vous me couperez le bras, s'il le faut et seulement quand il le faudra; en attendant, je garde ma main.

— Si monsieur en sait plus que nous, il n'y a rien à dire.

— Monsieur n'en sait pas plus que vous, c'est pourquoi il vous prie de le laisser en repos.

Mon refus fit scandale; j'étais en butte aux reproches de tous ceux qui s'intéressaient à moi. Le prince Adam m'écrivit que le roi s'étonnait de mon manque de courage. « Il est impossible, me disait M. de Lubomirski, que les trois premiers chirurgiens de la capitale se trompent dans un cas pareil. »

— Certainement ils ne se trompent pas, mais ils veulent me tromper.

— Pour quelle raison ?

— Cela est fort délicat à dire, et vous allez me trouver ridiculement défiant.

— Dites toujours.

— Eh bien, *l'ordonnance* de ces messieurs n'est pas autre chose qu'une fiche de consolation offerte à Branicki.

— Vous êtes un singulier homme.

— Quoi qu'il en soit, j'ajourne l'opération ; ce soir, si la gangrène est dans mon bras, je vous promets de le faire couper demain matin.

Avant la nuit, quatre autres chirurgiens se présentèrent. Nouvelle conférence, nouveau pansement. Mon bras était enflé de moitié et bleu jusqu'au coude; ils me quittèrent en m'assurant que l'opération ne pouvait plus être différée sans danger pour ma vie.

Je leur répondis : « Eh bien, apportez vos instrumens demain matin. » Dès qu'ils furent dehors, j'ordonnai à mes gens de défendre ma porte, le lendemain, à tout le monde. Voilà comment j'ai conservé mon bras.

Je sortis pour la première fois le jour de Pâques, je portais le bras en écharpe. Quant à l'entier usage de ma main, je ne le recouvrai que dix-huit mois plus tard. Tous ceux qui m'avaient blâmé furent les premiers à faire mon éloge, et ma fermeté me valut une certaine renommée. Pendant ma convalescence, je reçus une visite qui me divertit beaucoup. C'était celle d'un révérend père jésuite, qui m'était dépêché par l'évêque de Cracovie.

— J'ai ordre de l'évêque, dit-il, de vous absoudre du péché que vous avez commis.

— De quel péché voulez-vous parler ?

— Ne vous êtes-vous pas battu en duel ?

— Et pour cela vous pensez que j'ai besoin d'absolution : on m'a attaqué et je me suis défendu, je ne vois pas de péché là dedans. Cependant absol-

vez, puisque Monseigneur le veut, mais je n'avouerai jamais que je sois en faute.

— Ainsi, vous refusez de vous confesser?

— Le voulant, je ne le pourrais pas.

— Permettez que je pose la question.

— Posez.

— Je dis par hypothèse: Vous vous êtes battu en duel, et par hypothèse encore vous demandez l'absolution.

— Très volontiers. C'est-à-dire que je suis absous si c'est un duel; sinon, non.

— Vous m'avez compris.

Il débita ses patenôtres et me donna sa bénédiction.

Quelques jours après ma première sortie, le roi me fit mander à la cour. Dès qu'il m'aperçut, il me donna sa main à baiser, ce que je fis en mettant un genou à terre: dans cette posture, Sa Majesté m'adressa la question suivante (scène préparée d'avance).

— Pourquoi portez-vous le bras en écharpe?

— Sire, j'ai un rhumatisme.

— Je vous recommande, Monsieur, d'éviter à l'avenir de pareils *accidens*.

L'audience terminée, je me fis conduire chez Branicki. Il avait pris un intérêt très vif à ma blessure; tous les jours on venait de sa part demander de mes nouvelles. Bref, je croyais lui devoir une visite, d'autant plus que le roi l'avait nommé grand-veneur, titre qui obligeait les gens

sachant vivre à le complimenter. Cette charge était inférieure à celle de chambellan, mais beaucoup plus lucrative. On prétendait que le roi ne l'avait nommé qu'après s'être convaincu que Branicki était un habile tireur: toutefois on conviendra que j'avais mieux tiré que lui.

Je fus accueilli dans son antichambre par une exclamation de surprise. Officiers et laquais, tous avaient l'air de *tomber des nues*. Je priai l'adjudant de m'annoncer, ce qu'il fit la larme à l'œil et la poitrine oppressée.

Branicki était assis sur son lit, pâle comme la mort. Il me salua de la main.

Je lui dis : — Monsieur, je viens vous demander pardon de n'avoir pas su me mettre au-dessus d'une bagatelle qui n'aurait pas dû fixer mon attention. J'ai reçu plus d'honneur que d'outrage de ce qui s'est passé. Je vous prie donc de vouloir bien prendre ma défense auprès de vos amis, qui, ne connaissant pas la générosité de votre caractère, s'imaginent que vous ne pouvez être que mon ennemi.

— Monsieur Casanova, je vous déclare que je me porte l'ennemi en toute occasion de ceux qui ne vous témoigneront pas l'estime que vous méritez si bien. Bininski est proscrit; le roi l'a privé de ses titres de noblesse; je le plains, mais c'est justice. Vous n'avez nullement besoin de ma protection, vous avez conquis celle de Sa Majesté. Prenez place et soyons amis, ajouta-t-il en me présentant

la main. Vous êtes guéri, n'est-ce pas? Vous avez tenu tête aux chirurgiens, c'était sagement agir. Vous leur avez dit qu'ils pensaient me faire leur cour en vous coupant le bras, c'est à merveille; ces sortes de gens jugent du cœur des autres d'après le leur. Mais, dites-moi, comment ma balle a-t-elle pu vous toucher la main après vous avoir frappé au bas-ventre?

— Permettez-moi de reprendre la position que j'avais alors, vous le comprendrez facilement.

— Il me semble, reprit-il après l'explication, que vous auriez dû tenir votre main derrière votre corps et non devant.

— D'après l'événement, vous voyez bien que j'ai eu raison de faire comme j'ai fait.

—Ah! Monsieur, s'écria une dame fort jolie qui se tenait à ses côtés, vous vouliez tuer mon frère, vous l'ajustiez à la tête!

—Le tuer! Madame, oh! mon Dieu non : j'avais intérêt à ce que Son Excellence vécût, pour qu'il prît ma défense contre des gens qui sans lui m'auraient tué sur la place.

— Cependant vous lui avez bien dit : Je vais faire essai de ce pistolet sur votre crâne.

— Voilà ce qu'on dit, mais ce n'est pas cela qu'on fait. Il vaut toujours mieux viser au corps, il y a plus de surface.

— Et vous m'avez donné une bonne leçon,

dit Branicki en riant : on voit que vous vous êtes exercé au tir du pistolet.

— Presque jamais, et c'est le premier coup malheureux que j'aie tiré de ma vie. Si je puis me targuer de quelques avantages, c'est d'avoir la main sûre et le coup d'œil juste. Mais votre blessure va bien, excellence ?

—Je guérirai, seulement il faudra du temps. Le jour du duel, vous aviez dîné copieusement, m'a-t-on dit.

— Je craignais que ce ne fût mon dernier repas.

— Eh bien, si j'eusse dîné comme vous, j'étais mort, car la balle m'eût infailliblement percé les intestins, tandis qu'étant à jeun, elle a pu se faire jour.

J'ai su plus tard que le matin de notre rencontre Branicki avait entendu la messe et qu'il avait communié. En le quittant, j'allai remercier le grand-maréchal, comte Riclinski, juge du royaume : c'est lui qui m'avait protégé contre les hulans; il me fit un accueil assez sévère en me demandant ce que je lui voulais.

— Vous remercier de votre intervention généreuse, excellence, et vous promettre de me montrer plus sage à l'avenir.

— Vous ferez bien, Monsieur. Quant à votre grace, ce n'est pas à moi que vous en êtes redevable, mais bien au roi; si Sa Majesté ne l'eût de-

mandée, je n'eusse pas hésité à faire tomber votre tête.

— Votre Excellence aurait donc oublié les circonstances nombreuses qui militent en ma faveur?

— Lesquelles? Voyons : oui ou non, vous êtes-vous battu en duel?

— C'est vrai.

— Eh bien, la loi est formelle.

— Contre un duel offert ou accepté dans les conditions qu'elle indique, mais ici je me suis battu à mon corps défendant, j'ai repoussé une attaque. Aussi, je veux croire que, mieux instruite, Votre Excellence ne m'aurait pas fait exécuter.

— En vérité, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Mais pourquoi parler de cela? tout est fini. Puisque Sa Majesté vous a fait grace, c'est que vous le méritiez, et je vous en félicite. Voulez-vous me faire le plaisir de dîner avec moi aujourd'hui? J'ai à cœur de vous prouver que je n'ai pour vous aucun sentiment qui ne soit à votre avantage.

Ma paix ainsi faite de ce côté, je me rendis chez le waivode de Russie, qui m'accueillit les bras ouverts. Je vous fais préparer un logement chez moi, me dit-il; ma femme aime beaucoup votre société, mais cet appartement ne sera prêt à vous recevoir que dans six semaines.

— Je profiterai de ce temps, Excellence, pour faire une course jusqu'à Kiow, chez le waiwode.

Son gendre, le staroste, comte de Bruhl, m'a vivement engagé à faire ce petit voyage.

— Partez, vous ferez bien; cette absence calmera peut-être les ressentimens d'une foule d'ennemis que votre duel vous a suscités. Que le ciel vous préserve jamais d'une pareille affaire ici! vous n'en sortiriez plus sain et sauf. En attendant, tenez-vous sur vos gardes et n'allez pas sortir à pied la nuit.

Une semaine s'écoula ainsi parmi des invitations à dîner et à souper. On me faisait répéter jusqu'aux moindres circonstances de ma rencontre, même en présence du roi, qui faisait semblant de ne rien entendre. Un jour que je recommençais mon récit, pour la dixième fois peut-être devant lui, Sa Majesté m'interrompit brusquement.

— Monsieur Casanova, êtes-vous gentilhomme?

— Non, Sire, je n'ai pas cet honneur.

— Eh bien, si un gentilhomme vénitien vous insultait, oseriez-vous lui demander satisfaction?

— Non, Sire, car il n'accepterait pas. Je saurais bien dévorer ma colère et attendre l'occasion.

— Quelle occasion?

— D'épier mon ennemi sur un territoire étranger, et là je le ferais battre jusqu'à la mort.

Le lecteur voudra savoir peut-être si je revis la Binetti : une seule fois je la rencontrai chez M. de Moczcinski, mais elle *se sauva* dès qu'elle m'aperçut. Je dis à Moczcinski : Voilà une conduite étrange; pourquoi cette dame m'en veut-elle?

— Pourquoi! vous ignorez donc que votre duel,

dont elle est la cause, l'a brouillée avec son amant. Branicki ne l'a jamais revue depuis ce temps.

— Je ne puis qu'approuver la conduite du comte. Cette dame se figurait sans doute que son amant m'eût traité comme l'a été ce pauvre Tomatis.

Je partis avec Campioni pour le petit voyage dont j'ai parlé. J'avais deux cents ducats dans ma bourse : la moitié était un don du waiwode de Russie ; j'avais gagné les cent autres au jeu. Je passe sous silence les détails de mon excursion. J'en viens aux raisons qui me déterminèrent à quitter pour jamais Varsovie et la Pologne.

A mon retour, madame Geoffrin, l'ancienne maîtresse du roi, était fêtée dans la capitale. Sans prétendre aux mêmes faveurs dont cette dame étrangère était l'objet, j'eus lieu d'être fort surpris de la mauvaise réception qu'on me fit partout. Je crois que tous ces nobles polonais s'entendaient pour m'adresser la même phrase sèche et impolie : Nous pensions bien ne plus vous revoir ; pourquoi donc êtes-vous revenu ?

— Pour payer mes dettes, répondais-je, et je leur tournais le dos.

La froideur la moins cérémonieuse avait fait place à l'empressement dont j'étais naguère l'objet ; il est vrai que je recevais encore des invitations, mais personne ne m'adressait la parole à table. Je rencontrai le waivode de Russie, qui me rendit à peine mon salut ; je revis aussi le roi, mais Sa Majesté ne me regarda seulement pas. Comme

je demandais au prince Sulaskowski la cause d'un pareil changement, il me répondit : — C'est un effet du caractère national ; nous sommes très inconstans, vous le savez : *Sarmatorum virtus, veluti extrà ipsos* (1). Votre fortune était faite si vous aviez pu saisir l'occasion ; à présent il est trop tard, et vous n'avez qu'une chose essentielle à faire...

— C'est de partir, interrompis-je, et je vais me dépêcher.

Comme je rentrais chez moi, on me remit une lettre anonyme de la main d'une personne bienveillante qui m'instruisait de ce qu'elle avait entendu dire au roi sur mon compte. Sa Majesté avait su, me disait-elle, que j'avais été pendu en effigie à Paris pour avoir soustrait une somme considérable à la caisse de la loterie ; en outre, j'étais coupable de nombreuses escroqueries en Angleterre et en Italie ; enfin, j'avais fait partie d'une troupe de comédiens ambulans : tels étaient les griefs formulés généralement contre moi. Que pouvais-je répondre, sinon : Ce sont autant de calomnies plus faciles à inventer qu'à réfuter. Certes, j'aurais souhaité pouvoir quitter Varsovie sur l'heure, mais j'étais obéré et je ne possédais pas l'argent nécessaire à mon voyage. J'écrivis donc à Venise pour me procurer ce qui me manquait. En attendant, je restai forcément dans la capitale. Voici l'incident qui hâta mon départ.

(1) Les Sarmates n'ont pas de qualités, ils les affectent.

Un beau matin, se présente chez moi ce même général qui avait servi de témoin à Branicki lors de notre combat. Cet officier venait, au nom du roi, m'enjoindre de quitter Varsovie sous huit jours. Révolté de cet ordre, je chargeai l'émissaire de dire à son maître que je n'étais pas en disposition d'obéir, et que s'il m'y contraignait par la force, je protesterais contre la violence, à la face du monde.

Il me répondit paisiblement :—Monsieur, on ne m'a pas chargé de rapporter votre réponse, mais seulement de vous faire connaître l'ordre du roi. Ainsi, vous ferez ce que bon vous semblera.

J'écrivis aussitôt une longue lettre à Sa Majesté; je lui exposai que l'honneur ne me permettait pas de quitter sa capitale, puisque j'avais eu le malheur d'y contracter des dettes. C'est au comte Moszincski que je la remis pour la faire parvenir au roi. Le lendemain, le comte me remit mille ducats de la part de Sa Majesté, qui voulait bien s'excuser de l'ordre qu'elle avait donné, ignorant que j'étais à court d'argent. Le comte ajouta : — Si Sa Majesté presse votre départ, c'est uniquement dans votre intérêt : elle est impatiente de vous savoir en lieu de sûreté, car elle n'ignore pas que vous recevez journellement des provocations, provocations auxquelles vous avez la sagesse de ne pas répondre; mais il n'en est pas moins vrai que les individus qui vous les adressent ont formé le

projet de se venger de ce qu'ils appellent vos mépris, et le roi veut être tranquillisé sur votre sort.

J'étais pénétré de la plus vive reconnaissance : je priai le comte de remercier Sa Majesté et de lui dire que ses ordres allaient être exécutés. Le comte m'offrit sa voiture, que j'acceptai, et me fit promettre de lui donner de mes nouvelles.

Dès le surlendemain, j'avais payé mes dettes et j'étais en route pour Breslau.

CHAPITRE XI.

Arrivée à Dresde. — Mademoiselle Maton. — Le comte de Bellegarde.—Voyage à Leipsick. — La Castelbajac. Schwerin. — Mon retour à Dresde avec la Castelbajac. — Porchini tente de m'assassiner.

Nous roulâmes nuit et jour jusqu'à Breslau. Campioni m'accompagna jusqu'à Wartenberg, à soixante lieues de Varsovie : s'il n'alla pas plus loin, c'est que des intérêts de cœur l'attachaient à la Pologne. Aussitôt arrivé, j'allai voir l'abbé Bastiani, célèbre Vénitien, dont le roi de Prusse avait fait la fortune. Il était chanoine de la cathédrale, et il m'accueillit comme je désire l'être, avec cordialité et sans cérémonie. Il y avait long-temps que nous étions mutuellement impatiens de nous connaître. L'abbé était un homme de haute taille, blond, assez bien fait, d'une physionomie spiri-

tuelle. C'était un savant dans toute la bonne acception du terme. Je trouvai en lui et chez lui les trois choses que je prise par-dessus tout au monde : un aimable compagnon, une bibliothèque choisie et une excellente table. Il était logé magnifiquement au rez-de-chaussée d'un brillant hôtel dont il avait la libre disposition ; il avait cédé le premier à une dame dont il aimait beaucoup les enfans, probablement parce qu'il en était le père. Malgré son habit, peut-être à cause de son habit, il avait un notable entraînement vers le beau sexe et les plaisirs qu'il procure. Cependant la passion chez lui n'allait pas jusqu'à la faiblesse, et elle n'était pas exclusive de l'amitié. Il aimait surtout à s'entourer de jeunes gens : son favori était alors un jeune abbé, le comte de Cavalcano. Cet estimable Bastiani était le fils d'un tailleur; jadis frère capucin à Venise, il avait, comme on dit, *jeté le froc aux orties*. A La Haye, où il s'enfuit, il trouva l'ambassadeur vénitien, Trôni, qui lui prêta cent ducats, au moyen desquels il se rendit à Berlin, où le roi le combla de faveurs.

J'avais une lettre de recommandation pour certaine baronne dont j'ai oublié le nom. Je me présente à sa porte à onze heures et on m'introduit dans l'antichambre en m'invitant à attendre : madame la baronne s'habillait. Une jeune et jolie demoiselle, fort bien mise, attendait comme moi. Je prends place à ses côtés sur le canapé et bientôt la conversation s'engage.

— Madame la baronne est sans doute une amie intime de mademoiselle ?

— Du tout, Monsieur, je n'ai pas cet honneur : je viens ici pour offrir mes services à madame.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander quelle espèce de services?

— Je voudrais être gouvernante de ses filles.

— Ah! la baronne a des filles.

— Trois petites, belles comme des anges.

— Quand vous serez auprès d'elles, cela fera quatre anges. Mais j'y songe, vous gouvernante! vous êtes bien jeune, Mademoiselle.

— Hélas, Monsieur, la nécessité le veut; je suis orpheline, et mon frère, simple lieutenant, ne peut pas faire de grands sacrifices pour moi. Que dois-je faire, sinon utiliser le peu de bonne éducation que j'ai reçu.

— Que pensez-vous gagner ici, Mademoiselle?

— Cinquante écus par an.

— C'est bien peu.

Elle leva les yeux au ciel en poussant un gros soupir.

— Mademoiselle, vous m'intéressez beaucoup. Où demeurez-vous?

— Chez une vieille tante.

— Où vous travaillez beaucoup sans doute, où vous gagnez peu, où vous vous ennuyez excessivement. Tenez, si, au lieu d'être gouvernante d'enfans, un homme d'honneur vous proposait d'être la sienne, accepteriez-vous?

— J'accepterais.

— Eh bien, Mademoiselle, je vous le propose, et vous gagnerez cinquante écus par mois.

— Comment, Monsieur, je serais assez heureuse pour être placée dans votre famille!

— Je n'ai point de famille, je suis seul, étranger, et je passe ma vie à voyager : demain, si vous le voulez bien, nous partirons ensemble.

— Rien que nous deux, vous plaisantez : oh! cela ne se peut pas.

— Pourquoi donc?

— Mais, Monsieur, c'est la première fois que nous nous voyons.

— Il faut bien qu'on se voie toujours une première fois. Quant à la connaissance, elle sera bien vite faite si vous y mettez autant de bonne volonté que moi.

Mon ton sérieux convainquit bientôt la jeune fille que je ne plaisantais pas; moi-même je me sentais un peu surpris d'avoir fait si sérieusement pareille proposition, car, s'il faut dire la vérité, telle n'avait pas été mon intention, et tout ce que j'avais dit d'abord n'était que pour *amuser le tapis*. A force de vouloir persuader la belle inconnue, je finis par me persuader moi-même, par me croire réellement épris, et je pouvais sans trop de suffisance regarder mes affaires comme étant passablement avancées. J'eus le plaisir de lui voir prendre un air pensif et mélancolique; parfois elle me regardait à la dérobée; bref, sans pouvoir me rendre un

compte exact de toutes ses pensées, j'en tirais le résumé, et ce résumé était à mon avantage. Je me disais : Voilà une jeune fille que je pourrai conduire dans le grand monde, qui y figurera avec honneur, car je n'en étais plus déjà à douter de son esprit et de ses sentimens. Ainsi marchent les illusions, et ce n'était pas encore ma dernière. Rempli de ces belles espérances, je tirai deux ducats de ma poche et les lui offris à compte sur le premier mois. Elle les accepta d'un air charmant et timide : c'était bien, comme disent les Français, le commencement de la fin.

Sur ces entrefaites, on m'introduisit chez la baronne ; elle m'invita à dîner pour le lendemain et parut fort contrariée de mon refus. En sortant je ne vis plus la jeune fille dans l'antichambre. Telle est la mobilité de mes impressions que, le lendemain matin à cinq heures, je montai en voiture sans lui donner un souvenir. Nous faisons cent pas à peine, et mon cocher s'arrête : on lui jette un paquet, qu'il place sur l'impériale ; mon domestique ouvre la portière, et une femme s'élance à mes côtés. C'était mon inconnue. En route elle me conte qu'elle avait arrangé cette petite scène pour ne point causer du scandale à mon hôtel, où l'on n'aurait pas manqué de dire que j'étais parti avec une jeune fille, après l'avoir séduite.

— Peut-être même, ajoutai-je, vous aurait-on empêchée de partir avec moi.

— Oh ! que non, ce n'est pas cela que je craignais,

mais bien le bavardage des domestiques. Au surplus, je ne me serais jamais décidée à vous suivre si ce n'était le don des deux ducats que j'ai eu le *malheur* d'accepter : je n'ai pas voulu, Monsieur, vous laisser le droit de me taxer d'imposture.

Me voilà donc tête à tête avec une jeune fille, qui m'était tombée du ciel, pauvre ange, à moi vieux démon, et désormais elle était confiée à ma garde. C'était évidemment son bon génie qui me l'adressait, car j'étais persuadé que je ne lui ferais jamais que du bien. Quant à moi, la question pouvait être douteuse encore, mais je ne songeai seulement pas à me la poser. Bien qu'au-delà de la quarantaine, je mis tout sur le compte d'une belle passion que j'inspirais, oubliant absolument que la lettre de change à vue que nous portons tous sur le visage était décidément échue.

Je ne fus pas long-temps à me convaincre que ma belle inconnue, en acceptant mes offres, était décidée à se soumettre à tout ce que je pourrais exiger d'elle ; mais ce n'était pas mon compte, je voulais ce que j'ai toujours voulu, *être aimé*, et depuis Zaïre j'avais désappris l'amour. L'actrice Valville n'avait été qu'un caprice ; à Varsovie, pas une seule amourette. L'unique souvenir que je devais emporter de cette ville, souvenir bien doux, c'était d'avoir prouvé au monde, ou, si l'on veut, à mes lecteurs, que l'honneur m'était plus cher que la vie.

Ma compagne s'appelait Maton. Elle s'exprimait

en très bon français. Lui ayant demandé si elle l'écrivait aussi, elle me fit voir une lettre de sa main qui annonçait une brillante éducation. Elle me raconta ensuite comment elle avait quitté Breslau sans prévenir personne, pas même sa tante, qui certainement ne voudrait jamais la revoir.

— Et vos effets? lui dis-je.

— Ils ne valaient pas la peine d'être emportés.

— Qu'avez-vous donc dans ce paquet?

— Une chemise, une paire de bas, deux mouchoirs de poche et six robes.

— Mais que dira votre amant? car il est impossible que vous n'en ayez pas.

— Il ne dira rien, car je suis *libre*.

— Et vous l'avez toujours été?

— Je suis trop franche pour vous cacher que j'ai eu deux amans; le premier était un monstre qui me séduisit et m'abandonna; l'autre est un honnête garçon, un lieutenant sans le sol qui tient garnison à Stettin depuis une année.

Rien n'était plus simple que cette histoire, qui portait le cachet de la vérité: c'était absolument comme si ma conquête m'eût dit : Je ne m'attache à vous que dans le but de faire fortune. Mais l'amour-propre m'aveuglait, et j'avais la sottise de découvrir une marque d'affection dans ce qui n'était que le calcul de l'intérêt personnel. A vingt ans, n'étant jamais sortie de Breslau, mademoiselle Maton voulait voir et courir le monde, et cela, à mes dépens: c'était fort naturel. Un autre

eût sagement supputé la dépense et se serait abstenu; mais pour moi une jolie femme et l'amour, c'était tout. Cependant, je résolus de ne rien exiger d'elle tant queje ne la verrais pas brûler des mêmes désirs que moi.

A la brune, nous nous arrêtâmes à une maison de poste pour y passer la nuit. Je demandai à souper. Maton, qui mourait de faim, mangea avec appétit et but prodigieusement pour une demoiselle déshabituée du vin. En la voyant au moment de tomber sous la table, je l'envoyai au lit. Elle balbutia quelques remerciemens et des excuses, luttant sans succès contre le sommeil, besoin qu'elle ne s'expliquait que par la fatigue du voyage. Je me l'expliquais plus naturellement par l'abondance de ses libations. J'appris aussi qu'elle n'avait pas employé sa dernière nuit à dormir, et que depuis deux jours elle n'avait vécu que de pain et d'eau. Elle eut beaucoup de peine à se mettre au lit, et si je ne l'eusse aidée à se deshabiller, elle y serait encore. Je pris place ensuite à ses côtés, et ne me réveillai qu'à cinq heures du matin. Je demandai aussitôt des chevaux. Maton dormait toujours. Je l'éveillai brusquement: elle fut bientôt sur pied, et me demanda timidement si je voulais bien pour son bonjour lui donner un baiser. Je lui en donnai deux, et nous continuâmes notre voyage pour Dresde.

A mon arrivée dans cette ville, je courus d'abord chez ma mère: elle était à la campagne, mais

je trouvai mon frère Jean et sa femme, la Romaine Teresa Rolando. On pense bien que je n'oubliai pas non plus dans mes visites le staroste, comte de Brühl, non plus que sa femme, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de son père, le waiwode de Russie.

Après le dîner, je me rendis à l'opéra italien, dont le foyer était ouvert aux joueurs : on y tenait un pharaon. Je jouai, mais en homme précautionneux et qui ne veut pas aventurer ses dernières ressources, car j'avais tout au plus huit cents ducats à mon service, et il fallait les faire durer longtemps. C'est là que je fis la connaissance du malheureux Aidolo, alors si jeune, si brillant, si aimé, déjà major, et qui aujourd'hui serait général si, pour son malheur, il n'eût pas été mêlé dans une intrigue qui lui a valu l'exil où il gémit depuis trente ans, et où il doit mourir.

La beauté de Maton et les excitations du voyage brusquèrent un dénouement que ma bonne étoile me disait d'ajourner. Je pressai Maton très tendrement ce soir-là, et notre union fut consommée. A notre réveil, nous étions les meilleurs amis du monde; je perdis ma journée dans des emplettes pour elle : chemises, bonnets, jupons, chaussure, etc., je lui procurai tout, car elle ne possédait rien. M'arrivait-il des visites, je la renvoyais dans sa chambre et je répondais aux curieux que je la leur présenterais dès qu'elle serait ma femme. Lorsque je sortais, elle avait pour consigne de ne

recevoir personne. Parfois je la menais à la promenade hors des murs de la ville : alors seulement je lui permettais de parler aux personnes qui nous abordaient.

Ces précautions assez minutieuses de ma part donnèrent l'éveil à la foule des jeunes officiers de Dresde, et surtout à l'un d'entre eux, le comte de Bellegarde, cavalier à bonnes fortunes, qui se flattait de réussir et d'emporter la place à la première sommation. Jeune, beau, riche et prodigue comme il l'était, je ne le vis pas sans déplaisir se présenter chez moi au moment où j'allais me mettre à table. Il me demanda la permission d'assister au repas, ce que je ne pouvais pas lui refuser. J'aurais pu renvoyer Maton dans sa chambre, mais c'eût été une inconvenance : d'ailleurs je fus fort content d'elle pendant le dîner. Bellegarde, tout en se tenant dans les bornes d'un entretien à peu près honnête, se permettait de temps en temps quelques saillies militaires. Maton n'y répondit que par un sourire réservé et sut garder sa dignité, qui était un peu la mienne.

J'avais pour habitude de sommeiller au sortir de table : aussi, invitai-je sans façon le comte à nous laisser.

— Est-ce que Mademoiselle fait aussi la sieste? demanda-t-il en riant.

Sur ma réponse affirmative, il prit ses gants et son épée et m'invita à dîner pour le lendemain.

Je lui répondis que je ne conduisais pas encore

ma maitresse dans le monde, mais que s'il voulait bien se contenter d'un repas frugal, je le traiterais toujours avec plaisir et qu'il pourrait voir Maton.

Il ne trouva rien à répliquer, prit un air grave et se retira froidement. Pendant huit jours, je n'en entendis plus parler.

Ma mère étant de retour de la campagne, j'allai la voir. Elle habitait au troisième dans une maison voisine de la mienne, et de ses fenêtres on pouvait voir ce qui se passait dans ma chambre. Qu'on se figure ma surprise quand j'aperçois Maton à sa croisée, s'entretenant avec M. de Bellegarde, appuyé lui-même à la croisée d'une chambre voisine dépendant de l'hôtel que j'habitais, mais qui ne faisait pas partie de mon appartement. Cette découverte me fit rire, parce que j'étais persuadé qu'on ne me voyait pas: néanmoins, je pris mon parti sur-le-champ, n'étant pas d'humeur à être trompé.

Je rentrai pour dîner à mon hôtel. J'avais l'air enjoué comme Maton. La conversation tomba sur le comte et je dis négligemment à la demoiselle:

— Je crois que M. de Bellegarde est amoureux de toi.

— Bah! Vous savez bien que les jeunes officiers courent après les demoiselles, c'est leur habitude. Je ne crois pas le comte plus épris de moi que de toute autre.

— Comment donc! Mais n'était-il pas ici ce matin?

— Lui! point du tout. Et d'ailleurs, fût-il venu, pensez-vous que je l'eusse reçu?

— Tu ne l'as donc pas vu se promener devant tes fenêtres après la parade?

— En vérité, non.

Il n'en fallait pas davantage pour me mettre au fait. Maton mentait impudemment: il était clair que j'allais être sa dupe si je ne prévenais le coup sur-le-champ. Je n'insistai pas, je gardai ma bonne humeur et fis à Maton quelques cajoleries; puis j'allai au théâtre, où je fus parfaitement heureux au jeu. A la fin du second acte, je me retirai. Voilà qu'à la porte de mon logis je rencontre un des domestiques de l'hôtel et je lui dis:

— Y a-t-il au premier d'autres chambres que les quatre que j'occupe?

— Oui, Monsieur, il y en a encore deux sur le devant.

— Dites à votre maître que je les veux aussi.

— Impossible, Monsieur, nous les avons louées hier.

— A qui donc?

— A un officier suisse.

M. de Bellegarde était Suisse.

Je tournai le dos au domestique et me mis à examiner les lieux. Rien de plus facile que de passer de la fenêtre voisine sur mon balcon. En outre, les deux chambres, celle de Maton et celle de l'officier, communiquaient par une porte verrouillée devers moi, mais dont la clef était de l'autre côté.

Arrivé chez moi, je trouvai la demoiselle assise auprès de la fenêtre. Après quelques mots insignifians, je lui dis :

— Quel air frais ici, tandis que chez moi l'on étouffe! Si nous changions de chambre.....

Elle ne répondit pas.

— Voudrais-tu me faire ce plaisir, ma chère Maton?

Motus encore.

— Si tu tiens à cette chambre, repris-je, n'en parlons plus.

— Monsieur sait bien qu'il est le maître.

— Eh bien, je coucherai ici.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Comme il vous plaira. J'espère du moins que cela ne m'empêchera pas de venir travailler ici dans la matinée.

Je compris à cette réponse que Maton ne me cédait pas en finesse, et dès ce moment elle me devint odieuse.

Aussitôt je fais porter mon lit dans sa chambre, je place mon bureau vis-à-vis de la fenêtre. Maton regardait en-dessous toutes ces nouvelles dispositions: cependant elle fit *contre mauvaise fortune bon cœur*, et fêta mon souper. Il est vrai que le bon vin la déridait. Au moment de me coucher, elle me demanda la permission de partager mon lit : je la laisse faire. J'entendais distinctement la voix de Bellegarde et de ses amis, et je comptais

être témoin de quelque tentative de mon voisin pour entrer chez moi, mais personne ne bougea. Je sus plus tard que l'amoureux avait été informé (je ne sais par qui ni comment) du changement de gîte de sa belle.

Le lendemain je me réveillai avec un horrible mal de tête, et je gardai la chambre. Mon indisposition se prolongeant, je fis appeler un médecin, qui me saigna : peine inutile, mon mal ne fit qu'empirer. Ma mère accourut fort inquiète, car elle m'aimait tendrement. La saignée ne m'ayant procuré aucun soulagement, j'avalai une médecine, qui ne me réussit pas mieux que le premier remède. Le troisième jour, certains indices me révélèrent clairement que j'étais atteint d'une maladie galante. Ainsi mademoiselle Maton m'avait trompé de plus d'une manière : impossible d'attribuer ma mésaventure à une autre femme, car depuis mon retour de Pologne je n'avais *connu* qu'elle. J'eus une nuit fort agitée, qui me permit de méditer un plan de vengeance. La colère est mauvaise conseillère, elle me criait d'avoir recours aux moyens violens : heureusement la raison prit le dessus, et, pour toute punition, je résolus de chasser cette indigne créature.

J'allai la secouer rudement dans son lit au point du jour, et lui dis :

— Malheureuse, tu vas tout m'avouer.

Elle fondit en larmes et s'écria :

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? vous paraissez irrité.

— Ta conduite est infâme.

— Pardonnez-moi, Monsieur, et je vous jure que je ne recommencerai jamais.

— Ni moi non plus.

— Cependant c'est une bagatelle...

— Ah! tu appeles cela une bagatelle!

— Cette petite croix d'or ne vous servait à rien.

— Que me parles-tu de croix d'or?...

— Et je l'ai mise de côté...

— Tu es donc aussi une voleuse. J'en apprends de belles, mais il s'agit d'autre chose.

— En vérité, ma conscience ne me reproche rien de plus.

— Tu m'as ravi le plus précieux trésor que j'aie au monde.

— Quoi donc?

— Ma santé, malheureuse, tu m'as empoisonné. Lève-toi sur-le-champ, fais un paquet des hardes que je t'ai données, et va-t-en.

Ses pleurs recommencèrent, mais elle n'essaya plus de se justifier.

— Mon Dieu! si vous m'abandonnez, que deviendrai-je?

— Peu m'importe, prends ces cinquante écus, et que je ne te revoie plus; mais, comme je ne veux pas donner à penser que je te délaisse après t'avoir séduite, tu vas me donner quittance de la somme en mentionnant dans l'écrit les causes de notre séparation. Elle obéit sans mot dire. Quand il fallut quitter la place, ses gémissemens recommencèrent,

et elle se jeta à mes genoux dans le but de m'attendrir, si bien que je fus obligé de la mettre dehors.

Ainsi pincé, je ne me souciais nullement de rester dans l'hôtel : j'en sortis deux jours après, et louai le premier étage de la maison habitée par ma mère. La sotte obstination de Maton à cacher un mal que je devais découvrir tôt ou tard me rendit tellement malade que si les symptômes eussent tardé de huit jours encore à se manifester, il y allait de ma vie. J'étais aussi maltraité que je le fus autrefois à Augsbourg et Wesel, si le lecteur s'en souvient. A tous ceux, et ils étaient nombreux, qui m'accablaient de questions au sujet de ma princesse, je répondais simplement :

— C'était une gouvernante infidèle, et je l'ai mise à la porte.

Mon frère Jean fut le premier à se payer de ces raisons ; mais, à quelques jours de là, je le vois entrer d'un air moqueur dans ma chambre, et il me dit :

— Le comte de Bellegarde et quatre de ses amis sont malades comme toi, et par le fait de ta gouvernante.

— Tant pis pour eux : pourquoi s'y sont-ils frottés.

— Pourquoi t'y frottais-tu toi-même ?

— Je te réciterai mon *meâ culpâ* tant que tu voudras. Tu vois que ces jeunes fous auraient grand tort de m'en vouloir et qu'ils sont fort malavisés

en publiant leur honte. J'ai tout mis en œuvre pour les préserver de Maton.

— Rusé compère ! tu voulais la garder pour toi seul.

— Il est vrai qu'aucun d'eux, le comte de Bellegarde excepté, ne peut se vanter d'avoir possédé Maton pendant le temps qu'elle demeurait ici; mais ils sont bien peu clairvoyans s'ils n'ont pas compris le motif pour lequel j'ai mis à la porte cette maudite grisette.

— Le moyen de le soupçonner, tout le monde est convaincu que tu n'as pas de mal.

— Eh bien, tu peux les consoler maintenant et leur apprendre en quel état tu m'as trouvé ; mais dis-leur bien que je n'aurais jamais été assez fou pour proclamer mon triste état sans nécessité.

Une fois guéri, j'allai voir la brillante foire de Leipsick. Les bonnes chances du pharaon et du biribi m'avaient procuré à Dresde un gain de quatre cents ducats, et je partais avec un crédit de trois mille écus sur le banquier Hoffman. J'avais pour compagnon de voyage un vieillard fort aimable, directeur des mines de Saxe. Il me conta une anecdote, peu importante en elle-même, mais qui a son côté intéressant en ce qu'elle resta toujours ignorée des Russes : c'est que l'impératrice Catherine, que tout le monde croyait brune, était blonde. Le directeur la voyait tous les jours dans son enfance à Stettin. Depuis l'âge de treize ans, on la coiffait avec des peignes de plomb, parce

qu'elle était destinée à Pierre III, et qu'en Russie, on voulait autant que possible que les princesses du sang impérial fussent brunes, la couleur blonde étant très commune dans le pays. C'est une singularité digne d'être recueillie par l'histoire, qu'une famille régnante se faisant teindre les cheveux pour se distinguer davantage de ses sujets.

Je me souviens avec le plus grand plaisir d'une aventure qui m'advint à cette foire de Leipsick. La belle et spirituelle princesse A***, autrefois maîtresse de l'empereur François Ier, venait d'arriver de Vienne et habitait le même hôtel que moi. Un jour elle eut l'étrange fantaisie de se promener *incognito* à la foire. Voici comment elle s'y prit : Une de ses femmes de chambre reçut l'ordre de faire la princesse, tandis que la véritable princesse la suivrait déguisée en femme de chambre. Instruit de cette mascarade, je résolus d'y jouer mon rôle. Je suivis les deux dames à leur sortie de l'hôtel, et pendant que la prétendue princesse était à examiner les curiosités d'un magasin d'orfévrerie, je m'approche de la prétendue soubrette et lui adresse familièrement la parole.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que cette dame que vous suivez soit réellement la princesse A... ?

— C'est elle-même.

— Je n'en crois rien, car elle n'est pas belle et ne ressemble guère à une princesse.

— Il paraît, Monsieur, que vous savez mal reconnaître l'air que doit avoir une princesse.

— Au contraire, Mademoiselle, et je le sais si bien que je donnerais volontiers cent ducats pour une heure de tête-à-tête avec vous.

— Cent ducats! vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Essayez!

— Vous vous dédiriez.

— Non pas. Tenez, je demeure dans l'hôtel où vous êtes descendue : réfléchissez à ma proposition, et si vous l'acceptez, je vous compte l'argent d'avance; à une condition encore, c'est que vous me donnerez votre parole : sans cela vous pourriez bien me jouer un tour de soubrette.

— C'est à merveille, soyez discret et venez me trouver après le dîner. Si vous vous sentez le courage de braver quelques petits dangers, l'heure du berger ne se fera pas attendre.

— Vous êtes adorable. Comment vous appelez-vous ?

— Caroline.

Enchanté d'avoir entretenu la princesse et d'avoir pu lui dire combien elle me plaisait, je me disposais à jouer mon rôle jusqu'au bout, sans m'abuser sur la conclusion de l'intrigue, qui ne pouvait avoir celle que j'aurais souhaitée. A la nuit tombante, me voilà dans le couloir des femmes de la princesse, faisant des *hum!* des *psitt!* Enfin l'une d'elles me dit : Que cherchez-vous ?

— Une de vos camarades que j'ai rencontrée à la foire.

— Ce doit être Caroline, qui sert la princesse à table. Revenez dans une demi-heure.

La demi-heure écoulée, la même soubrette me dit :

— Caroline est venue et m'a chargé de vous cacher dans ce cabinet.

En même temps, elle me poussait dans un cabinet assez sombre, où j'attendis Caroline très peu de temps. La porte fermée, je voulus aller au fait vigoureusement, mais elle se défendit en criant :

— Non pas, non pas! attendez au moins que ma maîtresse soit couchée.

— Que j'attende ici, et sans lumière : c'est bien triste.

— Se cache-t-on avec des flambeaux? Les gens de la maison qui vont et viennent vous auraient bientôt découvert.

— Mais, ma belle, sans lumière je suis un corps sans ame; en outre, cet endroit n'est pas commode pour ce que nous avons à faire ici.

— Certainement je ne vous introduirai pas dans ma chambre.

— Qui vous empèche de venir dans la mienne, je suis seul et personne ne nous dérangera. Venez donc, voici les cent ducats.

— Je n'oserais pas pour un million.

— Et moi, pour un million je ne passerais pas la soirée dans ce cachot, où il n'y a de place que pour une chaise. Adieu donc, cruelle Caroline.

— Alors, Monsieur, ne sortons pas ensemble et laissez-moi passer la première.

Et elle voulut s'échapper de mes mains. Heureusement j'eus la présence d'esprit de saisir le bout de sa robe et de l'empêcher par là de me fermer la porte au nez, comme c'était bien son intention. Elle de tourner à gauche vers sa chambre, et moi à droite vers la mienne. De deux choses l'une, ou l'on voulait me soutirer l'argent, ou, ce qui est plus probable, me claquemurer pour la nuit dans le cabinet. La satisfaction d'avoir échappé à ce double danger me procura le sommeil le plus paisible.

Le lendemain, j'essayais des gants dans un magasin, lorsque parut la princesse, accompagnée du comte de Zinzendorf : je l'avais connu douze ans auparavant à Paris. Il ne me reconnut pas d'abord; mais jugeant à ma tournure que j'étais étranger, il me demanda si j'avais des nouvelles d'un certain Casanova, célèbre pour son duel avec le comte Branicki.

— Ce Casanova, c'est moi-même.

La comtesse m'entendit, et se tournant vers moi :

— Vous êtes le brave Casanova, me dit-elle, je serais ravie de faire votre connaissance.

Elle prononça ces mots naturellement et comme si, en effet, c'eût été notre première rencontre. J'imitai son silence; elle m'invita à sa soirée, la dernière qu'elle dût donner, son départ étant fixé

au surlendemain. Elle me fit répéter tous les détails de ma malheureuse affaire, en se tenant toujours sur la même réserve. Je remarquai aussi que ses femmes de chambre feignaient de ne rien connaître de notre entrevue.

Le dernier jour de la foire, au moment où j'allais me mettre à table, une jolie femme entre à l'improviste dans ma salle à manger : c'était la Castelbajac.

— Vous ici, chère dame !

— Hélas ! oui ; pour mon malheur, je suis arrivée depuis quinze jours.

— Et vous me le faites savoir aujourd'hui seulement.

— Ce n'est pas faute de vous avoir vu souvent, mais nous évitions votre rencontre.

— Qui donc, nous ?

— Schwerin est ici.

— Il est à Leipsick, ce bon diable ?

— Oui, et en prison.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a escompté une lettre de change reconnue fausse. Le malheureux, que va-t-il devenir ! Il pouvait fuir, mais non, il préfère aller à l'échafaud.

— Vous ne l'avez pas quitté depuis l'époque où je vous trouvai en Angleterre, il y a bien trois ans ?

— Sans doute, un temps bien employé, en vérité ! Toute sa vie n'est qu'un tissu de vols et de fri-

ponneries. Il n'y a pas au monde une femme plus malheureuse que moi.

— Je vous l'avais prédit.

— O mon cher Casanova, ayez pitié de nous, oubliez le passé et sauvez d'une mort infâme le malheureux qui déshonore le nom qu'il porte. Il s'agit d'une misérable somme de trois cents écus.

— Je ne ferai rien pour Schwerin. C'est un gueux, il a failli me conduire à la potence avec ses faux billets de banque.

— Mais n'aurez-vous pas pitié de moi?

— Vous, c'est autre chose. Voulez-vous me suivre à Dresde, je vous donnerai les trois cents écus dès que la justice en aura fini avec le coquin. En vérité, j'ai peine à concevoir comment une femme aimable et jolie comme vous l'êtes a pu s'attacher à un misérable qui n'a ni esprit, ni talent, ni tournure, et qui n'a qu'un nom de prince pour toute fortune.

— Mais je ne l'ai jamais aimé: je vivais avec lui malgré moi, trop faible devant ses larmes ou son désespoir. C'est pourtant à ce vilain Castelbajac, qui n'a jamais été mon mari, que je dois cette belle connaissance, qui me laisse sans pain et sans asile.

Ses pleurs revinrent de plus belle, car les femmes ne sont jamais plus émues que lorsqu'elles racontent leurs peines. Cette Castelbajac, à peine âgée de vingt-six ans, était l'épouse d'un pharmacien de Montpellier, à qui Castelbajac l'avait enlevée.

A Londres, sa beauté ne m'avait pas touché, parce que j'étais dans les filets d'une autre; mais présentement j'étais libre. Aussi je lui promis tout ce qu'elle voulut. Le domestique de l'hôtel, qui me servait à table, avait été témoin de toute la scène, qui l'intéressait vivement; quand il vit l'heureux dénoûment, il courut de lui-même chercher un couvert pour la dame et préparer un nouveau lit dans ma chambre, attention naïve qui me fit beaucoup rire. Le bon appétit et les larmes sitôt séchées de la pauvre Castelbajac me rappellèrent *la matrone d'Ephèse* de La Fontaine. Elle ne fit aucune difficulté de me suivre à Dresde, d'autant plus que le séjour de Leipsick lui était devenu insupportable. Sans compter quelques dettes, ses hardes se trouvaient entre les mains du propriétaire de l'hôtel qu'elle habitait. Le créancier des trois cents écus avait fait aussi *haro* sur les nippes de la pauvre dame, mais elle me dit qu'en désintéressant son hôte, elle pourrait tout reprendre. En attendant, elle s'installa ce soir-là dans ma chambre. Au moment où nous allions nous mettre au lit ensemble, elle me dit tristement :

— Mon cher Casanova, j'ai une confidence à vous faire...

— Qu'y a-t-il encore, chère amie?

Je prévois que vous allez mettre à vos bienfaits un prix que je voudrais pouvoir vous accorder, mais cela ne m'est pas possible aujourd'hui.

— J'attendrai jusqu'à demain.

— Demain, pas davantage.

Et elle se mit à pleurer.

Je la pressai vivement de s'expliquer: alors la malheureuse souleva son jupon, et me découvrit une nouvelle turpitude de Schwerin.

Je fis un geste d'impatience et de désappointement, et lui dis doucement:

— Couchez-vous, Madame, je vous plains. Vous méritiez un meilleur sort.

Dans la disposition où j'étais, j'aurais pu fort bien m'exposer au danger de compromettre une fois encore ma santé: aussi, toutes réflexions faites, je lui sus gré de son avis, qui me sauvait peut-être d'un dégoût irremédiable pour les plaisirs de l'amour. Ce n'était plus là une Maton me trompant avant de la connaître et après connaissance faite: celle-ci était véritablement honnête, remplie de qualités contraires même à ses désordres, douée surtout d'un excellent cœur, le présent le plus funeste que la Providence puisse nous faire, et qui causait toutes les souffrances de la pauvre Castelbajac.

J'avisai au moyen de retirer ses effets des mains du propriétaire de l'hôtel. J'en fus quitte pour soixante écus. Elle se confondit en remerciemens au sujet de ma générosité, et me témoigna combien il lui en coûtait de ne pouvoir me témoigner sa reconnaissance comme je l'aurais souhaité et comme elle le souhaitait elle-même. C'était bien naturel, une femme au cœur sensible s'imagine n'en faire ja-

mais assez pour l'homme qui l'a servie, sa reconnaissance est au-dessus du bienfait, et elle est toujours disposée à se livrer toute entière. Les hommes pensent autrement, cela tient à leur organisation. C'est qu'en un *certain sens,* l'homme est né pour donner, la femme pour recevoir.

Nous eûmes des nouvelles de Schwerin et du sort qui l'attendait par le banquier qu'il avait trompé. Celui-ci avait envoyé un exprès à Berlin pour savoir si le roi s'opposait à ce qu'on traitât le faussaire selon toute la rigueur de la loi.

— C'est le coup de la mort pour ce malheureux ! s'écria Castelbajac. Maintenant il est perdu : le roi paiera pour lui, mais il mourra prisonnier à Spandau.

— Voilà quatre ans qu'il devrait y être, lui répondis-je. Nous nous en trouverions mieux l'un et l'autre, ma chère, et lui n'en serait pas plus mal.

Je ne causai pas peu de surprise à la société de Dresde lorsque j'y parus avec ma nouvelle conquête. C'était un contraste frappant avec Maton, et chacun m'en félicitait. Outre qu'elle possédait la dignité et l'aisance d'une femme du monde, Castelbajac était d'une humeur charmante dans notre intérieur. Aussi n'hésitai-je pas à la baptiser d'un titre : je la présentai sous le nom de comtesse de Blasin à ma mère et à tous mes amis.

Cependant je ne pouvais séjourner long-temps à Dresde, ne possédant plus pour toute fortune

que quatre cents écus : la chance avait tourné contre moi au jeu, et mon voyage à Leipsick et ses suites m'avaient enlevé trois cents ducats. On pense bien que je ne fis pas à ma belle confidence de toutes ces bagatelles: il ne faut pas (c'est ma méthode) initier les femmes aux embarras d'argent qu'on peut éprouver. Je m'étudiai donc à ne la laisser manquer de rien. Nous nous dirigeâmes vers Vienne, et après un court séjour à Prague, nous arrivions, le huitième jour de notre départ de Dresde, dans la capitale des Etats autrichiens. C'était la veille de Noël : nous descendîmes à l'hôtel du *Bœuf-Rouge*. Mademoiselle Blasin, et non plus comtesse de Blasin, s'intitula modiste et prit une chambre voisine de la mienne. Voilà que le surlendemain de notre installation deux individus se présentent chez *la demoiselle* au moment où nous déjeûnions fort tranquillement en tête-à-tête.

— Qu'êtes-vous ? lui dit l'un d'entre eux.

— Modiste.

— Votre nom ?

— Blasin.

— Et ce monsieur, quel est-il ? ajouta l'autre en me désignant

— Que ne le lui demandez-vous vous-même?

Alors cet intrus commence à me questionner; il ne s'informe ni de mon nom ni de ma qualité, mais il me dit brusquement :

— Que faites-vous à Vienne?

— Vous le voyez bien, je prends du café au lait.

— Madame, reprend l'autre, ce monsieur n'est pas votre mari : ainsi, vous allez quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

— Monsieur est un ami, répond Blasin, nous partirons quand bon nous semblera, ou, du moins, nous ne céderons qu'à la force.

— A la bonne heure! — Nous savons fort bien que monsieur habite une autre chambre.

— C'est la vérité, mais qu'en concluez-vous?

— Qu'il faut que je visite votre chambre, Monsieur.

Et l'individu s'esquiva.

Je me hâtai de le suivre, et j'arrivai chez moi au moment où il visitait mon lit.

— Vous n'avez pas couché ici cette nuit, Monsieur?

— Que vous importe?

— La preuve, c'est qu'il n'est pas défait.

— Mêlez-vous de vos affaires!

Ma réplique était faite fort mal à propos : cet homme se mêlait de ses affaires en mettant le nez dans les miennes. Lui et son compagnon étaient des sbires de la police. Dès qu'il nous eurent quittés, avec nouvelle injonction de déguerpir dans les vingt-quatre heures, je dis à la belle :

— Habillez-vous et allez trouver l'ambassadeur de France, vous l'instruirez de tout ce qui vient de se passer. Il faut garder le nom de Blasin ; vous

direz que vous êtes demoiselle ou veuve, et marchande de modes. Ajoutez simplement que vous vous rendez en France.

Au bout d'une heure je la vis revenir à peu près rassurée. La police de Vienne est fort ombrageuse et d'une morale exemplaire. Son office est de surveiller les mœurs et principalement les mœurs des étrangers. Un homme ne peut coucher avec une femme à moins qu'ils n'exhibent leur contrat de mariage en même temps que leur passeport. C'est de la vigilance tant soit peu tracassière. L'hôte s'en mêla aussi ou plutôt la police l'obligea à s'en mêler : il signifia à ma compagne de choisir une chambre qui ne fût pas contiguë à la mienne.

Je lui dis :

— Est-ce que mademoiselle doit aussi souper seule ?

L'hôte poussa un gros rire, et répondit :

— Non pas, je vais chercher deux couverts.

Malgré la surveillance, et peut-être à cause d'elle, je passai quatre nuits de suite avec Blasin. La diligence de Strasbourg partant le 30 décembre, je fis retenir une place pour ma belle ; je voulais lui donner cinquante louis pour son voyage, elle n'en accepta que trente. Je reçus de ses nouvelles de Strasbourg ; ensuite je n'en entendis plus parler jusqu'au moment où je la retrouvai à Montpellier, comme on le verra plus tard.

Le jour de l'an, je changeai de logement et me mis à courir dans Vienne, chargé de mes lettres de

recommandations. J'en avais pour la comtesse de Stakrenberg et pour madame de Salmor, la gouvernante de la jeune archiduchesse. Je retrouvai à Vienne Calsabigi l'aîné, attaché au premier ministre, M. de Kaunitz. J'y vis aussi le célèbre Metastase, mon compatriote, et M. de Lapeyrouse, jeune officier de la marine française. Je consacrais mes soirées à l'Opéra, où dansait Vestris, et à mon ami Campioni, qui se rendait à Londres en qualité de directeur des ballets de *Covent-Garden.*

Un soir que nous sablions ensemble de l'excellent vin du Rhin, je vois entrer une jeune fille de douze à seize ans, qui me salue d'une manière leste et dégagée: cette petite n'avait pas l'air d'ignorer qu'elle portait écrite sur le visage cette lettre de recommandation qui humaniserait l'homme le plus farouche.

A une question fort simple que je lui adresse, elle répond par des vers latins emphatiques qui signifiaient : « Faites-moi la charité. » Elle me dit aussi dans le même langage que sa mère l'attendait dans l'antichambre et qu'elle entrerait si je l'ordonnais.

Je lui réponds en prose latine :

— Ce n'est pas ta mère que je me soucie de connaître.

Là dessus, elle me réplique par quatre vers qui ne concordent nullement avec ce que je viens de lui dire, d'où je conclus que tout ce latin, dont elle fait parade, elle l'a débité sans y comprendre

un mot. Cependant elle continue à répéter (toujours en vers) qu'il fallait absolument que sa mère entrât parce que *les préposés au maintien de la décence publique* l'enverraient coucher en prison s'ils apprenaient qu'elle est venue seule chez moi *ad fornicandum !*

Le mot, dit en latin beaucoup plus vert, me fit éclater de rire, et je lui en donne l'explication dans sa langue maternelle (c'était une italienne). J'apprends qu'elle est de Venise, ce qui pique ma curiosité.

— A ton âge, lui dis-je, qu'as-tu à craindre des espions?.....

Elle me répond (toujours en latin) que le fruit vert est meilleur que le fruit mûr.

Bref, me voilà enflammé; Campioni s'en aperçoit et il nous laisse seuls. Alors la petite me raconte assez longuement comme quoi et pourquoi son père est à Vienne; mais, occupé de toute autre chose, je prête peu d'attention à son récit, sans qu'elle apporte aucun obstacle à mon occupation. Au moment le plus vif, elle se met à chanter des vers érotiques. La farce jouée, je lui donne deux ducats, et elle de me remercier très vivement (toujours en latin).

Je trouvai bizarre l'invention de ce Vénitien qui avait ainsi dressé sa fille pour vivre à ses dépens. Elle m'avait paru *neuve* et elle était fort jolie; mais il y a trop de jolies filles à Vienne: aussi sont-elles pauvres presque toutes.

Cette petite m'avait laissé son adresse, et le lendemain, à la brune, j'eus la fantaisie de la revoir. C'était bien la plus sotte idée, à quarante-deux ans, que de s'en aller chercher, à pied, au diable, le taudis d'une petite p..., qui, toute flétrie qu'elle était, ne comprenait peut-être rien ni aux vers polissons qu'elle avait récités ni à l'autre jeu qu'elle avait joué avec moi. Je pense qu'elle s'attendait à ma venue, car elle m'appela d'aussi loin qu'elle m'eut aperçu, en me désignant l'entrée de la maison. J'escalade à la hâte l'escalier, je pousse une porte et me voilà face à face avec... qui le croirait ? avec ce brigand de *Porchini !* Il était là avec sa prétendue femme, Cattina, et deux Esclavons armés jusqu'aux dents; la petite fille mangeait tranquillement des noisettes dans un coin de la pièce. Ma surprise fut grande, et mon ardeur était tout-à-fait calmée. Il était trop tard pour fuir, je feignis donc une assurance que j'étais bien éloigné d'avoir.

Porchini m'accueillit avec un sourire ironique; comme je me tenais rapproché de la porte le plus possible, il se mit à crier :

— Allons, un peu de courage! il est malhonnête de se défier des gens à qui l'on demande l'hospitalité.

— Il est pâle comme un pierrot, dit Cattina en ricanant. L'un des Esclavons traçait des lignes imaginaires sur la table avec un couteau qui me parut d'une longueur démesurée; l'autre chargeait

des pistolets avec un marteau de bois. L'objet charmant qui m'avait séduit la veille chantait ses vers érotiques (toujours en latin) tout en mangeant ses noisettes. Depuis ma fugue de Londres, après l'affaire du baron Stenau, je n'avais pas eu pareille alerte. Je pris l'attitude de rigueur en pareille occurence, et le plus paisiblement du monde je dis à Porchini :

— Que me voulez-vous ?

— Ce que je te veux ! j'éclaterais de rire si je n'étais pas en colère. Dis donc plutôt ce que tu veux, infâme ! Est-ce que je t'ai fait demander, scélérat !

— S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire et je vais me retirer.

— A d'autres ! Je te tiens et je ne te lâcherai pas. Cher ami, vous souvenez-vous de Londres et d'un officier que vous voulûtes assommer? Vous n'eûtes pas pitié de sa position, je n'ai pas pitié de la vôtre, moi ! tu voulus te venger, et moi je veux me venger à mon tour ! tu voulais me tuer, et moi je te tuerai !

En prononçant ces derniers mots, il saisit un des pistolets que l'Esclavon avait placés sur la table, et le dirigea vers ma poitrine : je me crus mort. Heureusement l'un des bandits lui fit tomber l'arme des mains, tandis que l'autre prenait l'assassin par le milieu du corps et le faisait asseoir sur une chaise. Porchini n'opposa aucune résistance.

— Point de bruit, dit Cattina, et faites tous deux la paix.

Il y avait des bouteilles sur la table : Cattina versa à boire et dit en me regardant :

— A votre santé, Casanova !

Je m'inclinai avec un geste négatif.

— Ah ! tu refuses ! cria Porchini, qui sembla reprendre toute sa colère, et cela pour ne rien payer ! mais, morbleu ! tu paieras.

— Je paierai, soit je ne demande pas mieux.

Et, en effet, je portai la main à ma poche pour y prendre un ducat, sans tirer ma bourse.

— Avez-vous peur pour votre bourse, dit un des brigands, remarquant ma réticence : nous sommes d'honnêtes gens, nous autres.

Et il me fit une grimace à épouvanter l'équipage d'un corsaire.

Que pouvais-je faire, sinon tirer ma bourse; mais ma main malade ne me permit pas de délier les cordons. Alors l'Esclavon me l'arrache brusquement et la jette à Porchini, qui s'écrie :

— Elle est à moi, et je la garde en dédommagement de tout le mal que le scélérat m'a fait.

— Gardez-la, lui dis-je en m'efforçant de sourire, je ne demande pas mieux, mais laissez-moi partir.

— Oui, mais pas de rancune et embrassons-nous tendrement, dit le plus laid des Esclavons.

Et en même temps il me tendait les bras. J'hésitais à accepter l'offre, quand mon homme, chan-

geant d'intention, tire son sabre; son camarade en fait autant; Porchini arme son pistolet: je me crus arrivé à ma dernière heure, et je courus me jeter au cou du bandit, qui me serra la gorge à m'étouffer. Je reçus la même accolade des deux autres, après quoi la porte s'ouvrit. J'arrivai plus mort que vif à mon logis, et me mis au lit sans trop savoir ce que je faisais.

CHAPITRE XII.

Suites de l'aventure. — Je reçois l'ordre de quitter Vienne. — Le rédacteur du journal à Cologne. — Arrivée à Aix-la-Chapelle. — Les eaux de Spa. — Le poing de mademoiselle Merci. — Je retrouve Santa-Croce. — Charlotte. — Je la conduis à Paris. Sa mort prématurée.

La plus grande sottise qu'on puisse faire lorsqu'on châtie un brigand, c'est de le laisser survivre au châtiment, car la vengeance survit avec lui. Si j'eusse été armé, je me serais défendu à outrance, quitte à laisser là mon cadavre et ma défroque, montre, tabatière, hardes et bijoux, ce qui n'eût pas manqué d'arriver, car les trois brigands m'eussent mis en pièces et la justice n'en eût probablement rien su.

Tiré d'affaire, je couchai ma mésaventure sur le papier, en commençant par l'épisode de la petite fille et de ses vers érotiques, bien décidé à mettre mon exposé sous les yeux du chef de la police.

Mais voilà qu'au moment où je monte en voiture pour me rendre au bureau de police, un agent se présente et m'enjoint de le suivre pardevant M. le gouverneur, comte de Schrotembach. Je pris l'individu dans ma voiture et nous voilà partis.

Je ne m'attendais guère à la réception qui m'était réservée. J'entre et j'aperçois un homme d'une obésité remarquable entouré d'individus à mine suspecte qui semblent attendre des ordres. Il me présente une montre et me dit :

— Vous voyez l'heure qu'il est: eh bien, si demain à pareille heure vous êtes encore à Vienne, je vous fais jeter hors des murs par mes agens.

— Qu'ai-je fait pour m'attirer un ordre si sévère, Monsieur ?

— D'abord vous n'avez pas le droit de m'interroger et je n'ai pas de comptes à vous rendre : je veux bien vous dire néanmoins qu'on vous laisserait tranquille si vous ne vous étiez pas permis d'enfreindre les lois de l'empire qui défendent les jeux de hasard et envoient les fripons aux galères.

J'étais stupéfait.

— Cette bourse, poursuivit-il, la reconnaissez-vous ? ces cartes ne vous appartiennent-elles pas ?

Je ne savais ce qu'il voulait me dire avec ces cartes grasses et jaunes qu'il me présentait ; mais je reconnus ma bourse : elle contenait encore une partie de l'argent que Porchini m'avait volé. L'indignation m'ôtant la parole, je me contentai de re-

mettre entre les mains du gouverneur la dénonciation que j'avais préparée. Cet homme la lut en riant, ce dont je me sentis mortifié ; puis, me regardant avec insolence, il me dit :

— On connaît votre génie inventif ; il n'y a qu'une petite chose qui manque à tous ces mensonges, c'est de paraître vraisemblables. Nous savons fort bien pourquoi et comment vous avez quitté Varsovie : aussi préparez-vous à sortir de Vienne. Quelle route comptez-vous suivre?

— Je vous le dirai, répondis-je, quand je serai décidé à partir.

— Ah! ah! vous vous refusez à obéir !

— Mais vous m'avez laissé cette faculté de vous même, Monsieur, en déclarant que vous feriez exécuter par la violence ce que je ne veux pas faire volontairement.

— Très bien, on connaît votre mauvaise tête, mais ici tout cela ne vous servira à rien. Je vous engage à partir sans nous obliger à recourir aux moyens violens.

— Eh bien, veuillez me rendre ma lettre.

— Je ne rends rien. Retirez-vous.

Cher lecteur, mettez-vous à ma place, et jugez de ma fureur. Ce fut un des plus affreux momens de ma vie, qui, hélas! en compte de si cruels. Quand je me retrace toutes les circonstances de cette entrevue, je me dis : Il n'y qu'une lâche attache à la vie qui ait pu t'empêcher de tuer cet indigne gouverneur.

J'écrivis aussitôt au prince de Kaunitz, bien que lui étant absolument inconnu, et je portai moi-même ma lettre chez lui. Il était cinq heures ; un domestique me dit d'attendre le prince dans l'antichambre, Son Excellence devant la traverser pour se mettre à table. En effet, le prince paraît bientôt suivi de plusieurs personnes, parmi lesquelles je reconnais l'ambassadeur de Venise, M. Polo Renieri. Le prince m'aborde poliment et s'informe du motif de ma visite. Je lui raconte toute mon affaire à haute voix, devant tout le monde, et je termine par ces paroles :

— On m'a ordonné de partir, mais je suis décidé à ne pas obéir, et je viens implorer la protection toute-puissante de Votre Altesse pour faire parvenir ma réclamation jusqu'au pied du trône

— Ecrivez un placet, répond le prince, et je me charge de l'envoyer à l'impératrice. Seulement je vous engage à réclamer le retrait de l'ordre de départ, car Sa Majesté ne verrait pas avec plaisir que vous refusez de lui obéir.

— Je ferai ce que Votre Altesse veut bien me prescrire ; mais si Sa Majesté tarde à m'accorder cette grace, je serai victime des violences de la police.

— D'ici là il faut réclamer la protection de votre ambassadeur.

— Ah! mon prince, je n'ai plus de patrie. Un arrêt inique m'a privé de mes droits d'homme et de citoyen.

— Qui êtes-vous donc?

— Casanova, de Venise.

A ces mots, le prince de Kaunitz se tourna en souriant vers l'envoyé vénitien, et après s'être entretenu à voix basse quelques instans avec lui, il reprit :

— Il est fort malheureux pour vous, M. Casanova, que vous ne puissiez pas réclamer la protection d'un ambassadeur.

— Je le prends sous la mienne, répliqua aussitôt un personnage de haute taille qui sortit du cercle, et je le fais d'autant plus volontiers que M. Casanova et toute sa famille ont été au service de mon souverain.

Ce galant homme était l'envoyé de Saxe, comte de Vitzthum.

— Hâtez-vous donc, reprit le prince, d'écrire votre placet. Si la réponse de Sa Majesté se fait attendre, vous pourrez vous retirer chez le comte.

Son Altesse me fit donner du papier et de l'encre, et j'écrivis aussitôt :

« *A Sa Majesté l'Impératrice-Reine.*

» Madame,

» Si un insecte, au moment d'être écrasé par le » pied de Votre Majesté Impériale et Royale, im» plorait sa pitié, je suis convaincu que Votre » Majesté épargnerait la pauvre créature. Je suis » cet insecte, et je vous supplie, Madame, d'ordon» ner au gouverneur, comte de Schrotembach,

» d'attendre encore huit jours avant de m'écraser
» avec la pantoufle de Votre Majesté. Ce délai
» expiré, il est probable que le comte ne pourra
» plus me faire de mal, il est possible même qu'a-
» lors Votre Majesté veuille lui retirer la redoutable
» pantoufle que vous lui avez confiée pour écraser
» les malfaiteurs et non un honnête et paisible Vé-
» nitien qui, malgré sa fuite des plombs, a toujours
» respecté les lois. CASANOVA.

» 21 janvier 1767. »

Ceci fait, j'attendis les événemens avec confiance. A sept heures, le comte de Witzthum vint me voir; il me fit répéter les détails de mon aventure : je ne lui cachai rien. En même temps il prit copie de ma supplique et des maudits vers latins, que j'avais retenus tant bien que mal.

— Ces vers, me dit-il, sont suffisans pour votre justification ; ils prouvent que vous avez eu affaire à des fripons; néanmoins je doute que vous obteniez justice.

— Comment donc! on pourrait me contraindre à sortir de Vienne dès demain ?

— Il est difficile que l'impératrice consente à vous accorder un délai de huit jours.

— Pourquoi difficile ?

— Relisez un peu votre supplique. Est-ce là un style de pétition ? Le prince avait peine en la lisant à retenir des éclats de rire; l'ambassadeur de Venise a fait des observations, il a demandé d'un

air solennel s'il était convenable de mettre un pareil écrit sous les yeux de Sa Majesté.

— Et le prince, qu'a-t-il répondu ?

— Qu'on n'écrirait pas autrement au bon Dieu : ainsi, au moment où nous parlons, votre sort doit être fixé ; mais, je le répète, je redoute pour vous la fin de cette affaire.

Le lendemain, l'excellent comte, dont l'obligeance ne se lassait pas, m'envoya dire de ne pas sortir à pied dans la ville. Quelque temps après il me fit informer que je n'avais plus rien à craindre. Ainsi donc l'ordre du gouverneur Schrotembach était annulé, du moins je devais le croire; j'avais ma grace, si l'on peut appeler grace un acte de stricte justice. Je me disais: Rien ne m'empêche plus de poursuivre les brigands qui m'ont dévalisé, il faut que je reprenne la bourse et les deux cents ducats. Ensuite on ne manquera pas de me donner une satisfaction, celle de les punir et de destituer l'inique gouverneur. Voilà un échantillon des *châteaux en Espagne* que je bâtissais et qui devaient bientôt crouler. Je dois dire que les personnes dont je recevais la visite me berçaient de ces douces idées. M. de Lapeyrouse, le comte de Las-Cases, le secrétaire de l'ambassade de Venise, M. Necelli, m'assuraient que ma supplique avait eu le plus grand succès à la cour. Bref, je ne doutais plus de mon triomphe. Aussi me présentai-je avec assurance chez la comtesse de Salmor, l'amie de l'impératrice, pour laquelle j'avais, comme on sait, des lettres de

recommandation. Ici va se dérouler pour moi une nouvelle chaîne de tribulations. J'entre chez cette dame, qui ne daigne pas me saluer à mon approche et qui me dit lestement :

— Comment, monsieur Casanova, vous portez encore le bras en écharpe?

— Vous savez, Madame, à quel sujet.....

— En vérité, non, je l'ignore et vous seriez fort embarrassé de donner une raison plausible...

— Pourtant, Madame, cette affaire a fait quelque bruit.

— Oh! vous avez un *génie inventif.*

C'était l'expression propre dont le directeur de la police s'était servi.

— Mais, Madame, lui dis-je, me croyez-vous capable d'en imposer à ce point!

— Bon! bon! vous autres, Vénitiens, vous n'y regardez pas de si près. Vous jouez toujours la comédie, pour peu que vous y trouviez votre profit.

— Vous êtes la seule qui révoquiez en doute ma rencontre avec M. de Branicki. Mais je viens vous entretenir d'une affaire plus importante.

— Je sais tout, et j'en ai assez.

Là dessus, je tournai les talons, et m'esquivai, rouge d'humiliation. Repoussé par les gens de qualité, en butte aux attaques des fripons, n'ayant la faculté ni de me justifier devant les uns ni de me défendre contre les autres, quelle position! On m'insultait, on outrageait jusqu'à mon courage,

on me volait, on m'assassinait, et pas une sympathie, pas un mot d'intérêt pour moi! personne même à qui je pusse demander satisfaction!

Le seul M. de Witzthum ne m'avait pas abandonné. Il vint me dire que le gouverneur avait eu une audience de l'impératrice, et qu'il était parvenu à lui faire partager son opinion.

— Quelle opinion, l'infâme?

— Je ne sais comment vous répéter tous ces propos.

— Dites, de grace!

— D'abord vous avez tenu un pharaon, vous avez joué avec des cartes fausses et des dés pipés, ensuite vous avez *taillé* des deux mains...

— Et mon bras en écharpe?

— C'est une jonglerie, dit-il; pris sur le fait, on a eu le droit de s'emparer de votre bourse ainsi que de la banque.

— Et la preuve, grand Dieu! la preuve!

— Le gouverneur a montré votre bourse et les cartes. L'impératrice a l'air d'être convaincue de la vérité de son rapport; peut-être simule-t-elle cette conviction, vu qu'en vous donnant gain de cause, il faudrait destituer le comte, et l'on ne sait qui voudrait se charger de son emploi. Et puis, on tient à ce Schrotembach, qui est un habile homme pour découvrir les fripons.

— Et même ceux qui ne le sont pas.

M. de Witzthum m'engagea, en outre, au nom

du prince de Kaunitz, à oublier mes deux cents ducats. Il finit par me dire:

— Etouffez cette affaire et quittez la ville : c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre.

— Non, je ne partirai pas. Je comprends que l'impératrice peut vouloir, par des raisons politiques, étouffer le scandale d'un procès public; mais moi, qui m'arrêterait? Je n'ai plus rien à perdre, puisqu'on m'a tout ravi, argent, considération, honneur.

Cependant une petite anecdote qui circulait alors dans Vienne ne contribua pas peu à changer mes résolutions. Il s'agissait d'une demoiselle de la noble famille des Salis qui était arrivée dans la ville quelques jours avant moi, suivie d'un seul domestique. Le gouverneur lui ayant envoyé l'ordre de quitter la ville sous deux jours, cette dame avait répondu comme moi :

— Je quitterai Vienne quand il ne me plaira plus d'y rester.

Deux jours après, elle était confinée dans un cloître. Malgré l'intérêt que tout le monde lui portait, elle resta en prison; elle y était encore au moment de ma mésaventure. Le jeune empereur lui-même allait la voir. C'est au sortir d'une de ces visites que l'impératrice lui ayant demandé:

— Que pensez-vous de cette jeune personne?

Il répondit :

— Je pense qu'elle a dix fois plus d'esprit que le comte de Schrotembach.

Comme Régulus, cette jeune demoiselle se sentait libre dans sa prison, grace à sa bonne conscience. Sans être précisément aussi innocent qu'elle, je n'étais pas du moins plus coupable qu'elle ne l'était en pareille circonstance, mais j'étais incapable de partager son courage, qui lui laissait sa liberté entre les quatre murs d'une prison.

Me voilà donc décidé à quitter Vienne pour Augsbourg, jurant bien de publier à la face du monde entier toutes les vexations dont j'avais été l'objet dans cette capitale et de pendre Porchini de ma propre main partout où je le trouverais. Je fis ces deux sermens sur l'évangile, et pourtant, je dois l'avouer, je n'ai tenu ni l'un ni l'autre. O faiblesse du cœur humain!

Avant mon départ, je fulminai une lettre d'imprécations, en manière de lettre d'adieu, à l'indigne gouverneur. Je laissai ma chambre à Campioni et montai dans la voiture que M. de Moczinski m'avait donnée. J'étais dans une grande détresse, et Campioni, *panier percé,* n'avait pu m'aider. J'aurais eu honte de m'adresser à M. de Witzthum. Aussi, en arrivant à Munich, je courus chez le comte Gaëtan Zavoïski, à qui j'avais rendu autrefois des services pécuniaires. Sur le récit de mon aventure, il m'offrit vingt-cinq louis d'or : c'était le tiers à peu près de ce qu'il me devait, si toutefois son intention était de me rendre ce que je lui avais donné à Venise. Mais comme alors la mienne n'avait pas été de lui faire un prêt, j'acceptai son don avec recon-

naissance. Il me remit aussi une lettre de recommandation pour le comte Maximilien de Lamberg, écuyer du prince-évêque d'Augsbourg. Campioni vint me rejoindre dans cette ville au commencement du carême. Nous y fîmes assez joyeuse vie pendant un mois. A Augsbourg, personne n'avait eu vent de mes récens désagrémens, du moins personne ne m'en parla, pas même le comte de Lamberg, que ses correspondances avec différens personnages des cours d'Allemagne devaient mettre au fait de toutes sortes d'histoires.

Que le lecteur ne s'attende pas à de longs détails sur mes promenades successives à Ausbourg, Louisbourg, Schwetzingen et Mayence, bonnes villes allemandes où je vécus tout doucement sans trop m'égayer. Les villes d'Allemagne, j'entends celles d'un ordre secondaire, sont des séjours d'innocence et de paix : là des mœurs patriarcales, une vie simple et monotone, point d'agitation ni de bruyans plaisirs; la sensualité s'y éteint, ou du moins on n'y connaît guère que celle des festins. Il me tarde d'arriver à Aix-la-Chapelle et de parler de ma visite aux eaux de Spa; mais d'abord je dirai ce qui m'arrêta quelques jours à Cologne. J'y retrouvai la femme du bourguemestre, cette belle personne qui, sept ans auparavant, m'avait rendu si heureux pendant quinze jours, je crois. Je la trouvai plus appétissante que jamais, et lui proposai de renouveler connaissance. Elle m'accorda un rendez-vous. J'y volai sur les ailes de l'amour;

mais quel changement ! Au lieu de cet accueil empressé sur lequel j'avais dû compter, la belle me reçut très froidement. Je mis cela sur le compte de sa pudeur, et voulus brusquer un dénoûment. Alors on me repousse avec humeur et l'on me dit :

— Monsieur, si je vous ai fait appeler, c'est pour vous prier de cesser vos poursuites, je veux oublier le passé.

— On veut une chose, et l'on en fait une autre.

— J'ai été trop malheureuse après votre départ, et je ne m'exposerai pas deux fois aux mêmes chagrins.

— C'est-à-dire que vous ne m'aimez plus.

— Je ne dois pas m'interroger là-dessus. Vous êtes un homme d'honneur, n'est-ce pas ? ainsi tout est fini entre nous.

Je tâchai d'opposer des argumens décisifs à cette logique de femme trop sensible, mais j'y perdis ma peine. Après un quart d'heure de tentatives, je la quittai, épuisé de fatigue, couvert de sueur et presque battu, la vouant au diable. J'ai su depuis qu'elle était tombée dans la dévotion.

Une autre affaire nécessitait encore ma présence à Cologne : à Dresde, j'avais lu un article dans la *Gazette de Cologne*, article qui me concernait et où le rédacteur disait :

« L'aventurier Casanova, qu'on avait perdu de vue » à Varsovie, y a reparu subitement ces jours der-

» niers, mais on a appris des choses si scandaleuses
» sur son compte, que le roi lui a défendu de jamais
» revenir à la cour. »

Cet article prêtait à une correction, je me promis de l'administrer. Le jour de mon départ, j'envoyai donc ma chaise et mon domestique en avant, avec ordre de m'attendre aux portes de la ville, et muni de pistolets et d'un bâton, je vais trouver mon rédacteur, qui s'appelait Jacquet. J'entre dans un taudis au quatrième étage, et j'aperçois un homme d'une quarantaine d'années, d'une corpulence remarquable, qui noircissait du papier. C'était M. Jacquet.

— Je suis, lui dis-je, l'aventurier Casanova, comprenez-vous?

Il me regarda sans répondre et sans changer de visage.

— Vous avez fait figurer mon nom dans votre journal, il y a dix mois.

— C'est possible.

— Et cela, Monsieur, d'une manière outrageante : je viens vous demander satisfaction.

Pour toute réponse, il lève les épaules et se remet à écrire. Alors je lui applique deux coups de canne sur les reins, et me voilà parti.

Le soir j'entrais à Aix-la-Chapelle, où je retrouvai mes anciennes connaissances. Toutes me revirent avec plaisir. On partait pour les eaux de Spa, je ne fus pas un des derniers à me mettre en route. Ma première course dans Spa fut chez un chapelier, à qui je demandai, en achetant un cha-

peau, s'il ne connaîtrait pas quelque chambre en location dans laville, car tous les logemens étaient déjà retenus. Après s'être consulté avec sa femme, il m'offrit sa propre chambre « pourvu, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas de domestique. »

— Je suis seul, mais combien voulez-vous pour ce service?

— Rien, Monsieur, et en outre je vous offre ma table.

J'acceptai avec de grands remercimens, et la dame me conduisit dans sa chambre. Le lit était excellent.

— Mais, Madame, lui dis-je, où coucherez-vous?

— Dans la boutique.

— Je ne le souffrirai pas, vous feriez mieux de coucher dans ce petit cabinet.

Elle me répondit qu'ils craignaient de me gêner, tandis que leur nièce me causerait moins d'embarras qu'eux.

Au mot de nièce, j'ouvris les oreilles. « Ah! il y a une nièce, et le cabinet n'a pas de porte, très bien! » Ce cabinet n'était qu'un trou sans fenêtre, tout juste suffisant pour le lit qu'il contenait. Le lecteur doit se mettre de lui-même sur la voie de mes espérances et de mes projets. Toutefois j'observai avec chagrin que la femme du chapelier était laide comme un diable: « Si la nièce lui ressemble, adieu à mes intentions érotiques, et cette nièce doit être laide, sans cela on n'exposerait pas sa vertu aux attaques du premier venu. » Cependant je ne me permis

aucune question sur elle et sortis toute la soirée. Cette première nuit, je n'aperçus seulement pas le bout du nez de la nièce, qui ronflait fort quand je rentrai. Dans la matinée, je fis la connaissance de quelqu'un qui me nomma toutes les beautés que nous trouvions sur notre chemin à la promenade. Le nombre d'aventurières que l'on rencontre aux eaux de Spa est incroyable; c'est un vrai tripot que cette petite ville; aussi marchands et joueurs y abondent. L'affluence des visiteurs procure l'aisance à tous les habitans, qui gagnent pendant trois mois l'argent nécessaire à attendre, durant les neuf mois suivans, le retour de la saison des bains.

A midi, je retournai à mon logis avec vingt louis gagnés au jeu. J'avais, en outre, quatre cents sequins dans ma bourse. En entrant dans la boutique, j'aperçus une jolie brunette de dix-huit ans qui aunait du ruban; ce devait être la nièce qui dormait dans le cabinet voisin de ma chambre: elle ne me regarda seulement pas, et c'est à peine si elle me rendit mon salut. La servante vint dire que le dîner était prêt; je lui remis de l'argent pour m'avoir du vin, mes hôtes ne buvant que de la bière, détestable boisson. Avant le repas, le chapelier me prit à part et me montrant une montre à répétition, façon de Paris, avec une chaîne en or, il me demanda ce qu'elle pouvait valoir.

— Quarante louis.

— Un étranger veut me la vendre vingt louis,

mais à condition que je la lui rendrai demain s'il me rapporte vingt-deux louis.

— Faites hardiment ce marché.

— Je n'ai pas d'argent.

— Je ne veux pas que vous perdiez l'occasion de ce petit profit, voici la somme.

A table, j'étais placé entre le chapelier et sa femme. J'avais la petite nièce pour vis-à-vis. Elle avait l'air fort sérieux et ne m'adressa pas la parole ; j'observai la même réserve à son égard. Soupe, bœuf, rôti, entremets, tout était excellent. La maîtresse me dit que le rôti et les entremets seraient à mon compte, parce qu'ils n'étaient pas riches.

— C'est bien comme je l'entends, et j'espère aussi que vous ferez honneur à mon vin.

— Hélas! je voudrais bien être assez riche pour en boire tous les jours.

— Est-ce que votre commerce ne prospère pas?

— Nos marchandises ne nous appartiennent pas, et nos frais sont considérables.

— Ne vendez-vous que des chapeaux?

— Nous avons aussi des mouchoirs des Indes, des bas de Paris et des manchettes, mais tout cela est trouvé trop cher.

— Moi, je vous en achèterai, et je vous procurerais des acheteurs.

On envoya Merci (c'est le nom de la nièce) chercher les marchandises. Je trouvai les mouchoirs très beaux, ainsi que les bas; j'en pris une douzaine. Après le café, que je payai, la tante recom-

manda à sa nièce d'avoir pour moi les plus grands égards et de ne pas me troubler pendant mon sommeil. Je trouvai cette dernière recommandation assez plaisante.

Après dîner, j'entrai chez un armurier pour acheter des pistolets dont je voulais faire cadeau à mon frère de Paris. Je lui dis :

— Connaissez-vous la personne chez qui je demeure?

— C'est un brave homme, nous sommes cousins.

— Est-il riche?

— Ah oui! riche... en dettes! il n'a pas plus de bonheur que n'en ont ordinairement les honnêtes gens.

— Et sa femme?

— Une perle pour le ménage.

— Et la nièce?

— Celle-là, c'est une sotte.

— Comment l'entendez-vous?

— Elle éloigne tous les chalands. Ça a de la mine, mais ni tenue ni esprit.

— Elle a des principes, dis-je en riant.

— Faites donc de l'argent avec cela !

— Mais que devrait-elle donc faire?

— D'abord elle pourrait se dispenser de jouer la prude quand on veut l'embrasser, ou seulement lorsqu'on lui dit qu'elle est jolie.

— Vous exagérez.

— Essayez et vous verrez. Dernièrement elle a

sanglé un bon soufflet à un officier qui lui prenait la taille par plaisanterie.

— C'est un dragon de vertu, et il faut la laisser tranquille.

Je fis mon profit du renseignement, et me résolus à quitter la maison. Mademoiselle Merci me plaisait beaucoup, mais je n'ai jamais aimé les soufflets, pas même ceux donnés par les femmes. Cependant mon hôte m'intéressait toujours et je lui conduisis plusieurs de mes amis qui, par complaisance pour moi, le débarrassèrent de ses marchandises. Le jour suivant, il vint reprendre la montre qu'il m'avait laissée en garantie de mes vingt louis ; il voulait que j'en acceptasse vingt-deux, ce à quoi je me refusai en lui disant que ma bourse était à son service. Je dînai ce jour-là chez Tomatis, que j'avais rencontré à Spa, et je ne revis mes hôtes qu'au souper. Je fis venir du vin de Bourgogne. Merci n'y goûta seulement pas, et quitta la table avant le dessert.

— Votre nièce est jolie, leur dis-je, mais d'où vient sa tristesse ?

— Nous l'ignorons, il faut qu'elle change ou nous la renverrons.

— J'en serais désolé : peut être se sent-elle intimidée par la présence d'un étranger.

— Elle est la même avec tous les hommes.

— Elle n'a jamais aimé personne ?

— Elle le dit, mais je n'en crois rien.

Merci parut avec un bougeoir à la main et nous

souhaita le bonsoir. Je voulus l'embrasser en plaisantant, mais elle me repoussa rudement. Quand j'arrivai dans ma chambre, je m'aperçus qu'elle avait barricadé l'entrée du cabinet avec des chaises. « Diable! me dis-je, la place s'est mise sur la défensive : veut-on réellement se défendre ou ne serait-ce pas une secrète provocation ? » Je faisais toutes ces réflexions tout en me mettant au lit, et elles se prolongèrent si bien que je m'endormis sans avoir pris aucun parti. Quand je m'éveillai au point du jour, la petite n'était déjà plus là. Pendant toute une semaine, Merci éleva ponctuellement ses barricades, et je la laissai faire. Cependant, comme l'hôte usait de ma bourse, je voulus chercher un dédommagement, et un beau matin, réveillé avant la petite, je m'enveloppe dans ma robe de chambre, je démolis les remparts avec précaution, et je vais déposer un ardent baiser sur ses lèvres roses. Elle se réveille et me demande ce que je lui veux.

— Je veux vous souhaiter le bonjour.

— Eh bien, bonjour!

— Je veux aussi vous embrasser.

Et en parlant ainsi, je place mon visage auprès du sien ; mais au même instant elle sort son bras de la couverture et me détache un coup de poing sur le nez. Il était si vigoureusement appliqué que le sang jaillit avec violence. Je tournai les talons et courus me laver la figure. Pendant ce temps-là, Merci s'habilla à la hâte et descendit. Quand mon hôtesse

entra pour me souhaiter le bonjour, elle ne put retenir une exclamation.

— Que vous est-il donc arrivé ? vous avez la figure décomposée !

— Vous voulez dire que mon nez est très enflé.

— Vous avez fait une chute ?

— Sur le poing de votre aimable nièce.

— Comment ! c'est ma nièce qui s'est permis... Je vais la mettre à la porte.

— Gardez-vous en bien, je n'ai attrapé que ce que je mérite, tous les torts sont de mon côté.

Et je sortis sans faire attention à ses excuses. Le visage couvert d'un mouchoir, j'allai arrêter un logement que je savais vacant de la veille. Un Anglais m'indiqua un moyen efficace pour faire disparaître ma contusion : c'était de me frictionner la partie malade avec de l'esprit de vin; j'ai eu l'occasion de faire usage de ce remède pour des blessures de toute autre espèce, et je m'en suis bien trouvé. Le soir, mon nez était si gros qu'on ne voyait plus mes yeux, et moi je ne voyais plus que mon nez; mais une heure après il reprit son état naturel, il s'aplatit tout-à-coup comme une vessie dégonflée. Cette matinée me fut doublement désagréable, d'abord parce que je craignais de garder ce *concombre* au milieu du visage, et ensuite parce que la femme du chapelier vint se lamenter à ma porte : elle m'appelait avec des sanglots et des cris de douleur ; une amoureuse n'en fait pas tant.

— De grace, revenez chez nous, me disait-elle,

ma nièce vous donnera toute espèce de satisfaction.

— Vous ne songez pas, chère dame, que si j'écoutais votre prière, tout le monde apprendrait ma mésaventure, ce qui me couvrirait de ridicule, votre maison serait discréditée et votre nièce fort compromise. Au lieu de passer pour une fille honnête et sage, on la prendrait pour une p..., et ce n'est pas votre intention. Savez-vous qu'après les preuves d'intérêt que je vous ai données, j'ai le droit de me plaindre de vous, car vous m'exposiez aux violences d'une furibonde.

— Je ne croyais pas, Monsieur, qu'elle dût se porter à des voies de fait.

— Il me semble que je ne suis pas le premier maltraité par elle; n'a-t'elle pas souffleté un officier? Tenez, sans être trop soupçonneux, je commence à croire que tante et nièce s'entendent parfaitement.

Ces derniers mots réduisirent la pauvre femme au désespoir, si bien que pour la calmer je me vis obligé de lui demander pardon de mes soupçons.

Le lendemain matin, à mon réveil, je ne suis pas peu surpris de trouver mademoiselle Merci au chevet de mon lit. Elle s'excuse de la liberté grande et me demande pardon de son coup de poing.

— En effet, Mademoiselle, j'ai peine à comprendre votre manière d'agir vis-à-vis les gens qui proclament le pouvoir de vos charmes.

— Oh! Monsieur, je n'aspire pas à ce que tous ceux qui me voient perdent la raison; j'aime beau-

coup mieux qu'ils m'estiment, et vous avouerez que si votre devoir était de me respecter, le mien m'obligeait à me défendre lorsque vous paraissiez l'oublier.

— C'est très juste, et vous raisonnez à merveille. Du reste, je vous ai prouvé que je savais vivre en recevant sans murmurer le coup que vous m'avez porté. En outre, vous devez regarder mon éloignement subit comme une preuve de l'estime que je vous conserverai toujours. Sans doute, le but de votre visite était d'obtenir cette explication, et je vous la donne volontiers ; mais avouez-moi maintenant que vos excuses sont au moins singulières.

— Qu'ai-je donc dit ?

— Que votre devoir vous imposait de me casser le nez. Vous avez l'air de croire que l'on doit s'excuser d'une action que le devoir impose.

— Je reconnais que ma défense eût dû être moins violente.

— Je ne vous en veux pas et je ne vous en ai jamais voulu.

— Je le sais, et c'est ce qui me touche. Ah ! ne vous fiez pas aux apparences, car la vérité est que je vous aime !

Nouvelle conclusion à laquelle je ne m'attendais pas, et que la petite noya dans un déluge de pleurs. Il était évident qu'un peu de résolution de ma part m'eût assuré une victoire nouvelle : la victoire même était bien facile, car la victime venait se présenter au sacrifice. Une femme attendrie est

déjà vaincue, je l'ai toujours pensé, mais sa défaite même est son premier pas vers un triomphe d'un autre genre. Je fus assez bien inspiré pour ne pas céder à la tentation. Je ne la repoussai pas, mais je l'éconduisis en l'assurant qu'une fois rétabli, je la reverrais avec plaisir. Le fait est que je ne l'ai jamais revue. C'est un beau trait de continence, n'est-ce pas, cher lecteur? et Scipion l'Africain eut moins de vertu devant la beauté de cette captive que des soldats lui amenèrent, car Scipion n'était pas amoureux, et je l'étais.

Je ne sais si j'ai dit que dans l'appartement voisin du mien habitait un marquis italien. Un jour, le concierge prononça son nom devant moi : il s'appelait le marquis Antonio *Della Croce*.

Ne serait-ce pas Santa-Croce? me dis-je en moi-même. Je poussai plus loin mes informations, et j'appris qu'il avait avec lui sa femme, un secrétaire, une femme de chambre et deux domestiques, ce qui piqua davantage ma curiosité. Je demandai à le voir, et sur mon nom il accourut aussitôt. Je ne m'étais pas trompé, c'était Santa-Croce! Nous nous racontâmes mutuellement nos aventures depuis notre séparation à Milan. Depuis six ans, il parcourait l'Europe, luttant toujours contre la fortune et assez mal favorisé par elle, nonobstant les apparences. Il avait gagné beaucoup d'argent à Paris et à Bruxelles, mais il en avait perdu dans d'autres villes : somme toute, il avait vécu assez joyeusement, sauf l'éternel *qui vive* des créanciers, criailleries qui l'o-

bligeaient à voyager beaucoup plus qu'il ne s'en sentait le goût. C'est à Bruxelles que Santa-Croce était devenu éperdûment amoureux d'une demoiselle de haute condition. L'histoire de ses amours était une vieille histoire; la demoiselle, éprise aussi, s'était vue enfermer dans un couvent d'après les ordres d'un père barbare. Pour que rien ne manquât au dénouement de la tragi-comédie, Santa-Croce avait enlevé la belle : il la faisait passer pour sa femme en attendant mieux.

Madame la marquise de Santa-Croce était une jeune personne de dix-sept ans, blonde, bien faite, la peau blanche, les traits délicats et fins, en un mot belle de tous points. Elle avait, en outre, ce qui n'accompagne pas toujours la beauté et ce qui, à mon sens, vaut mieux qu'elle, je veux dire beaucoup de distinction dans les manières, dans l'air, dans le regard et jusque dans le son de la voix. Ses frères et sœurs existent encore : aussi je ne la nommerai pas. Santa-Croce l'appelait Charlotte, de son nom de baptême. Quand je la vis, elle était enceinte de six mois. L'impression qu'elle me causa fut tellement profonde qu'aujourd'hui encore je ne suis pas sans émotion au souvenir de notre première entrevue. A table, j'avais la tête ailleurs, et il me fut impossible de trouver une réponse convenable à toutes les questions qu'elle m'adressa.

Je m'expliquai difficilement comment une jeune personne aussi séduisante avait pu s'éprendre de ce Santa-Croce, qui n'avait ni figure, ni éducation

ni esprit, dont le ton était des plus communs et l'existence des plus problématiques. Il est vrai que l'amour ne raisonne pas; mais sur dix femmes qui deviennent amoureuses, il y en a neuf qui sont *prises par les yeux*, et en vérité Santa-Croce n'avait aucune des qualités capables de séduire la dixième. Du reste, c'était la seconde fois que j'étais amené à chercher le mot de pareille énigme. L'histoire de ce second amour de Santa-Croce n'était qu'une imitation très exacte du premier, mais j'étais loin de penser qu'il me laisserait celle-ci comme il m'avait abandonné l'autre, et qu'il était dans ma destinée de recueillir les seuls legs qu'il pût jamais faire.

Après le dîner, je crus devoir faire la morale à Croce; je lui parlai *devoirs*, langue qu'il entendait difficilement.

Je lui dis :

— Tu n'as pas réfléchi avant d'enlever cette jeune personne, première sottise; mais ne va pas en faire une autre en l'abandonnant; songe combien tu serais coupable de vouer à la misère et par conséquent à la prostitution une jeune personne aussi distinguée par sa naissance que par son mérite personnel.

Santa-Croce me répondit par des protestations d'amour éternel, ce qui de sa part ne signifiait rien.

— Ton amour pour cette jeune fille dépendra

beaucoup de l'etat de ta bourse, lui dis-je, es-tu riche ?

— Comme un joueur.

— Et connaît-elle la source de ton apparente fortune ?

— Peut-être le soupçonne-t-elle, mais elle m'aime.

— C'est beaucoup, et ce n'est point assez.

— Elle n'a pas d'autres volontés que les miennes.

— C'est-à-dire que jusqu'à présent elle a fait de toi ce qu'elle a voulu.

— Nous allons à Varsovie, où je l'épouserai avant ses couches.

— C'est un grand et digne projet. Mais comment l'exécuteras-tu ? As-tu les poches pleines ?

— Oh ! si tu as besoin d'argent, tu peux puiser dans ma bourse. Ne crois pas que la misère m'oblige à te laisser celle-ci comme l'autre.

Je lui sus gré de son offre d'argent, mais je n'en usai pas; je lui fis observer que j'avais cessé de jouer avec un bénéfice de quatre cents louis, et que puisqu'il était bien nanti, je lui conseillais de m'imiter.

Grace à cette rencontre, je négligeai toutes mes autres connaissances, car j'étais amoureux de la marquise et je ne la quittais pas. Croce, de son côté, cherchait des dupes, et n'en trouvant point, il se risqua sur le tapis vert des grandes banques, et perdit beaucoup. Sa bonne humeur ne se ressen-

tait pas de sa position, il mangeait de bon appétit, buvait sec et caressait sa belle, qui ne se doutait de rien.

Trois semaines après, son secrétaire le quitta : c'était la déroute qui commençait; le surlendemain, la femme de chambre eut son congé; les deux domestiques avaient décampé les premiers. Je restai donc seul avec Croce et sa femme, dont j'entrevoyais la destinée et dont il ne m'était plus possible de me séparer. En peu de jours, Croce eut perdu jusqu'à son dernier écu. Bagues, montres, argenterie, bijoux de toute espèce, tout y passa. Il vendit jusqu'à ses hardes, jusqu'aux robes de la pauvre femme, pour tenter une dernière fois la fortune, et il perdit tout malgré ses *tricheries* évidentes, car ceci se passait en ma présence. Alors il se leva et me faisant signe de le suivre, nous sortîmes de la ville.

Nous marchâmes dix minutes, la tête basse et sans nous adresser une parole. Puis Croce me dit tout-à-coup d'un air désespéré :

— De deux choses l'une, il faut que je me brûle la cervelle ou que je m'éloigne sur-le-champ de ma maison.

— Où iras-tu ?

— A Varsovie. Je sais que tu auras soin de ma femme, car tu apprécies ses qualités. Ne lui cache rien de mes désastres ; dis-lui que je vais tenter la fortune ailleurs, et que si elle me sourit je reviendrai sur-le-champ.

— Mon dessein était d'aller à Paris.

— Elle t'y suivra, je vous y écrirai à l'adresse de ton frère.

— Mais, malheureux, tu n'as rien. Que deviendras-tu à Varsovie?

— Je l'ignore encore, et je ne possède rien, c'est vrai; mais j'aimerais mieux mourir que de recevoir de toi un écu. Ces quatre louis, voilà tout ce qui me reste : eh bien! il me semble que je suis plus riche avec ce peu d'or que je ne l'étais il y a deux mois. Adieu, je te recommande Charlotte; la malheureuse enfant, pourquoi m'a-t-elle connu!

Il m'embrassa, les larmes aux yeux, et s'éloigna. Il partait sans linge, sans manteau, en bas de soie et la canne à la main, comme pour une promenade, et il allait à Varsovie! C'était bien là mon Santa-Croce. Pour moi je demeurai muet d'étonnement et de douleur. Comment porter cette triste nouvelle à la jeune femme sur le point d'accoucher; comment lui dire qu'elle ne reverrait peut-être jamais ce malheureux qu'elle adorait. Cependant je remerciai le ciel qui avait permis que je la connusse avant la catastrophe, ce qui me laissait les moyens de la sauver.

Je lui dis à mon retour que nous serions obligés de dîner sans son mari parce qu'il était au plus chaud d'une partie qui ne finirait pas avant minuit. Après le repas, je lui offris mon bras pour un tour de promenade. Elle accepta, ne se doutant de rien,

mais le cœur gros et les larmes aux yeux. Chemin faisant, je lui demandai, pour la préparer à la fâcheuse nouvelle, ce qu'elle penserait de son amant si, compromis par hasard dans une affaire d'honneur, il s'exposait à périr plutôt que de prendre la fuite.

— Il devrait fuir, Monsieur, et sans hésiter. Vous me parliez de Santa-Croce. ! Ah mon Dieu! qu'il s'éloigne tout de suite! Qu'il songe avant tout à sa vie, qui est la mienne! Le coup est affreux, mais je le supporterai ; n'ai-je pas d'ailleurs un ami !

Et elle me prit la main.

— Oui, vous avez un ami véritable, et je n'ai plus rien à vous apprendre au sujet de Croce, car vous avez tout deviné. Il a fui, et ses dernières paroles ont été : *Je te recommande Charlotte, elle serait plus heureuse si elle ne m'eût jamais connu.*

Pendant que je parlais, je voyais couler ses larmes; l'azur de ses beaux yeux en était obscurci, l'émotion l'empêchait de parler ; enfin elle put me dire :

— Ah! du moins je suis encore heureuse dans mon infortune, puisque vous ne m'abandonnerez pas.

— Je jure, belle Charlotte, de ne pas vous quitter avant de vous avoir rendu à l'époux de votre choix.

— Et moi, je vous promets une reconnaissance éternelle et la soumission d'une fille dévouée.

Je fis vendre le peu de linge qu'avait laissé Santa-Croce, ainsi que sa voiture, et nous partîmes pour Paris. Ma charmante pupille me témoignait une entière confiance ; j'y répondais par une tendresse paternelle, ce qui la rassurait beaucoup, car, avant de me mieux connaître, ma réputation était faite pour lui inspirer des craintes. C'était sans doute pour me confirmer davantage dans la pureté de mes intentions qu'elle me répétait souvent :

— Je n'ai jamais aimé que Croce, et tant qu'il vivra, je n'appartiendrai à aucun autre.

Quelquefois son dévouement allait plus loin, et elle ajoutait :

— Et quand bien même je deviendrais libre, jamais je n'oublierais ce que je me dois à moi-même et à la mémoire d'un homme que j'ai aimé par-dessus tout.

Ses sentimens de reconnaissance pour moi étaient aussi sincères que son affection pour Croce, et la conscience que je les méritais me causait un plaisir qui jusqu'alors m'avait été inconnu. J'ai rarement éprouvé que les chastes plaisirs du cœur effaçassent en délices les jouissances des sens, mais enfin cela m'est arrivé, et Charlotte en est la preuve. Quelquefois je rêvais des jouissances plus materielles, un bonheur plus positif auprès d'elle, et je me laissais aller avec ivresse à l'espoir d'un avenir plus heureux ; mais le sort en avait autrement

décidé, et le moment approchait où nous allions être séparés pour toujours.

Charlotte touchait au terme de sa grossesse; dans les premiers jours d'octobre, je la mis en pension chez une sage-femme du faubourg Saint-Denis. Cela me répugnait, mais elle l'avait exigé. Comme je la conduisais à sa nouvelle demeure, notre voiture fut arrêtée assez long-temps par un convoi funèbre. Charlotte devint rêveuse, et appuyant son joli visage sur mon épaule, elle me dit avec un sourire triste :

— Vous allez me trouver bien enfant, mais il m'est impossible de ne point voir dans cette rencontre un mauvais présage pour moi.

Je mis le pronostic sur le compte d'une superstition assez ordinaire chez les femmes enceintes, et je lui dis :

— Ce n'est point au terme de grossesse où vous êtes que la vie d'une femme est en danger; si l'on meurt à cette période, c'est d'une autre maladie.

— Hélas! ajouta-t-elle les larmes aux yeux, je me sens bien malade !

— Oui, chez vous le cœur est malade, il vous faut des distractions et des plaisirs. Nous partirons ensemble pour Madrid après votre délivrance ; quant à l'enfant, nous le confierons à une nourrice.

— Pauvre enfant !

Elle ne prononça que ces deux mots, mais

avec un accent déchirant dont je me sentis douloureusement ému. Je la portai chez la sage-femme, car elle était évanouie. Le 13 octobre, elle eut un violent accès de fièvre, fièvre qui dès-lors ne la quitta plus. Le 17, elle accoucha d'un garçon, que je fis baptiser le lendemain. Elle écrivit elle-même les noms qu'il devait porter : Jacques-Charles, fils d'Antoine Della Croce et de Charlotte de L... — Par un motif que je ne compris pas, elle exigea impérieusement que la sage-femme portât elle-même l'enfant à l'hospice des *Enfans-Trouvés* avec son extrait de naissance enveloppé dans les langes. C'est en vain que je la conjurai de me laisser son fils, elle s'y refusa obstinément en répétant :

— Croce viendra chercher son fils, et il le retrouvera.

Le même jour, la sage-femme me remit un certificat d'admission à l'hospice des Enfans-Trouvés, certificat délivré le 20 octobre 1767 par J. B. Dorival, conseiller du roi et commissaire au Châtelet. Si quelqu'un est tenté de connaître le nom de la mère, je viens de lui en procurer les moyens.

Depuis ce moment, Charlotte eut un redoublement de fièvre; le délire la prit le 24, son agonie commença le lendemain soir, et, le 26, elle expira dans mes bras à cinq heures du matin. Avant de fermer les yeux pour jamais, elle me dit adieu. « C'est pour la dernière fois ! » ajouta-t-elle. De sa main glacée par la mort, elle s'efforçait de prendre

la mienne et de l'attirer vers ses lèvres. Cette scène de muette douleur se passa devant l'ecclésiastique qui l'avait confessée. Ah! les larmes que je verse encore en écrivant ces lignes ne seront pas les dernières que je donnerai à la mémoire de cette douce et charmante femme, si digne d'un meilleur sort!

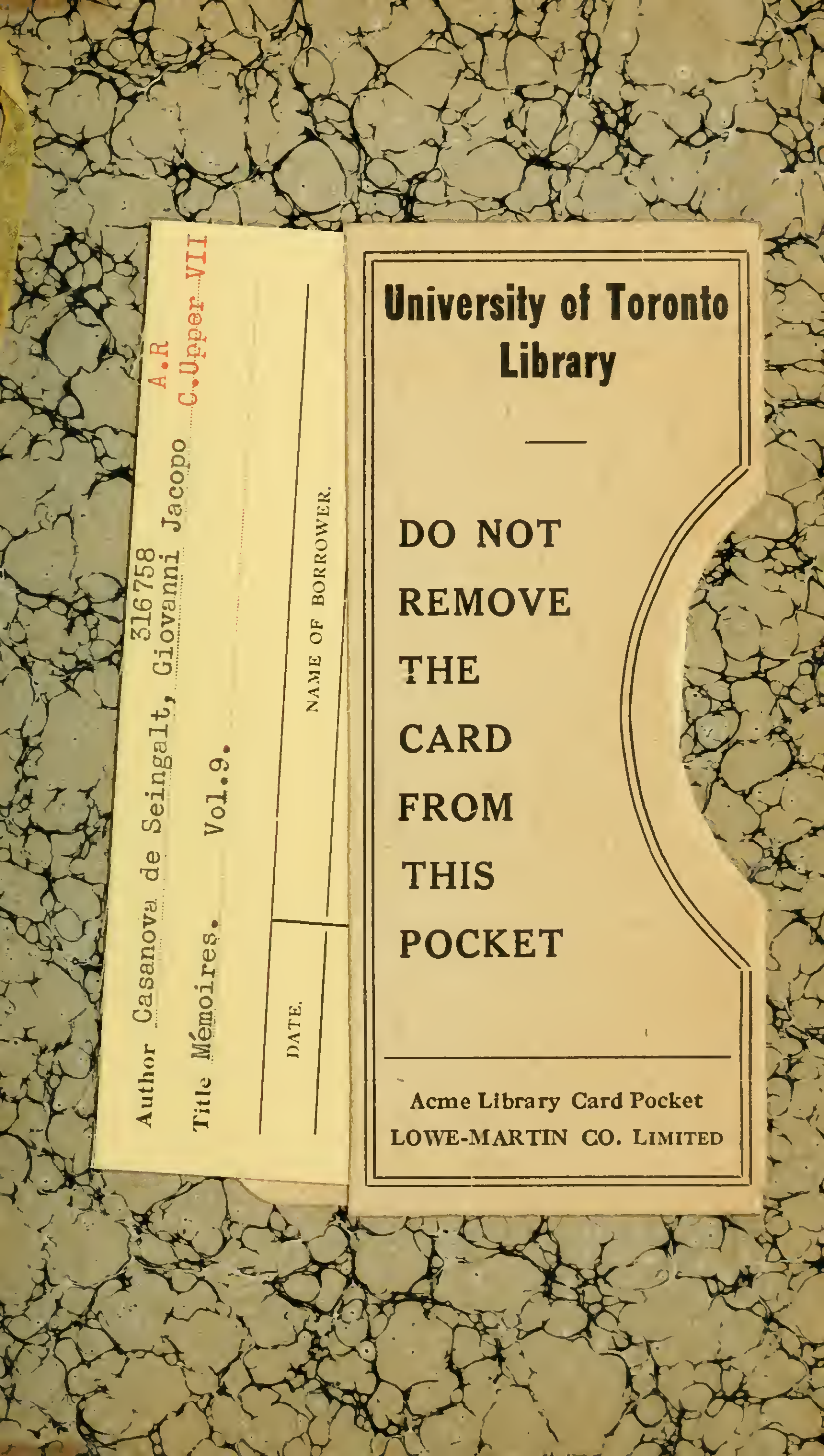
FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.




Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
316758
A.R
Title Mémoires. Vol.9.
C.Upper VII
DATE.
NAME OF BORROWER.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

